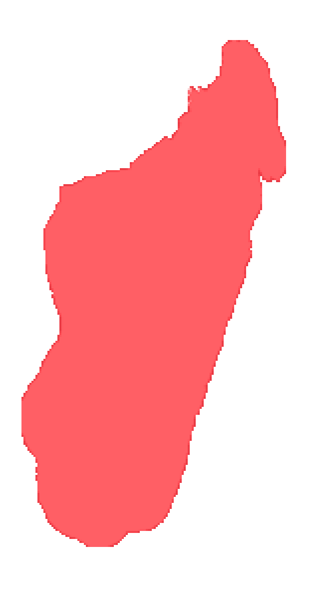
Bibliothèque malgache / 19

Ida Pfeiffer

Voyage
à Madagascar



VOYAGE

A MADAGASCAR

PAR M[me] IDA PFEIFFER

TRADUIT DE L'ALLEMAND
AVEC L'AUTORISATION DE LA FAMILLE DE L'AUTEUR
PAR W. DE SUCKAU

ET PRÉCÉDÉ
D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR MADAGASCAR
PAR FRANCIS RIAUX

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET C[ie]
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1881

INTRODUCTION[1]

---

[1] Dans l'impossibilité de citer ici les très nombreux écrits qui ont pour objet Madagascar, j'indiquerai du moins ceux que j'ai le plus mis à profit. Je n'ai pas besoin d'ajouter que les plus récents de ces ouvrages ne disent rien des faits qui se sont accomplis dans les huit ou dix dernières années. J'ai dû, pour cette période, avoir recours aux renseignements fournis par les journaux anglais, par les journaux français de Maurice, *le Cernéen* et *la Sentinelle*, aux journaux du Havre, et aussi à des témoignages dont j'ai pu apprécier la parfaite exactitude.

Malgré sa date ancienne, on lit encore avec fruit l'*Histoire de la grande isle de Madagascar*, par de Flacourt ; Paris, 1661, in-4. – Les publications officielles du ministère de la marine fournissent des renseignements d'une heureuse précision ; entre autres le *Précis sur les établissements formés à Madagascar*, imprimé par ordre de l'amiral Duperré, Paris, Imprimerie royale, 1836 ; et les *Notices statistiques sur les colonies françaises*, imprimées par ordre de l'amiral Roussin. Paris, 1840. – Le *Voyage à Madagascar et aux îles Comores* (de 1823 à 1830), de Leguevel de Lacombe, est curieux et intéressant, et précédé d'un excellent travail géographique et historique de M. Eugène de Froberville. 2 vol. in-8. Paris. 1840. – Les *Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar*, recueillis et rédigés par M. Guillain, capitaine de corvette (Paris, Imprimerie royale, 1845), sont très précieux à consulter. – *Histoire et géographie de Madagascar*, par M. Macé Descartes ; Paris, 1846 ; ouvrage fort bien fait, très complet et remarquablement exact. – Je citerai encore : *Madagascar, possession française depuis 1642,* par Barbie du Bocage. Paris, 1 vol. in-8 ; sans date, mais a paru cette année. C'est un résumé intéressant et complet de tout ce qui touche à la question de la colonisation de Madagascar. M. Jules Duval a publié dans l'*Économiste français* divers articles sur Madagascar, où la question est également traitée avec vigueur et avec une ample connaissance de la matière. Les écrits de M. Macé Descartes, de M. Barbie du Bocage et de M. Jules Duval respirent les sentiments d'un patriotisme aussi élevé qu'éclairé.

Par la même raison, j'engagerai le lecteur à se défier de l'*History of Madagascar by R. William Ellis* (2 vol. in-8 ; Londres, 1838), et de *Three*

NOTICE HISTORIQUE SUR MADAGASCAR

L'ancienne France, si riche en belles et florissantes colonies, possédait jadis deux îles précieuses entre toutes dans la mer des Indes. Climat sain, sol fécond, population docile et laborieuse, situation excellente pour le commerce, position militaire d'une grande valeur pour nos escadres, ces îles, où se réfugiait souvent une noblesse honnête et pauvre qui venait y refaire par le travail une fortune épuisée par les guerres ou par le luxe ruineux de la cour, offraient d'heureuses ressources à notre puissance maritime.

De ces deux colonies, la fortune de la guerre nous a enlevé, depuis 1810, celle que l'excellence de son port rendait la plus importante : c'est l'île de France, que les Anglais appellent maintenant l'île Maurice, lui ôtant ainsi son vieux nom, si doux aux oreilles de nos marins, nom immortalisé par les touchants récits de Bernardin de Saint-Pierre.

L'autre, l'île Bourbon, appelée aujourd'hui la Réunion, puissante par ses plantations de sucre, dont elle exporte annuellement 50 millions de kilogrammes, n'a pas de port ; quoiqu'on se dispose en ce moment à lui en créer un, elle n'est ni ne sera jamais d'aucune valeur comme station militaire. Et cependant le percement de l'isthme de Suez, qui sera un fait accompli avant deux ans, nos conquêtes actuelles dans la Cochinchine, le traité

---

visits to Madagascar during the years 1853, 1854, 1856 ; *including a Journey to the capital.* Illustrated by Woodcuts from Photographs, éd. London, 1858, ouvrages écrits dans le but de nuire à l'influence et aux intérêts français dans notre ancienne colonie.

Enfin, et pour tout dire, je dois beaucoup à l'obligeance et au savoir de M. de Lanoye, membre de la Société de géographie, auteur d'ouvrages fort curieux et fort intéressants sur l'Inde et sur l'Afrique centrale, et qui sait merveilleusement l'histoire de nos colonies.

récent signé à Pékin, la prospérité fabuleuse et toujours croissante de l'Australie, et les évidentes éventualités d'un avenir prochain, appellent le génie de la France à nouer de nouvelles et fécondes relations avec le haut Orient et l'Océanie. Un point d'appui considérable devient de plus en plus nécessaire pour nos escadres dans l'océan Indien, sous peine de n'y avoir jamais ni sécurité pour notre commerce ni dignité assurée pour notre pavillon. Sans une puissante marine, notre politique étrangère sera toujours boiteuse.

Or à une journée de navigation de la Réunion se trouve une magnifique terre, une île plus grande que l'Angleterre, qui nous appartient de droit depuis le milieu du dix-septième siècle, Madagascar, pour la possession de laquelle nos soldats et nos matelots ont versé leur sang à maintes reprises, sans qu'une seule fois les efforts de la métropole aient été dignes soit de la haute importance de l'objet en vue, soit de l'étendue et de la richesse de nos ressources.

Par suite des circonstances que nous venons d'indiquer et par d'autres causes que cette introduction fera connaître, l'attention publique, et, nous le croyons, celle du gouvernement, est aujourd'hui ramenée sur cette grande et si intéressante question.

Le *Voyage à Madagascar* de Mme Ida Pfeiffer est en même temps l'écrit le plus récent qui nous parle avec quelques détails de ce pays. Il a donc pour nous autres Français un attrait tout particulier. C'est d'ailleurs la dernière œuvre de cette voyageuse célèbre, le dernier acte de cette existence si honnête, si attachante, si bien remplie et sitôt brisée. À tous ces titres, ce petit livre sera goûté de tous ceux qui aiment les perspectives jetées à la hâte, et comme en courant, sur les contrées lointaines et peu connues, et de ceux qui prennent à cœur les intérêts de notre grandeur nationale.

Née à Vienne en 1797, fille d'un riche négociant, Ida Pfeiffer fit son premier voyage en mars 1842, visita l'Asie Mineure, la Syrie et l'Egypte, et alla ensuite en Islande. Elle entreprit son premier voyage autour du monde le 1er mai 1846 ; visita cette

fois l'Amérique du Sud, la Chine, l'Inde, la Perse, et revint par Constantinople et la Grèce en 1848. Son second voyage autour du monde, de 1851 à 1855, eut pour but le Cap, les îles de la Sonde, le grand Océan, la Californie et les deux Amériques.

Ces grandes et hardies excursions n'avaient pu satisfaire son infatigable curiosité et lui laissaient encore des regrets. Loin d'aspirer au repos, que sa jeunesse disparue semblait lui conseiller, elle entreprit son voyage de Madagascar en 1857. Mais, vaincue par les fatigues et les contrariétés violentes de cette dernière pérégrination, son organisation y contracta le germe de la maladie dont elle mourut à Vienne le 27 octobre 1858.

Ida Pfeiffer observait fort bien, et elle racontait ses impressions avec une parfaite sincérité. C'est un touriste, non un voyageur à la manière de Chardin et de Volney. Mais elle a au plus haut degré le sentiment de la réalité ; on respire à chaque ligne qu'elle a écrite une rare liberté de jugement et un sentiment moral très vif et très noble. Il n'en fallut pas davantage, joint à sa manière dramatique de raconter les faits et de saisir au vif les hommes et les choses, pour répandre un grand charme sur ses récits.

Malheureusement, l'état de malaise et de maladie où elle se trouva pendant les quelques mois de son séjour à Madagascar, et les circonstances troublées au milieu desquelles elle l'accomplit, ne lui permirent pas d'étudier ce pays comme elle l'eût fait dans des temps plus calmes que ne le furent les dernières années du triste règne de Ranavalo. En publiant ce livre, il était donc impossible de ne pas compléter, par des indications puisées aux meilleures sources, les renseignements trop succincts de Mme Ida Pfeiffer. Beaucoup de préjugés et de notions fausses sur la géographie, sur le climat, sur le sol, sur les diverses populations de Madagascar, se sont répandus dans le public à la suite de l'insuccès de nos diverses tentatives d'établissement dans cette île. Et ces malheureux essais de colonisation ont été entrepris dans des conditions si déraisonnables et d'une ma-

nière si décousue, qu'ils étaient fatalement condamnés à un échec inévitable.

Par tous ces motifs, il était de toute nécessité de joindre au *Voyage* de Mme Ida Pfeiffer un récit abrégé des relations de la France avec Madagascar depuis 1642 jusqu'au moment actuel. Les faits seuls, bien connus, peuvent expliquer comment, après avoir maintes fois mis le pied sur cette terre, nous n'y possédons pas aujourd'hui un seul comptoir. Un appendice, rejeté à la fin du volume, contient un tableau de la géographie, des productions et des races de Madagascar. Le lecteur aura ainsi un aperçu complet du passé et du présent de cette île, qui semble appelée à un si brillant avenir par sa situation et la prodigieuse richesse de son sol ; et il sera facile de se former une juste idée de son importance pour la France au double point de vue du commerce et de la politique.

D'après les plus anciens récits et les plus dignes de foi, il paraît que de bonne heure les Arabes, favorisés par un voisinage relatif, entretinrent des relations commerciales avec Madagascar. Dès le septième siècle, on les voit fixés aux îles Comores et sur la côte nord-ouest de Madagascar. En 1506, neuf ans après le voyage de Vasco de Gama au cap de Bonne-Espérance, une tempête jette sur la grande île des vaisseaux portugais commandés par Fernand Suarez. Plus tard, Tristan d'Acunha et Ruy Pereire s'y rendent et essayent la première carte de Madagascar, qu'ils appellent l'île Saint-Laurent. D'autres Portugais leur succèdent. Aux quinzième et seizième siècles, les aventuriers qui se lançaient dans le nouveau monde, dans les mers de l'Amérique et de l'Inde, étaient tout autre chose que l'élite des populations européennes. Il s'agissait pour eux de s'enrichir tout à coup et à tout prix ; et le premier commerce fait à Madagascar fut celui des esclaves.

Vinrent ensuite les Anglais et les Hollandais ; Madagascar fut, comme le reste du monde, le théâtre des luttes formidables de ces deux puissances maritimes. Mais leurs tentatives furent accidentelles et passagères.

Enfin les Français s'y établirent, et de suite leur occupation eut un caractère sérieux. Selon le principe général, admis et pratiqué par les Anglais eux-mêmes, que le drapeau d'une nation planté sur une partie d'île lui donne droit à l'île entière, l'établissement des Français eut dès l'abord le caractère officiel d'une prise de possession. Une compagnie se forma en 1637 et reçut de Louis XIII, en 1642, le privilège exclusif du commerce avec Madagascar et les côtes adjacentes. Le génie de Richelieu, qui comprit le premier la haute nécessité pour la France d'une marine puissante, fit accorder ce privilège au capitaine Rigault, de Dieppe. Pronis et Foucquembourg, les agents de cette Compagnie, s'établirent à la baie de Sainte-Luce, d'accord avec les naturels de l'endroit. Mais la fièvre, aidée de toutes sortes d'excès, les contraignit de se retirer en un lieu salubre, appelé plus tard Fort-Dauphin. Ici se passèrent des faits admirables et absurdes, mélange d'héroïsmes obscurs et de trahisons odieuses, dilapidations des uns, exigences folles des autres, dévouements inaperçus de ceux-ci, désordres et indiscipline de ceux-là, malheureuses circonstances qui se reproduisent invariablement à chaque page de l'histoire de toutes nos colonies. À Pronis succéda Étienne de Flacourt, homme actif et énergique, éclairé, mais violent et peu scrupuleux, qui a laissé le premier ouvrage sérieux que l'on ait sur Madagascar. À ce moment, les premières notions du christianisme furent répandues dans l'île. Malheureusement, c'était l'époque de la Fronde. Flacourt ne fut pas secondé par la métropole. Après lui tout alla de travers pendant six ans, tant et si bien qu'une conspiration se forma contre les Français, dont un petit nombre s'échappa sur un navire qui était mouillé à Fort-Dauphin.

Nous débutions par un échec. On essayait à cette époque la colonisation par le moyen des compagnies, système discrédité depuis, à cause du monopole qui en était alors la condition fondamentale, mais qui avait cependant l'avantage de réunir les efforts et les capitaux individuels, de manière à produire des résultats féconds sous la direction de gérants capables et consciencieux. Mais l'esprit de suite manquait alors aux particuliers

comme à l'État dans les choses d'outre-mer. On faisait des tentatives avec des moyens que leur faiblesse même condamnait à d'inévitables insuccès. Or c'est surtout dans ce qui a trait à la marine et à la colonisation que la persévérance est nécessaire : car là, moins qu'ailleurs, rien ne s'improvise utilement ; et les deux peuples qui ont les marines les plus renommées, les Anglais et les Hollandais, sont aussi ceux dont le caractère comporte le plus l'opiniâtreté dans les desseins.

La Compagnie des Indes orientales, créée au mois d'août 1664, et qui avait hérité du privilège de la Compagnie Rigault, comprenait Madagascar et avait été fondée au capital de 15 millions dont la cour fournissait 2 millions. Le reste était souscrit par les grandes cités commerciales du temps, Lyon, Rouen, Bordeaux, Tours, etc. On entrevoyait déjà tout ce que la possession de Madagascar promettait de richesse et de puissance à la France ; elle allait devenir le point central de nos relations avec l'Orient, avec l'Afrique, avec les pays baignés par la mer Rouge ; on allait jusqu'à l'appeler la France orientale.

Les échecs de la Compagnie, amenés par l'incapacité et les jalousies des divers agents qu'elle employait ou que le gouvernement lui imposait, découragèrent Louis XIV, qui essaya à plusieurs reprises de nouveaux gouverneurs. Mais fort occupé, surtout à la fin de son règne, de ses guerres continentales, il perdit de vue cette entreprise si remplie de brillantes promesses, et on n'apporta plus dans la direction de la colonie naissante la vigueur et la persistance dans les idées qui sont la condition du succès en toutes choses. Des décrets et des arrêtés du conseil d'État, en 1686, 1719, 1720 et 1721, déclarèrent Madagascar partie intégrante des possessions françaises. C'était assez pour maintenir nos droits ; c'était trop peu pour les faire fructifier.

Cependant la France voulut à diverses reprises rentrer en possession effective de ses premiers établissements de Madagascar. Mais chaque fois encore les efforts furent mal combinés et indignes, par leur exiguïté même, de l'importance de l'entreprise. En 1750, l'île Sainte-Marie fut cédée à Louis XV par un chef du pays. Bientôt les indigènes, maltraités, se révoltèrent

(1754) et massacrèrent les Français. On tira vengeance de ce massacre, et le commerce reprit.

Mais on arrivait à l'époque honteuse du règne de Louis XV. Le traité de 1763 venait de nous enlever le Canada. En 1768, M. de Mandave releva les ruines de Fort-Dauphin. Il était capable, il aurait réussi. Mais la misérable instabilité de la politique de Versailles l'entrava constamment ; et ses efforts n'aboutirent à rien.

Une nouvelle et suprême tentative eut lieu en 1773. C'était le moment où la noble lutte des Polonais centre la perfidie des trois puissances spoliatrices excitait en France un vif enthousiasme. Un des héros de cette lutte infortunée, le comte Benyowsky, après la défaite de sa patrie, avait conspiré contre la Russie et l'Autriche. Le gouvernement russe l'avait enfermé dans une forteresse au Kamtschatka. Mais Benyowsky s'était échappé de sa prison d'une manière habile et hardie, avait surpris et attaqué la garnison qui le surveillait, et, s'emparant avec le bonheur des audacieux d'une corvette russe, était revenu en Europe après mille aventures singulières et romanesques, et un rapide séjour à l'île de France. Accueilli en France avec un empressement admiratif, il obtint de la cour de Versailles le commandement d'une expédition importante à destination de Madagascar. Toutefois, par une réserve que la prudence commandait, quoiqu'elle dût avoir des inconvénients, le duc d'Aiguillon avait subordonné l'aventurier polonais au gouverneur de l'île de France. Celui-ci avait vu avec défaveur les projets sur Madagascar, qui devaient, en cas de réussite, diminuer singulièrement l'importance du poste qu'il occupait. S'il ne mit pas des obstacles formels à l'entreprise de Benyowsky, du moins il affecta de ne rien faire pour la seconder. Enfin, après avoir perdu un temps précieux, l'expédition aborda dans la baie d'Antongil, le 14 février 1774.

Dès son débarquement à Louisbourg, Benyowsky frappa les naturels d'admiration par son chevaleresque courage, ses manières héroïques, son entraînante éloquence. Les chefs des pays environnants accoururent à lui et se rangèrent en foule sous le

drapeau qu'il tenait d'une façon si brillante. Les Zaffi-Rabé, tribu difficile, voulurent seuls résister. Benyowsky les chassa devant lui, et ils s'enfoncèrent dans leurs épaisses forêts. Mais l'adversaire ordinaire des Européens sur la côte orientale, la fièvre, décima son monde et lui enleva à lui-même son fils unique. Il fallut donc quitter le bord de la mer, où était naturellement sa base d'opération, et s'avancer jusqu'à neuf lieues dans l'intérieur du pays.

C'est ici que se déploya d'une manière remarquable l'habile activité de Benyowsky. En vain le gouverneur de l'île de France, renouvelant l'exemple, trop fréquent dans l'histoire de nos colonies, d'une jalousie antipatriotique, essaya par ses agents d'entraver, directement ou en secret, les efforts du chef polonais. Benyowsky fit face à toutes les difficultés ; il noua des relations d'amitié avec les chefs de tribus, contracta des alliances jusqu'au cœur du pays, éleva des forts, perça des routes, institua des marchés, creusa des canaux pour le transport des marchandises, et, en favorisant le commerce, fit reconnaître la domination française partout où pénétra son influence. Tel fut l'enthousiasme qu'il excita, qu'une assemblée ou kabar, de vingt-deux mille indigènes, réunis à Foulpointe, proclama solennellement paix et alliance avec lui.

Du reste, il ne rencontra pas partout les mêmes facilités. Les Zaffi-Rabé, ses premiers ennemis, avaient reparu et, de nouveau, se montraient hostiles. Trop confiant cette fois dans le pouvoir fascinateur qu'il exerçait habituellement sur ces populations à demi sauvages, Benyowsky se rendit à leur camp sans autre escorte qu'un seul interprète. Accueilli par une attitude hostile, il eût infailliblement péri si une cinquantaine de braves Malgaches, avertis du péril, n'étaient accourus à son secours et ne l'avaient sauvé. Les Sakalaves du Nord s'opposèrent aussi à ses efforts et attaquèrent ses postes ; mais il trouva un appui effectif dans les tribus de l'Est, qui se montrèrent fidèles.

C'est ainsi qu'au milieu de succès réels, mêlés de revers et d'incertitudes, Benyowsky maintenait sa situation, lorsqu'une circonstance extraordinaire ajouta un singulier prestige à

l'influence que lui avaient acquise sa bravoure et son audacieuse habileté. Une vieille Malgache, nommée Suzanne, qu'il avait ramenée de l'île de France à Madagascar, prétendit reconnaître en Benyowsky le fils d'une princesse, fille elle-même du dernier chef de la province de Manahar. Ce bruit, qui flattait l'amour-propre des Malgaches en leur montrant le fils d'un de leurs princes dans le héros européen, se répandit parmi les tribus ; l'imagination le corrobora de tout ce qui pouvait lui donner de la consistance, et bientôt Benyowsky eut sa légitimité et ses partisans fanatiques. Une députation de douze cents indigènes, les chefs à leur tête, se rendit auprès de lui le 16 septembre 1776, et là, dans toutes les formes d'une consécration officielle, le reconnut pour seul héritier de Ramini, le déclara roi par droit de naissance et lui rendit hommage comme à leur chef suprême. L'enthousiasme gagna trois officiers français, qui dans cette conjoncture suivirent l'exemple des Malgaches et admirent la souveraineté de Benyowsky. Une nouvelle assemblée fut convoquée ensuite pour fixer la capitale de l'État nouveau.

Cependant la cour de Versailles, après avoir mis Benyowsky à la tête de son expédition, l'avait complètement oublié. Depuis trois ans, on ne lui avait envoyé ni le plus petit secours, ni même la moindre nouvelle. Tel était l'esprit de suite avec lequel on dirigeait alors nos affaires coloniales ! Enfin, des commissaires arrivèrent de France le 21 septembre 1776, quelques jours après l'espèce de prise de possession de Benyowsky, lui remirent un certificat qui déclarait qu'en tant que fondé de pouvoirs du roi de France son administration avait été régulière, et qui en même temps reçurent sa démission d'employé du roi. Leur mission se borna à ces deux actes, et ils s'en retournèrent.

Après leur départ, Benyowsky se crut sérieusement roi de Madagascar. Il convoqua une assemblée générale de toutes les tribus malgaches le 10 octobre, et le lendemain un acte solennel fut dressé et signé par les trois principaux chefs, par lequel il était déclaré le chef suprême de toutes les populations de l'île, et les autres chefs s'engageaient à lui obéir. Tous se prosternèrent devant lui et jurèrent de lui être fidèles ; rien ne manqua à la

cérémonie. Toujours actif et préoccupé des intérêts de sa récente royauté, Benyowsky organisa son gouvernement comme il voulut et s'embarqua à son tour pour la France, dans l'espoir d'y faire agréer sa souveraineté au moyen d'un traité qu'il offrait de conclure après avoir expliqué et justifié sa conduite au moins singulière. Le ministère français parut accepter ses raisons, lui accorda même une épée d'honneur comme une preuve de satisfaction pour son courage et ses succès, mais refusa de lui donner de nouveau la direction de nos forces à Madagascar. À plus forte raison, Benyowsky ne put-il obtenir d'être à aucun degré considéré comme souverain. Son ambition, excitée par les derniers événements accomplis à Madagascar, ne sut pas revenir à une plus saine appréciation de sa véritable situation, ni se résigner à la modestie du rôle qui lui convenait. Repoussé par la France dans sa pensée de se rendre indépendant à Madagascar, il chercha aventure ailleurs et offrit, sans succès, un traité à l'Autriche et à l'Angleterre. Double faute, qui devait donner raison à ses ennemis et qui témoigne qu'en définitive ce brillant aventurier avait plus d'ambition que de scrupules. Le 7 juillet 1785, il revint enfin à Madagascar, et ses nouveaux sujets le reçurent avec enthousiasme. Plus persistant que jamais dans son projet de régner pour son propre compte, il construisit un fort, et, considérant les Français comme des envahisseurs de son territoire, il essaya de les chasser de Foulpointe et pilla les magasins de vivres appartenant à des colons de l'île de France, montrant ainsi qu'il n'était pas dévoué à la France et qu'il n'avait au fond jamais travaillé que pour lui-même. Dès lors, le masque était tombé ; il n'y avait plus de méprise possible, ni de ménagements à garder avec un ennemi. Le gouverneur de l'île de France fut mis par les colons en demeure d'expulser l'aventurier devenu rebelle et ne se le fit pas dire deux fois. Il envoya soixante hommes du régiment de Pondichéry. Ceux-ci arrivèrent au pied du fort où Benyowsky s'était enfermé avec quelques Malgaches et les trois Européens qui avaient eu foi en son étoile. Le combat ne fut pas long : quelques feux de peloton mirent en déroute les défenseurs indigènes du roi improvisé ; et au mo-

ment où Benyowsky, avec l'obstination du désespoir, mettait le feu à la pièce d'artillerie dont il avait armé son fort, une balle l'atteignit au front et le renversa mourant. Avec sa mort tout fut fini. Les Français se retirèrent, et un des officiers de Benyowsky l'enterra trois jours après et planta les deux cocotiers qui ombragent encore aujourd'hui la tombe de ce personnage, dont la destinée singulière et le rare courage excitent une sympathie que refroidit, d'un autre côté, le peu d'estime que mérite son ambition sans scrupule et en définitive sans portée.

Telle fut la fin de cette aventure, qui a laissé, au dire des voyageurs, de vifs souvenirs à Madagascar. Depuis lors, nulle tentative de quelque importance ne fut essayée de ce côté au nom de la France. La Révolution approchait ; notre marine, relevée avec éclat sous Louis XVI, allait bientôt subir d'une manière terrible le contre-coup de nos dissensions civiles et de la guerre qui tonnait sur toutes nos frontières à la fois. Avec l'ancienne royauté avait péri notre ancienne puissance coloniale, et les Anglais, selon la tradition constante de leur politique, allaient s'enrichir de ce qui nous restait de meilleur au delà des mers.

Ils profitèrent, en effet, de ce que nos croisières ne se montraient plus dans les mers de l'Inde pour faire, en 1810, une descente à l'île de France avec vingt mille hommes. La garnison, qui était de quatre cents hommes à peine et qui n'avait reçu depuis longtemps aucune nouvelle de la France, fut obligée de se rendre. Maîtres de l'île de France, dont ils changèrent le nom en celui de Maurice, les Anglais la fortifièrent admirablement, se gardèrent bien de la rendre à la paix ; et depuis ce moment elle est pour eux dans ces mers un port militaire de premier ordre. Leur première pensée fut alors de nous supplanter à Madagascar et, s'ils ne pouvaient y accaparer à leur profit exclusif le monopole du commerce, du moins d'y détruire le commerce français. Ils se substituèrent donc à notre place dans nos divers postes de Madagascar dès 1811. Mais les fièvres leur enlevèrent beaucoup de monde, et au bout de peu de temps ils ne laissèrent dans la grande île que de simples agents.

Enfin eut lieu la paix de Paris, du 30 mai 1814, qui nous rendit la liberté des mers, et, selon le texte de l'article 8, nos établissements de tous genres hors d'Europe, à l'exception de Tabago et Sainte-Lucie, et l'île de France. Voici le texte de cet article 8, dont l'interprétation souleva, par la mauvaise foi d'une autorité anglaise, une difficulté diplomatique.

« Sa Majesté Britannique, stipulant pour ses alliés, s'engage à restituer à Sa Majesté Très-Chrétienne, dans les délais qui seront ci-après fixés, les colonies, comptoirs et établissements de tous genres que la France possédait, au 1er janvier 1792, dans les mers et sur les continents de l'Amérique, de l'Afrique et de l'Asie ; à l'exception toutefois des îles de Tabago et de Sainte-Lucie, de l'*île de France et de ses dépendances*, nommément Rodrigues et les Seychelles, lesquelles Sa Majesté Très-Chrétienne cède, en toute propriété et souveraineté, à Sa Majesté Britannique, etc. »

Ce fut sur ce texte, si clair pourtant, que s'appuya sir Robert Farquhar, gouverneur de l'île de France, devenue l'île Maurice, pour prétendre que les établissements de Madagascar étaient au nombre des dépendances de l'île de France. Ce qui était doublement absurde. Car, d'un côté, l'article 8 du traité de Paris, en spécifiant Rodrigues et les Seychelles, qui n'ont pas d'importance, au nombre des dépendances de l'île de France que conservait l'Angleterre, excluait par cela même l'idée de sous-entendre, parmi les dépendances cédées, un territoire aussi vaste que Madagascar. D'un autre côté, la France gardait l'île Bourbon ; et si Madagascar eût été une dépendance de nos anciennes possessions dans cette mer, en gardant Bourbon, nous gardions nos droits sur Madagascar. Mais ce qui était le plus clair et le plus évident, c'est que Madagascar ne pouvait être à aucun titre considérée comme une dépendance d'îles infiniment moins importantes, Tous les actes de l'ancien gouvernement français, les expéditions successives et les compagnies formées avec privilège du roi, prouvaient bien que Madagascar était une colonie qui avait sa valeur propre et, pour dire le mot, son individualité.

La prétention du gouverneur Farquhar n'était donc qu'une misérable chicane, fondée sur une interprétation léonine et équivoque des traités, comme il s'en trouve tant dans l'histoire de la politique anglaise, où l'astuce le dispute si souvent à l'audace. Le gouvernement de la Restauration se plaignit énergiquement à Londres ; une négociation eut lieu entre la France et l'Angleterre à ce sujet ; et le cabinet de Saint-James reconnut sans détour la nullité de la prétention de sir Robert Farquhar. Par une dépêche en date du 18 octobre 1816, il lui transmit l'ordre de remettre au gouverneur de l'île Bourbon les anciens établissements français à Madagascar, que les Anglais avaient occupés. Ainsi, grâce à la fermeté de la Restauration, fut terminée à son origine une contestation qui, négligée et oubliée, aurait obscurci nos droits et fourni plus tard à nos rivaux d'excellents prétextes pour nous évincer de cette magnifique terre que les Français du dix-septième siècle avaient appelée la France orientale.

En 1810 s'était accompli un grand fait à Madagascar. Radama était devenu roi des Hovas, avait enfin constitué un gouvernement assez fort au centre de l'île, et par ses conquêtes successives affectait la domination de l'île entière. Les Anglais, un peu plus tard, voyant les difficultés de toute sorte qui les empêchaient de se substituer à notre place dans la colonisation de Madagascar, changèrent de politique ; ils n'eurent désormais qu'un but : encourager et aider la puissance naissante des Hovas comme un obstacle à notre reprise de possession. Avant Radama, les Hovas appartenaient à plusieurs chefs, sans cesse en guerre les uns avec les autres. C'était d'ailleurs la plus intelligente des tribus malgaches ; et ils avaient déjà une remarquable habileté à fabriquer des étoffes de soie et autres, et à travailler le fer. Dinampouine, le père de Radama, fut le premier qui, se rendant maître de tout le pays des Hovas, commença d'étendre sa domination sur les autres populations. Son administration fut énergique ; il créa un commencement d'ordre, favorisa l'industrie de ses sujets, établit d'assez bonnes lois, et, pour tout dire, sut si bien se faire obéir, que ses ordonnances contre

l'ivrognerie, la plus furieuse passion des Malgaches, furent constamment respectées.

Dinampouine étant mort en 1810, à l'âge de soixante-cinq ans, après un règne d'environ trente ans, Radama lui succéda, à l'âge de dix-huit ans. Intelligent, brave, ambitieux, ce fut lui qui donna une sorte de régularité au gouvernement des Hovas en établissant le centre de sa puissance à Tananarive, où déjà son père avait fondé un marché d'esclaves qui attirait les Européens. Les Anglais, voulant nouer des relations de commerce avec Madagascar, envoyèrent vers Radama un agent, Chardenaux, chargé de conclure un traité. Il proposa même d'élever quelques enfants de la famille de Radama à Maurice, aux frais de l'Angleterre, offre qui fut acceptée. Déjà une première tentative dans ce genre n'avait pas été heureuse. Un capitaine anglais vers 1815, ayant frappé un chef malgache, les naturels, par représailles, les avaient tous massacrés. Un nouveau capitaine, envoyé l'année suivante, avait obtenu la condamnation à mort de l'assassin de ses compatriotes et de ses complices, et les avait fait pendre sur le lieu même du massacre. Mais l'antipathie entre les deux races n'en avait point été diminuée, au contraire, et, à la fin de l'année, les Anglais abandonnèrent l'établissement qu'ils avaient fondé au port Louquez.

Mais sir Robert Farquhar, qui avait été obligé de céder devant la fermeté diplomatique du gouvernement français, n'abandonnait pas pour cela ses projets sur Madagascar, ni son désir d'entrer en communication directe et officielle avec le gouvernement des Hovas. Il y trouvait le double avantage d'ouvrir aux Anglais un commerce fructueux avec ce peuple et de contrecarrer l'intention que nous pouvions avoir de faire valoir de nouveau nos anciens droits sur Madagascar. Après Chardenaux, qui avait rétabli les bonnes relations avec les Hovas, sir Robert Farquhar envoya à Tananarive le capitaine Lesage, qui commandait précédemment au port Louquez lorsque les Anglais s'en étaient retirés, le chargea de remettre des présents à Sa Majesté Malgache, et lui donna une escorte de trente soldats.

Lesage, débarqué à Tamatave, se fit bien venir par ses présents et surtout par la magnificence de ses promesses, du chef Jean-René, qui commandait dans ces parages. Il en obtint les moyens de pénétrer dans l'intérieur de l'île et d'arriver jusqu'à Radama, qui jetait à Émirne[1] les fondements d'un pouvoir avec

---

[1] En 1858, un des ministres de la reine Ranavalo tomba malade. On fit demander un médecin français à la Réunion, M. Milhet-Fontarabie ; voici ce qu'il dit de Tananarive, appelée aussi Émirne, qui est devenue depuis Radama la capitale du gouvernement des Hovas :

« Le plateau de Tananarive, accidenté comme tous les autres points de l'île, est un terrain où l'on trouve le granit, le quartz, le gneiss, le schiste, le mica. Le terrain cultivé est argileux et présente partout des traces de fer. L'eau s'écoule difficilement, et, pour les travaux de la culture du riz, les Hovas, avec leur instinct industrieux, savent faire des saignées plus ou moins profondes ; on trouve des branches de ruisseaux et des sources abondantes qui donnent naissance à l'Icoupa, rivière qui passe au pied de la ville et qui, continuant son cours de l'est à l'ouest, se grossit de plusieurs affluents et va former la rivière de Bombatok au nord-ouest de Madagascar. Les orages y sont très fréquents et d'une très grande intensité depuis le mois de septembre jusqu'en mars, et font de nombreuses victimes. Ils sont dus à l'évaporation de ces immenses nappes d'eau qui couvrent les rizières, évaporation rapide sous l'influence d'un soleil brûlant. Aussi la fertilité de ce pays est-elle immense et se prête-t-elle à toute espèce de culture, car les conditions essentielles de toute fertilité, la chaleur et l'humidité, y sont jetées à profusion. Le riz, le manioc, la patate, la pomme de terre, la vigne, l'avoine et quelques arbres fruitiers, tels que la pêche ainsi que tous nos légumes, y viennent très bien, mais ne sont cultivés qu'en très petite quantité et seulement par un Européen, M. Laborde, qui habite ce pays depuis longtemps. L'aspect général du plateau serait assez bien représenté par des oranges placées sur une table ; des vallées étroites, peu profondes, des mamelons plus ou moins élevés et présentant souvent à leurs sommets un immense bloc de granit : en de certains endroits il est pur, en d'antres il est mélangé de mica. Tananarive est bâti sur un de ces immenses blocs granitiques.

« Il n'est pas le plus élevé, car à l'ouest de la ville on voit dans le lointain un cordon de montagnes où de grands blocs semblent placés par la main de l'homme. Leur élévation n'est que de quelques centaines de mètres, autant qu'on en peut juger à vue d'œil. Tananarive n'est qu'à 1 200 mètres au-dessus du niveau de la mer, d'après les observations que j'ai faites et qui m'ont donné les mêmes résultats à mes deux voyages. La

lequel il faudra compter désormais. Celui-ci reçut Lesage avec toute la pompe que comportait sa cour barbare ; et, la fièvre ayant attaqué l'agent anglais, les médecins hovas le soignèrent de leur mieux. À ce moment, la traite se faisait pour envoyer des esclaves à l'île Maurice et à l'île Bourbon. Sir Robert Farquhar avait poursuivi les négriers et établi des gardes-côtes autour de l'île Maurice. Mais peine utile. Les colons et les négriers déjouaient toutes ses mesures, de concert avec Radama, qui, vendant les esclaves aux négriers, trouvait son compte à favoriser ce hideux commerce.

Le but de Lesage était donc, en même temps que d'ouvrir des relations directes avec Radama, d'obtenir un traité pour défendre la traite des esclaves. Or, à ce moment même, Radama, à la tête de deux mille cinq cents hommes, menaçait les territoires de ses voisins Fiche et Jean-René. Des alliés tels que les Anglais lui devenaient précieux. Ceux-ci négocièrent pour lui avec Jean-René, qui, grâce à cette puissante intervention, reconnut Radama pour son suzerain. En même temps, un autre agent anglais, nommé Hastic, ramenait de Maurice à Madagascar les deux jeunes frères de Radama, que Chardenaux avait emmenés pour faire leur éducation. Hastic avait aussi avec lui de beaux che-

---

température varie entre 12 et 26 degrés centigrades. Dans les mois de janvier et de février, elle doit s'élever à 30 degrés. Les nuits sont fraîches, agréables ; *ce climat rappelle celui de la France par sa température et sa salubrité* ; car jamais la fièvre, ce fameux général de Radama, n'a sévi sur la population du plateau d'Imériny. Son étendue, du nord au sud, est de cinquante lieues, et de trente-cinq lieues environ de l'est à l'ouest. Il est au centre de l'île et séparé du reste du pays par les montagnes d'Ankova, qui l'enlacent de leurs mamelons granitiques de trois ou quatre cents mètres comme pour le protéger contre la fièvre et les peuplades environnantes. On trouve encore sur les versants de ces montagnes des vestiges de ces immenses forêts qui couvraient le plateau en entier et que les Hovas, avec leur instinct destructeur, leur imprévoyance ou leurs guerres intestines ont fait disparaître avec les animaux qu'elles pouvaient contenir. Le singe et le sanglier, qui s'y trouvaient en abondance, y sont maintenant devenus très rares. »

(*Rev. alg.*, fév. 1860, p. 78.)

vaux que le gouverneur de Maurice offrait en cadeau au chef des Malgaches. L'agent anglais fut parfaitement reçu ; et il profita des bonnes dispositions de Radama pour continuer la négociation du traité d'abolition de la traite des esclaves précédemment entamée par Lesage. Mais Radama, déjà inquiet de l'activité envahissante des Anglais et instruit de la manière dont ils étendaient leur domination dans l'Inde, hésita à se lier avec eux et à leur accorder des droits quelconques. Ce fut lui qui dit alors ce mot qui a été longtemps toute l'explication de la politique malgache : « Si les habits rouges trouvaient un chemin pour aller à Tananarive, tôt ou tard la puissance des Hovas périrait. »

Enfin, après bien des pourparlers, bien des hésitations, le traité fut signé le 23 octobre 1817 et tenu secret. Par cette convention, Radama s'engageait à ne plus permettre la traite des esclaves ; et de leur côté les Anglais s'engageaient à payer annuellement au roi des Hovas une somme de 2 000 dollars, à lui fournir une quantité déterminée d'armes, de poudre, de vêtements, et à lui envoyer des instructeurs pour former son armée. L'abolition de la traite devenait ainsi un moyen spécieux de cacher à l'Europe le but véritable auquel tendait la politique anglaise, qui était de s'introduire directement dans l'île et d'y faire avec le temps prédominer les intérêts anglais en y subordonnant de gré ou de force le gouvernement malgache, et par suite de nous évincer totalement dans le présent et dans l'avenir. Et, s'ils ne réussirent pas dans le premier objet de leurs désirs, le résultat le plus positif de leurs intrigues fut de contribuer à la consolidation de la tyrannie des Hovas en donnant à cette tribu, plus intelligente et moins scrupuleuse que les autres, les moyens de soumettre le reste des populations.

Le chef malgache exécuta rigoureusement le traité. Mais sir Robert Farquhar avait été remplacé dans le gouvernement de Maurice par le général Hall, et celui-ci refusa de tenir les engagements pris par son prédécesseur, s'exprimant avec un suprême dédain à l'égard des populations et du roi des Hovas. À cette nouvelle, l'irritation de Radama fut au comble et son orgueil vivement blessé ; et il se montra dès lors aussi mal disposé

pour les Anglais que favorable aux Français. C'était un complet revirement.

Pendant toutes ces intrigues, le gouvernement français ne perdait pas de vue ses anciennes possessions des mers de l'Inde, malgré les difficultés qui l'assaillaient à cette époque. En 1818, M. Sylvain Roux fut envoyé à la côte orientale de Madagascar, sur *le Golo*, commandé par le baron de Mackau, pour former une colonie. L'agent français se porta en arrivant à l'île Sainte-Marie, qui, par un acte du 30 juillet 1750, appartenait à la France, et dont il reprit possession solennellement, ainsi que de Tamatave[1], de Tintingue et de Fort-Dauphin, avec l'assentiment

---

[1] « Tamatave, avec son port, sa forteresse bâtie en sable et en coraux, contenant 2 300 hommes de garnison, dont les deux tiers sont malades, est le poste des Hovas où se fait le plus de commerce et où il y a le plus de blancs. Il y a environ une quinzaine de traitants de nationalité différente. Ils font le commerce avec des produits qui leur viennent de la Réunion, de Maurice et de l'Amérique ; car tous les ans il y a trois ou quatre navires américains qui viennent jeter sur le marché de Tamatave pour sept à huit cent mille francs de toile. Cette toile est plus forte que celle de France et d'Angleterre, et les Hovas la préfèrent pour leurs chemises, espèce de tunique des anciens, et leur lambas, simple morceau de toile de huit pieds de long sur six pieds de largeur, dont ils s'enveloppent comme d'un manteau à l'espagnole. Les traitants échangent cette toile et différents autres produits contre des bœufs, du riz et des animaux domestiques qu'ils expédient à la Réunion et à Maurice. A part quelques exceptions, les Hovas seuls font le commerce avec les blancs... Tous les produits de la côte est, depuis Manoura, sont portés à Tamatave, où cinq à six navires, faisant chacun trois ou quatre voyages et plus depuis le mois de mai jusqu'en décembre, viennent les prendre pour les livrer au commerce de Bourbon et de Maurice.

« Tamatave est bâti sur le sable. Ce village compte un millier de cases et se divise en deux parties, le village malgache et blanc, sur le bord de la mer, et le village hova, placé derrière le fort. Chaque case, bâtie en bois ou en feuilles de ranavala, et couvert de même, est entourée d'une palissade en pieux. La maison principale est celle du grand juge ; elle est bâtie en bois et compte plusieurs appartements et un étage ; c'était la résidence de Jean-René, roi de Tamatave et frère de sang de Radama. C'est la seule entourée de pieux équarris de dix pieds de haut, absolument comme le palais de Ranavalo.

des naturels. Puis il revint en France avec deux fils de chefs malgaches qu'on présenta au roi. Le gouvernement français lui donna cette fois le commandement d'une petite expédition, composée de soixante ouvriers militaires, d'un certain nombre de colons, et d'un état-major, avec la gabarre *la Normande* et la goélette *la Bacchante*. Le débarquement eut lieu à Sainte-Marie en octobre 1821. C'était une mauvaise époque pour entreprendre quoi que ce fût ; en outre, M. Sylvain Roux manquait de l'énergie et du sang-froid nécessaires pour organiser un établissement nouveau ; et, pour tout dire, avec les faibles moyens dont il disposait, il ne lui était pas possible de rien entreprendre de sérieux. D'avance ses efforts étaient évidemment condamnés à un échec, d'autant plus que les intrigues anglaises contre nous s'agitaient en ce moment plus ardentes et plus actives que jamais.

En effet, sir Robert Farquhar était revenu à Maurice et avait repris, avec sa persistance peu scrupuleuse, ses desseins sur Madagascar et ses menées auprès de Radama. Il envoya donc Hastic, le négociateur du traité resté inexécuté, et le fit

« La température de Tamatave varie entre 15 degrés centigrades et 36 degrés quelquefois dans les vingt-quatre heures. Vers midi, la chaleur est si forte, que l'on ne peut sortir sans parasol, et quelquefois on peut à peine marcher sur le sable. Heureusement qu'il y a souvent des grains de pluie, surtout la nuit, et qu'il y règne toujours une brise parfois assez fraîche venant du sud-est. Quand elle souffle du nord-est, elle est plus chaude, et c'est alors qu'on voit les Hovas décimés par la fièvre intermittente. Chose assez bizarre, les Européens y sont presque insensibles, et cependant cette brise est chargée de miasmes délétères qui devraient, sur toute organisation, exercer les mêmes ravages. Ce qui prouve qu'avec une bonne hygiène, une grande régularité de mœurs, des soins administrés à propos, ce pays ne serait pas plus malsain ni plus funeste que nos landes et les environs de Rochefort. La fièvre sévit avec plus d'intensité depuis le mois de décembre jusqu'en juin. C'est le moment des grandes inondations ou des dessèchements de marais. C'est une fièvre intermittente à forme bilieuse, revêtant souvent un caractère pernicieux. Les vomitifs et le sulfate de quinine, employés à peu d'intervalle, sont des moyens héroïques. » (Relation de M. le docteur Milhet-Fontarabie, *Revue algérienne*, février 1860, page 80.)

accompagner du Révérend Jones, de la Société des missions de Londres. De son côté, M. Jones ouvrit une école où arrivèrent quelques élèves le 8 décembre 1820. M. Griffiths et sa femme y vinrent l'année suivante ; puis des imprimeurs avec des presses. Quelques années plus tard, on comptait plus de trente écoles et environ quatre mille élèves. L'influence anglaise semblait s'établir et prendre racine.

D'un autre côté, Hastic, confident des projets de sir Robert Farquhar, excita les Hovas contre nous, soit en fournissant des armes, soit même en leur donnant des guides et des instructeurs. Par ses conseils et en sa présence, Radama envoya trois mille soldats dirigés par des officiers anglais, s'emparer de Foulpointe et s'établir au point même où jadis était l'établissement français. Ce fut également en présence des Anglais que les Hovas massacrèrent Tsifanin, chef de Tintingue et notre allié. M. Sylvain Roux, réduit à l'impuissance par le petit nombre d'hommes dont il disposait, et que les fièvres avaient d'ailleurs emportés presque tous, ne put rien empêcher. Bientôt, assiégé dans Tamatave par des forces très supérieures, et toute résistance étant impossible, il fut obligé de capituler ; et enfin, accablé d'humiliations, il succomba lui-même aux atteintes de la fièvre, et sans doute aux chagrins, quoiqu'il n'ait pas connu la destitution qui vint plus tard frapper son incapacité en 1822. Radama parut en personne à Foulpointe en 1824 et déclara qu'il était seul roi et souverain de Madagascar, et se montra sans cesse entouré de militaires et de marins anglais.

M. de Blevec, capitaine du génie et successeur de M. Sylvain Roux, s'occupa de mettre à l'abri d'une attaque des Hovas la petite île Sainte-Marie, séjour médiocrement salubre, mais poste avancé fort commode, qui offrait un abri à nos navires et nous permettait un débarquement facile sur la côte orientale de la grande terre. M. de Blevec protesta contre les violences et les envahissements de Radama ; et naturellement le sauvage souverain ne tint nul compte d'une protestation qu'aucune force efficace n'appuyait. Au contraire, excité par les Anglais, il vint en 1825 avec un corps de deux mille Hovas camper près de Fort-

Dauphin, occupé par un poste français de cinq soldats et un officier, et le 14 mars s'en empara, arracha même notre pavillon et arbora celui d'Émirne, autrement dit Tananarive. En un mot, notre situation à Madagascar devint déplorable, tandis que les Anglais étaient remontés en grande faveur.

En envoyant Hastic près de Radama, sir Robert Farquhar l'avait chargé de contracter un nouveau traité. Radama, blessé de la violation impertinente du traité précédent, refusait. Pressé par les instances de l'agent anglais, par ses présents, par ses promesses, il avait fini par donner un quasi-consentement. Dans ce but, il assembla un grand kabar pour délibérer sur la question. L'opinion contraire au traité y prévalut avec évidence. Mais, décidé à plaire aux Anglais, Radama passa outre, signa le traité et défendit la traite des esclaves. Mais il tenait seul à cet arrangement ; ses sujets ne songeaient qu'aux moyens de s'y soustraire. En attendant, les Anglais furent autorisés à résider à Madagascar, à cultiver les terres et à commercer. En retour, ils aidèrent le roi des Hovas à réprimer les révoltes causées par sa dure tyrannie, dans les provinces d'Anossy et parmi les Betsimsaracs.

Hastic, l'agent anglais qui avait tant fait pour l'influence anglaise à Madagascar, mourut le 8 octobre 1826. Radama lui-même, usé rapidement par les excès, mourut le 24 juillet 1828, ayant rangé sous sa domination la plus grande partie de l'île, donné à ses troupes une organisation européenne, et laissé établir des écoles parmi ses sujets.

La reine Ranavalo lui succéda, et bientôt éclatèrent sans limites et sans mesure les instincts sanguinaires de cette femme, qui fit périr d'abord tous les proches parents du feu roi, et ensuite ses sujets de tout rang et de tout âge par milliers. Les semences de civilisation, dues aux efforts de Radama, furent étouffées. Ranavalo se servit seulement des quelques lumières acquises dans le contact de son gouvernement avec les Européens pour rendre son despotisme plus dur et son pouvoir plus étendu. Mais, loin d'attirer à Madagascar les étrangers, sa politique constante, maintenue pendant les trente-trois années de

son triste règne, fut de les éloigner et de les tenir le plus possible à distance.

Cependant la France ne pouvait rester sous l'impression des humiliations que les Hovas avaient infligées à notre drapeau. Il fut donc arrêté, sous le ministère de M. Hyde de Neuville, le 28 janvier 1829, qu'une expédition aurait lieu, et que le commandement serait confié au capitaine de vaisseau Gourbeyre. L'expédition se rassembla à Bourbon, et en partit le 15 juin 1829, composée de la frégate *la Terpsychore*, la gabarre *l'Infatigable*, et du transport *le Madagascar*. Quatre jours après, elle était devant Sainte-Marie, où vinrent rejoindre *la Nièvre* et *la Chevrette*. Les Français arrivèrent devant Tamatave le 9 juillet. À l'aspect de nos navires, la reine Ranavalo se disposa à la résistance et commença par maltraiter les Français établis sur les côtes. Nos marins attaquèrent immédiatement Tamatave, firent sauter le fort après une ou deux heures de canonnade et prirent à l'ennemi 23 canons et 200 fusils. Rendus trop confiants par ce succès, nos soldats débarquent ensuite à Foulpointe et se répandent dans les rues avant même de s'être formés en colonne. À ce moment, les Hovas font une brusque sortie qui surprend les Français disséminés, et, tout en combattant, ceux-ci sont obligés de se retirer en désordre dans les embarcations. Le capitaine Gourbeyre, en l'absence duquel avait eu lieu cet échec, comprit qu'il fallait le réparer. Il conduisit donc ses troupes à *la Pointe à Larrée*, où, bien dirigées, elles combattirent avec vigueur et défirent totalement les Hovas, qui se défendirent vaillamment. Mais le peu de monde dont disposait le commandant français ne lui permit pas de s'avancer davantage le long de la côte, et il n'osa s'aventurer de nouveau jusqu'à Foulpointe. La reine Ranavalo, effrayée pourtant, eut recours à la ruse. Elle proposa un traité, qui fut accepté ; mais elle s'empressa d'en refuser la ratification dès que nos vaisseaux eurent quitté ces parages. Il devenait nécessaire de reprendre les hostilités, et la métropole envoya de grands renforts de troupes, dont 800 hommes du 16e léger. Mais sur ces entrefaites éclata la révolution de Juillet. Au milieu des embarras politiques

et financiers qui en furent la conséquence immédiate, on songea tout naturellement aux moyens de supprimer ou d'ajourner les dépenses de l'expédition projetée ; en 1831, on évacua Tintingue, et on ne laissa que peu de monde à Sainte-Marie. Ainsi s'éteignit, sans résultats, le dernier effort de la Restauration.

Quelque temps après, au ministère de la marine, à Paris, on reprit le projet, jamais abandonné, de coloniser Madagascar et de faire revivre nos droits sur cette magnifique terre en vengeant l'honneur de nos armes de l'échec de Foulpointe. En 1833, l'amiral de Rigny ordonna l'exploration hydrographique de la baie de Diégo-Suarez, un des plus beaux ports du monde. Ce précieux travail fut accompli par l'état-major de la corvette *la Nièvre* ; mais la crainte de se lancer dans une opération trop coûteuse fit ajourner le projet qu'on avait formé d'occuper la baie de Diégo-Suarez, et on renvoya au Sénégal les Yolofs qu'on en avait amenés pour les débarquer à Madagascar. On poussa même sous ce rapport l'économie si loin, qu'en 1836 il ne restait à Sainte-Marie qu'une faible garnison de 37 soldats, et que cette petite colonie ne figurait plus au budget que pour une somme de 60 000 francs.

De son côté, la reine Ranavalo, fidèle à son système de soustraire ses sujets à l'influence européenne, s'inquiétait des progrès des missionnaires anglais. En 1835, elle ordonna que toutes les bibles lui fussent remises, et elle défendit l'observation du dimanche, alléguant que les nouvelles coutumes ne pouvaient qu'amener des malheurs. La foi de ces pauvres populations n'était point assez robuste pour affronter le martyre ; la plupart des chrétiens renoncèrent à leur religion, et les missionnaires anglais, peu soucieux à leur tour de lutter contre le mauvais vouloir de Ranavalo, abandonnèrent Tananarive. Désormais, aucune influence ne put faire contre-poids à la tyrannie de Ranavalo, et cette femme cruelle et capricieuse s'abandonna dès lors à toute la violence, à toute la perfidie de sa nature.

Cependant les Sakalaves de l'Ouest, fatigués de cet horrible joug, demandèrent notre protection au contre-amiral de Hell,

gouverneur de Bourbon, offrant en échange la cession de leur territoire. M. de Hell accepta, tout en en référant à Paris (ceci se passait en 1839 et 1840) ; et les chefs sakalaves abandonnèrent à la France, par des conventions formelles, les îles et les provinces qui leur appartenaient, notamment Nossi-Bé et Mayotte. Le roi Louis-Philippe ratifia les actes de M. de Hell, déclara possessions françaises Mayotte et Nossi-Bé, et, par un sentiment d'humanité et de bonne politique, y donna asile aux chefs sakalaves qui repoussaient le joug de Ranavalo. Mais les préoccupations politiques du moment le détournèrent du projet de jeter enfin une expédition sérieuse sur le sol de la grande île. Et, il faut le dire aussi, les dépenses croissantes que nécessitait l'occupation de l'Algérie inquiétaient les financiers ; on se demandait ce que serait une Algérie à plus de mille lieues de la France. Les Hovas, entièrement dépourvus de marine, ne pouvaient rien contre les petites îles où s'étaient réfugiés, à l'abri de notre pavillon, les Sakalaves vaincus ; mais, libres désormais de toute crainte sur leur pouvoir à l'intérieur, ils étendirent de plus en plus leur tyrannie sur toutes les tribus malgaches.

Un certain nombre de négociants européens étaient parvenus, à force de patience et d'habileté, à créer quelques comptoirs, quelques établissements de commerce sur la côte orientale. Évitant de prendre part à toutes les complications politiques, ils se croyaient à l'abri des défiances et des soupçons incessants du gouvernement hova, lorsque, en 1845, Ranavalo, que poursuivaient toujours la haine et la terreur des étrangers, somma brusquement ceux qui habitaient Tamatave ou de se faire immédiatement ses sujets en abandonnant leur nationalité, ou de déguerpir dans quinze jours. Nulle réclamation, nulle demande de prolongation de séjour ne fut admise. L'ordre était péremptoire. Les navires français *le Berceau* et *la Zélée*, sous le commandement de M. Romain Desfossés, et la corvette anglaise *le Conway*, étaient sur la rade. Leur présence n'en imposa nullement aux Hovas, qui forcèrent les Européens de s'embarquer sans délai et dévastèrent leurs propriétés. Indignés de ce spectacle, les commandants français et anglais canonnè-

rent la ville et y mirent le feu. Trois cents marins descendirent à terre et repoussèrent l'ennemi en lui tuant quelques centaines d'hommes, sans autre perte de notre côté que quelques tués et blessés. Mais ici, comme à Foulpointe, trop peu nombreux pour poursuivre l'ennemi et le détruire, et même pour occuper longtemps le rivage, il fallut nous retirer à bord de nos vaisseaux ; et, le lendemain, Anglais et Français pouvaient contempler du haut des bastingages les têtes des Européens morts ou blessés que les Hovas avaient plantées sur le rivage !

Dès que la nouvelle de cet attentat fut parvenue en France, il n'y eut qu'un cri d'indignation. M. Guizot résolut avec l'amiral Mackau, ministre de la marine, d'en finir avec les demi-mesures et d'envoyer à Madagascar une expédition sérieuse sous les ordres du général Duvivier, que des aptitudes spéciales et le plus brillant courage désignaient au choix du gouvernement. C'eût été un grand bonheur que le plan de M. Guizot fût adopté. Malheureusement les Chambres étaient en veine d'économie ; on n'y comprit pas l'importance de la mesure proposée par le gouvernement, et, l'opposition aidant, les crédits demandés ne furent pas accordés. L'expédition était sinon abandonnée, du moins ajournée.

Ce résultat si tristement négatif ne fut pas plus tôt connu à Bourbon, que le conseil colonial de l'île envoya au roi une adresse fort énergique, suivie d'une seconde, où les représentants de notre dernière possession dans ces mers lointaines, si compétents pour apprécier et juger la question, exposaient et démontraient la haute importance et l'urgence de la colonisation de Madagascar. C'était mieux qu'une simple adresse, c'était un excellent mémoire, capable, à tous les points de vue, de porter la conviction dans les esprits les plus opposants. Un revirement d'opinion à ce sujet était inévitable dans les régions gouvernementales, surtout lorsqu'on aurait appris les sentiments et les projets du prince Rakotond, dont nous parlons plus loin, et qui était dès lors tout prêt à seconder l'action de la France dans des vues purement civilisatrices. Mais, cette fois encore, une révolution accomplie à Paris vint mettre à néant l'espoir pro-

chain d'une solution effective et judicieuse de la question de Madagascar. Les journées de février et de juin 1848 firent surgir de tout autres problèmes et des préoccupations d'un tout autre ordre.

À partir de ce moment, l'attention du gouvernement français, tout entière aux grands événements qui se préparaient en Europe, ne se porta guère sur ces contrées, quoique les chefs de notre station navale dans ces parages et les gouverneurs de la Réunion fissent tous leurs efforts pour signaler l'importance de la question de Madagascar. Car il faut rendre cette justice à nos officiers de marine, qu'ils n'ont épargné ni leurs soins ni leur dévouement pour éclairer la métropole sur la grandeur de nos intérêts dans ces régions lointaines. Mais il n'en fut pas de même des Anglais qui, toujours attentifs à exploiter dans leur intérêt nos distractions politiques, voulurent reprendre les négociations, interrompues par le canon de Tamatave, avec la reine des Hovas. Leurs efforts furent longtemps inutiles. L'orgueilleuse et défiante Ranavalo refusait avec persistance de nouer de nouvelles relations avec les Anglais. Enfin, vaincue par l'opiniâtreté britannique, elle permit à un certain nombre d'Anglais de s'établir à Tamatave vers 1856, et aux négociants de cette nation de faire un peu de commerce sur un petit nombre de points déterminés de la côte. D'autant plus heureux de ce mince succès qu'il l'avait plus longtemps désiré en vain, le gouverneur de l'île Maurice lança une proclamation dans laquelle il se déclarait l'ami des Hovas, et interdisait à ses nationaux de s'emparer d'aucun point de Madagascar. Ce qui donnait pour nous un cachet particulier à cet acte officiel d'une autorité anglaise, c'est que le gouverneur de Maurice ajoutait aux motifs de sa défense cette considération : que *des tentatives de ce genre pourraient donner de l'ombrage au gouvernement d'une puissance amie*. L'allusion à nos droits imprescriptibles sur Madagascar était là très claire ; et le souvenir récent de la prise de Sébastopol et de la destruction de la flotte russe dans la mer Noire, due à l'action combinée de la France et de l'Angleterre,

expliquait cette courtoisie accidentelle et exceptionnelle d'un agent du gouvernement de la Grande-Bretagne.

Mais ce bon mouvement passa comme un éclair ; et de nouveaux et graves événements allaient donner un aspect bien différent aux affaires de Madagascar. Des personnages, jusqu'alors peu en évidence, commençaient à montrer leur action ; et ce qui se passa depuis atteste jusqu'à quel point le pays était disposé pour la civilisation, et en même temps combien était devenu oppressif et intolérable le despotisme de la reine Ranavalo. Pour bien comprendre les faits d'où est sortie la situation actuelle, remontons un peu en arrière.

Après la mort de Radama, sa veuve, la reine Ranavalo, avait mis au monde un fils unique, le prince Rakotond, aujourd'hui régnant sous le nom de Radama II et âgé de trente-quatre ans environ. Ranavalo, dont le règne a été une série de cruautés, était un esprit étroit et borné. Esclave des prêtres de ses idoles, qui exploitaient habilement ses terreurs superstitieuses, elle avait une foi aveugle dans le principal d'entre eux, le fameux Rainijohary, qui était en même temps son ministre et son mari. D'ailleurs, Ranavalo menait une vie sobre et bien réglée, du moins relativement aux mœurs du pays. Elle se levait de grand matin, était de sa personne d'une remarquable propreté, aimait les beaux meubles et les riches vêtements, et avait une tenue assez majestueuse quand elle se montrait à son peuple, portée dans un magnifique palanquin, fabriqué à Paris, et qui avait coûté, dit-on, trente-cinq mille francs.

Le fils de Ranavalo, le prince Rakotond, est au contraire une nature admirablement noble et désintéressée. Son caractère doux et bienveillant fut, dès sa première jeunesse, frappé d'horreur au spectacle des exécutions sanglantes ordonnées par sa mère. De là son antipathie croissante contre les jongleurs et les *ombiaches*, dont il apercevait la funeste influence à la cour et qu'il s'efforça d'abord de tourner en ridicule devant tout le monde, particulièrement devant la reine, se déclarant ainsi de bonne heure leur ennemi. Ceux-ci, en revanche, ne négligeaient rien pour enlever au jeune prince, que sa mère affectionnait vi-

vement, toute influence sur les affaires du pays. Pendant longtemps ils réussirent.

Parmi les quelques Français établis à Madagascar s'en trouvait un, M. Laborde, qui, pendant de longues années, fut seul admis par Ranavalo à résider dans la capitale des Hovas. Né à Auch (Gers), en 1806, M. Laborde revenait de l'Inde, lorsqu'il fit naufrage dans les eaux de Fort-Dauphin, à la côte est de Madagascar, en 1831. Il fut recueilli par M. Delastelle, riche et honorable négociant, mort à la fin de 1856. M. Delastelle, appréciant de suite son compatriote, écrivit à la reine qu'il avait trouvé un blanc capable de lui installer des manufactures de canons et de fusils : et, la même année, M. Laborde obtint l'autorisation de monter à Tananarive.

Là, avec une énergie, une puissance de volonté incroyables, sans autres ressources ni d'autres ouvriers que ceux du pays, cet homme intelligent créa successivement et installa des fonderies de canons, des verreries, des faïenceries, des magnaneries, des forges, des ateliers de charpente, des rhumeries, des sucreries, des indigoteries, etc.

M. Laborde établit sa principale résidence à Soatsimanampiovana, à huit lieues de Tananarive, dont il avait fait un village militaire et manufacturier qu'il bâtit pour ses ouvriers[1]. La maison de plaisance de la reine y occupe le centre et est située au sommet du mamelon d'où l'on voit tout le pays. Autour sont rangées les cases des officiers et des soldats, bâties en terre, bien alignées et ombragées par quelques pêchers. Au pied du village serpente une petite rivière dont une partie des eaux forme une jolie cascade, tandis que l'autre peut servir aux usines quand les lacs artificiels ne fournissent pas assez d'eau pour les alimenter. Dans ce village se trouvent aussi les maisons de plaisance des princes et des ministres. Celle de M. Laborde est la plus spacieuse et la plus confortable. Le jardin, où se trouvent un grand nombre de légumes de France, s'étend jusqu'à un petit lac.

---

1 Voyez la relation du docteur Milhet-Fontarabie, *Revue algérienne*, février 1860.

C’est là que M. Laborde, pendant vingt-huit années, a donné aux Européens, mais surtout à ses compatriotes, une hospitalité princière, et s’est servi de sa fortune et de son crédit pour en arracher un grand nombre à la misère, à l’esclavage et souvent à la mort.

Homme sérieux, esprit ferme, M. Laborde conquit une grande considération auprès de la reine par d’éminents services. Les protestants anglais, méthodistes et autres, essayèrent maintes fois de le gagner à leur cause et lui firent des offres brillantes. Mais, loin de se laisser séduire, aimant sa patrie avant tout, M. Laborde se servit au contraire de son influence dans l’intérêt de la France ; et ce fut par son crédit et celui de M. Lambert qu’il y a quelques années un missionnaire catholique fut enfin toléré à Tananarive même.

De bonne heure M. Laborde distingua les nobles sentiments du jeune prince Rakotond. Il le prit en affection dès l’enfance, l’instruisit par ses conversations fréquentes, le mit au courant des choses de la civilisation, déposa dans son âme le germe des croyances chrétiennes, en un mot, s’attacha à lui de tout son cœur pour en faire un prince juste et éclairé, un véritable ami de son peuple et de la France.

Un si admirable dévouement ne fut pas stérile : la semence du bien tomba dans une terre généreuse. Rakotond a toujours gardé, pour celui qui fut son initiateur à la vie civilisée, le plus tendre attachement, en même temps qu’une haute admiration pour les arts et l’industrie européenne. Toujours vêtu lui-même à l’européenne, ainsi que les officiers qui l’entourent, il fait des blancs sa société de prédilection et est en tout fortement imbu des idées chrétiennes.

Dans leurs fréquentes conversations, le prince Rakotond et M. Laborde s’entretenaient constamment de l’Europe, de la France, de nos arts et de nos sciences, des moyens de faire participer le peuple de Madagascar aux bienfaits de la civilisation, et de le soustraire à la tyrannie affreuse des jongleurs qui dominaient l’esprit faible et borné de la reine Ranavalo. Ce fut ainsi que, dès sa première jeunesse, Rakotond conçut le projet de se

servir de la France pour relever son peuple. M. Delastelle les aidait de ses conseils dans cette noble tâche. De concert avec eux, cet homme de bien s'efforçait d'éloigner et d'arrêter les progrès de l'influence anglaise, qui ne tendait qu'à flatter les penchants tyranniques de Ranavalo, pour les exploiter dans un but de lucre et de domination. Car il y avait à la cour de Tananarive un véritable parti anglais, formé de quelques Hovas des meilleures familles de l'aristocratie malgache, qui avaient été élevés en Angleterre, où l'influence de quelques missionnaires méthodistes leur avait ménagé un accueil habilement calculé. Telles étaient les dispositions intérieures de l'héritier présomptif de la couronne de Madagascar, lorsque les intérêts du *Mascareigne*, bateau à vapeur qui lui appartenait, appelèrent à Madagascar un Français, qui n'a cessé dès ce moment d'y jouer un rôle analogue à celui de M. Laborde. M. Lambert, qui est né à Redon (Ille-et-Vilaine), en 1824, et qui a passé sa jeunesse à Nantes, épousa une créole de Maurice. Par son active habileté, le jeune Breton eut bientôt créé une puissante maison de commerce. Son âme élevée et généreuse comprit de suite le dévouement de M. Laborde ; et, comme lui, il s'attacha au prince Rakotond qui, plus rapproché de son âge, le paya de retour par une vive et ardente affection. M. Lambert fit même avec le prince le serment du sang, par lequel deux personnes s'unissent d'une amitié telle que la mort seule peut rompre ce lien qui les rend frères à jamais.

En arrivant à Madagascar, M. Lambert fut immédiatement initié aux projets qui se formaient pour faire succéder à l'inepte tyrannie du moment un régime plus humain et plus éclairé. Un important service qu'il rendit à la reine fut l'occasion désirée qui l'amena à Tananarive. Une garnison des Hovas était assiégée à Fort-Dauphin par des tribus ennemies. Les vivres manquaient, le péril était pressant. La reine se trouvait dans l'impossibilité de faire parvenir ni vivres ni secours à ses troupes. M. Lambert offrit un de ses navires pour porter aux assiégés le riz et les vivres dont ils avaient un extrême besoin. Son offre fut acceptée, et il assura ainsi le succès de l'entreprise de Ranavalo. Celle-ci,

touchée de ce service signalé, fit donner à M. Lambert l'autorisation de monter à la capitale, autorisation dont, on le sait, son système politique la rendait excessivement avare depuis la mort de Radama. M. Lambert accepta avec d'autant plus d'empressement qu'il désirait connaître l'opinion de la reine sur un établissement qu'il avait fondé, depuis environ un an, à la baie de Bavatoubé (ou Ambavatouby), port magnifique situé dans la partie nord-ouest de Madagascar que des chefs sakalaves avaient cédée à la France du temps de Louis-Philippe. Il y faisait exploiter une mine de houille par M. d'Arvoy, ancien consul de France à Maurice, et même s'y était fortifié avec des canons. Car dans ces contrées sauvages, où nulle force régulière ne protège le travailleur, un établissement industriel, réduit à lui-même, devient vite une sorte de centre de gouvernement et a besoin de se fortifier pour se défendre. On verra tout à l'heure ce que devint cette exploitation de houille.

À Tananarive, la reine reçut M. Lambert avec toutes sortes d'honneurs, revêtue de son costume royal, la couronne en tête. Après quelques paroles échangées, elle le fit passer dans le *Palais d'argent*, où se trouvait réuni le grand conseil, composé des princes et de ses principaux officiers. Ceux-ci, par ordre de la reine, demandèrent à M. Lambert ce qu'il désirait pour le service qu'il avait rendu ; et lui, toujours préoccupé des intérêts de son pays, exprima le vœu que le gouvernement hova donnât cours légal à la monnaie française : ce qui fut accordé, C'était un grand avantage pour nos nationaux.

Ce fut là que, pendant un séjour de six semaines, M. Lambert vit intimement le prince Rakotond et les principaux de la cour de Ranavalo. Il put ainsi apprécier par lui-même l'ardent désir du prince d'améliorer le sort de son peuple et de s'appuyer sur la France dans cette belle entreprise. Touché de ses sentiments, il lui promit de s'employer ardemment à cette œuvre. Comme présent, il remit au prince malgache les portraits de l'Empereur et de l'Impératrice ; et, pendant plusieurs jours, on vint les contempler dans le palais de Rakotond, qui répétait sans

cesse : « Voilà donc le grand Empereur qui doit sauver mon peuple. »

Ces sentiments du prince, comme nous l'avons dit, étaient, de vieille date, enracinés dans son cœur. Déjà, en 1847, il les avait fait connaître au contre-amiral Cécile, qui lui écrivait de Sainte-Marie de Madagascar, à bord de la *Cléopatre*, le 3 juillet 1847, pour l'encourager et le soutenir, une lettre aussi courtoise que délicate sur la question de nos droits. Voici cette lettre :

« Prince,

« Tout ce que j'ai entendu dire de votre personne m'a donné une haute opinion de l'élévation de votre âme et de la noblesse de votre caractère. La sagesse que vous prenez pour guide dans toutes vos actions, les sentiments d'humanité que vous exprimez en toute occasion et que vous cherchez à faire prévaloir, la générosité de votre cœur envers les opprimés et les malheureux, vous feront le plus grand honneur, Prince, et ne peuvent que vous attirer l'amour de vos sujets et les sympathies des étrangers.

« Vos projets d'avenir ne dénotent pas moins la portée de votre esprit judicieux. C'est, croyez-le, Prince, une belle et noble tâche que de guider un peuple comme le vôtre dans les voies de la civilisation, de la prospérité et de la grandeur qui en sont la conséquence. Votre illustre père avait commencé cette grande œuvre. Pourquoi faut-il qu'elle ait été arrêtée par un gouvernement aveugle, qui tend chaque jour à faire retomber la nation dans la plus affreuse barbarie et qui, après l'avoir décimée par le tanghin et la zagaye, ne vous laissera bientôt plus qu'un peuple d'esclaves à gouverner ?

« C'est à vous, Prince, qui avez reçu avec la vie une étincelle du génie réformateur de Radama, qu'il appartient de reprendre, quand le moment sera venu, une glorieuse transformation, qui placera réellement votre nom à côté de celui de l'illustre auteur de vos jours, comme vous l'avez déjà fait par anticipation.

« Je n'émets ici qu'une opinion personnelle ; mais je suis persuadé que tous les peuples applaudiront à vos efforts, lors-

qu'ils vous verront entrer franchement dans les voies civilisatrices et pacifiques que vous méditez. Vous serez alors certain d'avoir pour vous l'approbation et l'appui des nations généreuses, et particulièrement de la France, qui, vous le savez, Prince, a des intérêts légitimes qui touchent aux vôtres et qui, en outre, est la plus ancienne amie des peuples de Madagascar.

« Que Dieu vous protège, Prince ; qu'il vous maintienne dans les nobles sentiments qu'il vous a inspirés ! Tels sont mes vœux les plus ardents.

« Le contre-amiral CECILE. »

Cette lettre est importante, en ce qu'elle atteste nettement qu'à cette date la pensée réformatrice du prince Rakotond était déjà arrêtée, quoiqu'il eût à peine dix-huit ans ; et que ses projets étaient le résultat non d'un moment d'enthousiasme susceptible de s'évanouir, mais d'une idée profondément fixée dans son esprit par une mûre réflexion.

En 1852, Rakotond renouvelait les mêmes déclarations et faisait connaître sa persistance dans ses intentions civilisatrices à M. Hubert Delisle, gouverneur de la Réunion, qui, de son côté, donnait au prince l'assurance d'une sympathie effective et sérieuse pour ses sentiments et ses projets.

Pendant ce temps, la vieille reine (elle était née en 1780), dominée plus que jamais par son ministre favori, exerçait sur les populations malgaches une tyrannie de plus en plus oppressive et odieuse. Nul étranger ne pouvait pénétrer dans l'intérieur de l'île ; et les ordres les plus barbares, les mesures les plus cruelles, les plus capricieuses se succédaient sans interruption. C'étaient perpétuellement les idoles et la divination qui ordonnaient le tanghin, la réduction en esclavage, les exécutions à mort pour les plus futiles prétextes, et même sans motifs apparents. Le cœur navré de ce spectacle, craignant aussi qu'à la fin tant de barbarie ne lui rendît plus tard, à lui-même, le gouvernement impossible, le prince Rakotond se décida à une démarche qui lui semblait, à lui et à ses amis, devoir être décisive. Il adressa donc à l'empereur Napoléon III, dans l'année 1854,

une demande formelle de secours et même offrit d'accepter le protectorat.

Dans sa lettre à l'Empereur, le prince déclarait qu'il n'avait d'autre but que de faire pénétrer à Madagascar les bienfaits de la civilisation. Il rappelait que son père Radama avait fait autrefois alliance avec les blancs ; mais qu'un gouvernement aveugle, celui des prêtres idolâtres et des jongleurs qui entouraient sa mère, avait arrêté tout progrès, et que les maux de son peuple étaient au comble. Sa mère, étant fort âgée, fort superstitieuse, n'était plus capable de modifier en rien son déplorable système de gouvernement ; en conséquence, il demandait à l'empereur des Français de venir à son secours et de l'aider, par l'envoi de quelques troupes et de quelques ingénieurs, à tirer de l'abîme le peuple malgache. Il suffirait pour cela, sans faire aucun mal à la reine, d'éloigner d'elle le vieux Rainijohary et les autres jongleurs qui la circonvenaient et abusaient, dans l'intérêt de leur domination, de sa superstition et de sa faiblesse. Il ajoutait que son vœu était partagé par les hommes les plus intelligents et les plus puissants de l'île, et il promettait la plus entière reconnaissance vis-à-vis de la France pour l'immense bienfait qu'il en attendait.

Tout entier désormais à sa grande et unique pensée, le prince Rakotond s'adressa ensuite à l'un des Pères de la mission catholique de Madagascar à la Réunion, et lui écrivit une lettre pressante pour le prier de faire parvenir sa lettre à l'Empereur et lui demander son concours dans cette difficile entreprise.

Le bon missionnaire répondit par une longue et belle lettre, empreinte du véritable esprit du christianisme et d'un patriotisme éclairé. Il lui dit entre autres choses :

« Quant à ce qui fait l'objet principal de votre sollicitude, il a été transmis par une voie très sûre au grand personnage en question, avec la lettre que vous lui écrivez ; et je ne doute pas que bientôt tous les vœux que vous formez pour la prospérité de votre peuple ne soient exaucés. Je dois cependant vous dire que c'est en Dieu principalement et en son Fils unique Notre-

Seigneur Jésus-Christ qu'il faut placer toute votre confiance, etc. »

Tout en gardant le secret sur cette importante démarche, qui, en effet, eût entraîné pour lui la peine de mort si Rainijohary en avait été instruit, le prince Rakotond avait mis dans sa confidence un certain nombre des principaux personnages de la cour de Tananarive, affligés comme lui de tous les malheurs dont ils étaient les témoins impuissants.

Lors donc que, l'année suivante, M. Lambert fut reçu dans la capitale, le prince et ses amis l'initièrent à tous leurs projets et lui demandèrent, comme au missionnaire, de les aider dans leur entreprise. M. Lambert, à l'exemple de M. Laborde, comprit que l'occasion était unique pour la France ; qu'il y avait là un intérêt de justice et d'humanité supérieur à toute considération d'intérêt commercial ou industriel ; et, dès ce moment, il se dévoua tout entier à la noble pensée du prince Rakotond et se disposa à tous les sacrifices (comme il le fit bien voir plus tard) pour faire triompher sur cette terre barbare le christianisme et la civilisation. Il commença par obtenir de la reine qu'un missionnaire français pût résider à Tananarive ; et ce fut grâce à lui que, dans la capitale malgache, le 8 août 1855, en présence du prince Rakotond, le P. Finaz célébra pour la première fois le sacrifice de la messe. Il va sans dire que l'habitation de M. Laborde devint la demeure du pieux missionnaire.

Il faut avoir quitté la patrie, pour savoir ce que dit au cœur de celui qui est sur la terre étrangère le spectacle des cérémonies de la religion nationale, pour comprendre à ce moment la joie de M. Laborde, de M. Lambert et de leurs amis. Tel qui ne va jamais à la messe à Paris a chanté de toute son âme le *Te Deum* à Pékin, il y a deux ans !

Aussi lorsque, en quittant Madagascar pour venir à Paris, M. Lambert passa par Rome, les bonnes nouvelles qu'il apportait pour la religion catholique lui valurent un excellent accueil au Vatican. Parmi les membres du clergé qui s'intéressaient à la mission civilisatrice de Madagascar, je citerai le P. de Ravignan,

qui se montra des plus ardemment sympathiques aux efforts de M. Laborde et de M. Lambert.

Le prince Rakotond voulut mettre à profit le dévouement de M. Lambert. Il le chargea donc, en 1855, d'une mission auprès de l'Empereur pour renouveler la demande du protectorat. Dans sa lettre, le prince malgache rappelait à l'Empereur sa demande de l'année précédente et le priait de recevoir les paroles de M. Lambert comme les siennes propres. Il lui disait que les malheurs du peuple de Madagascar passaient toute mesure, et le suppliait de venir à son secours.

À cette lettre s'en joignait une autre, non moins explicite et formelle, des principaux chefs malgaches qui, à l'exemple de leur prince, demandaient à la France de les protéger et de les aider. « Sire, disaient-ils, sauvez-nous promptement, et le Très-Haut ne manquera pas de vous bénir. Il bénira la France et tous ceux qui auront opéré notre salut. » Ils déclaraient que leur prince Rakotond avait en horreur, comme eux, la superstition et le fanatisme des courtisans de la reine, et était seul capable de comprendre et de désirer la civilisation. Ils rappelaient tous les fléaux qui désolaient ce malheureux pays, la multitude des personnes assassinées chaque jour, les femmes et les enfants vendus comme esclaves, le tanghin administré sur de simples soupçons, les corvées continuelles qui enlevaient tous les hommes à leurs travaux sans la moindre rémunération ni compensation, comme si le but unique des courtisans, promoteurs de tant de maux, était de dépouiller le peuple malgache et de faire mourir de faim ce qui aurait échappé à la zagaye et au tanghin.

Les chefs malgaches, dans leur lettre, ajoutaient qu'un prince, Rambousalama, parent de Rakotond, et quelques personnes, ses partisans en petit nombre, ne cherchaient qu'à perdre le fils de la reine et avaient fait le complot de l'assassiner comme le seul moyen de l'empêcher de régner par la suite. Ils demandaient donc un prompt secours pour mettre fin à un si déplorable état de choses et assurer la tranquillité du pays.

Enfin, le prince Rakotond écrivit à M. Lambert lui-même la lettre la plus pressante et la plus touchante pour le prier

d'intervenir avec la plus grande ardeur auprès de l'Empereur dans l'intérêt de son pays.

« Vous avez vu de vos yeux, lui disait-il, la misère de mon malheureux peuple et les fléaux qui pèsent sur lui ; et, touché de compassion, vous avez juré, en présence de Dieu et devant moi, de faire tout votre possible pour procurer, soit par vous-même, soit par les autres, tout ce qui pourra faire le bonheur de Madagascar... Confiant dans votre noble cœur, que je sais ne faire qu'un avec le mien, je vous donne, par la présente, toute autorisation et tout pouvoir pour faire tout ce que vous jugerez devoir entreprendre dans ce but... Que Dieu vous bénisse et tous ceux qui vous sont chers ! qu'il vous aide à mener à bonne fin notre délicate entreprise !

« Pour vous, poursuivez avec courage ce que vous avez commencé. Ne craignez ni les peines ni les fatigues ; car les misères de mon peuple sont arrivées à une extrémité intolérable, et ce n'est pas par ouï-dire que vous les connaissez ; mais vous les avez vues de vos propres yeux. »

Rien ne manquait donc à M. Lambert pour se présenter à Paris comme chargé d'une mission honorable et importante pour la France, et remplie d'heureuses espérances pour les populations malgaches elles-mêmes. Tout semblait devoir en assurer le succès ; et l'œuvre de régénération de ce peuple promettait, avec tant d'aide, de s'accomplir facilement et sans aucune effusion de sang.

Muni de toutes ces instructions, l'âme remplie d'espoir, sûr des amitiés ardentes qu'il laissait derrière lui à Émirne, M. Lambert quitta la capitale des Hovas dans le courant d'août 1855. Il allait s'embarquer pour Tamatave, lorsqu'un nouvel et terrible événement vint démontrer plus que jamais la nécessité de mettre un terme aux violences du gouvernement de Ranavalo et à sa haine contre les étrangers.

Madagascar[1] possède de riches mines de houille, dépôts d'autant plus précieux qu'ils sont uniques dans ces parages. La maison de M. Lambert, représentée dans cette affaire par M.

---

1 Voyez l'appendice à la fin de ce volume.

d'Arvoy, ancien consul de France à Maurice, avait formé à Bavatoubé, près de Morontsanga, sur la côte nord-ouest de Madagascar, une exploitation de houille et de coupes des bois de construction qui y abondent. C'était, comme nous l'avons dit plus haut, sur un territoire cédé à la France par le roi des Sakalaves réfugiés à Nossi-bé ; et les Hovas n'avaient aucun poste de ce côté. Les officiers de notre station encouragèrent l'entreprise ; M. d'Arvoy se procura des munitions de guerre, des fusils et même une dizaine de canons pour armer le fort de Bavatoubé, seule garantie de la sûreté et de la vie des travailleurs. Pendant que M. Lambert était encore à Tananarive, il apprit que la reine avait menacé de mort quiconque débarquerait sur un point de l'île, dépourvu de poste militaire. Il ne dit rien. Mais, arrivé à Tamatave, et sur le point de mettre à la voile, il reçut une lettre de la reine qui lui annonçait qu'un blanc était établi à Bavatoubé, et le chargeait de signifier à ce blanc qu'il eût à se retirer, sinon qu'elle enverrait un corps de deux à trois mille Hovas pour le chasser. Il n'y avait plus d'illusions à se faire ; le gouvernement d'Émirne maintenait impitoyablement son système inhospitalier, et le bon accueil fait à M. Lambert lui restait exclusivement personnel. La reine avait témoigné sa reconnaissance au blanc qui lui avait rendu un service signalé ; ses États n'en restaient pas moins rigoureusement fermés à tout autre blanc. Ainsi le voulait Rainijohary.

En abordant à la Réunion, M. Lambert s'empressa de faire connaître à M. d'Arvoy, qui dirigeait l'établissement de Bavatoubé, la volonté de Ranavalo, et l'engagea fortement à le quitter, au moins jusqu'à ce que le danger présent fût passé. Il lui fit parvenir le même conseil par le chef de la station de Nossi-bé. M. d'Arvoy écrivit d'abord à la reine que ses intentions étaient toutes pacifiques, qu'il ne voulait qu'exploiter du charbon de terre et pas autre chose. Mais, se considérant sur un territoire français, confiant dans la protection de notre station navale, il ne crut pas devoir se retirer, mû en cela par un sentiment de fierté nationale bien naturelle. Bientôt survint un corps de deux mille Hovas dont le chef fit dire à M. d'Arvoy qu'il avait des or-

dres de la reine à lui transmettre. Il lui transmit ces ordres par un Arabe. La lettre qui les contenait était rédigée en hova. M. d'Arvoy, ne comprenant pas cette langue, demanda à l'envoyé arabe de lui faire traduire la lettre de la reine et celle du chef hova. Mais le perfide envoyé, enchanté de mettre des blancs aux prises avec les troupes de Ranavalo, se garda bien de traduire la lettre qu'il avait remise à M. d'Arvoy et s'en revint auprès du chef hova, disant que les blancs refusaient d'obéir. Ainsi trompé par l'Arabe, le chef hova eut recours à la ruse. Il feignit de se retirer avec ses troupes, afin d'endormir la vigilance des blancs. Puis, tout à coup, au milieu de la nuit, il surprit l'établissement français et l'attaqua. Les hommes de M. d'Arvoy se défendirent avec leurs canons et avec ceux de deux petits navires qui se trouvaient dans le voisinage. Mais la disproportion des forces était trop grande. M. d'Arvoy fut tué avec un autre blanc et une femme blanche, et environ une centaine de travailleurs indigènes. Les Hovas jetèrent les canons à la mer, moins un, que l'on transporta à Tananarive comme un trophée de victoire, et emmenèrent en esclavage quatre-vingt-dix-sept travailleurs mozambiques. Un blanc fut fait prisonnier, et la reine donna l'ordre qu'il fût amené à Tananarive pour être vendu à la porte de son palais. Quoique blessé d'un coup de zagaye, les Hovas contraignirent le Français prisonnier de faire la route à pied, au risque qu'il en mourût. Puis, en signe de triomphe, Ranavalo fit tirer sept coups de canon pour célébrer sa victoire sur les Français, et montra à son peuple le canon pris à Bavatoubé pour témoigner qu'elle ne redoutait pas les blancs. À cette terrible nouvelle, M. Laborde déploya tous les efforts de sa diplomatie pour empêcher son compatriote d'être vendu en esclavage ; et avec du temps, de la patience et beaucoup d'argent, il épargna encore cette humiliation à la France.

Vers la même époque, un autre fait également déplorable avait lieu. Cinq hommes de l'équipage d'un navire français, *l'Augustine*, qui venait de faire naufrage, furent faits prisonniers par les troupes hovas, sous prétexte qu'ils étaient soupçonnés de chercher à engager des travailleurs pour la Réunion, crime puni

de mort par Ranavalo. Les cinq Français furent amenés à Tananarive. Mais le prince Rakotond et M. Laborde obtinrent encore de la reine qu'elle ferait grâce aux prisonniers, moyennant toutefois une rançon de trois mille cinq cents francs. Pour payer cette somme, le généreux M. Laborde, dont les ressources étaient épuisées, emprunta de l'argent à ses amis, et nos compatriotes lui durent la vie et la liberté.

D'autres crimes, plus odieux peut-être, se commettaient également pour d'autres motifs, comme si le génie du mal se fût emparé de Ranavalo. Ainsi, pour ne citer qu'un exemple entre mille : un vieil oncle de la reine, exilé sur ses terres depuis un certain complot sous Radama, étant venu à mourir, Ranavalo décida que les honneurs funèbres ne seraient pas rendus au grand complet à un membre de sa famille qui avait vécu sous le poids d'une condamnation. Or il est d'usage, aux funérailles d'un membre de la famille souveraine à Madagascar, que les nobles placent eux-mêmes le couvercle sur la bière. Sachant la volonté de la reine que les funérailles de son oncle ne fussent pas célébrées avec la pompe ordinaire, les nobles qui étaient présents ne crurent pas devoir placer le couvercle sur la bière. Furieuse de ce manquement à une partie du cérémonial, Ranavalo fit vendre ces nobles ainsi que leurs femmes et leurs enfants comme esclaves ! Un pauvre petit enfant à la mamelle fut vendu une piastre !

Devant de semblables horreurs, qui se renouvelaient chaque jour, sous le moindre prétexte, et souvent sans prétexte aucun, on comprend le sentiment qui portait tous les esprits que la terreur n'avait point abrutis à hâter de leurs vœux la fin d'un si affreux régime. Les chrétiens se comptaient, se raffermissaient dans leur dévouement à Rakotond. Près de huit cents lui avaient fait connaître individuellement qu'ils mettaient en lui tout leur espoir. Les principaux officiers du palais se déclarèrent successivement pour lui. Tous espéraient que bientôt la France vengerait l'insolent guet-apens de Bavatoubé et viendrait au secours de l'humanité et de la justice.

En attendant, la reine Ranavalo écrivit une lettre, à l'occasion de sa victoire de Bavatoubé, au gouverneur de Maurice. Ce représentant de l'autorité britannique s'empressa de lui répondre « qu'il faisait toute sorte de compliments à Sa Majesté Malgache et la félicitait de ce que ceux qui avaient été pris en contravention aux lois du pays n'étaient pas de ses sujets, et promettait d'envoyer incessamment une frégate saluer à Tamatave le pavillon de Sa Majesté la reine. »

Ainsi le représentant d'un gouvernement civilisé ne craignait pas, pour se faire bien venir d'une femme qui n'avait d'autre idée que la haine des blancs et la monomanie des exécutions, de la féliciter de sa barbarie vis-à-vis des Européens[1] ! Après un pareil acte, il n'y a pas de commentaire possible.

Tel était l'état des choses lorsque M. Lambert débarqua à Paris dans les premiers jours de décembre 1855. Il arrivait plein d'espoir, rêvant d'accomplir enfin ce legs séculaire de la vieille France, cette colonisation de Madagascar, tentée par Richelieu et Louis XIV, qui avait été une des premières préoccupations de la Restauration à son début, et que Louis-Philippe était à la veille de réaliser lorsque la révolution de février jeta violemment par terre la royauté constitutionnelle.

En effet, tout semblait propice à cette grande œuvre, car tout, pour la France et pour Madagascar, en démontrait la nécessité et la facilité. Le pays, exténué d'un despotisme affreux, nous désirait ; le prince héritier et les principaux chefs nous demandaient, nous imploraient ; nous arrivions en libérateurs. Du même coup, la France rendait le repos et la paix à des populations écrasées et décimées, et se donnait à elle-même dans ces mers lointaines un point d'appui solide pour son commerce et sa marine.

---

1 Lorsque, le 14 mars 1825, un corps de Hovas, d'environ quatre mille hommes, se jeta sur le fort Dauphin, défendu seulement par cinq Français, M. de Freycinet eut la preuve que cette indigne agression était due aux conseils des Anglais présents. Voyez *Précis sur les établissements français de Madagascar*, publié par le département de la marine, page 37.

M. Lambert remit à l'Empereur les cadeaux du prince Rakotond et les lettres par lesquelles le prince et les premiers officiers de la cour de Tananarive sollicitaient le protectorat de la France. Il joignit à ces pièces une note pour montrer les avantages et la facilité du protectorat, et pour proposer en même temps l'établissement d'une compagnie destinée à l'exploitation agricole et industrielle de ce beau pays. L'envoyé du prince Rakotond demandait, en conséquence, quelques troupes pour aider aux changements qui se préparaient dans le gouvernement du pays. En effet, sans une modification profonde du despotisme des Hovas, aucune amélioration n'était possible ; et la fondation d'une compagnie agricole et industrielle était elle-même subordonnée à l'établissement d'un gouvernement régulier et bien disposé pour la civilisation.

Le gouvernement français fit un excellent accueil à l'envoyé du prince Rakotond et approuva le projet d'une compagnie.

Malheureusement pour le prince Rakotond et pour sa demande, la France était alors engagée, de concert avec l'Angleterre, dans le plus vif de la guerre de Crimée. Nos armes étaient victorieuses sans doute ; mais l'Europe était tout ébranlée encore des coups portés à la Russie, et par suite à l'édifice de la Sainte-Alliance. Le congrès de Paris allait se réunir ; la diplomatie s'agitait ; et le moment n'était guère favorable pour distraire l'attention de nos hommes d'État vers une entreprise pleine de promesses, mais aussi pleine d'inconnu et qui pouvait nous engager fort loin.

Le gouvernement français témoigna donc le plus vif intérêt à l'envoyé du prince malgache, mais ajourna toute décision au sujet du protectorat.

Comme notre intimité politique avec l'Angleterre était fort grande, que le voyage de la reine Victoria à Paris venait d'avoir lieu, qu'il était permis d'espérer de cette alliance un concours loyal pour une entreprise qui intéressait la civilisation, la France eût vu, à ce moment, avec plaisir les Anglais prendre leur part de la colonisation de Madagascar et nous aider dans une œuvre féconde pour les intérêts européens et utile à l'humanité.

Mais l'Angleterre ne raisonne jamais comme la France ; ses hommes d'État obéissent à de tout autres mobiles.

M. Lambert se rendit à Londres ; et lord Clarendon, consulté à ce sujet, refusa péremptoirement l'idée d'un protectorat, déclarant qu'il y entrevoyait le germe d'une prise future de possession. Il n'approuva ostensiblement que le projet d'une compagnie anglo-française, ayant pour but d'exploiter les mines de Madagascar, d'y introduire les cultures perfectionnées et d'y développer le commerce.

Une pareille politique avait de quoi surprendre ceux qui savaient les cadeaux et les efforts faits depuis 1810 par l'Angleterre pour établir son influence à Tananarive. Dans tous les cas, elle pouvait peut-être convenir à la nation qui occupe déjà les ports d'Aden et de Maurice ; elle ne pouvait suffire à une puissance maritime qui ne possède dans ces parages aucun abri pour ses flottes ; car la rade foraine de la Réunion n'est qu'un péril permanent et non un asile.

Peut-être est-ce dans ce rapprochement qu'il faut chercher l'explication du refus officiel de l'Angleterre de se mêler des affaires de Madagascar.

Ce qui est certain, c'est que pendant qu'à Paris on s'enfermait dans une grande réserve au sujet du protectorat, à Londres on agissait mystérieusement et promptement. Peu de jours après que l'envoyé du prince Rakotond avait eu une audience de lord Clarendon, le révérend Ellis, qui avait vu lord Clarendon au moment même où M. Lambert visitait le chef du Foreign-Office, quittait Londres et se rendait à Maurice, et de là à Tamatave, où il se présentait avec fracas comme envoyé de l'Angleterre, vers le mois de juillet 1856[1]. De son côté, le révérend Griffiths, qui était retourné en Angleterre après son séjour à Madagascar, écrivait au prince Rakotond pour l'informer de la prochaine ar-

---

1 Voyez tout ce qu'a écrit à ce sujet Mme Ida Pfeiffer, pages 257 et suivantes de ce volume. Mme Pfeiffer s'exprime avec sévérité sur le compte du révérend anglican, et on ne peut la soupçonner d'une trop grande partialité en faveur des Français.

rivée des révérends Ellis et Cameron, et lui recommandait d'avoir toute confiance en M. Ellis, comme dépositaire de la pensée du gouvernement britannique.

Malheureusement pour l'agent anglais, il rencontrait sur son chemin M. Laborde, qui, accoutumé aux menées de messieurs les révérends, et sachant qu'ils enseignaient pour première vérité morale et religieuse aux Madécasses cette proposition : « La France est l'esclave de l'Angleterre, » démasqua le but de M. Ellis.

Une circonstance donnait plus de poids à l'influence de M. Laborde. La reine Ranavalo venait de faire savoir solennellement, à toute la famille royale, que son fils, le prince Rakotond-Radama, était le seul héritier de la couronne de Madagascar. Elle lui avait même fait le *manassina*, espèce de cérémonie d'investiture qui ne se fait qu'au roi. Et comme un parent de la reine, appelé Ramboasalama, laissait percer l'espoir de lui succéder plus tard, Ranavalo déclarait, le même jour, qu'elle punirait de mort quiconque se déclarerait le partisan de Ramboasalama.

M. Laborde, l'ami du prince Rakotond, voyait donc l'autorité de ses conseils se fortifier avec la position du prince lui-même. Le révérend Ellis, après un séjour à Tamatave, obtint de monter à Tananarive et se donna comme l'envoyé de lord Clarendon. Il n'apporta, il est vrai, aucune pièce officielle à l'appui ; mais il se montra très informé des pourparlers échangés à Londres entre le gouvernement anglais et l'envoyé du prince Rakotond. Et, pour effrayer celui-ci et le mettre à sa discrétion, il affecta d'interpréter son désir de mettre fin à la déplorable administration de Madagascar comme le rêve d'un ambitieux qui voulait supplanter sa mère, et dit au prince que le gouvernement anglais voyait cette ambition avec beaucoup de peine. Si Rakotond se fût effrayé, tout était gagné ; si, au lieu de trembler, il s'offensait, l'insinuation de M. Ellis n'était plus qu'un outrage et une maladresse.

La diplomatie britannique n'est pas, que je sache, la femme de César. Les vieilles histoires du passé, et les confidences

contemporaines de ses espions et de ses agents enseignent, au contraire, qu'il est sage de la soupçonner. Or, quand on se rappelle les étonnantes tendresses du gouvernement anglais pour le gouvernement hova, et l'approbation officielle donnée hautement au guet-apens de Bavatoubé par la première autorité de Maurice, on s'étonne peu de la mission, avouée ou spontanée, du révérend Ellis. Tous ces faits ne sont que les expressions successives d'une pensée immuable.

On ne s'étonnera pas non plus de l'indignation du prince Rakotond en écoutant les insinuations odieuses de l'agent anglais. Il lui demanda d'abord une preuve des pouvoirs qu'il s'attribuait ; et M. Ellis ne montra qu'un billet insignifiant du secrétaire de lord Clarendon, et une lettre du gouverneur de Maurice. Celle-ci était ainsi conçue :

« À Sa Majesté la reine de Madagascar.

« J'envoie à Votre Majesté, par mon ami Ellis, des cadeaux que je la prie d'accepter. »

Laconisme commode, ne disant rien et autorisant tout. Mais le révérend apportait de l'argent, beaucoup d'argent (on parlait de trois cent mille francs) qu'il employa à faire des partisans à la politique anglaise. Il interpréta à sa façon les pourparlers de Londres, et répéta la formule de ses prédécesseurs « que la France ne pouvait faire quoi que ce soit sans la permission de l'Angleterre ».

Profondément blessé des paroles du révérend Ellis, et incertain sur la réalité de sa mission officielle, le prince Rakotond prit le parti d'un honnête homme dont la conscience ne redoute aucune investigation, aucun contrôle ; il adressa à lord Clarendon une lettre très catégorique.

Dans cette lettre, le prince Rakotond se plaignait des procédés et des insinuations de l'agent britannique[1], lequel s'était

---

[1] Mme Ida Pfeiffer raconte avec détails les singulières accusations et insinuations du révérend Ellis contre le prince. Voyez, pages 257 et suivantes, toute la fin du chap. xi de ce volume.

présenté au nom du gouvernement anglais et n'avait pu produire aucun titre officiel sérieux.

Le prince déclarait en outre qu'il n'avait chargé M. Ellis d'aucune espèce d'affaire, ni de vive voix ni par écrit. Il ajoutait que lui attribuer la passion du pouvoir, c'était le calomnier ; qu'il n'avait qu'un désir, qu'une ambition : celle de sauver le peuple malgache de sa ruine, et de lui faire prendre part aux bienfaits de la civilisation européenne.

Cette lettre montre, et le témoignage formel de Mme Ida Pfeiffer montre également combien les paroles et les démarches du révérend Ellis avaient blessé de monde. Il paraît même qu'à son arrivée à Tananarive le révérend anglican, voulant dénoncer à la reine les Français et les missionnaires catholiques, ainsi que le prince Rakotond, aucun interprète ne consentit à traduire ses odieuses insinuations.

Mais le révérend n'était pas homme à se rebuter aisément, et, malgré tout, il n'en continuait pas moins ses menées à Tananarive même, et réussissait auprès de quelques indigènes à force d'argent. Et ce qui peint bien cette cour malgache, ce peuple enfant près duquel Anglais et Français se disputaient l'influence, c'est que le révérend anglais employait, entre autres moyens pour démontrer la supériorité de l'Angleterre, la photographie ! Naturellement les partisans de la France, M. Laborde en tête, se procurent en toute hâte des procédés plus récents et plus perfectionnés pour lutter de vitesse et de science contre leur adversaire. Chose plaisante et sérieuse à la fois ! Les Français furent les premiers à reproduire les épreuves coloriées, et maintinrent ainsi leur prééminence politique. Voilà assurément un des usages de la photographie auquel ne songeaient guère en ce moment les graves diplomates du congrès de Paris.

On continuait pourtant de craindre à Tananarive le résultat des démarches du révérend anglican. Les missionnaires français écrivaient en Europe pour raconter ses tentatives et en détruire le mauvais effet en faisant connaître ses menaces et la manière aussi ferme que courtoise dont le prince Rakotond les avait accueillies. Rakotond, en effet, n'avait pas dissimulé à M. Ellis le

déplaisir que ses fâcheuses insinuations avaient causé et lui disait en propres termes : « Je suis seul ici qui ai de la bienveillance pour vous. »

En définitive, malgré son argent et ses riches cadeaux, l'ami du gouverneur de Maurice ne put faire accepter le traité d'alliance et de commerce qu'il proposait. Si le terrain eût été plus favorable, on peut croire que la diplomatie britannique eût accepté le bénéfice de la mission de M. Ellis. Il ne réussit pas : un désaveu n'était pas même nécessaire ; on pouvait mettre tout ce qui avait paru sur le compte des relations personnelles du révérend avec ses amis du Foreign-Office et de Maurice, et déclarer ne pas répondre de son zèle trop ardent et malheureux.

Ce qui toutefois était plus grave et ne pouvait être aussi facilement démenti, c'est que, au moment même où M. Ellis s'agitait avec tant de fracas à Tananarive, le gouverneur de Maurice lançait, le 24 septembre 1856, une proclamation d'une clarté singulière. Ce qu'avait appris à Londres M. Ellis de la mission de M. Lambert en France et en Angleterre était parfaitement connu de son ami le gouverneur de Maurice, qui avait pris sous son nom les cadeaux offerts par l'agent anglais à Ranavalo, que les Anglais affectaient d'appeler la reine de Madagascar. M. Lambert, qui avait conservé sa qualité de Français, avait son domicile à Maurice, où il *résidait* comme *étranger*. La proclamation lancée tout à coup par le gouverneur de Maurice menaçait de la déportation tout sujet anglais, ou *tout étranger résidant à Maurice qui ferait une démarche pouvant être considérée comme faite au mépris des lois de Madagascar*.

Au surplus, voici comment se terminait cette proclamation :

« En conséquence, j'avertis maintenant tous les habitants de cette colonie, sujets par leur origine de Sa Majesté la reine Victoria, ou étrangers domiciliés à Maurice, que toute démarche de leur part qui pourrait être considérée comme faite au mépris des lois de la reine de Madagascar, ou comme étant de nature à faire douter de la bonne foi du gouvernement anglais touchant ses relations avec le gouvernement de Madagascar, exposera les

parties que cela concernera à être poursuivies, en vertu des articles 58 et 59 du code pénal annexés à la présente et publiés pour l'information générale.

« Les articles précités portent peine de réclusion et de déportation. »

Les termes et l'esprit de cette proclamation causèrent un grand émoi à Maurice. Le journal français de l'île, *le Cernéen*, en demanda hautement le motif et remarqua malicieusement que sans doute monsieur le gouverneur possédait un exemplaire du code de la reine Ranavalo, puisqu'il le prenait si vivement sous sa puissante protection. Mais ce qui frappait tout le monde, c'est que M. Lambert était notoirement le seul résident étranger de Maurice qui s'occupât de la politique de Madagascar et auquel pût s'appliquer cette menace de déportation.

Dans quel but avait-elle été lancée ? Ici, les réticences de la lettre du secrétaire du Foreign-Office et du billet du gouverneur de Maurice remis à M. Ellis n'étaient plus de saison. La proclamation brisait le tissu transparent des réticences diplomatiques ; elle ne nommait personne ; mais elle désignait quelqu'un et devait servir à quelque chose. Et comment l'interpréter, sinon par le désir de venir en aide à la mission de l'agent anglais en intimidant toute démarche contraire ?

Mais le zèle menaçant du gouverneur britannique n'eut pas plus d'effet sur M. Lambert que celui de M. Ellis sur le prince Rakotond. Seulement il est curieux de rapprocher la réserve désintéressée du gouvernement français, désirant une action en commun avec l'Angleterre dans la question de Madagascar (où il pouvait d'autant mieux agir seul que seul il avait là des droits à faire valoir), avec ce zèle si extraordinaire, si hostile, si peu expliqué des agents secondaires de la politique britannique dans la même question.

Pendant que la mission de M. Lambert en Europe échouait devant les préoccupations politiques de la France et le mauvais vouloir de l'Angleterre, le gouvernement de Ranavalo comblait la mesure de la tyrannie vis-à-vis des populations infortunées de Madagascar. Je lis dans une lettre d'une personne digne de foi,

et écrite en novembre 1856, les lignes suivantes : « Cette misère est poussée aux dernières limites... Figurez-vous des populations entières, perpétuellement à la corvée dans les forêts, dans les champs, sur les grandes routes, portant des fardeaux énormes, et, pour tout cela, pas un morceau de toile pour se couvrir, pas un grain de riz pour se mettre sous la dent... À part les grands qui nagent dans l'opulence et s'engraissent de la sueur des pauvres, la condition de l'esclave est ici cent fois préférable à celle de l'homme libre. L'esclave est au moins nourri... »

Mais ce fut surtout en mars et avril 1857 que cette misère fut horrible. On ne peut se figurer les cruautés qui furent commises alors par l'ordre de Ranavalo. Je laisse parler un autre témoin oculaire, qui dépeint en ces termes, dans une lettre datée du commencement de 1857, la terreur qui régnait alors à Tananarive :

« Je ne saurais mieux comparer l'état actuel du pays qu'à notre règne de la Terreur. À la moindre dénonciation d'un ennemi, l'accusé est un homme perdu : on l'exécute sans même l'avertir du motif de sa condamnation. Tous les jours presque, il y a quatre ou six individus condamnés juridiquement à mort, plusieurs pour cause de sorcellerie, et sans preuves ; d'autres, pour être les compagnons et les amis des condamnés ; quelques-uns pour des fautes légères, très peu pour des crimes. Le prince Rakotond en sauve beaucoup ; mais il ne peut suffire à tout, d'autant plus que les gardiens de ceux qui ne sont pas exécutés sur-le-champ répondent sur leur tête du prisonnier. Dernièrement, le prince avait fait détacher un homme condamné à être jeté dans l'eau bouillante, comme accusé d'être sorcier. Les envoyés du prince ont été pris et mis à mort. Je ne parle que de ceux qui sont exécutés par condamnation, et dans la seule ville de Tananarive. Que serait-ce s'il fallait ajouter ceux qui succombent tous les jours à l'épreuve du tanghin !

« Aussi tout le monde est sous l'impression de la terreur, mais de cette terreur de 93 qui étouffe jusqu'au courage du désespoir, jusqu'à l'idée de se soustraire à cet état. On n'ose sortir, de crainte de ne pas rentrer chez soi ; on n'ose rester chez soi,

parce que, au moment où l'on s'y attend le moins, on est tiré de sa maison pour être condamné au supplice. On tremble pour sa femme et ses enfants ; car ils seront vendus, et tous les biens confisqués, si le chef de famille est accusé ; je dis accusé, ce qui veut dire condamné.

« Ce n'est point assez, à ce qu'il paraît, que tous ces sacrifices ; ils ne sont pas assez nombreux. L'autre jour, dans l'assemblée de tout le peuple, la reine a reproché à ses sujets de ne pas assez se dénoncer. Elle leur donne un mois pour préparer toutes leurs dénonciations ; et si, dans un mois, ils n'accusent pas assez de personnes, elle fera administrer le tanghin à tout le monde. Ce kabar a eu lieu le 12 de ce mois[1]. « Si l'on entendait dire cela en France, le croirait-on ?... »

Ranavalo, ne sachant plus qu'inventer pour torturer ses malheureux sujets, imagina d'ordonner une confession générale pour le mois de mai. Chacun devait s'accuser spontanément de toutes ses fautes ; et les juges de la reine décideraient quel châtiment les *coupables* mériteraient. Un grand nombre, perdant l'esprit, s'accusèrent de fautes qu'ils n'avaient pas même pu commettre. D'autres, voulant sauver les membres de leur famille, se dénoncèrent comme coupables de sorcellerie, l'éternelle accusation de l'ignorance malfaisante, dans l'espoir qu'une victime dans une famille sauverait le reste de la même famille. Plus de quinze cents individus s'accusèrent ainsi. Le prince Rakotond se multipliait partout pour empêcher ces innocents terrifiés de se charger ainsi de crimes imaginaires. Mais un grand nombre échappèrent à ses conseils tutélaires. Une seule sentence en fit périr soixante-dix-neuf par le feu et le couteau. La reine faisait procéder aux exécutions par l'eau bouillante pour la plupart des autres. Le même jour, elle fit mettre aux fers douze cent trente-sept individus. Et des fers dont le poids seul les faisait promptement succomber ! Elle avait assemblé à Tananarive tous les forgerons de Madagascar pour cette monstrueuse opération ! Il va sans dire que les biens des

---

1 Au sujet de ces étranges dénonciations spontanées ou confessions, lisez ce que dit Mme Ida Pfeiffer, pages 265 et suivantes.

condamnés étaient toujours confisqués, et les femmes avec les enfants vendus comme esclaves. Dans cette seule catégorie, on compte plus de cinq mille individus ! Accablé de désespoir, le prince Rakotond déclarait à ses amis que si la France n'acceptait pas le protectorat, si l'expédition demandée n'arrivait pas, il irait lui-même se jeter aux pieds de l'Empereur et lui exposer tous les maux de son peuple en implorant son puissant secours.

Ce fut au plus fort de cette terreur que M. Lambert revint de France. Mais, à cause de la mauvaise saison, il ne put monter à Tananarive que le 30 mai 1857, après une absence de deux ans, terriblement longue pour les infortunés qui attendaient leur salut de sa mission et dont l'espoir allait être si cruellement trompé.

Ici encore, nouveau coup de théâtre. De même que le révérend Ellis arrivait de Londres à Tananarive pour détruire l'effet de la mission de M. Lambert, de même, à l'heure du retour de M. Lambert à Madagascar, un autre révérend, ministre méthodiste, se rendait de Maurice à Tamatave et, là, organisait une correspondance active avec la capitale, par l'entremise des priants, qui étaient tous méthodistes. Il écrivit même aux chefs des *priants* que les Français voulaient faire l'affaire pour accaparer toutes les places. Il faut avouer qu'il y a d'étranges coïncidences, et que l'innocence de la diplomatie anglaise continuait d'être bien soigneusement servie par le hasard.

À la première nouvelle du refus de la France d'accepter le protectorat, le prince Rakotond, qui avait toujours compté sur la France, tomba dans le plus profond découragement. Sa douleur s'exhalait en plaintes et en sanglots. « Ah ! disait-il, on laissera donc périr ce malheureux peuple ! Me prend-on pour un ambitieux qui ne veut qu'un trône ! Si c'est ma couronne que l'on désire, je la donne de grand cœur ; je n'y tiens pas ; mais, de grâce, que l'on sauve mon peuple, mon pauvre peuple ! » Et de grosses larmes roulaient dans ses yeux.

Mais le mal était si violent, les exécutions continuaient d'une manière si effrayante, qu'une réaction se fit en lui et succéda vite à ce morne abattement. Il n'y avait plus d'espoir dans

les secours de la France. Force était donc de songer, à tout prix, aux moyens de sortir de l'horrible situation en mettant de côté le vieux ministre, conseiller des mesures les plus tyranniques, et en amenant la reine à proclamer elle-même son propre fils, ou du moins à se l'associer dans le gouvernement. Le prince et M. Laborde virent cela clairement ; en conséquence, ils prirent leur parti et attendirent M. Lambert.

Celui-ci débarqua enfin avec les magnifiques cadeaux qu'il rapportait pour la reine et le prince Rakotond. Une réception splendide lui fut faite par ordre de Ranavalo et par les soins du prince. Jamais aucun blanc n'avait été traité de la sorte. Mais aussi M. Lambert, chargé de quelques commissions par la reine, avait royalement dépassé à ses frais le programme primitif. De plus, dans les circonstances présentes, avec les projets qui existaient, on comprend tout ce que son arrivée avait de saisissant et de dramatique pour tout le monde.

Mme Ida Pfeiffer accompagnait M. Lambert ; et la célèbre voyageuse a raconté d'une manière fort intéressante cet épisode de son excursion à Madagascar. Seulement, comme elle n'était pas d'abord dans le secret du drame politique qui se préparait, elle n'a pas dû toujours comprendre les événements dont elle était témoin. C'est autant pour rectifier que pour compléter son récit que nous allons raconter ce qui se passa alors à Tananarive.

À mesure que M. Lambert approchait de Tananarive, l'impatience de son arrivée gagnait ses amis de la capitale. Le désir de voir arriver les Français, avec le protectorat, allait jusqu'à la folie, dit une lettre d'un habitant d'Émirne ; de toutes parts on venait lui demander, ainsi qu'à M. Laborde, quand les Français arriveraient, comment leur éviter les ennuis de la route, etc. ; « et ces démonstrations, ajoute ce témoin oculaire, qui contrastaient singulièrement avec la terreur qui régnait alors à Tananarive, ne s'expliquent que par la confiance et la certitude du secours attendu. » Le prince Rakotond n'y tenait plus. M. Laborde eut toutes les peines du monde à l'empêcher d'aller lui-même au-devant de son ami. C'était de tous côtés une

préoccupation, un enchantement, une émotion universelle. Chacun sentait vaguement qu'il y avait quelque chose de plus qu'une simple réception de cadeaux...

Enfin M. Lambert arriva, et le prince Rakotond, M. Laborde et les autres amis de la France furent promptement édifiés sur l'impossibilité de rien obtenir de Paris pour le moment. La situation ne permettait plus ni d'attendre ni de reculer. Le prince et ses amis se résolurent à agir, avec leurs propres forces, à leurs risques et périls.

Il y avait à Madagascar un parti appelé les *religionnaires* ou des hommes de la prière ; c'était un parti purement politique, malgré son titre, et qui aspirait simplement à un meilleur ordre de choses. Ce parti n'était pas le même que ceux qu'on appelait les *priants* et qui étaient tous chrétiens méthodistes. Les religionnaires offrirent de se charger de l'expulsion de Rainijohary et s'engagèrent, assurés de la supériorité de leurs forces et des intelligences qu'ils entretenaient avec les principaux officiers de la reine, s'engagèrent, dis-je, à ne pas verser une goutte de sang dans cette révolution de palais. C'était d'ailleurs la condition expressément exigée par le prince Rakotond. Ce fut accepté.

Mais voilà que tout à coup le chef des religionnaires demande à partir pour Tamatave. Il avait reçu du ministre méthodiste, qui venait d'y arriver, une lettre qu'il ne communiqua pas d'abord. Seulement ses observations subséquentes, au sujet des Français et de leur religion, montrèrent que la méfiance était entrée dans son esprit. Mais ses amis et les autres chefs exigèrent qu'il tînt parole, et il se remit à l'œuvre.

De son côté, le révérend anglican revint à la charge, lui disant, ainsi qu'aux autres méthodistes malgaches : « Vous êtes protestants, et vous contribuerez à établir le catholicisme ! » Bref, il l'ébranla, ce qui faisait perdre du temps et retardait d'autant l'exécution du projet libérateur. À la fin, le révérend méthodiste fit si bien qu'il se trouva un traître hova qui se chargea de dénoncer au ministre ses amis et ses frères.

Pendant ce temps, les missionnaires français, à peu près informés des faits, et voulant rester étrangers à la politique, se retirent à Soatsimanampiovana, chez M. Laborde, à huit lieues de Tananarive. Il fut convenu que MM. Laborde et Lambert serviraient de garde au prince Rakotond. Celui-ci ne voulait pas prendre une part active à ce complot, quoiqu'il le jugeât le seul moyen de renverser le ministre. Il aimait passionnément sa mère, il était désolé des crimes qu'on lui faisait commettre, et il reconnaissait la nécessité de renverser Rainijohary pour sauver la nation. Il devait donc au moment décisif se retirer à l'écart et attendre qu'on lui annonçât la destitution du ministre et, si cela était inévitable, l'abdication de la reine ; et alors les Français, ses amis, devaient se réunir à lui pour rentrer au palais, soit avec le titre d'adjoint au gouvernement, soit enfin avec le titre de roi.

Le jour est fixé. Rakotond et ses amis attendent qu'on leur annonce le résultat. Mais... le cœur a failli aux chefs pendant que les subalternes se rendaient à leur poste. Le signal n'est pas donné, le coup d'État est manqué.

Cependant les cruelles exécutions continuent chaque jour ; ce spectacle rend le courage et la décision aux plus timorés ; l'affaire se renoue ; cette fois, un grand nombre des principaux de la cour, voyant que les religionnaires avaient manqué de résolution, veulent s'en mêler. On prend de bonnes dispositions ; mais on diffère, on se montre indécis. Ainsi se passa le mois de juin, et le danger d'être découvert devenait des plus pressants. M. Lambert était alors malade des fièvres de la côte, ce qui ajoutait au manque d'énergie des chefs malgaches.

Enfin une nuit, le 29 juin au soir, le priant gagné par le révérend de Tamatave, celui des chrétiens du parti méthodiste qui avait été créé par les Anglais ministre et qu'ils avaient placé à la tête de leurs écoles d'Emirne, se présente chez le vieux Rainijohary et dénonce lâchement et traîtreusement ses compagnons et ses ouailles, les accusant de prier et de baptiser (crime irrémissible aux yeux de Ranavalo), de vouloir établir une république, et les blancs d'être à leur tête et de fournir de l'argent pour exci-

ter à la révolte. Et, pour décider le ministre à agir malgré l'héritier de la couronne, il lui dit qu'il sera la première victime des conjurés. Évidemment ces idées de république, qui n'étaient jamais entrées dans une tête malgache, ne venaient pas des Hovas, mais étaient suggérées par des blancs.

Rapport est fait à la reine ; le palais est entouré d'une triple garde, et le vieux ministre n'ose plus sortir. Tananarive est mis en état de siège.

Le peuple est alors convoqué sur la place publique ; la reine lui fait dire que les *priants* se sont rassemblés malgré sa défense pour prier et baptiser, qu'ils prêchent la république, l'affranchissement des esclaves, l'égalité de tous, et que des étrangers ont donné de l'argent pour cela. En conséquence, le peuple doit courir sus à dix chefs nommés de la prière ; les autres individus qui ont assisté aux réunions proscrites doivent, s'ils veulent conserver leur vie, venir s'accuser et se soumettre à la punition qu'elle jugera à propos de leur infliger.

Rakotond avait prévenu les *priants*. La plupart se cachèrent ; trois cents avaient disparu de Tananarive avant l'assemblée du peuple ; un village situé à quatre lieues de la capitale, et composé de dix-neuf feux, avait fui tout entier. Mais plusieurs individus, faisant bravement et hautement le sacrifice de leur vie, indignés de la lâcheté et de la trahison des autres, dégoûtés de l'horrible spectacle qu'ils avaient sous les yeux, voulurent se livrer eux-mêmes ; on les condamna de suite, et tous ils montrèrent, en marchant au supplice et dans les tortures, un courage héroïque : ils ne dénoncèrent personne et édifièrent le peuple, accouru en foule sur leur passage, par des cantiques que la mort seule arrêta sur leurs lèvres.

Le vieux ministre persuada ensuite à la reine qu'on voulait l'assassiner avec un couteau de chasse qui, par hasard, s'était trouvé chez un religionnaire, ou du moins la mettre aux fers. La reine d'abord ne voulait pas entendre parler d'une accusation contre M. Laborde, qui lui rendait tant de services depuis si longtemps ; mais Rainijohary était résolu à passer outre. Quant à M. Lambert, alité par la fièvre, elle envoya ses devins lui jeter

un sort : « Si tu as de mauvaises intentions, meurs ; sinon, vis. » M. Lambert se rétablit, et la reine dit à son ministre : « Vous voyez bien que le blanc est innocent. » Cependant la maison de M. Laborde est entourée d'espions, avec ordre de saisir et mettre à mort quiconque irait visiter les blancs sans y être envoyé par la reine.

Bientôt les dix *priants* ou religionnaires désignés dans le grand *kabar* assemblé le 30 juin, traqués de toutes parts, sont saisis ; on avait fait subir d'affreuses tortures à leurs familles pour les découvrir. On trouva chez le chef du complot une lettre du révérend de Tamatave, où ce bon missionnaire anglican « encourageait les priants à persévérer dans leur dessein de dénoncer les autres, leur promettant toute espèce de secours, etc. » Dès lors, les blancs étaient perdus. À l'aide de cette pièce, le vieux ministre pouvait persuader à la reine que tous les blancs d'Émirne étaient politiquement contre elle et d'accord avec les religionnaires. Il lui proposa donc de soumettre à l'épreuve du tanghin des poulets représentant chacun un blanc : MM. Lambert, Laborde, Mme Pfeiffer, MM. Marius Arnauld, Goudot, le P. Finaz, le P. Webber (Joseph), etc. Le ministre avait sous la main les administrateurs du poison ; il était maître de la vie et de la mort des volailles. Mais le P. Webber, en qualité de chirurgien (on l'avait présenté comme tel), avait soigné avec beaucoup de zèle le frère de ce ministre, opéré quelques mois auparavant par le docteur Milhet-Fontarabie. En conséquence, Rainijohary ordonna à ceux qui administraient le tanghin de faire périr toutes les poules, à l'exception de celle de M. Joseph.

Convaincue alors que les blancs sont coupables, à l'exception du P. Joseph Webber, la superstitieuse Ranavalo les condamne à mort et délibère si elle les fera exécuter, comme les religionnaires hovas. Mais le prince Rakotond lui représente que cela sera dangereux, parce qu'on est persuadé que M. Lambert est un agent secret du gouvernement français. Cette croyance sauva les blancs de la mort.

Enfin le 17 juillet, vers midi, les juges de Tananarive, accompagnés de quelques personnes du peuple, se présentent dans la cour de la maison de M. Laborde, où ils convoquent tous les blancs. « Vous avez, leur dirent-ils, réuni quatre fois les priants ; vous avez voulu établir la république, affranchir les esclaves, établir l'égalité de tous sans distinction des nobles. Nous vous chassons ; sortez du pays dont Ranavalo est la maîtresse. Ce n'est point la reine qui vous chasse, ce ne sont pas les grands ni l'armée ; c'est nous peuple, avec les juges, qui sommes les chefs de l'armée. »

La pauvre Mme Pfeiffer se trouvait ainsi englobée dans cette grotesque accusation de vouloir établir la république. Et notez que le mot de république était jusqu'alors inouï à Émirne ! MM. Laborde et Lambert, qui désiraient un meilleur gouvernement sous Rakotond, n'avaient, on le conçoit, jamais parlé ni de république, ni d'affranchissement des esclaves dans un pays où l'esclavage est dans les mœurs plus encore que dans les lois et ne peut être aboli qu'après une certaine préparation. De même, les blancs s'étaient bien gardés de se mêler aux religionnaires. Mais le vieux ministre voulait se débarrasser des blancs et s'emparer de tous leurs biens. L'expulsion brutale était cruelle, surtout pour M. Laborde, dont toutes les propriétés étaient à Madagascar et qui avait passé vingt-sept ans de sa vie à rendre service à la reine, comme à tout le monde, et à créer d'utiles établissements.

Après la déclaration des juges, la maison fut entourée de soldats, et les proscrits devinrent prisonniers jusqu'au moment où ils quittèrent Madagascar.

Cependant Rakotond et quelques chefs intercédaient auprès de la reine pour les blancs, surtout pour M. Laborde. Mais la reine, tantôt furieuse, tantôt émue, était toujours ramenée à la sévérité par Rainijohary, qui, craignant de laisser échapper sa vengeance, se gardait bien de quitter Ranavalo un seul instant. Elle s'emporta même une fois jusqu'à menacer de mort son fils qui l'implorait pour les blancs, ainsi que sa femme la princesse Rabodo.

Le soir du 17 juillet, Rakotond, éperdu de douleur, se déguisa en esclave et affronta la garde qui cernait la maison de M. Laborde, pour aller serrer une dernière fois la main de ses courageux amis ; l'entrevue fut déchirante. Il leur disait sans cesse : « Je n'ai rien pu obtenir pour vous ; méfiez-vous des Anglais ; prenez garde aux Anglais, etc. » Ils s'embrassèrent tous, comme des amis qui n'espèrent plus se revoir ; et le prince supplia encore M. Lambert, s'il réchappait, de s'adresser de nouveau à l'Empereur pour les sauver tous.

Le lendemain, la première bande des proscrits se mit en route, et le surlendemain la famille de M. Laborde, qui formait la seconde bande. Pour les garder le long de la route, on avait commandé, outre une multitude d'officiers, une compagnie entière de soldats venus de la campagne à Tananarive pour la revue, et qui, pris au dépourvu pour ce voyage, durent partir sur-le-champ sans vivres, sans qu'il leur fût permis de retourner chez eux prendre leurs effets les plus indispensables. Les ordres étaient sévères, vexatoires ; défense de communiquer avec personne, de quitter les rangs, etc. Mais le prince, fidèle à l'amitié et au malheur, veillait sur les proscrits. Ceux-ci éprouvèrent peu à peu, à mesure qu'on s'éloignait de Tananarive, les bons effets de ses chaleureuses recommandations, et de la sympathie de leurs propres gardiens, qui n'ignoraient pas le motif vrai de leur expulsion et qui dans le fond les aimaient, les plaignaient et les honoraient.

Sur leur passage à Tananarive, le peuple se porta en foule, morne et silencieux ; c'était la seule protestation que pouvait faire entendre la population terrifiée.

À peine étaient-ils sortis de la ville, que les tambours et les musiques appellent le peuple au lieu du supplice. On y conduisit les dix religionnaires dénoncés comme chefs de la conjuration, et on les lapida.

Puis, sous l'influence du souvenir de la lettre du révérend de Tamatave, défense fut faite, sous peine de mort, à tout Hova de lire ou d'écrire, sinon pour le service de la reine, les lettres venant de chez les blancs ; celles même qui étaient adressées à

la reine devaient être décachetées et lues en place publique avant d'être remises à leur adresse. Comme on le voit, Rainijohary prenait ses précautions et servait la reine à sa façon.

Après le départ de M. Laborde, ses amis renouvelèrent leurs instances auprès de la reine pour obtenir son rappel, ou du moins son exil sur les frontières de la province d'Émirne. Outre les grands, le corps des juges rappela les services que ce blanc avait rendus au pays. Mais Ranavalo, plus que jamais sous l'influence funeste de son favori, maintint la proscription.

Les bannis mirent deux mois à faire les soixante-dix lieues qui séparent Tananarive de Tamatave, et restèrent dix-neuf jours dans la forêt. M. Lambert et Mme Pfeiffer furent tout le temps en proie à la fièvre, et plusieurs soldats de l'escorte en moururent. Les ordres étaient donnés d'aller le plus lentement possible. Rainijohary, qui n'avait osé exécuter les blancs, espérait que la fièvre les tuerait au milieu de ces forêts épaisses, où l'air ne pénètre jamais et où se développe une chaleur humide, aussi propice aux végétaux que mortelle à tout être vivant.

Le premier convoi de proscrits, arrivé, le 31 août 1857, au village de Trano-Maro, sur les bords du lac Nossi-bé, rencontra là le docteur Milhet-Fontarabie, qui était appelé à Tananarive. « À la vue de ces pauvres bannis, dit le docteur dans sa relation[1], je n'ai pu me départir d'un sentiment de tristesse et de vive sympathie. Je me suis dirigé vers eux ; mais les Hovas m'ont empêché de les approcher. Néanmoins, et à une distance de deux cents pas, j'ai pu causer et apprendre en partie ce qui s'était passé à la capitale. Tout ce qu'ils avaient souffert est inouï, surtout manquant complètement de provisions. Aussi je fus très heureux de partager avec eux celles que j'avais. »

Ainsi, les malheureux prisonniers, presque tous abîmés par la fièvre, n'eurent pas même la faculté de consulter le médecin qu'un heureux hasard leur faisait rencontrer dans ces solitudes !

Mais le dessein perfide de Rainijohary ne devait pas s'accomplir. La bonne constitution de la plupart des proscrits résista au mal, à l'exception de Mme Pfeiffer, qui contracta dans

---

1 *Revue algérienne,* février 1860, page 83.

ce fatal voyage le germe de la maladie dont elle mourut l'année suivante.

Vers la fin du voyage, on hâta la marche, parce que le gouverneur de Tamatave fit savoir la perplexité où il était. Tous les navires arrivants demandaient des nouvelles de M. Lambert et de ses compagnons. Il répondait chaque fois qu'ils n'étaient qu'à une journée de Tamatave. Et, craignant à la fin de voir arriver des navires de guerre, il envoya tout à coup l'ordre au général commandant l'escorte d'amener les prisonniers à marches forcées.

Pendant la route, les proscrits apprirent que quarante-cinq des religionnaires avaient été soumis à l'épreuve du tanghin, et que plusieurs avaient succombé. C'était la cinquième immolation de Ranavalo depuis leur départ.

Arrivés à Tamatave le 11 septembre, les exilés de la première catégorie s'embarquèrent trois jours après. M. Laborde, qui les avait rejoints avant d'entrer dans ce port, y resta encore quinze jours avec une autorisation.

Mais il arriva que M. Goudot, qui ne se souciait pas de partir, prétexta le manque d'argent pour payer son voyage. Cependant les officiers avaient ordre d'embarquer ensemble tous les proscrits du premier convoi. Ils demandèrent donc aux capitaines des bâtiments sur rade de prendre à leur bord un blanc comme eux, sans lui faire payer son passage. Sur leur réponse négative : « Pourquoi, dirent-ils aux compagnons de M. Goudot, pourquoi ne payez-vous pas le passage de cet homme, qui est blanc comme vous ? » Enfin ils vont trouver une femme malgache (la sœur de Bérora, élevée et morte à Paris), qui tenait l'ancienne maison Delastelle, et lui dirent : « C'est le peuple qui chasse ce blanc ; vous êtes du peuple : c'est donc vous qui le chassez ; vous payerez donc son passage sur le navire. » Et, en vertu de ce syllogisme hova, le passage fut payé, et M. Goudot dut partir.

Aussitôt que M. Laborde, qu'on redoutait le plus, eut quitté Tananarive, le gouverneur hova confisqua tous ses biens, toutes ses propriétés, ainsi que les propriétés et les noirs de la succes-

sion de M. Delastelle. Ainsi finit cette entreprise avortée ; rien ne vint plus troubler le despotisme de Ranavalo, ni la domination du jongleur Rainijohary.

Le prince Rakotond, qui s'était déguisé en esclave pour aller, au risque de la vie, dire adieu aux exilés la veille de leur départ de Tananarive, ne s'était pas contenté de donner des ordres pour adoucir autant qu'il était en lui la rigueur des traitements que l'escorte leur faisait subir. Il avait écrit dès le 13 juillet la lettre suivante à M. Lambert :

« Mon cher ami,

« J'éprouve le besoin de vous remercier, vous et M. Laborde, de tout ce que vous avez fait pour la cause du peuple de Madagascar, cause que j'ai fait mienne par le seul désir de procurer le bonheur à une nation si maltraitée. Votre zèle à tous les deux n'a abouti, hélas ! qu'à vous faire perdre votre fortune et à vous faire persécuter du pays même que vous vouliez sauver. Votre dévouement, qui a été jusqu'à exposer votre vie, et son résultat malheureux, me navrent le cœur... et, avec cela, je vois, ce que je n'aurais jamais pu croire, que la misère des Malgaches empire chaque jour, et que bientôt il ne restera plus que quelques débris errants de ma pauvre nation.

« Ah ! cher ami, quelle déception pour moi, lorsqu'à votre arrivée vous m'avez annoncé que l'Empereur, malgré tout l'intérêt qu'il nous porte, ainsi que vous me l'aviez assuré, n'avait pu envoyer une expédition pour nous sauver. Aujourd'hui, vous le voyez, sans cela il n'y a rien à faire.

« Je vous prie donc et vous supplie de retourner auprès de Sa Majesté l'Empereur, de vous jeter à ses pieds, comme je le ferais moi-même si je le pouvais, et lui demander de venir à notre secours, s'il ne veut pas que nous périssions tous. Dites-lui bien que, quant à moi, ce n'est point un intérêt personnel qui me fait parler. Persuadez-lui que l'ambition de régner est bien loin de moi dans mes démarches. Je proteste ici, par écrit, comme je l'ai fait plusieurs fois de vive voix en votre présence, que je suis prêt à renoncer, dès à présent, à tous mes droits au

trône, et que j'y renonce s'il juge que ce soit nécessaire pour assurer un prompt secours expéditionnaire.

« De grâce, ne vous rebutez pas ; souvenez-vous que la destinée d'un peuple entier est entre vos mains.

« Que Dieu vous aide dans vos démarches.

« RAKOTOND-RADAMA. »

Il est impossible, à la lecture de cette navrante épître, de ne pas partager l'admiration de Mme Ida Pfeiffer pour le noble cœur capable d'une telle abnégation et d'un dévouement si héroïque pour la civilisation de sa patrie. On comprend que des hommes tels que M. Laborde et M. Lambert, et le P. Finaz, lui aient donné leur concours sans réserve et n'aient pas craint le sacrifice de leur vie pour une cause qui était celle de l'humanité et de la civilisation. Quand on ne saurait pas que Rakotond est chrétien, l'expression seule de ces généreux sentiments montrerait les traces vivantes d'une éducation vraiment et profondément chrétienne, qui a su inspirer à un prince né dans un pays barbare un pareil renoncement à toutes les grandeurs du pouvoir.

Telle fut la fin de cette singulière entreprise, qui promettait à la France un accès pacifique et prépondérant dans cette grande et magnifique terre, et qui échoua tristement par les causes et dans les circonstances que nous venons de raconter.

Mais, si la trahison empêcha pour le moment le succès de l'œuvre libératrice, les raisons suprêmes qui avaient réuni dans une même pensée les amis de la France et les chefs de Madagascar continuaient de subsister. L'idée et l'espérance du protectorat français ne furent abandonnées par aucun de ceux qui l'avaient désiré, par le prince Rakotond moins que par personne. M. Lambert retourna plusieurs fois à Paris et renouvela avec insistance ses premières démarches.

Sur ces entrefaites, le prince Napoléon fut chargé du ministère de l'Algérie et des colonies. On pouvait croire que le prince, qui montra dans sa courte administration une si juste appréciation des besoins de nos colonies et qui avait entrepris de les ra-

nimer par des mesures libérales, comprendrait la haute importance d'un établissement français à Madagascar. Sous ce rapport, les espérances des amis de la civilisation dans cette île ne furent pas déçues. Le prince Napoléon rendit pleine justice à leurs efforts et s'y intéressa vivement.

Parmi ces personnes se trouvait le P. Finaz, missionnaire, un des exilés du mois d'août 1857. C'était ce même P. Finaz qui avait fait la connaissance de M. Lambert en allant de la Réunion à Tamatave en 1855. Cette rencontre avait eu lieu au moment où M. Lambert, qui venait de rendre un grand service à Ranavalo, était mandé à Tananarive. Il emmena avec lui le P. Finaz, le présentant comme un savant, un artiste, un Européen de ses amis. Rakotond et quelques Malgaches savaient bien que le P. Finaz était un missionnaire[1], et le reçurent comme un sauveur. Le P. Finaz, pour ne pas faire mentir la réputation de savant qu'on lui avait faite, voulut intéresser la population à quelques-unes des découvertes de la science moderne. À cet effet, il leur fit des ballons, des télégraphes électriques, de la musique, de la photographie, de la chimie, etc., de manière que le prince Rakotond obtint bientôt, de Ranavalo charmée, l'autorisation de garder le missionnaire à Tananarive.

Par les soins des amis du prince Rakotond et des missionnaires, une longue note fut remise au prince Napoléon, où l'on rappelait la demande du protectorat adressée à l'Empereur les années précédentes, et la nécessité de mettre un terme aux *atrocités révoltante*s qui se commettaient chaque jour à Tananarive, et dont il avait été pendant deux ans le témoin. Les auteurs de cette note disaient, en parlant du prince Rakotond :

« Ce prince est doué de qualités supérieures, intelligence prompte, cœur d'or... Il n'a pas reçu d'autre éducation que celle qu'il cherche à se procurer par des conversations de tous les jours avec M. Laborde d'abord, puis avec les missionnaires, du-

---

1 En 1854, le prince Rakotond apprit que des missionnaires s'étaient établis à Baly, à la côte ouest de Madagascar. Il leur envoya quelques personnes pour les encourager de sa part et leur témoigner sa sympathie pour leurs travaux civilisateurs.

rant leur séjour à la capitale. Ceux-ci passaient des journées, et souvent des nuits entières, dans ces entretiens instructifs, où il s'est montré extrêmement avide de tout ce qui touche à la civilisation et à la manière de bien gouverner. Il ne parle point le français ; c'est en langue hova qu'avait lieu l'entretien... Il est extrêmement populaire, et la reine le sait si bien qu'elle a fait défendre, sous peine de mort, d'accuser son fils, attendu que l'héritier de son trône est impeccable. »

Ainsi, même après l'échec de 1857, les amis du prince Rakotond, les victimes du coup d'Etat manqué, continuaient de rendre bon témoignage de ses sentiments et de ses rares qualités. En parlant de lui, l'un d'eux disait encore : « Ce prince est si peu ambitieux qu'il consent, et je sais que c'est sincèrement, à sacrifier sa couronne présomptive, si ce renoncement peut être utile au bonheur de son peuple. »

Appréciant avec justesse la situation, la note remise au prince Napoléon montrait qu'établir le protectorat français dans les circonstances actuelles, c'était poser la France en libératrice ; qu'attendre la mort de la reine (elle avait alors soixante-dix-sept ans) ou celle de son ministre, c'était attendre que notre protectorat ne fût plus demandé, pour l'imposer alors.

On ajoutait, avec un grand sens politique, que renoncer à l'établir ou l'ajourner indéfiniment, c'était priver ce beau pays de garanties pour son avenir ; que jamais les Européens n'y entreprendront rien d'important, même sous le règne de Rakotond, parce qu'ils craindront qu'à la mort de ce prince, à défaut d'une autorité tutélaire, ce qui a eu lieu à la mort de son père ne se renouvelle.

Toutes ces considérations étaient frappantes de justesse. Malheureusement encore, l'horizon politique se rembrunissait du côté de l'Italie et préoccupait le gouvernement.

De son côté, M. Laborde ne restait pas inactif. Lui aussi écrivit au prince Napoléon pour lui exposer la situation de Madagascar et lui renouveler les instances de Rakotond pour obtenir le protectorat de la France. Le prince-ministre accueillit toutes ces démarches avec le plus patriotique empressement et

conseilla à M. Laborde, dans les circonstances où il se trouvait, de ne pas quitter la Réunion, où sa présence pouvait être fort utile pour éclairer les amis de la France.

En effet, le 28 septembre 1858, à onze heures du matin, le vaisseau anglais de 70 canons, *le Boscawen*, mouillait en rade de Tamatave. Pendant les trois jours qu'il y séjourna, les Malgaches parurent épouvantés. Ils ne songeaient qu'à fuir et à cacher leurs richesses. *Le Boscawen* ne songea, lui, qu'à miner notre influence ; officiers et matelots répétaient sans cesse leur éternelle formule : que la France est une petite nation qui ne possède pas de vaisseaux comme l'Angleterre ; que les menaces de la France ne signifient rien ; que l'Angleterre, si les Français allaient plus loin qu'elle ne voulût, saurait bien les arrêter, etc., etc.

Mais le souvenir de la mauvaise campagne diplomatique du révérend Ellis nuisait aux fanfaronnades du *Boscawen*. Après avoir, conformément à la préoccupation ordinaire des agents et des diplomates anglais, proposé un traité d'alliance et de commerce et s'être enquis s'il n'y avait point de missionnaire français à Tananarive, *le Boscawen* repartit, peu satisfait de l'accueil froid qu'il avait reçu, et annonçant avec un certain fracas qu'il allait visiter la baie d'Antongil, le Port-Choiseul, Nossibé, Mazangay, Baly, Mayotte, etc. Les Malgaches saluèrent son départ avec une satisfaction peu dissimulée.

Personne d'ailleurs ne se méprit sur le but de ces visites du *Boscawen* le long des côtes de Madagascar, au moment où les journaux anglais se plaignaient des efforts de nos colons pour recruter des travailleurs sur la côte africaine. *Le Boscawen* fit passer quelques missives secrètes à Tamatave. Mais M. Laborde écrivit de son côté et prévint en même temps le gouverneur de la Réunion que M. Higginson, en envoyant comme cadeau à la reine Ranavalo une parure en perles que lui avait remise le révérend William Ellis, avait annoncé la visite du *Boscawen* qui viendrait saluer le pavillon de la reine de Madagascar.

Cependant le prince Rakotond adressait de nouvelles lettres à ses amis pour leur recommander de faire leurs efforts

pour obtenir le protectorat de la France. M. Lambert fit un voyage à Paris où il passa trois mois sans pouvoir obtenir une décision conforme à ses vœux. Lorsque le prince Napoléon avait été chargé du ministère de l'Algérie et des colonies, le prince, qui était bien renseigné et qui avait pris à cœur la question de Madagascar, fit demander de suite M. Lambert. Mais ce fidèle ami du prince Rakotond venait de quitter la France et de s'embarquer depuis quelques jours à peine ; et les bonnes intentions du prince Napoléon ne purent avoir d'effet immédiat. Il est permis de croire, d'après l'ardeur avec laquelle il s'occupa de Madagascar, que le prince Napoléon aurait déterminé le gouvernement impérial à prendre dans cette affaire une attitude moins réservée. Malheureusement, quelques mois plus tard, il résignait les fonctions de ministre de l'Algérie et des colonies ; la guerre d'Italie éclatait ; et, une fois de plus, la France était obligée, devant les grands débats de la politique européenne, de reléguer sur le second plan les intérêts pressants qui appelaient son regard et sa puissance du côté de Madagascar.

À la cour de la reine Ranavalo, il se fit un peu d'apaisement à l'égard des proscrits de 1857. M. Laborde retourna à Tamatave, avec l'autorisation du gouvernement hova ; mais, malgré l'influence du prince Rakotond, il ne put remonter à Tananarive. M. Lambert revint à Paris encore une fois, trouvant toujours un excellent accueil dans les régions gouvernementales, faisant, comme on dit, avancer la question, et gagnant chaque fois de nouvelles convictions à la cause qui lui était chère.

Et quand on pense aux difficultés qu'éprouvent les questions coloniales et maritimes à être bien comprises à Paris, ce centre de toutes les agitations de la politique et de la diplomatie, on ne s'étonnera pas de voir une aussi grosse question que celle de Madagascar faire son chemin avec lenteur dans les esprits. Plus la solution semblait facile, plus certains esprits, se défiant des chimères et de l'engouement, redoutaient une entreprise où les commencements paraissaient faciles, et qui pouvait engager sérieusement notre marine et nos finances. Car, après les expériences du passé, le gouvernement français ne pouvait plus re-

commencer les mesquines tentatives qui avaient abouti à une série d'échecs. Il fallait ou prendre cette affaire chaudement, vivement, ou suivre la ligne de réserve du gouvernement français.

Il n'était pas besoin pour cela de prendre à la lettre les assertions des journaux de Maurice, *la Sentinelle* entre autres[1]. Ce journal, à propos des instructions remises par le gouverneur de Maurice, dernièrement, à son gendre, chef de la députation qui conduisait à l'exposition universelle de Londres les produits des colonies anglaises, et qui devait, chose fort extraordinaire, y conduire en même temps les produits de Madagascar, *la Sentinelle* prétendait que ces instructions du gouverneur de Maurice renfermaient le paragraphe suivant :

« Je puis répéter qu'*il y a une convention passée entre les gouvernements d'Angleterre et de France*, qu'aucune mesure, quelle qu'elle soit, pouvant altérer les relations actuelles avec Madagascar et changer l'état de choses à l'égard de ce pays, ne sera prise par aucune des deux puissances précitées sans que l'autre en ait eu pleine connaissance et y ait donné son adhésion. »

Cette assertion de *la Sentinelle*, et même du gouverneur de Maurice lui-même, si la citation est exacte, ne serait pas moins que la négation virtuelle de tous nos droits. Nous avons appris, dans ce récit même, à nous défier des interprétations anglaises des traités les plus clairs et les plus formels, à plus forte raison d'une simple convention. Je ne cite donc cette assertion qu'à titre de renseignement que je n'ai aucun moyen de contrôler, et parce qu'elle a été publiée par les journaux.

Quoi qu'il en soit, la reine Ranavalo termina enfin, le 18 août 1861, son long et terrible règne. Le prince Rakotond lui succéda, sous le nom de Radama II, aux applaudissements et à la grande joie de la population. Une des premières pensées de ce généreux prince fut de rendre la liberté à son cousin Ramboasalama, qui avait eu l'ambition malheureuse de se faire son compétiteur au trône, qui même avait payé une certaine somme

---

1 Voyez le *Journal des Débats* du 27 janvier 1862.

pour le faire assassiner, et que dans le premier moment il avait fallu arrêter. Une de ses premières mesures fut aussi de donner l'ordre d'arracher de partout les plantations de tanghin, ce hideux instrument des violences et des sanguinaires superstitions de la reine Ranavalo. Les chrétiens purent pratiquer hautement leur religion et leur culte, et on fut étonné de leur nombre. Radama II ouvrit ses ports et l'accès de l'île à tous les étrangers, et même, pour donner un élan au commerce, abolit provisoirement les douanes. On ne pouvait se montrer plus libéral.

Il va sans dire que les fidèles amis de sa jeunesse, MM. Laborde et Lambert, ont continué de jouir de toute sa faveur, comme il a continué d'écouter leurs conseils. Il a chargé M. Lambert d'une mission spéciale près le gouvernement français.

Les Anglais de Maurice s'empressèrent de mettre à profit, pour leurs intérêts, l'avènement du nouveau roi et la bienveillance qu'il témoignait pour les Européens. Le gouverneur de cette île, dès qu'il fut informé des intentions de Radama II, envoya le colonel Midleton avec une députation pour le féliciter sur son avènement. Partie de Maurice le 22 septembre 1861, à bord de *la Jessie-Byrne*, la mission anglaise arriva à Tamatave dans l'après-midi du 26. Le pavillon de Radama II, blanc, bordé d'une bande rouge, venait pour la première fois d'y être arboré. La mission fut accueillie avec une parfaite courtoisie ; et le colonel Midleton, qui retourna à Maurice à la fin d'octobre, s'étend minutieusement, dans son rapport daté de Port-Louis, en novembre 1861, sur les politesses dont lui et ses compatriotes furent l'objet. Mais, en définitive, rien de particulier ne sortit de cette entrevue avec le nouveau souverain de Madagascar. Les Anglais entendirent avec satisfaction la musique malgache leur jouer fréquemment le *God save the queen*, et se félicitèrent de ce que l'or anglais avait jusqu'à un certain point cours à Madagascar au pair de sa valeur. Il fut même question d'envoyer les produits de Madagascar à la grande exposition universelle de Londres, comme nous l'avons dit plus haut. Bref, on échangea des cadeaux, des lettres cordiales, rien de plus. Voici, d'ailleurs,

la lettre que le chef de la mission anglaise a emportée pour M. Stevenson, le gouverneur de Maurice, de la part duquel le colonel Midleton s'était présenté à Radama II.

« Antanarive, le 20 octobre 1861.

« Monsieur,

« J'ai reçu votre lettre du 20 septembre.

« Je l'ai reçue des mains du colonel Midleton et des autres personnes composant l'ambassade. Je vous suis très obligé des compliments de condoléance que vous m'adressez au sujet de la mort de ma royale mère, ainsi que de vos cordiales félicitations à l'occasion de mon avènement au trône de Madagascar.

« J'ai à vous informer, en outre, que mon plus ardent désir est que de bons sentiments d'amitié existent toujours entre la reine Victoria et moi, et entre mon peuple et le sien, afin que le commerce puisse prendre une grande extension à l'avantage mutuel de tous.

« J'ai aussi un grand désir, dans l'intérêt de mon pays, que le commerce, l'agriculture, les arts et les sciences puissent éclairer et rendre heureux mon peuple.

« Moi et S. M. la reine, nous vous sommes très reconnaissants des magnifiques cadeaux que vous nous envoyez par l'entremise du colonel Midleton. Nous vous envoyons par lui deux vêtements de soie, deux de coton manufacturés dans notre pays, ainsi que quarante bœufs.

« En vous souhaitant santé, joie et bonheur, je reste

« Votre sincère ami,

« RADAMA II,

« Roi de Madagascar. »

Pendant ce temps-là, le gouvernement français envoyait M. le baron Brossard de Corbigny, capitaine de frégate, à Madagascar. Arrivé à la Réunion dans les derniers jours de décembre 1861, M. de Corbigny se rendit à Tamatave en janvier, à bord de la goélette de guerre *la Perle*. Il y trouva le fils de M. Laborde qui l'attendait et se mit en route avec lui pour Tananarive le 8

février. Il en est revenu en avril 1862, extrêmement satisfait, dit-on, et même enthousiasmé de ce qu'il a vu et des résultats de sa mission[1].

La frégate anglaise *l'Oreste* est partie aussi le 30 janvier pour Tamatave, portant des dépêches du gouvernement anglais pour Radama II.

Enfin, pour clore les faits officiels et ne pas entrer plus avant dans les événements contemporains, terminons ce récit en disant, sans plus de commentaires, que Radama II a été reconnu roi, non des Hovas, comme le croyaient quelques personnes, mais de l'île de Madagascar, par le gouvernement français, *sous la réserve des droits de la France*. Le temps nous apprendra la valeur et la signification de cette réserve. Après la reconnaissance de la France, celle d'aucun gouvernement ne pouvait plus faire question ; et M. Lambert, l'heureux et courageux envoyé de Radama II, a pu adresser la lettre suivante, en date du 7 avril 1862, publiée par les journaux, à toutes les ambassades de Paris :

« J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence que j'ai été chargé par S. M. Radama II de faire connaître aux gouvernements de l'Europe son avènement au trône et son vif désir d'entretenir avec eux les relations les plus amicales. J'ai reçu également mission de faire savoir que le royaume de Madagascar est ouvert au commerce de toutes les nations et que l'ordre a été donné aux gouverneurs des différentes provinces de protéger, en toutes circonstances, les personnes et les biens des étrangers qui viendraient se fixer dans le pays ou y faire le négoce. »

Cette circulaire diplomatique semble terminer, d'une manière aussi avantageuse pour la civilisation qu'honorable pour le nouveau gouvernement de Madagascar, la longue série d'actes qui ont, jusqu'à ce jour, si malheureusement isolé cette belle reine de l'Océan indien du contact fécond avec l'industrie, les

---

[1] Aucune publication n'a été faite au sujet de la mission de ce brillant officier de notre marine. *Le Constitutionnel*, qui en a parlé, s'est borné à la mentionner.

sciences, les arts des nations européennes. La situation est désormais débarrassée de toutes les entraves si stupidement accumulées par l'ex-gouvernement hova. Et l'ancien prince Rakotond, aujourd'hui Radama II, avec l'aide des nobles cœurs qui l'ont si bien dirigé jusqu'ici, peut donner un libre cours à ses sentiments généreux si longtemps comprimés.

Que sortira-t-il de la situation actuelle ? Madagascar est maintenant un gouvernement indépendant. La France, qui seule aurait des droits sérieux et positifs à faire valoir, semble, pour le moment, ne rechercher que d'excellents rapports avec cette grande terre, à la possession exclusive de laquelle elle aspira pendant plus de deux siècles. Cette indépendance sera-t-elle favorable à Madagascar ? Ou plutôt ne faut-il pas craindre, en y réfléchissant bien, que les Européens se décideront difficilement à risquer leurs capitaux, leur industrie, leur fortune , dans un pays riche assurément des plus beaux dons de la nature, mais où le despotisme le plus absolu est encore le seul mode de gouvernement ? Ne craindront-ils pas, en l'absence de tout protectorat d'un gouvernement européen, qui ne serait, par la force des choses, qu'une garantie pour leurs droits et pour leurs intérêts, un de ces revirements subits qui changent brusquement la face des affaires dans ces latitudes éloignées, chez ces populations si différentes des sociétés européennes, et amènent des désastres et des ruines là où l'on espérait une ample moisson de richesses et de produits ? Graves questions, que les politiques et les hommes d'Etat peuvent débattre, et que l'avenir seul résoudra.

En attendant, voici ce que dit du pays de Madagascar un témoin qui, assurément, n'est pas suspect d'un aveugle enthousiasme, et l'un de ceux qui ont visité cette île le plus récemment, M. le docteur Milhet-Fontarabie, que j'ai déjà eu l'occasion de citer plusieurs fois :

« ... On éprouve, dit-il, une émotion que l'on ne peut décrire en voyant ce pays, où la nature est si belle et l'homme si barbare. La vue des campagnes vous entraîne à la joie et au désir de dépenser là votre force, votre jeunesse, votre intelligence

en y appelant tout le génie de l'industrie moderne ; vous vous laissez bercer par de douces espérances, et vous entrevoyez dans un avenir peu éloigné la prospérité de ce beau pays. Votre rêve serait achevé et ferait place à la réalité... Mais la vue de l'homme est là pour arrêter les élans de votre imagination : cet homme, c'est le Hova. Il tient du Malais et de l'Arabe pour les traits, à part quelques variétés de types formés par le mélange de la race cafre : c'est vous dire ses instincts, ses vices, sa cruauté. Sa face fait évanouir votre rêve. Il semble vous dire : Prenez garde à vous ; quant à votre civilisation, nous n'en voulons pas ; quant à votre religion, allez écouter les proclamations que l'on fait tous les quinze jours aux troupes. Et il ne faut pas longtemps pour voir, à la manière dont il traite les autres peuples conquis, que toute idée de civilisation, sous un pareil gouvernement, sera très lente à s'introduire et ne pourra se maintenir qu'autant qu'elle leur rendra à l'instant même un service signalé, pour ensuite disparaître du moment que leur cupidité et leurs passions seront satisfaites. »

Ces paroles si accentuées, si empreintes d'admiration pour le pays, si sévères pour le peuple dominateur, ont été écrites en 1858, c'est-à-dire sous le règne de Ranavalo, et au moment où venait d'échouer le coup d'État tenté en 1857. On peut rejeter une partie du mal que dit des Hovas le voyageur que nous citons sur le compte du déplorable gouvernement qui existait alors. Cependant le fond, même adouci dans ces termes, reste vrai, et l'histoire nous apprend qu'il ne suffit pas d'un décret pour introduire la civilisation, et la liberté qui en est l'âme, dans un pays d'où on les a repoussées depuis des siècles. Le bien ne s'opère, par un coup de baguette, que dans les contes de fées.

Quant à la France, quel va être, quel pourra être son rôle ? Car, alliée ou protectrice, la France a contracté avec Madagascar des liens trop de fois cimentés avec le sang de ses soldats et de ses marins pour que l'indifférence, de quelque nom qu'on la déguise, nous soit un instant permise. Il y va de notre honneur.

Il est certain que, sans la possession d'un port à Madagascar, toutes nos tentatives de colonisation, de fondation

d'usines, etc., seront encore en pure perte. Les Français qui s'établissent au delà des mers ont besoin, pour se lancer dans les entreprises qui exigent de la persévérance, de sentir près d'eux la protection et le drapeau de la patrie. Par conséquent, on fera des essais, des tentatives ; mais, si l'autorité de la France est officiellement absente, rien de grand ne se fondera.

D'un autre côté, depuis que nous avons perdu l'île de France, nous ne possédons pas un seul abri pour nos vaisseaux dans l'espace immense qui s'étend depuis le Sénégal et le cap de Bonne-Espérance jusqu'aux mers de la Chine et de l'Océanie. En temps de paix, en temps de guerre, où iront nos intrépides marins ? Nos navires marchands continueront de demander l'hospitalité, de se faire radouber dans les rades étrangères en temps de paix ; et en temps de guerre... qui osera risquer si loin un vaisseau de fer ou de bois quand il n'aura aucun port de refuge ?

La pensée frémit à la seule idée d'une crise qui éclaterait en Europe et mettrait nos flottes et notre commerce au delà de l'équateur à la merci de nos ennemis.

Un préjugé malheureux, c'est que la France est incapable de coloniser. Et le Canada est là, dont la puissante population atteste encore toute la vitalité de la race française dans le pays où elle s'est établie ! Maurice et la Réunion sont des terres fécondées par la population et le travail de la France. Saint-Domingue n'a été prospère que lorsqu'elle vivait sous le drapeau de la France. Nous avons échoué à Madagascar, c'est vrai ; mais c'est grâce à la plus triste inconsistance dans les projets et les résolutions, en ne faisant jamais que des efforts indignes de la grandeur de l'entreprise, indignes de notre propre grandeur. Madagascar est une grande, très grande chose. La colonisation de Madagascar suffirait à elle seule à illustrer le plus glorieux règne. Nous déciderons-nous enfin à l'entreprendre sérieusement, soit par l'établissement de riches et puissantes compagnies, comme cela paraît être la tendance de notre temps, soit par l'action marquée et suivie du gouvernement, marchant d'accord dans cette voie avec le gouvernement indigène ?

C'est là un problème énorme qui se pose tout à coup à la génération actuelle. Si j'ai bien compris l'histoire de nos échecs divers à Madagascar, il en résulte cette conséquence, cette vérité pour moi incontestable : c'est que si la France veut faire là quelque chose de digne d'elle, digne du haut rang qu'elle tient dans le monde, elle n'a pas à hésiter ; elle n'a qu'un moyen. C'est, après avoir pris un parti, de s'y tenir résolument et de faire de cette question pendant un siècle sa grande, sa principale affaire, le pivot et la base de sa politique. Vouloir moins, c'est courir à de nouveaux échecs, à de nouveaux désastres. Nous avons échoué jusqu'ici, parce que nous avons toujours relégué cette grosse question sur le second plan. Cette prodigieuse terre ne se donnera pas à qui en retour ne se donnera pas à elle. Plus vaste que l'Angleterre, féconde à un degré qui dépasse l'imagination, placée sur la route des Indes et de l'Australie, au débouché de la mer Rouge que le percement de l'isthme de Suez mettra en communication avec la Méditerranée dans un an, Madagascar peut réparer toutes nos pertes passées, tous les malheurs dus au règne infâme de Louis XV et à la destruction de notre marine pendant la Révolution. Qu'on veuille bien ne jamais l'oublier, c'est toujours par la faute de la métropole qu'ont été amenés les désastres de notre marine et de nos colonies. C'est l'inconsistance de notre politique qui est ici la vraie coupable. Il est temps que la métropole rende à notre puissance coloniale une partie de son ancienne splendeur. Avec l'expansion de plus en plus marquée de la force industrielle chez les nations du continent, la marine est appelée à un progrès indéfini et devient plus que jamais un élément indispensable de la grandeur et de la sécurité des peuples. Et, sans de riches colonies, pas de navigation nationale.

Quant à moi, je suis trop ami de mon pays, j'ai trop de confiance dans le simple bon sens des hommes appelés à le gouverner, pour ne pas concevoir de bonnes espérances. Et quand je vois, loin de la patrie, destitués de tout secours, de tout encouragement, ne puisant que dans l'ardeur de leur patriotisme l'énergie qu'ils ont déployée, des hommes tels que M. La-

borde et M. Lambert faire avec si peu une si grande chose, lutter seuls avec une héroïque persévérance contre les envahissements et les perfidies de l'étranger, et garder à la France, qui les oubliait, qui les ignorait, la prépondérance morale et civilisatrice sur cette grande terre, je me dis que la race qui fournit de pareils hommes ne faillira nulle part à ses destinées.

FRANCIS RIAUX.

Paris, 1er mai 1862.

IDA PFEIFFER

NOTICE BIOGRAPHIQUE D'APRÈS SES PROPRES NOTES

On a sur Ida Pfeiffer diverses notices biographiques disséminées dans des encyclopédies et des journaux périodiques, et composées d'après les communications recueillies de la bouche de l'illustre défunte, ou d'après les récits des personnes qui la touchaient de près. Mais il n'existe pas encore de biographie authentique de l'intrépide voyageuse, bien que beaucoup de personnes sans doute qui l'accompagnaient de leurs vives sympathies aient dû désirer connaître le commencement de la vie d'Ida Pfeiffer. Il n'est pas de personne remarquable chez qui l'on ne puisse observer, surtout dans la jeunesse, les principales causes d'un développement extraordinaire, et, quand on a suivi avec intérêt une existence célèbre de son point culminant à son déclin, on aime à jeter un regard en arrière sur les premiers jours dans lesquels ont apparu les germes de l'illustration future.

La publication des pages qui suivent se trouve ainsi d'autant mieux justifiée que cette esquisse biographique reproduit dans ses parties essentielles les confidences mêmes de l'auteur. Ida Pfeiffer a laissé une courte biographie, écrite de sa propre main, et dont la famille s'est montrée empressée à autoriser l'emploi. Cette esquisse précédera un aperçu sommaire de ses voyages et son journal de Madagascar, auquel son fils, M. Oscar Pfeiffer, a ajouté le récit de ses dernières souffrances et de sa mort. Le lecteur sera ainsi en possession de toute la vie d'Ida Pfeiffer, et il trouvera les derniers événements de son existence si agitée dans les détails de son intéressant voyage à Madagascar.

Ida Pfeiffer est née à Vienne le 14 octobre 1797. Troisième enfant du riche négociant Reyer, elle fut baptisée sous les noms d'Ida-Laure. Elle vécut jusqu'à neuf ans toujours avec ses frères ; sur sept enfants, elle était la seule fille. Elle prit ainsi naturellement des goûts et des habitudes de garçon. « Je n'étais pas timide, dit-elle d'elle-même, mais plus vive et plus hardie que mes frères aînés. » Et elle ajoute que son plus grand plaisir était de s'habiller comme les garçons, de se mêler à leurs jeux et de prendre part à leurs espiègleries et à leurs folies. Ses parents, loin de s'opposer à ces dispositions, permirent à Ida de porter des habits de garçon ; aussi se dégoûta-t-elle complètement des poupées, des jouets de ménage, pour ne s'amuser qu'avec des tambours, des sabres et des fusils. Son père surtout semblait prendre plaisir à cette anomalie, et il promit en plaisantant à la jeune fille de la faire élever dans une école militaire pour devenir un jour officier ; il engagea ainsi indirectement l'enfant à montrer du courage, de la résolution et le mépris de la douleur. Ida prit la plaisanterie de son père au sérieux, comme si son désir le plus ardent eût été de se frayer un jour, le sabre à la main, son chemin à travers la vie. Dès sa première enfance, elle fit preuve d'intrépidité et d'empire sur elle-même.

M. Reyer avait sur l'éducation des enfants des idées à lui, dont il maintenait avec fermeté l'exécution dans sa famille. D'une moralité rigide, il pensait que la jeunesse devait avant tout être préservée de l'intempérance et instruite à maîtriser ses désirs et à dompter ses appétits. Aussi ses enfants devaient-ils se contenter d'une nourriture modeste, simple et à peine suffisante, quand à la même table les grandes personnes mangeaient de plusieurs plats dont on ne leur donnait rien. Il n'était pas permis non plus aux enfants de demander plusieurs fois le jouet le plus désiré. La sévérité du père allait jusqu'à leur refuser la chose la plus juste, le plaisir le plus naturel, rien que pour les habituer aux privations. Il ne souffrait pas de résistance et n'admettait aucune représentation contre sa sévérité, même quand elle approchait de la dureté.

Ce système d'éducation pouvait être exagéré dans ses conséquences ; mais il est certain que sans cette éducation de Spartiate la petite Ida ne serait jamais devenue l'intrépide voyageuse qui sut endurer les plus grandes fatigues durant des mois entiers, en étant souvent réduite à la plus misérable nourriture. Les principales qualités d'Ida Pfeiffer, le courage, la persévérance, l'indifférence à la douleur et aux privations, furent développées par cette méthode d'éducation presque bizarre, qui trouverait peut-être difficilement un défenseur dans un temps comme le nôtre, trop jaloux de tout soumettre au même niveau. L'originalité avec ses traits accusés et ses fortes ombres pâlit chaque jour davantage à la lumière tranquille d'une raisonnable uniformité. Les choses saillantes avec leurs contours tranchés et leurs ombres profondes s'effacent toujours de plus en plus dans la lumière des formes ordinaires et régulières de la vie. Les têtes à caractère que dans notre jeunesse nous voyions encore se promener au milieu de nous s'en vont l'une après l'autre et font place à des figures très régulières, mais un peu monotones et ennuyeuses.

Le père d'Ida mourut en 1806, laissant une veuve avec sept enfants. Les garçons furent mis dans une institution, et la mère se chargea de l'éducation de sa fille, âgée de près de neuf ans. Si redoutée que le fût des enfants la sévérité paternelle, elle n'avait pas semblé à Ida aussi terrible que l'humeur triste de sa mère, qui surveillait avec inquiétude et méfiance tous les mouvements des enfants, et dont le sentiment exagéré du devoir prépara à sa fille bien des heures amères.

Quelques mois après la mort de son père, on voulut enlever à Ida ses habits de garçon et lui faire échanger la culotte contre le cotillon. L'attentat parut si inouï à la jeune fille de dix ans, que de douleur et de dépit elle en tomba malade. Sur l'avis du médecin, on lui rendit ses habits de garçon, et on n'employa que les représentations pour ramener peu à peu l'esprit de la récalcitrante.

Les habits de garçon rendus à Ida furent reçus par elle avec enthousiasme ; la santé lui revint, et elle se remit à vivre plus

que jamais en garçon. Elle apprenait avec beaucoup de zèle et d'ardeur tout ce qui lui semblait convenir aux garçons, mais n'avait pour les travaux de femme que le plus profond dédain. L'étude du piano lui semblant plutôt une occupation de femme, elle se fit souvent des coupures aux doigts ou se les brûla avec de la cire pour échapper à ces odieux exercices. Elle aurait eu grande envie d'apprendre le violon. Mais sa mère ne le voulut pas, et le professeur de piano fut imposé et maintenu de force.

Quand vint l'année 1809, si fatale pour l'Autriche, Ida avait douze ans. D'après ce qu'on vient de voir de ses idées et de ses goûts, on trouvera tout naturel qu'elle prît le plus vif intérêt aux événements de la guerre. Elle lisait avec passion le journal et suivait sur la carte les positions des deux armées. Dans son patriotisme, elle sautait de joie quand les Autrichiens étaient vainqueurs et pleurait à chaudes larmes quand la fortune de la guerre favorisait les ennemis. La maison de ses parents étant située dans une des rues les plus animées de Vienne, les nombreuses marches de troupes occasionnaient souvent des interruptions dans ses études et provoquaient chez elle les vœux les plus ardents pour les succès des Autrichiens. Quand Ida voyait de sa fenêtre ses compatriotes partir pour la guerre, elle n'avait pas de plus grand regret que d'être encore trop jeune pour prendre part à la grande lutte qui se préparait, comme si sa trop grande jeunesse eût été le seul obstacle qui l'empêchât d'aller combattre.

Malheureusement, les Français furent vainqueurs, l'ennemi entra à Vienne, et l'Autriche se trouva dans une situation désastreuse. La petite patriote eut le chagrin de voir les odieux vainqueurs installés dans la maison de ses parents, y jouer le principal rôle, y dîner à table et y réclamer toute espèce de prévenances. Quand tout le monde dans la maison était aimable pour les Français, ni prières, ni ordres, ni menaces ne purent décider Ida à leur faire bonne mine. Elle manifestait au contraire ses sentiments par sa bouderie et par son silence, ou bien, quand les ennemis l'interpellaient directement, par des paroles de dépit et de haine. Elle disait à ce sujet : « Ma haine

contre Napoléon était si grande, que je considérais l'attentat de Staps à Schœnbrunn comme un des actes les plus méritoires, et que, quand l'auteur de l'attentat fut condamné par un conseil de guerre et fusillé, je le vénérai comme un martyr. Il me semblait que si j'avais pu moi-même assassiner Napoléon, je n'aurais pas hésité un instant à le faire. »

Forcée d'assister à une revue de l'empereur Napoléon à Schœnbrunn, Ida tourna le dos quand son ennemi détesté passa à cheval devant elle. Cet acte héroïque fut récompensé par sa mère d'un soufflet ; celle-ci la retint ensuite par les épaules quand l'Empereur vint à repasser avec son brillant état-major, mais sans rien obtenir ; car Ida, tout le temps, garda les yeux fermés.

À l'âge de treize ans, on lui fit reprendre, et cette fois pour toujours, les habits de son sexe : elle était alors assez raisonnable pour comprendre la nécessité de cette transformation, mais elle ne lui en coûta pas moins beaucoup de larmes et la rendit très malheureuse. Il ne s'agissait pas seulement d'un changement de costume, mais aussi de conduite, d'occupations et d'habitudes.

« Que j'étais d'abord gauche et maladroite, dit-elle dans son journal, que je devais avoir l'air ridicule dans mes longs vêtements avec lesquels je continuais à courir et à sauter avec toute la turbulence d'un garçon.

« Heureusement, nous eûmes alors pour professeur un jeune homme qui s'intéressa à moi d'une manière toute particulière. J'appris plus tard qu'il pria souvent en secret ma mère d'avoir de l'indulgence pour moi, comme pour un enfant à qui, dès le principe, on avait donné une fausse direction. Lui-même me traita avec une bonté infinie et avec une extrême délicatesse, combattant mes idées fausses et erronées avec la patience la plus persévérante. Comme j'avais beaucoup plus appris à craindre mes parents qu'à les aimer, et qu'il était, pour ainsi dire, le premier être qui se montrât bon et affable pour moi, je m'attachai à lui avec une sorte de passion. Je cherchais à prévenir tous ses désirs, et je ne me sentais jamais plus heureuse que

quand il paraissait satisfait de mes efforts. Il dirigea toute mon éducation, et, quoiqu'il m'en coûtât bien des larmes pour renoncer à mes chimères enfantines et pour m'occuper de choses que je n'avais autrefois considérées qu'avec le plus profond dédain, je le fis cependant par amour pour lui. Je m'appliquai même à tous les travaux de femme : j'appris à coudre, à tricoter et à faire la cuisine. Grâce à ses soins, j'arrivai en trois ou quatre ans à connaître parfaitement tous les devoirs de mon sexe, et, de garçon turbulent, je devins modeste jeune fille. »

C'est à l'époque où Ida dut renoncer à vivre en garçon qu'elle sentit germer en elle le premier désir de voir le monde. La guerre et la vie de soldat cessèrent d'occuper son esprit, pour faire place aux grands voyages, dont elle lisait les relations avec une extrême ardeur. Cette lecture remplaça chez elle le goût de la toilette, des bals, du théâtre et de tous les autres plaisirs, si chers d'ordinaire aux jeunes filles. Elle ne pouvait entendre parler d'une personne qui avait fait de grands voyages, sans s'affliger de se voir interdit à jamais par son sexe le bonheur de traverser l'Océan et de visiter les pays lointains.

Elle eut souvent la pensée de s'occuper des sciences naturelles ; mais elle l'étouffait toujours, comme un retour à ses fausses idées d'autrefois. Il ne faut pas perdre de vue qu'au commencement de notre siècle une jeune fille de la bourgeoisie, même appartenant à une famille aisée et considérée, recevait une éducation beaucoup plus simple que de nos jours.

Une partie importante de la vie d'Ida Pfeiffer, que nous lui laissons raconter elle-même, peut se placer ici :

« J'avais dix-sept ans quand un Grec, qui était riche, demanda ma main. Ma mère rejeta sa demande, parce que le prétendant n'était pas catholique et que je lui semblais encore trop jeune pour me marier. Elle ne trouvait pas convenable qu'une jeune fille se mariât avant vingt ans.

« À cette occasion, il s'opéra en moi un grand changement. Je n'avais eu jusqu'alors aucun pressentiment de cette violente passion qui peut faire de l'homme l'être le plus heureux ou le plus malheureux. Quand ma mère m'informa de la proposition

du Grec et que j'appris que j'étais destinée à aimer un homme et à lui appartenir pour toujours, les sentiments que j'avais éprouvés jusqu'alors à mon insu prirent une forme précise, et je reconnus que je ne pourrais aimer personne autre que T..., le guide de ma jeunesse.

« J'ignorais que T... m'était aussi attaché de toute son âme. Je connaissais à peine mes propres sentiments ; comment aurais-je pu deviner ceux d'une autre personne ?

« Cependant, quand T... apprit qu'on m'avait demandée en mariage et qu'il reconnut la possibilité de me perdre, il m'avoua son amour et résolut de demander ma main à ma mère.

« T... s'était voué à la carrière administrative et avait obtenu depuis quelques années une place dont le traitement pouvait très bien le faire vivre. Il y avait longtemps qu'il avait abandonné ses fonctions de professeur, sans nous visiter pour cela moins souvent. Il passait au contraire chez nous presque toutes ses heures de loisir, comme s'il eût été tout à fait de la famille. Mes cinq frères étaient ses amis, et ma mère l'aimait au point de l'appeler souvent « son sixième fils chéri ». Il ne manquait à aucune soirée qui avait lieu dans la maison et nous accompagnait dans toutes les sociétés où nous allions. Au théâtre comme à la promenade, il était toujours avec nous. Quoi de plus naturel que de nous persuader tous deux que ma mère nous croyait destinés l'un pour l'autre, et qu'elle ne mettrait probablement pas d'autre condition à notre union que d'attendre que j'eusse atteint l'âge de vingt ans et que T... eût obtenu une meilleure place.

« T... demanda donc ma main. Qui pourrait peindre notre douloureuse surprise quand ma mère, non contente de refuser d'une façon absolue son consentement, se prit à avoir dès lors pour T... autant d'aversion qu'elle avait eu d'abord de sympathie. La seule chose qu'elle pouvait alléguer contre T..., c'est que j'avais à attendre une fortune assez considérable, tandis que T... n'avait encore qu'un modeste traitement. Si ma mère avait pu deviner ce que deviendrait plus tard ma fortune, et combien

mon sort serait différent de ses belles combinaisons, elle m'aurait épargné le plus profond chagrin et des regrets infinis.

« Après le refus de la demande de T..., ma mère aurait désiré me marier le plus tôt possible à un autre. Mais je déclarai formellement que je serais la femme de T... ou que je ne me marierais pas. T... dut naturellement ne plus paraître dans la maison ; et, comme ma mère savait mon opiniâtreté à persister dans ma volonté quand je tenais sérieusement à une chose, elle me conduisit plusieurs fois chez un ecclésiastique pour qu'il me fît sentir les devoirs des enfants envers leurs parents et l'obéissance que ceux-ci ont le droit d'exiger. On voulut me faire prêter un serment solennel devant la croix de ne pas voir T... et de ne pas correspondre avec lui. Je refusai le serment, mais je promis ce qu'on me demandait, à la condition qu'on me permît d'en instruire T... Ma mère y consentit enfin, et j'écrivis à T... une longue lettre dans laquelle, en l'informant de tout, je le priai de ne rien croire de ce que d'autres personnes pourraient lui dire de moi. J'ajoutai que je ne pourrais ni le voir ni lui écrire une seconde lettre ; mais que, si un autre demandait ma main et que ma mère voulût me forcer à me marier, T... l'apprendrait par moi aussitôt.

« La réponse de T... fut courte et pleine d'une profonde douleur. Il paraissait reconnaître que dans ces circonstances il n'y avait plus d'espoir pour nous d'être l'un à l'autre, et qu'il ne me restait d'autre parti à prendre que de me soumettre aux ordres de ma mère. Pourtant il déclarait positivement que lui-même ne se marierait jamais.

« Notre correspondance en demeura là. Trois longues années se passèrent sans que je revisse T... et sans qu'il se fît aucun changement dans mes sentiments ni dans ma situation.

« Un jour, en me promenant avec une amie de ma mère, je rencontrai par hasard T... Nous nous arrêtâmes involontairement l'un et l'autre ; mais nous fûmes longtemps sans pouvoir proférer une parole. Enfin T... parvint à maîtriser son émotion et me demanda comment j'allais ; j'étais trop violemment troublée pour pouvoir parler. Mes genoux tremblaient

sous moi, et je crus que j'allais tomber sans connaissance. Je saisis convulsivement le bras de ma compagne, je l'entraînai avec moi, et, sans savoir ce que je faisais, je rentrai en toute hâte. Deux jours après, j'avais une fièvre brûlante.

« Le médecin qu'on fit appeler se douta probablement de la cause de ma maladie, et déclara à ma mère, comme je l'appris plus tard, que mon mal n'était pas dans le corps, mais dans l'âme ; que les médicaments ne seraient d'aucun secours, et qu'il fallait avant tout chercher à amener une amélioration dans l'état de mon esprit. Mais ma mère persévéra dans sa volonté et dit au médecin qu'elle ne pouvait rien changer. »

La malade fut longtemps en danger, et dans son délire elle n'aspirait à rien qu'à la mort. Informée par une maladresse de sa garde qu'on s'attendait en effet chaque jour à voir arriver sa fin, elle s'en trouva tellement calmée, qu'elle tomba dans un profond sommeil et passa heureusement la crise fatale.

Le père d'Ida ayant laissé une fortune considérable, il ne manqua pas de prétendants à sa main. Mais Ida repoussa toutes les demandes, et ses rapports avec sa mère devinrent de plus en plus pénibles, celle-ci demandant chaque jour d'une manière plus pressante que sa fille fît un choix.

Ces dissentiments domestiques brisèrent enfin la volonté d'Ida, et tout autre sort lui parut préférable au malheur de vivre plus longtemps dans la même situation. Elle déclara qu'elle accepterait le premier prétendant, pourvu que ce fût un homme d'un certain âge. Elle voulait prouver par là à T... que ce n'était pas l'amour, mais une contrainte morale qui l'avait poussée à se marier.

L'an 1819, Ida venait d'avoir vingt-deux ans, quand le docteur Pfeiffer, un des avocats les plus distingués de Lemberg, veuf et père d'un fils déjà âgé, fut introduit dans la maison Reyer. Il ne resta à Vienne que peu de jours pour ses affaires, et, à son départ, il recommanda à la famille Reyer son fils, qui faisait son droit à l'université de Vienne.

Environ un mois après arriva une lettre du docteur Pfeiffer, dans laquelle il demandait formellement la main d'Ida. Comme

il n’avait échangé avec Ida que peu de mots sur les choses les plus indifférentes, elle n’avait pas le moins du monde songé à la possibilité d’une demande de ce côté. On lui rappela alors sa promesse d’accepter le premier prétendant qui se présenterait.

« Je promis de réfléchir, dit-elle dans son journal. Le docteur Pfeiffer me paraissait un homme très raisonnable et très bien élevé ; mais ce qui lui donnait les plus grands titres à mes yeux, c’est qu’il demeurait à cent milles de Vienne et qu’il avait vingt-quatre ans de plus que moi. »

Au bout de huit jours, elle consentit, sous la condition de pouvoir communiquer au docteur Pfeiffer le véritable état de son cœur. Elle le fit dans une lettre détaillée, où elle ne cacha rien à son prétendant, avec l’espoir secret que celui-ci se désisterait de sa demande. Mais le docteur Pfeiffer répondit bientôt qu’il n’était nullement surpris d’apprendre qu’une demoiselle de vingt-deux ans eût déjà aimé. Cet aveu franc et sincère lui faisait paraître Ida d’autant plus estimable ; il persévérait dans sa demande et croyait fermement qu’il n’aurait jamais à s’en repentir.

Il ne restait plus à Ida que la pénible tâche d’informer T... de son changement de destinée. Elle le fit en quelques lignes pleines, on peut le penser, des sentiments les plus douloureux. La réponse fut des plus dignes, remplie de noblesse et de résignation. T... y donnait à plusieurs reprises l’assurance à Ida qu’il ne l’oublierait jamais et que jamais il ne se marierait. Il a tenu parole.

Le mariage d’Ida et du docteur Pfeiffer fut célébré le 1er mai 1820, et huit jours après les nouveaux mariés partirent pour Lemberg. Le voyage amena des distractions en réveillant dans la jeune femme son ancien goût des voyages, et fournit aux époux l’occasion de faire plus ample connaissance. Ida trouva dans son mari de la droiture, de la franchise et de l’intelligence, et, s’il n’était pas en son pouvoir de l’aimer, elle ne put cependant lui refuser son estime et son affection, en retour de son amour et de sa délicatesse. Elle prit la résolution de remplir consciencieusement ses devoirs et regarda l’avenir avec plus de calme et de tranquillité.

Le docteur Pfeiffer était un homme droit et intègre, qui dévoilait et attaquait sans ménagement l'injustice partout où il la rencontrait, sans jamais rien cacher de sa conviction. Il s'était alors glissé beaucoup d'abus dans la marche routinière des administrations de la Galicie, et il ne manquait pas d'employés infidèles. Dans un grand procès qu'il gagna, le docteur Pfeiffer eut occasion de découvrir les prévarications les plus audacieuses, qu'il dénonça sans crainte à l'autorité supérieure à Vienne. Une instruction sérieuse ayant démontré la vérité des dénonciations du docteur Pfeiffer, plusieurs employés furent ou congédiés ou déplacés.

Cependant sa démarche eut bientôt pour le docteur Pfeiffer de fâcheuses conséquences. Elle lui avait attiré l'inimitié de la plupart des employés, et leur haine éclata avec tant de force, qu'il se vit obligé d'abandonner ses fonctions d'avocat : car, loin d'être utile à ses clients, il n'aurait pu que leur nuire.

« Mon mari, écrit Ida Pfeiffer, avait bien prévu tout cela ; mais son caractère se refusait à fermer les yeux sur d'aussi honteuses injustices. La même année, il se démit de sa place, et, quand il eut mis ordre à ses affaires privées, nous allâmes, en 1821, nous établir à Vienne, où il espérait, grâce à ses relations étendues, trouver facilement une occupation. Mais sa réputation l'avait précédé à Vienne. On connaissait à Vienne comme à Lemberg sa manière de voir et d'agir, et on le considérait comme un esprit inquiet et comme un ennemi des choses existantes. Ainsi tous ses efforts pour obtenir une place restèrent inutiles. On donnait à l'homme le plus ordinaire et le plus dépourvu de talent ce qu'on s'obstinait à lui refuser. »

Tout cela agit naturellement d'une manière funeste sur le caractère du docteur Pfeiffer. Il voyait tous ses travaux et tous ses efforts entravés, et ce qu'il faisait autrefois avec zèle et avec plaisir ne lui était plus qu'une cause d'ennui et de contrariété. Toute son activité ne lui rapportait plus que peu ou point de profit. La position du docteur Pfeiffer devint ainsi de jour en jour plus critique. Son talent d'avocat lui avait valu à Lemberg une clientèle considérable ; mais il aimait à vivre sur un grand

pied ; il avait voiture et chevaux, tenait table ouverte et ne songeait pas à se préoccuper de l'avenir. Beaucoup de gens, connaissant sa générosité, l'exploitaient pour lui emprunter de l'argent. C'est ainsi que la dot d'Ida devint la proie d'un ami de Pfeiffer, à qui l'on voulut venir en aide et qui n'en fit pas moins faillite.

Après de vains efforts pour trouver de l'occupation à Vienne, le docteur Pfeiffer retourna avec sa femme à Lemberg ; puis il revint plus tard à Vienne ; enfin il alla chercher fortune en Suisse, où il était né, mais où il n'avait passé que les premières années de sa vie. Cependant il ne réussit nulle part, et la gêne et le besoin vinrent l'assaillir.

« Dieu seul sait, s'écrie Ida Pfeiffer, ce que j'ai eu à souffrir pendant dix-huit ans de mariage, non par de mauvais traitements de mon mari, mais par les difficultés de la situation la plus pénible, par le besoin et par la gêne ! J'étais née dans une famille où il y avait de la fortune. J'avais été habituée dès mon enfance à l'aisance et au confortable, et maintenant je ne savais plus qu'à peine où poser ma tête et où prendre l'argent pour me procurer le plus strict nécessaire. Je devais m'occuper de tous les soins du ménage, je souffrais du froid et de la faim, je travaillais en secret pour un salaire, je donnais des leçons de dessin et de musique, et cependant, malgré tous mes efforts, il y avait souvent des jours où je n'avais guère autre chose que du pain sec à offrir pour dîner à mes pauvres enfants !

« Sans doute j'aurais pu demander des secours à ma mère ou à mes frères, qui ne me les auraient pas refusés ; mais mon orgueil se révoltait contre cette idée. Je luttai ainsi durant des années contre le besoin en cachant ma position ; souvent je fus prête à succomber au désespoir, et la pensée seule de mes enfants put soutenir mon courage. Enfin l'excès de ma souffrance fit taire tout autre sentiment, et j'eus recours plusieurs fois à l'assistance de mes frères. »

Ida Pfeiffer eut deux fils. Il lui était né une fille, qui ne vécut que quelques jours. L'éducation de ses enfants fut laissée presque entièrement à la mère, et comme le plus jeune montra

beaucoup de goût pour la musique, elle s'attacha principalement à développer ses heureuses dispositions.

En 1831, Mme Reyer mourut après avoir reçu, pendant sa longue maladie, les plus tendres soins de sa fille, alors établie à Vienne. Après la mort de sa mère, Ida retourna à Lemberg, où le docteur Pfeiffer croyait devoir enfin trouver l'occupation qu'il désirait. Mais le sexagénaire vivait toujours d'illusions ; une simple promesse suffisait pour lui inspirer la plus grande confiance dans l'avenir. Après avoir subi de nouveau pendant deux ans l'incertitude d'une position précaire, Ida retourna à Vienne, où elle pouvait au moins faire donner une éducation régulière à ses fils.

La mort de sa mère ne lui avait pas donné une grande fortune, mais lui avait au moins assuré de quoi vivre et élever ses enfants. En 1835, elle se fixa définitivement à Vienne, tandis que le docteur Pfeiffer resta à Lemberg, où il était retenu par ses habitudes et par son affection pour le fils de son premier mariage, établi dans cette ville. Il ne venait que de loin en loin à Vienne voir sa femme et ses enfants.

Dans un voyage qu'Ida Pfeiffer fit avec son plus jeune fils à Trieste pour lui faire prendre des bains, elle vit pour la première fois la mer. L'impression que la vue en fit sur elle fut extraordinaire. Les rêves de sa jeunesse se réveillèrent avec les images les plus imposantes de pays lointains et inconnus, pleins d'une riche et merveilleuse végétation. Elle sentit un désir invincible de voyage, et elle aurait voulu monter sur le premier vaisseau venu pour s'élancer sur l'immense et mystérieux Océan. Le sentiment seul de son devoir envers ses enfants la retint ; mais elle se trouva heureuse de quitter Trieste et de revoir les montagnes entre elle et la mer, tant l'envie de visiter le vaste monde l'avait obsédée et torturée dans la ville maritime.

Quand elle eut repris à Vienne sa vie calme et paisible, elle ne fut continuellement occupée que du désir de conserver ses forces jusqu'à ce que ses fils pussent se suffire et vivre seuls. Ce désir fut exaucé ; ses fils surent s'ouvrir, l'un et l'autre, assez promptement, une carrière honorable.

Leur position assurée, Ida Pfeiffer revint à ses idées de voyages. L'ancien projet de voir le monde l'envahit tout entière, sans plus trouver d'opposition ni dans la raison ni dans le devoir. Ce qui la préoccupait seulement, c'est comment elle exécuterait seule un grand voyage ; car elle était obligée de voyager seule, son mari étant déjà trop vieux pour supporter les fatigues d'une pareille entreprise, et ses fils ne pouvant pas être enlevés pour si longtemps à leurs occupations. La question d'argent lui donnait aussi beaucoup à réfléchir. Les pays qu'elle se proposait de visiter n'ayant ni hôtels ni chemins de fer, les dépenses devaient être d'autant plus considérables que le voyageur y est forcé d'emporter avec lui tout ce dont il a besoin. Et les ressources d'Ida Pfeiffer étaient d'autant plus limitées, qu'elle avait dépensé une partie de l'héritage de sa mère pour l'éducation de ses fils.

« Cependant, dit-elle dans son journal, je ne délibérai pas longtemps avec moi-même sur ces points importants. Pour le premier, que j'étais femme et devais voyager seule, je m'en fiai à mon âge (j'avais quarante-cinq ans), à mon courage et à la forte indépendance que j'avais acquise à la dure école de la vie, quand il ne me fallait pas m'occuper seulement de moi et de mes enfants, mais quelquefois aussi de mon mari. Pour l'argent, j'étais décidée à la plus grande économie. Les incommodités et les privations ne m'effrayaient pas ; j'en avais déjà supporté beaucoup et par force : combien celles que je recherchais volontairement avec un but agréable devant les yeux devaient-elles être plus faciles à supporter ! »

Une autre question était de savoir où aller. Elle fut aussi bientôt résolue ; car il y avait deux projets qu'elle caressait depuis sa première jeunesse : le voyage au pôle Nord et celui de la Terre-Sainte.

Le pôle Nord, malgré sa puissance d'attraction, présentait, à la réflexion, des difficultés insurmontables. Il ne restait donc que la Terre-Sainte. Mais, quand Ida Pfeiffer parla de son intention de visiter Jérusalem, elle fut traitée de folle et

d'extravagante, et personne ne sembla prendre son projet au sérieux.

Elle n'en persista pas moins dans sa résolution, mais elle cacha le véritable but de son voyage et parla seulement d'aller visiter, à Constantinople, une amie avec laquelle elle était depuis longtemps en correspondance. Elle ne montra son passeport à personne, et nul de ceux à qui elle dit adieu ne se douta de son projet véritable. Ce qui lui coûta le plus fut de se séparer de ses fils, qui avaient pour elle la plus grande affection et qui ne voulaient pas la laisser s'arracher de leurs bras. Elle eut la force de surmonter son attendrissement, consola les siens par la promesse d'un prompt retour, et monta, le 22 mars 1842, sur le bateau à vapeur qui la fit descendre par le Danube vers la mer Noire et la ville du Croissant. Elle visita Brousse, Beyrouth, Jaffa, la mer Noire, Nazareth, Damas, Balbeck, le Liban, Alexandrie, le Caire, et traversa le désert de l'isthme de Suez à la mer Rouge.

Elle revint d'Egypte par la Sicile et par toute l'Italie et arriva à Vienne, en 1842, au mois de décembre. Comme elle avait souvent raconté à des amis et à des connaissances, d'après un journal tenu avec beaucoup de soin, ses aventures de voyages, on l'engagea à plusieurs reprises à faire imprimer son pèlerinage. La pensée de devenir auteur répugnait pourtant à sa modestie, et ce ne fut que les propositions directes d'un éditeur qui la décidèrent à livrer sa première œuvre à la publicité. L'ouvrage parut sous ce titre : *Reise einer Wienerin in das heilige Land* (Voyage d'une Viennoise dans la Terre-Sainte, Vienne, 1843, deux vol. ; quatrième édition, 1856). Sans renfermer grand'chose de neuf, et sans être écrit dans le style poétique et recherché des voyageuses célèbres alors à la mode, le livre eut du succès, comme l'attestent quatre éditions. Il semble que ce soit justement la simplicité de la relation et le naturel vrai du récit qui lui conquirent promptement un nombreux public.

Le succès de ce premier voyage, qui assurait à Ida Pfeiffer de nouvelles ressources, lui fit bientôt concevoir d'autres pro-

jets, et cette fois ce fut le Nord, où elle alla chercher les images grandioses et les phénomènes extraordinaires de la nature.

Après diverses préparations, parmi lesquelles il faut compter l'étude de l'anglais et du danois, ainsi que la pratique du daguerréotype, et après s'être exactement renseignée sur les pays qu'elle allait visiter, elle partit le 10 avril 1845. Le 16 mai, elle débarqua sur la côte d'Islande, parcourut dans tous les sens cette île intéressante, visita le Geiser et les autres sources thermales et fit l'ascension de l'Hécla, qui sembla attendre son départ, pour recommencer, après un repos de soixante-dix ans, à vomir du feu. À la fin de juillet, elle retourna à Copenhague, d'où elle se rendit par Christiana, Thelemarken et les lacs de Suède à Stockholm, puis à Upsal et aux forges de Danemora. Elle revint par Travemunde, Hambourg et Berlin dans sa ville natale, où elle arriva le 4 octobre 1845, après six mois d'absence.

Le journal de ce second voyage parut sous le titre suivant : *Reise nach dem skandinavischen Norden und der Insel Island* (Voyage au nord de la Scandinavie et en Islande, Pesth, 1846, deux vol.). Cet ouvrage, qui trouva également beaucoup de lecteurs, fut réédité en 1855. La vente des curiosités qu'elle avait rapportées et ce qu'elle reçut de son éditeur mirent Ida Pfeiffer à même de songer à des entreprises nouvelles, plus vastes et considérables. L'idée d'un voyage autour du monde entra alors dans son esprit et ne lui laissa plus aucun repos.

« Les peines et les privations, dit-elle, ne pouvaient être nulle part plus grandes qu'en Syrie et en Islande. Les frais ne m'effrayaient pas non plus, car je savais par expérience combien on a peu de besoins quand on sait se restreindre au strict nécessaire et que l'on est disposé à renoncer à toutes les commodités et à toutes les choses superflues. Grâce à mes économies, je me trouvais en possession d'un fonds qui, pour un voyageur comme le prince Puckler-Muskau, ou comme Chateaubriand et Lamartine, aurait à peine suffi à un voyage de quinze jours aux eaux, mais qui, pour une modeste voyageuse comme moi, me semblait devoir suffire à des voyages de deux et trois ans, et qui, j'en eus la preuve par la suite, était réellement suffisant. »

Elle ne dit rien de ses projets gigantesques à sa famille ni surtout à ses fils, et se borna à indiquer le Brésil comme but de son voyage. Elle quitta Vienne le 1er mai 1846 et se rendit à Hambourg, où elle ne trouva que le 28 juin une occasion pour aller au Brésil sur un brick danois.

Retardé par les vents contraires, puis par un calme plat, le brick mit un mois entier à sortir de la Manche, juste le temps qu'il lui fallut pour aller ensuite de l'extrémité du canal à l'Équateur. Le 16 septembre, il jeta l'ancre à Rio de Janeiro. De là, Ida Pfeiffer fit plusieurs excursions dans le pays. C'est dans une de ces courses qu'elle fut attaquée par un nègre marron qui était armé d'un couteau et qui lui fit plusieurs blessures. Elle ne dut d'échapper à la mort qu'à un secours tout inattendu.

Au commencement de décembre 1846, elle quitta Rio de Janeiro, doubla le 3 février 1847 le cap Horn et débarqua le 2 mars à Valparaiso. Plus la nature des tropiques, surtout au Brésil, lui fit éprouver des impressions grandioses, plus elle fut péniblement affectée de l'état social de l'ancienne Amérique espagnole. Elle se rembarqua bientôt après, traversa le grand Océan et arriva à la fin d'avril dans l'île d'Otahiti. Elle fut présentée à la reine Pomaré, de la cour de laquelle elle fit plus tard une description assez vive qu'on a lue avec beaucoup d'intérêt.

La situation de l'Europe était alors si tranquille, que faute d'autres sujets on s'occupait dans les journaux pendant des semaines entières de la reine Pomaré. Sa Majesté Otahitienne est aujourd'hui bien passée de mode ; et en général l'Europe a actuellement beaucoup trop à faire chez elle pour avoir le temps et le loisir de protéger quelques heureuses îles de l'océan Pacifique.

D'Otahiti, Ida Pfeiffer se rendit en Chine, où elle arriva au commencement de juillet à Macao. Elle visita ensuite Hong-Kong et la ville de Canton, avec laquelle elle aurait aimé faire plus ample connaissance si l'apparition extraordinaire d'une Européenne n'avait pas été un spectacle trop excitant pour les cervelles des enfants du Céleste Empire. Exposée au danger d'être insultée par la population, elle tourna bientôt le dos à ce

fortuné pays et, après une courte station à Singapour, fit voile vers Ceylan, où elle aborda au milieu d'octobre. Elle explora cette belle île dans diverses directions et visita Colombo, Candy et le célèbre temple de Dagoha. À la fin d'octobre, elle toucha à Madras l'Inde continentale, séjourna assez longtemps à Calcutta, remonta le Gange jusqu'à Bénarès, vit les ruines de Sarnath et parcourut ensuite Cawnpore, Delhi, Indore et Bombay. Les célèbres temples de rochers d'Adjunta et d'Ellora, ainsi que les îles Élephanta et Salsette, furent aussi pour elle l'objet d'un examen tout particulier. Elle fut reçue dans les maisons de beaucoup d'Indiens distingués et y observa toutes les particularités des mœurs et des coutumes. Elle assista aussi, bien aux chasses des tigres qu'à l'auto-da-fé d'une veuve indienne. Elle pénétra même assez avant dans la vie et le rôle des missionnaires anglais.

À la fin d'avril 1848, nous retrouvons Ida Pfeiffer sur mer en route pour la Perse. De Bouschir, elle voulait aller à Schiras, à Ispahan et à Téhéran ; mais des troubles dans l'intérieur du pays la détournèrent de ce projet, et elle se dirigea vers la Mésopotamie. Par le golfe Schat-el-Arab, elle se rendit à Bassora et ensuite à Bagdad. Après une excursion aux ruines de Ctésiphon et de Babylone, elle alla à travers le désert jusqu'à Mossoul avec une caravane, et aux ruines voisines de Ninive et de là à Urumia et à Tebris. Ce voyage de Mésopotamie et de Perse est une des entreprises les plus audacieuses et les plus considérables de l'intrépide voyageuse. Il fallait une intrépidité rare et une grande force physique pour supporter sans y succomber les fatigues de tout genre, le jour la chaleur brûlante du soleil, la nuit les incommodités de toute espèce, une misérable nourriture, un gîte malpropre et la crainte constante de se voir attaquée par des bandes de pillards. Aussi, quand elle se présenta à Tebris devant le consul anglais, celui-ci ne voulait pas croire qu'une femme eût pu faire un tel voyage.

À Tebris, elle fut introduite chez le vice-roi Vali-Ahd et obtint la permission de visiter son harem. Le 11 août 1848, elle se remit en route, traversa la Géorgie, l'Arménie, la Mingrelie, et

alla par Ériwand, Tiflis et Kutais à Redutkale. Elle toucha à Anapa, à Kertsch, à Sébastopol, débarqua à Odessa ; et passant par Constantinople, la Grèce, les îles Ioniennes et Trieste, elle arriva à Vienne le 4 novembre 1848, peu après la prise de la ville par l'armée du prince Windischgraez. Ainsi son propre pays, déchiré par des luttes intestines, ne devait pas lui offrir un lieu de repos !

Cependant ce voyage autour du monde agrandit beaucoup la réputation d'Ida Pfeiffer. Une femme qui, sans autre appui que ses seules forces, a fait 2 800 milles anglais par terre et 35 000 milles par mer, doit bien être considérée comme un phénomène extraordinaire. Son troisième ouvrage, publié sous ce titre : *Eine Frauenfahrt um die Welt* (Voyage d'une femme autour du monde, Vienne, 3 volumes, 1850), eut un très grand succès. Il fut traduit deux fois en anglais, et plus tard aussi en français[1].

Pendant quelque temps, Ida Pfeiffer eut la pensée de se livrer au repos et de ne pas recommencer ses grands voyages. Mais elle ne demeura pas longtemps dans ces dispositions. Après avoir vendu ses collections, mis en ordre et publié son journal, et ne sentant nullement décliner ses forces, elle conçut l'idée d'un second voyage autour du monde. Cette fois, le gouvernement autrichien lui vint en aide, en lui allouant une somme de 1 500 florins. Le 18 mars 1851, elle quitta Vienne pour se rendre à Londres, mais sans projet encore arrêté et pour y attendre une occasion. Même après son départ de Londres à la fin de mai, et son arrivée, le 11 août, dans la ville du Cap, sa résolution n'était pas encore prise. Elle hésita longtemps entre l'intérieur de l'Afrique et l'Australie ; enfin elle partit pour Singapour, où elle se décida à visiter les îles de la Sonde. Elle aborda d'abord sur la côte occidentale de Bornéo, à Sarawak, et elle y trouva chez l'Anglais sir James Brooke, qui y avait fondé une sorte de principauté indépendante, un bon accueil et une puissante protection. Dans une excursion chez la tribu sauvage des

[1] La traduction française des deux voyages autour du monde d'Ida Pfeiffer a déjà eu deux éditions en France. (*Note des éditeurs*.)

Dayaks, elle ne fut pas seulement épargnée, mais même bien reçue par ces scalpeurs de têtes. Elle atteignit Sintang et continua ensuite son voyage à l'ouest jusqu'à Pontianak et aux mines de diamants de Landak. Partout elle trouva chez les officiers et les fonctionnaires hollandais l'appui le plus empressé, sans lequel il lui eût été impossible d'étendre aussi loin ses voyages dans l'archipel Indien. Elle voulait partir de Pontianak pour traverser l'intérieur de l'île, encore inconnu des Européens, et se rendre à Benjermassing, sur la côte méridionale ; mais elle ne trouva ni guide ni compagnon pour cette course dangereuse. Elle tourna alors ses regards vers Java et aborda à Batavia à la fin de mai 1852. Elle y trouva partout aide et protection chez les Hollandais, et par eux aussi chez les princes indigènes. Elle en a exprimé publiquement et à plusieurs reprises sa vive reconnaissance.

Le 8 juillet, elle commença son exploration de Sumatra, qu'elle regarde elle-même comme le plus intéressant de tous ses voyages. De Padang, elle se rendit chez les Battaks, qui sont des anthropophages et qui n'avaient encore jamais souffert d'Européen chez eux. Malgré les sauvages qui s'opposaient à la continuation de son voyage, elle ne s'avança pas moins à travers des forêts vierges et une population de cannibales, presque jusqu'au lac d'Eier-Taw ; mais ici les sauvages lui barrèrent le passage avec leurs piques et la forcèrent à rétrograder, après l'avoir menacée plusieurs fois de la tuer et de la manger. Le 7 octobre, elle était de retour à Padang.

À Sumatra, elle fut attaquée deux fois par les fièvres malignes intermittentes qui y sont endémiques.

En retournant à l'île de Java, elle fit des excursions dans les principautés de Djokdjokarta et de Surakarta, au temple de Boro-Budoo et à Surabaja. Puis elle visita plusieurs des petites îles de la Sonde, l'archipel des Moluques : Banda, Amboine, Saparua, Ceram, Ternate ; elle séjourna quelque temps chez les Alfores sauvages et termina à Célèbes ses excursions dans la mer de la Sonde.

De Célèbes, elle traversa le grand Océan (10 150 milles), pour aller en Californie. Pendant deux mois, elle ne vit que le ciel et l'eau. Le 27 septembre 1853, elle aborda à San Francisco, visita les lavages d'or près du Sacramento et du fleuve Yuba et dormit dans les wigwams des Peaux-Rouges, près de Rogue-River.

À la fin de l'année 1853, Ida Pfeiffer fit voile vers Panama, et de là vers les côtes du Pérou. De Callao, elle se rendit à Lima, avec l'intention de traverser les Cordillères pour gagner Lorette, près du fleuve des Amazones, et ensuite la côte orientale de l'Amérique du Sud.

Mais la révolution qui venait d'éclater dans le Pérou força notre voyageuse à chercher un autre endroit pour y passer les Cordillères. Elle rétrograda jusqu'à Éguador, et au mois de mars 1854 elle commença, à Guayaquil, sa pénible ascension. Elle passa les Cordillères près du Chimborazo, parvint au haut plateau d'Ambuto et de Tacunga et eut le bonheur d'y voir le rare phénomène d'une éruption du volcan Cotopaxi, spectacle que lui envia plus tard Alexandre de Humboldt. À son arrivée, le 4 avril, à Quito, elle n'y trouva malheureusement pas l'assistance qu'elle espérait, c'est-à-dire une escorte d'hommes sûrs pour la mener jusqu'au fleuve des Amazones et l'y faire naviguer. Elle renonça donc à son projet primitif et dut repasser par les Cordillères. Près de Guayaquil elle courut deux fois le risque de perdre la vie : d'abord par une chute de mulet, puis en tombant dans le fleuve, peuplé d'un grand nombre de caïmans. Ses compagnons semblaient vouloir la laisser périr, car ils ne lui prêtèrent pas le moindre secours. Aussi fut-ce avec de profonds ressentiments qu'elle tourna le dos à l'Amérique espagnole du Sud. Elle se rendit par mer à Panama et traversa l'isthme à la fin du mois de mai.

D'AspinwalI, elle fit voile vers la Nouvelle-Orléans et y resta jusqu'au 30 juin ; puis elle remonta le Mississipi jusqu'à Napoléon et l'Arkansas jusqu'au fort Smith. Une nouvelle attaque de la fièvre de Sumatra la força à renoncer à une Visite projetée chez les Indiens Cherokée. Elle revint au Mississipi et arriva le

14 juillet à Saint-Louis. Elle visita près de Liban le démocrate badois Hecker, qui y a établi sa résidence.

Elle alla ensuite vers le nord, à Saint-Paul et aux chutes de Saint-Antony, se dirigea vers Chicago et arriva aux grands lacs et aux chutes du Niagara. Après une excursion dans le Canada, elle resta quelque temps à New-York, à Boston et ailleurs, puis elle s'embarqua, et le 21 novembre 1854, après une traversée de dix jours, elle toucha le sol d'Europe à Liverpool.

Elle rattacha à ce grand voyage autour du monde un petit voyage supplémentaire : elle alla faire une visite à son fils établi à San-Miguel, dans les Açores, et ce ne fut qu'au mois de mai 1855 qu'elle revint à Vienne par Lisbonne, Southampton et Londres.

Les collections d'objets intéressants pour l'histoire naturelle et pour l'ethnographie réunies par Ida Pfeiffer ont passé en grande partie dans le Musée britannique et dans les cabinets impériaux de Vienne. Alexandre de Humboldt et Charles Ritter s'intéressèrent beaucoup aux efforts d'Ida Pfeiffer, et Humboldt surtout lui donna les plus grands éloges pour son ardeur et son courage. Sur la motion des deux savants, la Société de géographie de Berlin nomma Ida Pfeiffer membre honoraire, et le roi lui conféra la médaille d'or pour les arts et les sciences. Vienne a été bien moins pressée de reconnaître les mérites d'une compatriote, sans doute à cause du vieux principe qu'on n'est pas prophète dans son pays.

Le journal d'Ida Pfeiffer sur ce voyage parut à Vienne sous ce titre : *Meine zweite Weltreise* (Mon second Voyage autour du monde), 4 vol., 1856.

Après chacun de ses premiers voyages, Ida Pfeiffer avait eu pendant quelque temps l'idée de se reposer et de ne vivre que de souvenirs. Mais après son second voyage autour du monde, dont le succès avait dépassé toute attente, elle ne songea plus du tout à prendre du repos. Tout en s'occupant de mettre en ordre ses collections et ses notes et de publier son voyage, elle forma le projet de visiter Madagascar, et les propositions mêmes d'Alexandre de Humboldt, qui lui soumettait d'autres plans de

voyage, ne purent la détourner du but qu'elle s'était placé devant les yeux.

La relation que nous donnons de son voyage à Madagascar et les confidences de son fils, M. Oscar Pfeiffer, sur les souffrances et sur la mort de sa mère, feront connaître plus en détail les destinées ultérieures d'Ida Pfeiffer. Mais, avant de retracer le dernier acte d'une vie si laborieuse et si active, nous croyons devoir peindre en quelques traits la célèbre voyageuse.

Ida Pfeiffer n'avait en rien l'air d'une femme extraordinaire ni d'une femme émancipée ou qui fût plus homme que femme. Au contraire, elle avait dans les pensées et dans les paroles tant de simplicité, de modestie et de naturel, que, si on ne l'avait point connue, on aurait eu de la peine à soupçonner qu'elle eût tant vu et tant appris. Il y avait dans tout son être un calme et une tranquillité qui rappelaient plutôt la ménagère uniquement occupée de son intérieur et étrangère à toute exaltation. Beaucoup de personnes aussi, trop promptes à juger Ida Pfeiffer, croyaient ne devoir attribuer son goût des voyages qu'à une curiosité excessive. Mais cette opinion est inconciliable avec un fait qui se manifeste dans tout le caractère d'Ida Pfeiffer et qui est l'absence totale de toute curiosité. Autant sa vie avait été agitée, autant tout dans sa personne était mesuré et paisible. L'observateur le plus attentif n'aurait pu découvrir en elle le désir de se mettre en évidence ou de s'occuper d'objets lointains et peu connus. Sérieuse, très réservée et avare de paroles, elle n'aurait pu offrir à un étranger qui ne l'aurait pas connue que très peu de côtés aimables.

Mais quand on parvenait à la connaître de plus près, on voyait, en réunissant différents traits isolés, que, sous des dehors peu apparents, se cachait une femme extraordinaire. La force de la volonté et l'énergie du caractère perçaient bientôt dans certaines expressions. Qu'on y joigne un courage personnel rare chez une femme, une grande indifférence à la douleur physique et aux commodités de la vie, enfin une ardeur infatigable de contribuer au progrès des connaissances humaines ; on devra convenir que ce sont les qualités avec lesquelles on fait

quelque chose dans le monde. Ce qui rehaussait encore le prix de ces qualités, c'était l'amour d'Ida Pfeiffer pour la vérité et son respect sévère pour les principes d'honneur et de justice. Elle ne racontait jamais rien qui ne fût pas effectivement arrivé, et jamais elle n'a fait une promesse qu'elle ne l'ait tenue. C'était, dans le sens le plus étendu du mot, un noble caractère.

Il est évident que sa véracité reconnue donne un très grand prix à ses récits, et, comme elle n'était point accessible aux préjugés, son jugement repose toujours sur des principes solides et justes. Si, dans sa jeunesse, elle s'était un peu plus occupée des sciences naturelles et si elle avait eu des connaissances positives sur les objets de ces sciences, ses voyages auraient été certainement encore d'une plus grande utilité ; mais, au commencement de notre siècle, c'était une chose rare de voir les hommes, en dehors de leur état, s'occuper des sciences naturelles, et à plus forte raison les femmes ! Ida sentit bien cette lacune, et, plus avancée en âge, elle songea plusieurs fois à la combler ; mais elle n'eut ni le temps ni la patience nécessaires.

Cependant il serait injuste de vouloir pour cela prétendre qu'elle n'a rendu aucun service à la science. Les hommes les plus compétents n'ont pas cette injustice à se reprocher. Elle a pénétré dans plusieurs contrées qui n'avaient jamais été foulées par le pied d'un Européen. Protégée par son sexe même dans les entreprises les plus périlleuses, elle a pu s'avancer tranquillement plus loin qu'il n'eût été permis à un homme de le faire. Ses récits ont donc souvent le mérite de la nouveauté pour la géographie et l'ethnographie, et ils peuvent servir à rectifier bien des idées fausses ou exagérées. La science a profité également des riches collections qu'elle a rapportées en Europe. Sans doute, elle ne sut pas toujours fixer exactement la valeur des objets qu'elle recueillait ; mais cela ne l'empêcha pas de rapporter beaucoup de choses importantes, et l'entomologie ainsi que la conchyliologie lui doivent la découverte de nouvelles espèces.

Si l'on compare les résultats de ses entreprises avec sa position et ses ressources, on doit convenir qu'elle a fait des choses surprenantes. Elle a parcouru plus de cent cinquante mille mil-

les par mer et environ vingt mille milles anglais par terre, sans autres moyens pécuniaires que ceux qu'elle se procura par une sage économie et par l'énergie avec laquelle elle sut poursuivre toujours son but. Quelque grand que fût son goût des voyages, on peut dire qu'elle possédait davantage encore l'art des voyages. Sans rien sacrifier de sa dignité et sans se rendre importune, elle sut habilement profiter, dans toutes les parties du monde, de l'intérêt qu'elle inspirait. À la fin, elle s'était si bien habituée à voir ses projets rencontrer toute l'assistance possible, que, tout en exprimant toujours sa reconnaissance, elle acceptait les services d'hommes qui lui étaient tout à fait étrangers, comme la chose la plus naturelle. Elle avait même de la peine à étouffer un petit dépit quand elle trouvait qu'on ne témoignait pas assez d'intérêt à sa personne et à ses entreprises. En général, dans les dernières années, elle eut assez la conscience de son mérite pour en faire souvenir quand on la recevait avec des airs de protection ou de condescendance. Les personnes d'un rang élevé ne pouvaient la traiter avec trop de ménagements et d'égards, tandis que, dans la société des gens de sa condition, elle n'aurait jamais laissé échapper une parole rude ni fière. Elle détestait les grands airs ; partout où elle les rencontrait, elle se montrait aussi raide que froide. Aussi prompte à faire éclater sa sympathie que son antipathie, elle ne revenait pas facilement de l'opinion qu'elle s'était une fois formée ; même quand elle semblait céder, il se trouvait la plupart du temps qu'elle revenait, par un détour plus ou moins long, à sa première idée.

Elle respectait partout la science, mais surtout chez les personnes versées dans les sciences naturelles. Elle avait un culte enthousiaste pour Alexandre de Humboldt, dont elle ne prononçait jamais le nom sans exprimer sa vénération. La plus grande joie de ses dernières années a peut-être été de voir ses efforts approuvés et encouragés par Alexandre de Humboldt.

Ida Pfeiffer était petite, maigre et un peu courbée. Ses mouvements étaient mesurés ; seulement elle marchait excessivement vite pour son âge. Quand elle revenait d'un voyage, son teint portait fortement la marque des ardeurs du soleil des tro-

piques ; autrement, rien dans ses traits ne faisait soupçonner une existence si extraordinaire. On ne pouvait guère voir de physionomie plus calme ; mais, quand elle s'engageait dans une conversation un peu vive et qu'elle parlait de choses qui intéressaient, sa figure s'animait et avait quelque chose d'excessivement attachant.

Quant au chapitre si important, pour les femmes, de la toilette, il se réduisait, pour Ida Pfeiffer, aux plus modestes proportions. Jamais on ne la voyait porter de parure ni de bijoux, et il n'est pas une des aimables lectrices de ces lignes qui puisse se piquer d'avoir plus de simplicité dans sa mise et plus d'indifférence pour les exigences de la mode que n'en avait notre illustre voyageuse. Simple et ferme, pleine d'ardeur pour vouloir et pour agir, ayant tout vu et tout connu, comme peu de personnes de son sexe, Ida Pfeiffer était du nombre de ces caractères qui compensent le manque de dons extérieurs et brillants par la force, l'énergie et le merveilleux équilibre de leur être intérieur.

AVANT-PROPOS

Je me trouvais à Buenos-Ayres quand je reçus la triste nouvelle du décès de ma bien-aimée mère. Peu de temps avant sa mort elle avait exprimé le désir que je misse en ordre ses papiers et les notes de son dernier voyage à Madagascar, pour les livrer à la publicité. La grave maladie dont elle fut atteinte à Maurice immédiatement après son retour de Madagascar, et qui, malgré le secours des meilleurs médecins et les soins les plus dévoués de ses amis et de ses parents, devait amener sa fin, ne lui avait pas permis de le faire elle-même.

Quand quelques mois plus tard je revins de Buenos-Ayres à Rio de Janeiro, j'y trouvai tous les papiers de ma mère ; mais la perte était encore trop récente et ma douleur trop vive pour qu'il me fût alors possible de les lire ou de les trier, du moins avec l'attention et la liberté d'esprit nécessaires.

Enfin je me décidai à accomplir la dernière volonté de ma mère. Comme la piété filiale me l'ordonnait, j'ai reproduit avec le moins de changements possible les notes laissées par la défunte. En présentant au public ce dernier ouvrage de ma mère, j'ai la conviction qu'il sera accueilli des lecteurs avec la même bienveillance qui a été unanimement accordée à ses œuvres précédentes.

OSCAR PFEIFFER.

Rio de Janeiro, le 8 juillet 1860.

VOYAGE À MADAGASCAR

CHAPITRE PREMIER

Départ de Vienne. – Linz, Salzbourg, Munich. – La fête des artistes. – Le roi de Bavière. – Berlin. – Alexandre de Humboldt. – Hambourg.

Le 21 mai 1856, je quittai Vienne pour entreprendre de nouveau un grand voyage. Je m'embarquai à Nussdorf (non loin de Vienne), sur le beau vapeur *Austria*, qui allait à Linz, en remontant le Danube. La compagnie de la navigation à vapeur n'eut pas seulement la gracieuseté de m'accorder libre passage ; elle mit encore une cabine à ma disposition et ne voulut rien me laisser payer ni pour la nourriture ni pour le service.

Le court trajet de Vienne à Linz (trente milles allemands, que l'on fait en vingt et une heures) est ravissant. Il y a peu de fleuves dont les bords offrent autant de beaux points de vue et de paysages pittoresques que le Danube. Des montagnes et des vallées, des villes et des villages, de superbes couvents et des villas élégantes, passent sans cesse devant les yeux, ainsi que de vieux châteaux du moyen âge, aux tours en ruines et aux romantiques légendes.

Favorisée par le plus beau temps et entourée d'une société agréable, je formais le désir de retrouver souvent, dans mon nouveau voyage, d'aussi charmantes conditions.

Sur le vapeur, je fis, entre autres connaissances, celle de la femme de M. Pleninger, médecin estimé de Linz. Cette aimable dame insista beaucoup pour que je descendisse chez elle. Malheureusement, je ne pouvais rester longtemps à Linz ; car, le

jour même de mon arrivée, je voulais partir pour Lambach. Le docteur Pleninger n'en organisa pas moins, dans la matinée, une petite partie au Freudenberg, où nous visitâmes un grand couvent de jésuites. Indépendamment des pères, il y a plus de cent cinquante élèves qui ne payent chacun que la modique somme de vingt-six à vingt-sept francs par mois pour le logement, la nourriture et l'instruction. L'établissement semble très bien tenu et très bien administré. Il possède déjà une petite collection ethnographique et un jardin botanique placé sous la direction du digne M. Hintereker, botaniste très estimable. La vue que l'on a du Freudenberg est des plus belles, et c'est une promenade que je recommande, même quand on ne devrait pas pouvoir visiter le couvent.

Je restai à dîner chez le docteur Pleninger ; puis j'allai par le chemin de fer à Lambach, qui n'est qu'à huit milles allemands, mais que nous mîmes trois heures à faire.

À Lambach, je pris l'omnibus de Salzbourg. Malheureusement, ce n'était pas un omnibus anglais, mais un véritable omnibus allemand, dont les chevaux, avec leur petit trot paisible, faisaient un mille par heure. La distance étant de douze milles, nous arrivâmes au bout de douze heures. Le compte était parfaitement exact.

Il pleuvait à Salzbourg, comme c'est l'ordinaire ; aussi mes compatriotes appellent-ils cette ville, non sans raison, « un vrai trou à pluie. »

On raconte qu'un Anglais qui arrivait au milieu de l'été à Salzbourg trouva la ville, la vallée et les montagnes enveloppées de brouillards et de pluies. Il avait tant vu vanter, dans son Guide, la situation ravissante de Salzbourg, qu'il s'arrêta plusieurs jours. Mais, le ciel ne s'étant point éclairci dans l'intervalle, il perdit patience et partit. Deux ans plus tard, à son retour d'Italie, il repassa par Salzbourg, espérant être plus heureux. Vain espoir ! il pleuvait tout comme deux ans auparavant. « Comment, s'écrie notre homme tout étonné, cette pluie n'a pas encore cessé ? »

J'aurais presque pu dire la même chose : car, dans mes divers voyages, j'ai bien passé souvent par Salzbourg, et je n'ai été qu'une seule fois assez heureuse pour voir ce beau pays éclairé par le soleil. Et certes ce pays est beau, merveilleusement beau ; il est difficile de trouver une ville plus riante dans une vallée aussi fraîche et aussi riche, et entourée de montagnes aussi grandioses (le Watzmann a près de trois mille mètres de haut).

Je ne demeurai qu'une demi-journée à Salzbourg, et je me bornai à visiter la statue de Mozart, qu'on avait élevée depuis mon dernier passage. Mozart est, on le sait, né dans cette ville en 1756.

De Salzbourg, j'allai par la diligence à Munich. Cette manière de voyager n'a jamais été des plus agréables, mais elle est devenue vraiment insupportable depuis l'invention des chemins de fer. Serrés comme des nègres à fond de cale dans un vaisseau négrier, nous mîmes deux grands jours pour faire ce petit trajet de dix-neuf milles allemands. Heureusement, la pluie cessa à peu de distance de Salzbourg, et le pays, jusqu'à environ quatre milles avant Munich, est constamment beau.

On rencontre, au bout du premier mille, la frontière bavaroise. À ma très grande surprise, la visite du passeport et des bagages se fit très rapidement.

Vers le soir, nous arrivâmes au Chiemsee, appelé aussi la mer de Bavière. Ce superbe lac, de deux milles de long et d'un mille et demi de large, est borné de trois côtés par de hautes montagnes et aboutit, du quatrième côté, à une immense plaine.

Non loin de Traunstein, nous prîmes une route de traverse pour nous rendre à Sekon, belle propriété de l'impératrice douairière du Brésil (née Leuchtenberg). Sekon se trouve près d'un petit lac dont l'eau contient, dit-on, des principes minéraux. L'impératrice a transformé un grand bâtiment qui se trouve sur ses bords, et qui était un ancien couvent, en un établissement de bains disposé avec beaucoup de goût. Il y a cinquante chambres, un joli jardin autour de la maison, une excellente table, des voitures pour la promenade, et toutes les commodités possibles à des prix excessivement modiques. Une très

belle chambre coûte sept francs cinquante centimes par semaine, le dîner à table d'hôte, moins d'un franc ; une voiture à un cheval, cinq francs par jour. Aussi ce charmant endroit, une fois connu, attirera-t-il beaucoup de baigneurs ; mais alors, sans doute, les prix augmenteront.

De Sekon, nous nous rendîmes à Wasserbourg. Cette petite ville est dans une situation merveilleuse. Elle se trouve entourée presque de tous côtés de rochers taillés à pic. En approchant du bord de cette gorge, il me sembla voir soudain s'ouvrir à mes pieds un cratère gigantesque ; mais, au lieu de feu et de flammes, ce cratère renfermait dans son sein un ravissant paysage. Les petites maisons y sont comme isolées et séparées du reste du monde. L'Inn coule au milieu avec ses eaux d'un jaune foncé, sur lesquelles règne une grande animation : car c'est là que se construisent des centaines de radeaux de bois de charpente et de planches, qui en partent pour les points les plus éloignés. Nous ne descendîmes dans le fond qu'en faisant une grande courbe. Je m'aperçus alors que la gorge était bien plus large qu'elle ne le semblait d'en haut, et qu'elle renfermait beaucoup de ces riches houblonnières qu'on pourrait appeler à bon droit les vignobles de la Bavière.

Le 26 mai, j'arrivai à Munich, enchantée de la partie de la Bavière avec laquelle j'avais fait connaissance dans ce petit voyage : j'avais trouvé les campagnes belles, les villes et les villages riants, les champs bien cultivés. Les fermes surtout sont généralement bien tenues et ont un air de propreté et d'aisance. Elles sont spacieuses, bâties en pierres, et la plupart avec un premier étage. Les toits, comme en Suisse, sont peu élevés et chargés de grosses pierres pour les garantir contre les ouragans. Par une disposition que je serais tentée de blâmer, l'habitation, la grange et l'écurie sont réunies sous le même toit, de sorte qu'un incendie peut facilement faire perdre au paysan tout son bien.

En voyant ces champs, ces prés magnifiques (qui étaient alors dans toute leur beauté), ces villages riants, ces fermes si bien construites, pourrait-on se douter qu'il y a des pauvres

dans le pays et que beaucoup d'habitants sont forcés d'émigrer pour aller chercher dans une autre partie du monde une nouvelle patrie et un meilleur salaire de leur travail ?

Et cependant il en est ainsi.

Ce qui sans doute en est la principale cause, c'est que dans une grande partie de la Bavière, surtout dans la Haute-Bavière et la Basse-Bavière, et dans le Haut-Palatinat, les biens des paysans ne se partagent point, mais passent à un seul des enfants, à celui que le père a désigné comme son héritier. L'heureux privilégié est, il est vrai, obligé de payer une certaine somme à ses frères et sœurs ; mais ceux-ci ne touchent jamais grand'chose : car non seulement le bien est toujours estimé au-dessous de sa valeur réelle, mais on adjuge encore à l'héritier principal, sous le nom de fief masculin, une somme proportionnellement assez considérable. II ne reste donc aux pauvres déshérités d'autre ressource que de chercher du service, d'apprendre un métier ou d'émigrer. Pourtant dans les autres provinces, où les biens se partagent, on voit aussi beaucoup de pauvres et l'usage de l'émigration fort répandu. Pour quelles causes ? Je ne saurais le déterminer.

Une des choses les plus singulières du pays, c'est le costume des paysannes. Elles portent des jupes courtes, mais très plissées, avec de doubles corsages, dont le premier est garni de longues manches. Le second, sans manches et d'ordinaire en velours foncé, se met par dessus le premier et se lace avec des aiguillettes en argent. Les femmes aisées portent des colliers de petites perles fines à huit ou dix rangs, avec de grands fermoirs par devant. Les femmes pauvres se contentent de perles fausses en argent.

Munich me parut bien silencieux ; on n'y voit pas beaucoup de voitures, et ce n'est que dans les principales rues qu'il y a un peu de mouvement.

Je ne restai dans cette ville que six jours, mais dans ce court espace de temps je fis la connaissance de plusieurs familles. Autant que j'en pus juger, la vie domestique y est simple et

douce ; le beau sexe n'y tient pas autant à l'éclat et au luxe que dans les autres capitales.

J'avoue que la vie de Munich me plut beaucoup. Je dus à un heureux hasard de voir un grand nombre de gens distingués et surtout d'artistes. C'était justement l'époque de la fête des artistes, et on fut assez aimable pour m'y inviter. Je m'abstiens de citer les noms de toutes les célébrités à qui je fus présentée, de peur de fatiguer mes lecteurs ; mais ces noms ne s'effaceront jamais de ma mémoire.

Quant à la fête même, qu'on célèbre tous les ans par un beau jour de mai, on me permettra d'en dire quelques mots.

Cette fête eut lieu, à Schwanegg et à Pullach, dans de belles prairies au milieu des bois. Près de Schwanegg, petit château de style gothique construit par M. de Schwanthaler, on représenta une scène comique, parodie du célèbre *Combat contre le dragon*, de Schiller. Pendant toute une année, le château de Schwanegg avait été tenu assiégé par un dragon, si bien que personne ne pouvait y entrer ni en sortir. Un chevalier vient à passer par hasard ; on l'aperçoit du haut du donjon, et les habitants du château s'assemblent aussitôt sur le balcon et supplient en vers burlesques le chevalier de les délivrer du monstre. Suit le combat, la défaite du monstre et le reste.

Après le combat contre le dragon, on donna dans le petit bois, près de Pullach, une autre représentation : le Printemps chassant l'Hiver. Il y eut de plaisantes processions : Bacchus assis sur un tonneau de vin, traîné et entouré par des hannetons gigantesques (chacun était représenté par un homme) ; Apollon sur un char de triomphe, attelé de Pégase, et environné de papillons, de fleurs, d'insectes, de trente à soixante centimètres de haut, découpés en carton, très bien peints et attachés à de longues piques. Bref, les scènes grotesques se succédaient l'une à l'autre, et le public, avide de spectacles, s'amusait de son mieux : c'était une véritable fête populaire. Il y avait certainement là dix mille personnes réunies qui s'amusèrent toutes ensemble tout le jour et qui ne semblaient former qu'une grande famille. Les uns trouvèrent place à de longues tables sous les

arbres ; les autres campèrent simplement sur le gazon ; mais partout circulait à flots la boisson favorite du pays, la bière, sans laquelle un vrai Bavarois ne saurait être vraiment joyeux. Cependant tout se passa très convenablement ; il n'y eut guère que vers le soir par-ci par-là quelque individu qui s'en était un peu trop donné. Heureusement, le houblon n'engendre qu'une heureuse humeur qui accroît seulement la gaieté ; car je n'entendis parler d'aucune querelle ni d'aucune rixe.

Le roi Max était venu assister à la première représentation en simple habit bourgeois. Plus tard, je vis au théâtre le roi et toute la cour en costume civil. Il y avait longtemps que je n'avais vu de souverain ainsi habillé ; les princes ne portent d'ordinaire que des uniformes, comme s'ils n'appartenaient qu'à l'état militaire. En effet, que seraient la plupart sans soldats ?

Le roi Max ne semble pas être de cet avis ; il honore les bourgeois et ne redoute pas de se trouver en rapport avec eux. Il se mêlait à la foule sans être suivi de valets ou escorté d'agents de police. Il se frayait lui-même le chemin, et tout le monde allait et venait librement autour de lui. On dit au roi que mon humble personne se trouvait parmi les spectateurs de la fête, et il fallut aussitôt que je lui fusse présentée devant des milliers d'assistants. Sa Majesté s'entretint quelque temps avec moi de la manière la plus gracieuse.

Je ne parlerai point ici dans mon journal de voyage des curiosités et des chefs-d'œuvre que renferme Munich. Mes lecteurs qui voudraient être renseignés à ce sujet le seront bien mieux en lisant une des nombreuses et excellentes descriptions publiées sur cette ville, amie des arts.

Deux aimables dames, la baronne du Prel et la baronne Bissing, eurent la bonté de me conduire de galeries en galeries et d'églises en églises. Mais rien ne fatigue plus l'esprit et le corps que de visiter trop de choses en trop peu de temps. Ces six jours m'épuisèrent plus que n'aurait pu le faire un séjour deux fois plus long dans les forêts vierges des tropiques, où je courais toute la journée par les sentiers les plus pénibles, où je couchais

sur le sol humide, et où je me nourrissais de riz à l'eau à moitié cuit.

Avant de quitter Munich, il faut encore que je mentionne une scène comique qui m'arriva un soir en sortant du théâtre. Comme je ne connaissais pas bien mon chemin, je priai une dame accompagnée d'un monsieur de vouloir bien me l'indiquer. La dame me dit qu'elle suivait la même direction et m'engagea à aller avec elle. Chemin faisant, elle me demanda si j'avais assisté à la fête des artistes, et si j'y avais vu la grande voyageuse Ida Pfeiffer. Elle n'y était arrivée elle-même avec son mari qu'assez tard et n'avait pas eu l'avantage de la voir. Je lui répondis que la grande voyageuse était une assez petite personne que je connaissais parfaitement, et qu'il ne me fallait qu'un miroir pour la voir autant que je voulais. Les bonnes gens furent très contents de faire ma connaissance et me conduisirent jusqu'à ma porte.

Le 1er juin, j'allai par Hof à Berlin (quatre-vingt-quinze milles allemands). J'y arrivai le lendemain, et j'y fus reçue comme la première fois, de la manière la plus affectueuse, par mes bons amis, M. le professeur Weiss et sa femme. Le voyage de Munich à Berlin n'est guère intéressant : il y a çà et là quelques jolis points de vue, mais aucun d'une beauté saisissante. La campagne de Plauen est peut-être la plus remarquable. Avant d'arriver à Hof, la dernière station de Bavière, il se cassa quelque chose à la machine. Nous perdîmes une grande heure, ce qui nous fit manquer le train correspondant avec le nôtre.

À la frontière de Prusse, on nous demanda les passeports, mais on les regarda à peine ; les malles ne furent également ouvertes que pour la forme. En peu d'instants, toute la cérémonie fut finie.

À Berlin, une grande surprise m'était réservée : M. Alexandre de Humboldt me remit tout ouverte une très chaude lettre de recommandation pour tous ses amis du monde entier. On ne m'accusera pas, j'espère, de vanité si, dans ma joie d'avoir été ainsi distinguée par un homme aussi illustre, j'ai cru devoir joindre à mon ouvrage la copie de cette lettre, comme de quel-

ques autres que je fus assez heureuse pour recevoir de lui (voy. *Appendice* I).

Le célèbre géographe et professeur Charles Ritter me fit aussi l'honneur insigne de m'inviter à une séance de la Société de géographie. Déjà au mois de mars on m'avait reçue membre honoraire de cette Société, distinction qui jusqu'ici n'avait encore été accordée à aucune femme.

Je ne restai que huit jours à Berlin. De là, je me rendis à Hambourg (trente-huit milles allemands), où je descendis encore chez l'aimable famille Schulz. Mais je ne fis pas non plus un long séjour à Hambourg. Je voulais réserver mon temps pour la Hollande, qui m'était encore tout à fait inconnue. Aussi, dès le 14 juin au soir, je m'embarquai sur le vapeur *Stoomward*, capitaine C. Bruns, pour Amsterdam (trois cent douze lieues marines).

Ce fut la première traversée que je fis en Europe sur un vapeur hollandais, et sur celui-ci, comme sur ceux où j'étais montée dans l'Inde, dans mon second voyage autour du monde, on fut assez aimable non seulement pour me donner libre passage, mais encore pour me défrayer de tout. Que je voyagerais facilement si je trouvais la même générosité chez les compagnies de navigation à vapeur anglaises ! Malheureusement MM. les directeurs et agents anglais ont jusqu'ici montré bien plus de goût pour mes écus que pour mes voyages, et ils m'ont toujours laissé payer pour la plus petite comme pour la plus grande traversée.

CHAPITRE II

Arrivée en Hollande. – Amsterdam. – Architecture hollandaise. – Galeries de tableaux. – Établissement de M. Costa pour la taille des diamants. – La mer de Harlem. – Une vacherie hollandaise. – Utrecht. – Fête d'étudiants.

J'arrivai à Amsterdam le 16 juin à midi. Je trouvai dans le port même mon digne ami le colonel Steuerwald, qui m'attendait. Il y avait bien longtemps que j'avais fait sa connaissance en allant de Gothenbourg à Stockholm. Depuis, je l'avais rencontré à Batavia, et aujourd'hui je le revoyais dans son pays, où il me reçut de la manière la plus affectueuse et m'introduisit aussitôt dans sa famille.

Je restai en Hollande jusqu'au 2 juillet, et pendant ce temps j'eus l'occasion de visiter une grande partie de cet intéressant pays. Mais je passerai rapidement sur tout ce que j'y ai vu, car ce n'est pas le but de mon livre de faire une description détaillée de pays et de villes généralement connus.

Ce qui me frappa surtout à Amsterdam, ce fut l'architecture des maisons. Je la comparerais volontiers au style des anciennes villes allemandes, telles que Magdebourg. Habitées la plupart par une seule famille, les maisons sont très étroites, ont deux à quatre étages, et se terminent en toits à pignons pointus ou arrondis. Elles sont construites en briques, peintes d'un brun foncé, et quelquefois ornées d'arabesques. L'aspect d'une rue fait un effet singulier : les maisons, quoique bien alignées, ne s'élèvent pas verticalement. Dans quelques-unes, c'est la partie supérieure qui est en saillie ; dans d'autres, la partie inférieure ; enfin, dans d'autres c'est celle du milieu qui avance. La dévia-

tion de la ligne droite est souvent de près d'un demi-mètre. On serait tenté de croire que des maisons ainsi construites sont exposées à crouler facilement ; mais je lus de tous côtés des inscriptions attestant qu'elles ont plus d'un siècle, quelques-unes même plus de deux siècles d'existence. Un très grand inconvénient des maisons hollandaises, c'est que l'escalier est étroit et raide. Il faut être né en Hollande et habitué depuis son enfance à cette incommodité pour pouvoir la supporter, d'autant plus qu'en habitant une maison étroite et haute on est à tout instant forcé de monter et de descendre l'escalier. Il est bien entendu que les maisons des riches, les hôtels et les édifices publics, sont disposés plus commodément.

Je ne fus pas moins surprise de voir que, dans les maisons dont les rez-de-chaussée servent de boutiques, celles-ci occupent tout l'espace et rendent une entrée particulière impossible. La cuisinière avec son panier aux provisions, le porteur d'eau avec ses seaux, la dame de la maison comme les personnes qui viennent en visite, tout le monde passe par le magasin, qui est souvent fort beau et arrangé avec beaucoup de goût. Naturellement, la porte du magasin doit rester ouverte les dimanches et jours de fête comme les jours de la semaine.

Tous ces inconvénients proviennent du prix élevé des terrains. On sait avec quelle peine la plus grande partie de la Hollande a été conquise sur la mer, et combien les constructions sont coûteuses sur un sol qu'il faut d'abord créer pour ainsi dire avec de hauts pilotis. Ordinairement, la construction jusqu'au niveau du sol coûte presque autant que celle qui s'élève hors de terre.

Amsterdam est coupé d'innombrables canaux qui sont tous plus ou moins larges et sur lesquels sont jetés deux cent cinquante ponts. Cette ville pourrait être appelée à bon droit la Venise du Nord ; seulement il lui manque les palais de marbre, la vie mouvante du peuple, l'animation des gondoles sur les canaux, et les chants mélodieux des barcarolles. Mais Amsterdam se distingue de Venise par les belles et larges rues qui bordent les canaux et par la facilité que l'on a de pouvoir se rendre par-

tout en voiture. Beaucoup de rues sont garnies d'arbres magnifiques qui donnent à la ville un aspect frais et riant. Parmi les édifices publics, quelques-uns sont assez jolis, mais sans rien de remarquable, à l'exception du château royal, qui servait autrefois d'hôtel de ville. Il est construit dans un style grandiose et orné de belles sculptures.

Il me reste encore à citer deux particularités qui m'ont beaucoup frappée : la première, c'est que, dans une ville de deux cent mille habitants, il n'y a de fiacres ni dans les rues ni sur les places. Quand on veut sortir en voiture, il faut envoyer ou aller chez un loueur de voitures, et attendre qu'on ait attelé. La seconde particularité qui m'a surtout paru excessivement originale, c'est que beaucoup de gens vont en traîneau sur le pavé des rues au milieu de l'été. Ces traîneaux, ou voitures basses sans roues, appelés *Steepkoets*, servent particulièrement aux vieilles gens. C'est un mode de transport très lent, mais très commode.

Un grand et bel établissement est le jardin zoologique qui touche à la ville. Le nombre des animaux étrangers à l'Europe y est considérable, et il venait d'être augmenté de plusieurs girafes. Les oiseaux et les serpents sont richement représentés.

Le musée renferme une précieuse collection de coquilles marines et terrestres.

Quant aux galeries de tableaux, j'en visitai deux : celle dans le *Trippenhuis* et celle de M. van der Hoop (le mot van n'est pas un titre de noblesse ; tout Hollandais peut le mettre devant son nom). Les principaux tableaux que je vis sont le Garde-nuit et les Écuyers de Rembrandt ; le Repas de van der Helst ; la Fête de saint Nicolas de Steen ; et l'École éclairée à la lumière, de Dow.

Il y a encore dans les deux galeries beaucoup de chefs-d'œuvre des mêmes artistes et d'autres, tels que Ruysdael, Wouwermans et van Ostade.

La galerie van der Hoop se trouve dans l'Académie, à qui elle a été léguée par ce citoyen. L'Académie hésita longtemps à

accepter ce précieux legs, faute des moyens de payer les droits élevés de succession.

Une visite très curieuse est celle de l'établissement de M. Costa pour la taille des diamants, qui passe pour le plus remarquable qui existe. Les Hollandais, on le sait, n'ont encore été surpassés par aucune autre nation en Europe dans l'art de tailler le diamant, et ce n'est que dans l'Inde qu'ils ont trouvé leurs maîtres, comme le prouve le gros diamant que le Sultan possède, qui a été taillé dans l'Inde inférieure. Ce diamant, le plus gros que l'on connaisse au monde, bien qu'arrondi par le bas, n'en est pas moins taillé en rosettes d'égale grosseur, avec un art que les Hollandais eux-mêmes ne peuvent comprendre.

La grandeur de cet établissement est surprenante, quand on songe à la petitesse des objets qu'on y travaille ; il a plus de trente-quatre mètres de long et trois étages.

Voici les procédés suivis dans l'établissement. Le diamant brut arrive d'abord dans les mains des batteurs, d'où il passe dans celles des tailleurs et enfin dans celles des polisseurs. Le batteur enlève, au moyen d'un diamant aigu, les taches qui se trouvent dans la pierre ; il lime la pierre et en ôte ensuite la partie endommagée. Le tailleur donne à la pierre la forme voulue, en écartant de la même manière les angles et les aspérités. La poussière qui tombe dans ce travail est recueillie avec le plus grand soin, car elle est indispensable pour polir le diamant. Le polisseur se sert d'une boule de plomb enchâssée dans du buis et dont la partie libre est amollie au feu pour y faire entrer la pierre aussi profondément qu'il est nécessaire. La pierre est polie contre un disque d'acier sur lequel on a répandu un peu de poussière de diamant. Le grand art consiste à polir les arêtes et les rosettes d'une manière parfaitement égale, ce qui rehausse infiniment le feu et la beauté du diamant.

La machine à polir, mise en mouvement par la vapeur, tourne avec tant de rapidité que le disque ne semble pas du tout se mouvoir ; il fait deux mille tours à la minute. Le polissage fait beaucoup perdre. Le diamant de la couronne d'Angleterre le *Kohi-noor*, quand il fut poli pour la seconde fois, perdit un

quart de sa grosseur. La première opération faite pour polir ce beau diamant n'ayant pas réussi, le gouvernement anglais fit venir en 1852 un polisseur hollandais de l'établissement de M. Costa, pour polir la pierre suivant toutes les règles. L'ouvrier mit six mois à achever ce travail, et les frais nets, sans bénéfice pour le chef de l'établissement (M. Costa n'ayant rien voulu accepter), montèrent à quatre mille florins d'or, un peu plus de trois cent trente livres sterling.

L'établissement de M. Costa, dont celui-ci est seul propriétaire, occupe cent vingt-cinq ouvriers : cinq batteurs, trente tailleurs et quatre-vingt-dix polisseurs. Les ouvriers gagnent par semaine de trente à soixante-dix et quatre-vingts florins de Hollande.

Je visitai aussi, à Amsterdam, les raffineries de sucre de MM. Spakler, Vloten et Fetterode. On y raffine le sucre, comme je l'ai déjà vu dans d'autres pays, au moyen de machines à vapeur. Cette fabrique produit tous les ans à peu près cinq millions de kilogrammes (près de cent mille quintaux de Vienne). La plus grande fabrique de Hollande produit seize millions de kilogrammes, et le produit total s'élève à quatre-vingts millions.

Tout près d'Amsterdam est la célèbre mer de Harlem, dont le dessèchement est sans contredit une des entreprises les plus grandioses de notre siècle. Là où il y a peu d'années encore naviguaient de grands vaisseaux et où le pêcheur jetait ses filets, on voit aujourd'hui paître des milliers de vaches, s'étendre des champs et des prés fertiles, et s'élever même déjà çà et là quelques habitations isolées, qui deviendront bientôt des hameaux et des villages.

Le dessèchement du lac, dont la profondeur moyenne était de plus de quatre mètres, fut commencé en 1849 au mois de février, et, quatre ans après, cette œuvre gigantesque était achevée. On établit dans trois endroits différents des machines à vapeur de la force de quatre cents chevaux, dont chacune faisait jouer huit pompes six fois par minute et versait l'eau dans les canaux qui conduisaient à la mer. Les vingt-quatre pompes des

trois machines retiraient par minute vingt mille trois cent quarante seaux d'eau.

La superficie de terrain qu'on a gagnée est de trente et un mille acres (mesure autrichienne) ; les premières plantations datent de 1853.

M. Muyskens, qui eut la bonté de me montrer cette nouvelle merveille du monde, est propriétaire d'un joli domaine sur lequel il a fait, l'année dernière, la première récolte. Sa maison aussi était déjà terminée et construite avec beaucoup de goût.

Je vis chez lui, pour la première fois, jusqu'où le Hollandais pousse la passion de l'élève du bétail. La vacherie était, sans contredit, ce qu'il y avait de plus beau dans la maison. Il faut, il est vrai, reconnaître que la majeure partie de la Hollande se compose de grasses prairies et que, l'élève du bétail formant la principale richesse du pays, il est naturel qu'on donne tous les soins possibles à son développement. Pourtant, je ne me serais pas attendue qu'on poussât ces soins jusqu'à donner aux vaches des demeures plus propres et plus élégantes que beaucoup de gens aisés n'en possèdent dans les pays moins civilisés de l'Europe (sans parler des autres parties du monde). La vacherie occupait la plus grande portion du bâtiment ; ses fenêtres, d'une jolie forme ovale, étaient garnies de rideaux blancs retenus par des rubans de couleur. La porte d'entrée, vitrée du haut, était aussi ornée d'un rideau d'une blancheur éblouissante. L'intérieur formait une halle haute et aérée ; les stalles étaient juste assez larges pour que les pieds de derrière des bêtes vinssent toucher le bord d'un canal de trente-cinq centimètres de profondeur, dans lequel les excréments tombaient sans souiller la paille ou le sol. Au-dessus du canal, le long des stalles, il y a une corde à laquelle on attache les queues des vaches pour les empêcher de frapper autour d'elles et de se salir. Toutes ces dispositions me semblaient parfaites pour les yeux ; mais les pauvres bêtes, si elles avaient été consultées, auraient préféré, je crois, un peu moins de propreté et un peu plus de liberté.

Il y avait dans l'étable un espace séparé par une cloison d'un mètre de haut, garni d'un plancher et formant une petite

chambre proprette servant de demeure aux gens de la vacherie. Les laiteries, fromageries et autres offices étaient d'une propreté aussi incroyable que la vacherie. Les parois des vestibules, des escaliers, des cuisines et des offices sont presque dans chaque maison revêtues, jusqu'à une hauteur d'un mètre à un mètre et demi, de carreaux de porcelaine blanche ou de faïence verte, plus faciles à tenir propres que des murs enduits d'un badigeon blanc.

Chez M. Muyskens, je pris, pour la première fois depuis bien longtemps, du café avec du bon lait ; celui-ci était servi pur comme il venait de la vache. On devrait croire que, dans un pays comme la Hollande, où il y a tant de vaches, le bon lait se trouve en abondance, mais il est loin d'en être ainsi. À force de faire du beurre et du fromage, le Hollandais, comme le Suisse, ne se réserve même pas le lait nécessaire pour l'usage de la maison. Presque partout, même dans les maisons les plus aisées, je trouvai le café au lait assez mauvais.

Puisque je suis sur un chapitre si intéressant pour nous autres femmes, je ne puis m'empêcher de parler d'un usage qui est général en Hollande et que je ne citerai ni comme rentrant dans l'article propreté ni comme exemple à imiter. Dès qu'on a fini de prendre le café ou le thé, la dame ou la fille de la maison, ou toute autre femme de la maison se met à laver la vaisselle à table en présence de la société. Elle verse un peu d'eau chaude dans les tasses, les rince et les essuie simplement, et tout est dit.

M. Muyskens eut la complaisance de me conduire à travers tout le lac desséché jusqu'à une des trois machines qui pompent l'eau et dont, de temps en temps, l'une ou l'autre est mise en mouvement quand il s'est amassé trop d'eau de pluie. Nous arrivâmes juste au bon moment pour voir fonctionner les machines.

Ensuite nous allâmes à Harlem, où nous visitâmes le beau parc avec l'élégant château de plaisance du roi, ainsi qu'une partie de la ville. Dans cette dernière, mon attention fut attirée par une plaque ovale d'un demi-mètre de long placée au-dessus de la porte d'une maison et qui était recouverte d'une étoffe de soie

rose et de flots de dentelles. Cette plaque, me dit-on, indique qu'il y a dans la maison une accouchée. Si la plaque est surmontée d'une banderole de papier, ça signifie que l'enfant est de sexe féminin. Cet usage date des anciens temps et des époques de guerres, où la maison d'une accouchée était respectée par le soldat. Autrefois en honneur dans toute la Hollande, cette coutume s'est aujourd'hui perdue et ne s'observe plus qu'à Harlem.

Indépendamment du colonel Steuerwald, qui me témoigna le plus vif intérêt, je fus encore assez heureuse pour rencontrer en Hollande un autre ami tout dévoué, M. le résident van Rees, que les lecteurs de mon *Second voyage autour du monde* doivent se rappeler et dont j'avais fait la connaissance à Batavia. M. van Rees vivait à La Haye. À peine eut-il appris mon arrivée en Hollande qu'il vint à Amsterdam m'inviter à faire avec lui une petite tournée dans son pays.

Nous commençâmes par Utrecht (huit milles allemands). Il s'y célébrait justement une grande fête d'étudiants. C'est une fête commémorative de la fondation de l'université et qui a lieu tous les cinq ans. Elle dure toute une semaine et consiste en mascarades, concerts, bals, courses, festins et illuminations. Cette année, elle devait être excessivement brillante ; MM. les étudiants s'étaient, à la suite d'une brouille, divisés en deux camps : le parti aristocratique et le parti démocratique. Chaque parti avait réclamé une semaine pour lui seul, et chacun voulait surpasser l'autre.

Nous arrivâmes à Utrecht la semaine de la fête des aristocrates. L'affluence était si grande que nous ne trouvâmes dans aucun hôtel à nous loger. Heureusement, M. et Mme de Suermondt, amis de M. van Rees, nous reçurent chez eux avec la plus grande prévenance.

Dans l'après-midi, il y eut un magnifique cortège. Les étudiants portaient tous les plus superbes costumes ; on ne voyait partout que velours, satin, dentelles et plumes d'autruche. Les uns représentaient des scènes du seizième siècle ; les autres, des princes de Java, de l'Indoustan et du Bengale, escortés d'une suite brillante. Il y eut même une divinité indienne portée en

palanquin et accompagnée d'un chœur de musiciens malais. Des scènes entières furent représentées sur des chars d'une longueur excessive ; quelques-unes étaient vraiment curieuses. Ainsi on voyait une maison entière avec ses parois latérales enlevées. Deux époux étaient assis à une table ; la femme tenait sur ses genoux un enfant, tandis qu'un autre jouait à ses pieds ; le médecin et un ami de la maison étaient en visite ; on causait et on prenait le thé ; devant la maison, la servante écurait la vaisselle. Sur un autre char, il y avait un moulin à vent devant lequel un homme travaillait à son bateau et un autre raccommodait son filet.

Sur un troisième char on apercevait l'intérieur d'une chambre de paysan : on y faisait du beurre, on y tissait de la toile à voiles et on y tordait de la corde. Puis paraissait une chasse, les chasseurs avec les faucons sur le poing ; c'était vraiment beau à voir. Une musique militaire ouvrait la marche, et des troupes royales la fermaient.

Le soir, la ville fut magnifiquement illuminée avec des verres de couleur et des lanternes de papier suspendus en guirlandes le long des rues et des canaux. Les façades de beaucoup de maisons étaient richement illuminées, et les portails et les balustrades des ponts garnis de milliers de lampes. Bien des rues offraient un aspect vraiment féerique.

Vers minuit, le cortège rentra avec une masse innombrable de torches qui projetaient une lumière bleue et d'un pourpre foncé. La fête ne se termina que vers deux heures du matin.

La fête était très belle et très brillante, on ne peut le nier, mais beaucoup trop grandiose pour des étudiants. Ça passerait encore si elle avait lieu une fois par siècle ou tout au plus tous les cinquante ans ; elle ne devrait durer aussi qu'un jour ; mais, dans les conditions actuelles, elle ne saurait avoir un bon effet. Les jeunes gens sont certainement bien des semaines avant la fête beaucoup moins occupés de leurs études que de leurs costumes, des bals et des autres amusements. En outre, les frais sont si considérables que le riche peut seul les supporter facilement. L'étudiant sans fortune est contraint de s'abstenir ou de

faire des dettes. Parlez-moi de la simple fête burlesque des artistes à Munich ; elle ne causait pas grands frais, elle était gaie et amusante, elle ne dura qu'un jour, et elle divertit les spectateurs comme les acteurs autant, sinon plus, que cette brillante fête d'étudiants.

En outre, les illuminations qui ont lieu deux soirées de suite entraînent les habitants de la ville dans des dépenses qui ne doivent guère être agréables à beaucoup de pauvres bourgeois. Cependant, s'ils n'illuminaient pas, les étudiants casseraient probablement leurs vitres ou leur joueraient quelque mauvais tour.

Une autre chose que je ne trouvai pas non plus très convenable, c'est que les étudiants courent toute la semaine la ville dans leur costume, l'un en prince, l'autre en chevalier, etc.

La seconde fête à laquelle j'assistai se composait de courses à cheval et de quelques exercices équestres. À parler franchement, je m'attendais à quelque chose de mieux ; une course de bagues ou un carrousel, exécuté en costume par les étudiants, n'aurait pas coûté davantage (puisqu'ils avaient déjà les costumes et les chevaux) et aurait mieux répondu au magnifique programme. Cette occasion me permit d'observer combien il est difficile de faire sortir le Hollandais de son flegme. Un certain M. Loisset amena un beau cheval admirablement dressé et lui fit faire les exercices les plus difficiles, qui assurément, devant tout autre public, auraient provoqué les plus bruyants applaudissements. À ma grande surprise, tout le monde resta froid comme glace, et M. Loisset quitta le cirque avec son cheval sans avoir reçu la moindre marque de satisfaction.

La ville d'Utrecht est entourée de très jolis bosquets et de jardins disposés en parcs, mais il manque ici, comme partout ailleurs en Hollande, des collines et des montagnes.

Elle offre peu de curiosités. En fait d'églises, je ne visitai que la cathédrale protestante, dont l'extérieur imposant me séduisit. Malheureusement, je trouvai l'intérieur défiguré d'une manière inconcevable. Comme l'église est très grande et que les auditeurs ne pouvaient pas bien entendre les sermons, on avait

élevé un grand échafaudage en bois qui était comme une église dans l'église. L'impression et l'effet que produirait cet édifice vraiment beau sont ainsi tout à fait perdus par cette horrible construction en planches qui occupe plus de la moitié de l'intérieur.

Notre aimable hôte, M. de Suermondt, ne voulut pas nous laisser partir de suite. Nous accédâmes avec plaisir à sa cordiale invitation, et nous prolongeâmes notre séjour quelque temps. Les premiers jours furent consacrés à la ville et aux fêtes. Dans l'intervalle, je trouvai par-ci par-là un instant pour visiter la superbe galerie de tableaux de M. Suermondt, qu'il ouvre généreusement aux étrangers.

Nous visitâmes aussi la promenade favorite des habitants d'Utrecht, le village de Zeijst, à deux milles allemands de la ville. La route qui y conduit est charmante ; comme presque toutes les grandes routes de la Hollande, elle est pavée en briques ; elle passe devant d'élégantes villas et de beaux jardins ; dans beaucoup d'endroits, elle est bordée d'arbres énormes et gigantesques comme j'en ai encore peu vu. Les tilleuls, les chênes et les buis atteignent en Hollande une hauteur et un diamètre qu'ils n'ont peut-être dans aucun autre pays.

Zeijst est le siège d'une communauté de frères moraves.

CHAPITRE III

Saardam. – Le petit village de Broek et son excessive propreté. – Singulière coiffure. – La Haye. – Peintures célèbres. – Leyde. – Rotterdam. – Départ de Hollande.

À mon retour d'Utrecht à Amsterdam, M. van Rees me conduisit à Saardam et à Broek, partie que l'on peut faire en voiture dans un seul jour.

C'est à Saardam, comme on sait, que Pierre le Grand a travaillé plusieurs mois comme charpentier pour y apprendre la construction des vaisseaux. On montre encore la maison en bois habitée autrefois par le czar. Elle est restée telle qu'elle était alors ; elle se compose de deux petites chambres fort simples, avec des tables et des chaises de bois. Pour la garantir contre les intempéries des saisons, on l'a surmontée d'une halle en maçonnerie qu'en hiver on revêt de tous côtés de cloisons en planches. La petite ville de Saardam, qui a treize mille habitants, est très propre et très gaie ; les maisons sont presque toutes entourées de jardins.

Un endroit non moins célèbre que Saardam est le petit village de Broek. Il se distingue surtout par sa grande propreté, ce qui veut beaucoup dire dans un pays où les rues des villes sont d'ordinaire plus propres que ne l'est dans bien des pays l'intérieur des maisons. Certainement je m'attendais à voir quelque chose d'extraordinaire, mais néanmoins je suis obligée d'avouer que la réalité dépassa de beaucoup mon attente. Mes

lecteurs me pardonneront si j'entre dans une description assez détaillée de ce petit endroit.

Les maisons sont généralement construites en bois et peintes à l'huile ; les toits sont couverts de tuiles vernissées, les fenêtres ornées de beaux rideaux ; les serrures et les boutons des portes sont aussi polis et luisants que si l'on venait de les poser. Toutes les maisons sont entourées de petits jardins, et chacune a trois portes, mais dont l'une ne s'ouvre que dans les circonstances les plus solennelles : quand deux fiancés se rendent à l'église pour la bénédiction nuptiale, quand l'enfant est porté au baptême, et quand l'homme échange sa demeure terrestre contre un autre monde. Cette singulière coutume ne règne que dans ce seul village. Quant aux deux autres portes, l'une sert à l'usage ordinaire des gens de la maison, l'autre conduit aux étables, qui occupent une partie du bâtiment.

Les rues sont assez étroites et bordées de palissades en bois ; derrière les maisons est un espace réservé pour ramener le bétail et rentrer le foin. Les rues sont si bien lavées et balayées que, bien qu'elles soient toutes bordées d'arbres, on ne voit pas la moindre feuille par terre. Je crois que, en dehors des vaches et des bœufs, ces gens ne veulent avoir aucun bétail, pour que les rues ne soient pas salies. C'est ce que j'appelle pousser la propreté un peu trop loin !

Nous entrâmes dans quelques maisons ; les chambres étaient décorées et ornées avec la plus grande élégance, les parquets couverts de tapis ou de nattes, et les meubles si polis et si brillants qu'ils avaient l'air tout neufs, quoiqu'à en juger par leur forme ils dataient pour le moins du siècle dernier. Tout décelait l'aisance ; partout il y avait de riches armoires, dont les glaces laissaient voir des objets de luxe, surtout de belles porcelaines, la plupart de la Chine et du Japon. On ne voyait pas de lits ; chaque chambre est munie de sortes d'armoires ou de bahuts qui tiennent lieu de lits. Partout il y a de grandes provisions de linge et de literie. Le plancher des appartements n'est jamais foulé par les souliers. Le paysan hollandais, comme les Orientaux, laisse ses souliers devant la porte. Il est vrai qu'il n'a pas

beaucoup de peine à les mettre et à les quitter ; comme ils sont en bois, il n'a pour s'en défaire qu'à les laisser tomber de son pied. Pourtant il porte aussi d'autres chaussures le dimanche ou en visite ; car il ne se sert de sabots que quand il vaque à ses travaux.

Quant aux étables, elles étaient encore beaucoup plus belles que celles que j'avais vues chez M. Muyskens, sur le sol desséché de la mer de Harlem. Elles se composent de longues et belles halles couvertes, reposant sur des piliers en bois. Une étable ne remplit réellement qu'à moitié l'office d'étable, car les animaux ne l'habitent que pendant l'hiver. Le 1er mai, on mène le bétail dans les prés, il y reste jusqu'au 1er novembre, et pendant ce temps l'étable sert au paysan comme d'habitation d'été. La halle est divisée, par des cloisons de plus d'un mètre de haut, en plusieurs pièces dans lesquelles la famille se tient toute la journée ; l'habitation proprement dite ne lui sert que pour y coucher. Les parois et les piliers de la halle sont richement décorés de belle porcelaine, d'assiettes, de plats et de canettes ; il y a même jusqu'à des tableaux. Les ustensiles pour le beurre et le fromage sont rangés avec le plus grand ordre dans différents compartiments. Tout brille et reluit, tout est propre et clair comme si l'on ne s'en était jamais servi. Nulle part on ne voit un grain de poussière, nulle part la moindre tache.

Le jour de notre visite à Broek étant un dimanche, les habitants se trouvaient encore à l'église. Nous y allâmes pour les voir dans leurs habits de fête. Les hommes n'avaient rien de remarquable dans leur costume, mais ils étaient tous en général mis avec beaucoup de propreté et d'élégance. Les femmes, au contraire, portaient cette malheureuse coiffure que l'on trouve dans toute la Hollande du nord et qui ne se sert qu'à priver les femmes de leur plus belle parure, en cachant entièrement les cheveux.

Cette coiffure, sans doute inventée jadis par quelque grande dame qui avait perdu ses cheveux, mérite en tout cas une description détaillée. Elle se compose d'abord d'un cercle d'or qui fait tout le tour de la tête ; par devant, sur le front, il

peut avoir trois centimètres de large ; par derrière il en a plus de cinq. Ce cercle est ensuite surmonté d'une coiffe blanche descendant très bas sur le front et garnie de dentelles largement plissées. Par derrière, un large bavolet en dentelles tombe sur les épaules. Sur les tempes pendent des plaques d'or artistement travaillées, de deux à trois centimètres de long, qui me firent l'effet, qu'on me pardonne la comparaison, des œillères que portent les chevaux, et d'où pendent, au-dessus des yeux, trois petits glands de soie. Cette coiffure manque vraiment tout à fait de goût ; son seul avantage est de n'être soumise à aucun caprice de la mode. Elle revient d'ordinaire à soixante ou quatre-vingts florins de Hollande ; aux riches qui y attachent des perles et des pierres fines, elle coûte plusieurs centaines de florins ; mais elle se transmet de génération en génération jusqu'aux arrière-neveux.

Beaucoup de femmes, pour sortir, mettent encore par-dessus ce charmant bonnet une haute coiffe en paille, avec un large rebord d'étoffe noire relevé par devant et par derrière. Elles appellent cela un chapeau. Ce qui me surprend le plus, c'est que des demoiselles et des dames à qui la nature a donné de très beaux cheveux se soumettent à cette mode ridicule. Ce ne doit nécessairement pas être par coquetterie.

Le reste du costume des femmes n'offre rien de particulier. Le dimanche, elles portent généralement des robes en mérinos noir. Le beau monde s'habille comme partout. J'ai même vu plus d'une bourgeoise rendre hommage à la mode en mettant un chapeau moderne par-dessus son bonnet hollandais.

Le lendemain, M. van Rees, mon cicerone infatigable, me conduisit à La Haye dans sa famille.

La Haye (quatre-vingt mille habitants) n'a pas l'air aussi antique qu'Amsterdam et est beaucoup plus propre, ce qui vient particulièrement de ce que La Haye est moins une ville de fabrique et de commerce que ne l'est Amsterdam. Elle est coupée, comme toutes les villes de Hollande, par de nombreux canaux. La Haye est le siège du gouvernement, de la cour et des ambassadeurs étrangers. Le roi possède quelques palais, mais ils res-

semblent à de beaux hôtels particuliers et ne se distinguent ni par leur grandeur ni par leur architecture. L'ancien château servant autrefois de résidence, également situé dans la ville, forme une citadelle, construite sur un rempart assez bas et entourée de fossés pleins d'eau. Ses sombres portes, sa tour, et surtout la couleur rouge brun foncé dont il est tout entier recouvert, lui donnent un grand air d'antiquité.

Quant aux églises, il n'y a pas grand'chose à en dire. La cathédrale est un très beau monument, mais défiguré par les nombreuses petites maisons construites alentour.

La galerie de tableaux, portant le nom de musée, doit particulièrement sa célébrité à deux tableaux qu'on compte parmi les principaux chefs-d'œuvre de l'école flamande : un groupe d'animaux de grandeur naturelle par Paul Potter, et *la Leçon d'anatomie* par Rembrandt.

Le groupe d'animaux est peint avec un naturel, une chaleur et une vigueur de pinceau dont rien n'approche ; le taureau, la vache, les brebis, le pasteur ressortent avec tant de vie, qu'en regardant le tableau quelque temps on est étonné de voir tout rester tranquille et ne pas se mettre en mouvement.

La Leçon d'anatomie est un tableau non moins distingué dans son genre, seulement le sujet me parut moins agréable. Le chirurgien dissèque un cadavre. Il vient d'ouvrir la main et le bras assez avant pour qu'on voie le système des nerfs et des veines, et il est en train de l'expliquer à l'auditoire qui l'entoure. Le sang-froid du chirurgien, pour qui naturellement cette occupation n'est pas nouvelle, l'attention des auditeurs, attachés exclusivement les uns aux paroles du chirurgien, et les autres aux parties disséquées, sont rendus avec une vérité indescriptible ; autant que j'en puis juger, c'est le tableau le plus parfait du grand peintre.

Indépendamment de ces chefs-d'œuvre, le musée possède encore beaucoup de superbes tableaux de Steen d'Ostade, de Rubens et d'autres.

Il est intéressant de visiter le bazar de M. de Boer. J'ai vu des établissements analogues dans d'autres grandes villes, mais

il n'en est aucun qu'on puisse comparer à celui-ci. Le nombre des objets est infini, et ils sont rangés avec beaucoup d'art et de goût dans des salles spacieuses. Il y a surtout un grand choix des produits de la Chine et du Japon. Et, pour que les beautés de l'art ne fassent pas tout à fait oublier la nature, les salles sont entourées de belles serres qui, avec leurs palmiers et leurs pisangs, avec leurs cannes à sucre et leurs caféiers, rappellent au Hollandais revenu de l'Inde l'Eldorado qu'il a quitté. Enfin ce qu'on ne trouve malheureusement pas toujours dans les établissements de ce genre, chez M. de Boer, tout le monde, qu'on soit chaland ou visiteur, est traité avec la plus grande politesse.

La capitale de la Hollande possède un parc d'une merveilleuse beauté, le *Boosch de La Haye*, dont la luxuriante fraîcheur, les arbres et les prés magnifiques me rappelèrent tout à fait les parcs d'Angleterre. Ce qui est charmant encore, c'est la route de La Haye à Scheveningen (quatre kilomètres). Scheveningen est un petit port habité par des pêcheurs, où beaucoup de gens de la ville vont en été pour prendre des bains de mer. La lame, dit-on, y a plus d'action qu'ailleurs. Des allées très ombragées pour les piétons, les cavaliers et les voitures conduisent jusqu'à l'entrée du petit village ; les rayons du soleil ne pénètrent pas à travers l'épais feuillage, et dans les plus chaudes journées d'été on y trouve de la fraîcheur et de l'air. Malheureusement, il n'y a guère dans le pays beaucoup de jours de véritable été, et le soleil ne s'y fait pas sentir longtemps. Je me trouvais en Hollande au mois de juin, et ce n'est tout au plus qu'au milieu du jour que j'étais forcée de quitter mon lourd manteau. Le thermomètre ne marquait le soir que six ou huit degrés Réaumur, et la nuit il devait encore descendre de quelques degrés. Il est vrai qu'on me dit que cette année était exceptionnellement froide et désagréable. Il soufflait aussi d'une manière continuelle de violents vents du nord.

De La Haye je fis de petites excursions à Leyde (vingt-deux kilomètres) et à Rotterdam (vingt-huit kilomètres).

Leyde est excessivement ennuyeux. Dans les rues les plus animées, on peut compter sans peine les piétons, et on n'est que

rarement forcé de se ranger pour laisser passer une voiture. La ville possède en échange de grands trésors artistiques.

Les musées de Leyde sont réputés les plus riches du monde, surtout en squelettes d'animaux (poissons et reptiles), aussi bien qu'en crânes humains. Le musée d'antiquités renferme beaucoup de papyrus égyptiens, de momies et d'idoles de l'Égypte et de l'Inde. MM. Leemann et Schlegel, directeurs de ces musées, eurent la complaisance de nous servir eux-mêmes de guides. Malheureusement, notre temps trop limité ne nous permit qu'un examen rapide.

Les musées sont séparés, parce qu'on n'a pas pu, me dit-on, trouver un édifice qui renfermât des salles assez grandes et assez nombreuses. Les bâtiments dans lesquels ils sont placés actuellement sont des maisons tout à fait ordinaires.

Le musée japonais, une des plus riches collections des produits de l'art et de la nature au Japon, est la propriété particulière de M. le docteur Siebold.

Si Leyde ne me plut guère comme ville, je n'en goûtai que davantage Rotterdam, et, s'il me fallait choisir une des villes de Hollande pour ma résidence, c'est Rotterdam que je choisirais sans hésiter. La plus grande animation règne dans cette riche cité commerçante, surtout sur les canaux, qui sont plus larges et plus profonds que dans les autres villes, et sur lesquels les grands trois-mâts se meuvent aussi facilement que les plus petits bateaux.

Peu de villes offrent un spectacle comparable à celui de Rotterdam. Je demeurais des heures entières à la fenêtre sans me lasser. D'un côté, c'était un superbe vaisseau qui mettait à la voile pour les Indes orientales ; de l'autre, un navire qui revenait d'un voyage de long cours et dont les matelots agitaient gaiement leurs chapeaux en l'air et envoyaient de joyeux saluts à leurs femmes, à leurs amis, qui, déjà instruits de leur arrivée, les attendaient avec impatience sur le bord du canal. Ici, on sortait du fond d'un navire de lourdes caisses de sucre et des sacs de café qu'on transportait dans des magasins. Là, on chargeait un autre vaisseau de produits indigènes. Des vapeurs de toutes

formes et de toutes grandeurs passaient à tout instant, avec leur panache de fumée, et des centaines de barques se mouvaient au milieu d'eux de tous côtés. Ce spectacle, vu de ma fenêtre, me semblait si extraordinaire et si merveilleux, que je croyais rêver et que je ne pouvais pas croire à sa réalité.

Rotterdam a aussi beaucoup de grandes et belles maisons, parmi lesquelles on distingue surtout les nouvelles constructions avec des terrasses en guise de toits. Une des plus belles rues aboutit au parc qui, sans être aussi grand que le *Boosch* de La Haye, est très bien disposé.

À Rotterdam, je pris congé de mon digne ami et protecteur, M. van Rees. Il poussait la bonté jusqu'à vouloir me conduire par toute la Hollande jusque dans la Gueldre et la Frise. Mais il aurait été plus qu'indiscret de ma part d'accepter une offre semblable. Je prétextai que le moment était venu de commencer mon nouveau voyage, et qu'il me fallait aller à Londres pour faire les préparatifs nécessaires.

Mon séjour en Hollande n'avait donc pas été de longue durée ; en tout, j'y étais restée environ quinze jours. J'avais vu assez de choses intéressantes, parmi lesquelles il ne faut pas compter les beautés de la nature. Elles sont rares en Hollande. Une grande partie du sol, comme on sait, a été conquise sur la mer et n'offre, par conséquent, qu'une plaine continue, à peine interrompue de loin en loin par des dunes de sept à dix mètres de haut. Ce n'est que dans la Gueldre et la Frise que les dunes, dit-on, atteignent parfois une hauteur de dix-sept à trente-trois mètres. Aussi la vue est-elle partout assez uniforme : ce sont toujours de vertes prairies avec des troupeaux qui paissent ; quelques champs assez rares, de jolis bosquets, de grands et gros arbres, des fermes et des villages assez coquets. Sans doute, c'est un aspect agréable ; mais, quand on l'a constamment devant les yeux, on finit par se lasser de sa monotonie et on aspire à voir des montagnes ou au moins une petite chaîne de collines.

Ce qui frappe surtout le voyageur en Hollande, c'est le nombre infini de canaux de toutes grandeurs qui coupent le pays et les villes en tous sens. Chaque coin de terre, chaque pré

est pour ainsi dire un îlot, car de toutes parts il est entouré par des canaux qui ont de soixante-dix centimètres à un mètre de large.

La partie de la Hollande que j'ai visitée se compose surtout de marécages. Aussi loin que portait ma vue, je ne découvrais que des prés couverts des plus beaux troupeaux.

C'est la principale richesse du pays. On compte en Hollande à peu près un million cent trente mille têtes de bétail : vaches, bœufs et veaux, sur une population de trois millions deux cent mille habitants, proportion qu'on ne trouve dans aucun autre pays. Il ne faut donc pas s'étonner que la Hollande fournisse de beurre et de fromage la moitié du monde.

Le sol semble être excellent. Les grasses prairies, les blés aux lourds épis et les arbres au tronc élancé et vigoureux le prouvent assez. La Hollande, certainement, est un pays fertile, je n'en disconviens pas, mais je ne saurais l'appeler un beau pays.

CHAPITRE IV

Londres. – Paris. – Séance de la Société géographique. – Nouvelles de Madagascar. – La vie de Paris. – Curiosités. – Histoire de meurtre. – Versailles. – Saint-Cloud. – Célébration du dimanche.

Le 2 juillet, je quittai Rotterdam et m'embarquai pour Londres (trajet de cent cinquante lieues marines, qui se fait en vingt heures), sur un vapeur appartenant à MM. Smith et Ers. Ce fut la première compagnie anglaise qui ne voulût pas me laisser payer. J'avais déjà pris ma place ; mais, dès que M. Smith apprit mon nom, il me rendit de la manière la plus obligeante le prix de mon passage.

À Londres, je restai environ un mois chez mon respectable ami M. Waterhouse, un des directeurs du musée britannique.

Le 1er août, je me rendis à Paris. Comme le principal but de mon voyage était l'île de Madagascar, avec laquelle le gouvernement français entretient seul quelques rapports, il me fallait aller à Paris chercher des informations plus précises sur ce pays passablement inconnu ; cette nécessité, je l'avoue, était loin de m'être désagréable ; car, quelque incroyable que ce puisse paraître à plus d'un de mes lecteurs, moi, qui avais tant couru le monde depuis des années, je n'avais pas encore visité cette capitale.

J'arrivai le 2 août au matin à Paris, et dès le jour même je commençai mes courses. Mon heureuse étoile voulut que ma

première visite fût pour le président de la Société de géographie, M. Jomard, et que le même jour la Société tînt sa dernière séance d'été.

M. le professeur Charles Ritter, de Berlin, m'avait donné une très chaude lettre de recommandation pour M. Jomard. Celui-ci m'accueillit de la manière la plus aimable et m'engagea à assister à la séance, dans laquelle m'introduisit le célèbre géographe M. Malte-Brun. On m'assigna une place un peu loin du bureau. Dès le commencement de la séance, le président prononça un discours par lequel il me présenta à la Société, rappela en peu de mots mes voyages, et termina par la proposition de me recevoir membre honoraire. Tous les membres présents levèrent les mains, et ma réception fut votée à l'unanimité.

On peut se figurer ma surprise et ma joie d'une telle distinction, à laquelle je n'étais nullement préparée ; ma joie fut d'autant plus grande, que mon ancien professeur de géographie et d'histoire était aussi, depuis 1829, membre correspondant de cette Société. (Voy. Gräffer, *Encyclopédie nationale d'Autriche* : Emil, p. 49.) Le président se leva alors pour venir me chercher et me conduisit au bureau, près duquel je pris place, au milieu des acclamations de toute l'assemblée.

Je consultai aussitôt, séance tenante, MM. les membres de la Société sur mon projet de voyage à Madagascar. Mais tous furent d'avis que, dans les circonstances actuelles, il n'y fallait pas songer. J'avais déjà, pendant mon séjour en Hollande, appris par les relations des journaux que le gouvernement français devait envoyer une escadre à Madagascar et qu'on s'attendait à une guerre sérieuse. On me mit alors au courant de l'état des choses. Les Français possèdent depuis des siècles la petite île Sainte-Marie, située sur la côte de Madagascar. Sous le feu roi Radama, ils parvinrent à faire l'acquisition, à Madagascar même, d'un district dans la baie de Vanatobé.

Il y a, dans ce district, une riche mine de houille, dans laquelle une maison de commerce française de Maurice occupait cent quatre-vingts ouvriers de couleur (Indiens, nègres et autres), placés sous la direction de trois blancs. À la mort du roi

Radama, quand la reine Ranavola arriva au pouvoir, elle fit ordonner à ces gens d'évacuer le district. Ceux-ci refusèrent d'obtempérer à cet ordre, car ils regardaient la place comme appartenant au gouvernement français. La reine envoya alors deux mille soldats, qui attaquèrent ces malheureux à l'improviste, tuèrent deux des blancs et cent hommes de couleur, emmenèrent les autres avec eux et les vendirent comme esclaves. Le gouvernement français demanda naturellement satisfaction ; mais il ne devait guère compter l'obtenir sans recourir à la force des armes. Aussi s'attendait-on, comme je viens de le dire, à une guerre sérieuse.

Partout où je pris des informations, on me confirma ces nouvelles ; je me vis donc forcée, sinon de renoncer à mon voyage, du moins d'en différer l'exécution. J'emportai néanmoins, pour toute éventualité, une lettre de recommandation que me donna l'amirauté française pour ses stations d'au-delà des mers. On me demanda si je ne voulais pas attendre le retour de l'Empereur, alors aux eaux, pour lui être présentée. Mais cela m'eût retenue trop longtemps, et je quittai Paris presque aussi peu avancée qu'en y arrivant.

Le peu de jours que je passai dans cette grande ville, je les employai de mon mieux pour avoir au moins un aperçu de ses innombrables curiosités. On pense bien que je n'ai nulle envie d'en donner une description détaillée. Avec la fureur de voyages qui règne en ce siècle, avec la facilité qu'on a, du moins en Europe, de faire des centaines de lieues en peu de jours, il y a peut-être bien peu de nos lecteurs qui n'aient été eux-mêmes à Paris, et ceux qui n'ont pas vu cette capitale du monde la connaissent certainement, par les livres, aussi bien que moi. Je ne peindrai donc qu'en peu de mots les impressions que j'en ai emportées.

Londres et Paris diffèrent à peu près entre eux, comme le caractère de l'Anglais diffère de celui du Français. Il règne dans les deux villes beaucoup de mouvement et d'animation ; mais on reconnaît, au premier coup d'œil, qu'à Paris ce mouvement n'est pas, comme à Londres, exclusivement celui des affaires. On n'y voit point de ces figures graves et raides, à la démarche

précipitée, qui vont droit leur chemin et sans s'inquiéter de ce qui se passe autour d'elles, et qui regarderaient toute minute de retard comme une perte irréparable ; à Paris, au contraire, la flânerie est à l'ordre du jour, et l'homme d'affaires, pressé même, trouve le temps de saluer les amis qu'il rencontre, d'échanger avec eux quelques paroles, de s'arrêter quelques minutes devant un magasin et d'en examiner les marchandises étalées avec un goût vraiment surprenant.

Les maisons même n'ont pas, à Paris, un aspect aussi sévère qu'à Londres. Elles sont hautes (habitées souvent par une trentaine de familles) et ne sont pas noircies par la fumée du charbon de terre. Les portes cochères sont d'ordinaire toutes ouvertes et laissent voir des cours bien tenues, souvent même ornées de fleurs, ce qui, en tout cas, fait une impression plus agréable qu'à Londres, où les portes sont toutes aussi hermétiquement fermées que si les maisons n'étaient pas habitées.

Mais c'est le soir surtout que la différence est la plus frappante, c'est alors que se montre le besoin de mouvement et toute la soif de plaisirs du Parisien : toutes les rues, toutes les places, tous les lieux de divertissement sont encombrés de monde, et l'Anglais, habitué à passer les soirées dans le cercle de sa famille, sept à huit mois de l'année devant sa cheminée, les autres dans le jardinet de son cottage, doit croire, quand il voit pour la première fois, le soir, toute la foule dans les rues de Paris, que c'est un jour de fête populaire.

L'endroit le plus animé est les boulevards. Par une belle soirée d'été, avec leurs magnifiques cafés et leurs splendides magasins grands ouverts, avec leurs milliers de becs de gaz qui répandent autant de clarté qu'en plein jour, avec les milliers de voitures qui se croisent, avec la foule compacte de personnes qui vont et viennent sur les larges trottoirs, ou qui sont assises à des tables élégantes devant les cafés, ils offrent le coup d'œil le plus magnifique qu'on puisse se représenter.

Les Champs-Élysées ne sont pas un endroit moins agréable. Seulement ils ne répondent plus guère à leur nom, excepté le court espace de la place de la Concorde au Rond-Point ; les

arbres et les parterres disparaissent de plus en plus, pour faire place à de belles maisons et à de superbes hôtels. À l'extrémité des Champs-Élysées s'élève un des plus beaux monuments de l'architecture moderne : l'arc de l'Étoile, le colossal arc de triomphe que Napoléon le Grand fit ériger dans le style de l'arc de triomphe de Septime-Sévère, et sur lequel ses principales victoires ont été immortalisées par de magnifiques sculptures.

Une large avenue, qui dans peu de temps sera sans doute aussi garnie de belles maisons, conduit des Champs-Élysées au bois de Boulogne. Ce bois est si célèbre que je m'attendais à voir un bois avec de grands et gros arbres, à peu près dans le genre du Prater à Vienne ou du Tiergarten à Berlin. Mais malgré son âge le bois ne s'est pas transformé en forêt[1] ; les arbres sont restés petits et rabougris, et ce n'est qu'à grand'peine qu'on découvre par-ci par-là une petite place ombragée. C'est à l'empereur actuel, Napoléon III, que l'on doit la transformation du bois et surtout l'établissement des grandes pièces d'eau. Puisque cet homme est si heureux dans tout ce qu'il entreprend, il réussira peut-être aussi à faire grandir les arbres.

Le jardin des Tuileries n'est pas très grand, mais il possède par compensation beaucoup de vieux arbres vénérables. Ici, comme dans tous les endroits publics de Paris, on trouve des chaises en grande quantité, mais il faut les payer ; on donne deux sous par chaise, qu'on la garde cinq minutes ou une demi-journée.

Entre les Champs-Élysées et le jardin des Tuileries se trouve la place de la Concorde, une des plus belles de l'Europe. Elle s'est appelée autrefois place Louis XV, et c'est sur cette place qu'en 1792, 1793 et 1794 la guillotine joua un si grand rôle et que Louis XVI, Marie-Antoinette, Joseph Égalité, Marie-Hélène de France, Robespierre et tant d'autres tombèrent sous la hache révolutionnaire. Aujourd'hui, cette place est ornée de deux belles fontaines, et au lieu de la guillotine s'y dresse le

---

[1] L'auteur semble ignorer qu'en 1815 les alliés, bivaquant au bois de Boulogne, coupèrent les beaux arbres pour faire du feu.
(*Note du traducteur*.)

grand obélisque de Louqsor. Cet obélisque, haut de vingt-cinq mètres et qui pèse cinq cent mille livres, est formé d'un seul bloc, et il a été élevé quinze cent cinquante ans avant Jésus-Christ devant le temple de Thèbes, dans la haute Egypte. Mehemed-Ali en ayant fait cadeau au gouvernement français, Louis-Philippe fit construire à Toulon, pour le transporter, un vaisseau tout particulier, qui pût remonter le Nil jusqu'à Louqsor, près de Thèbes. Huit cents hommes furent occupés durant trois mois à porter l'obélisque du temple au vaisseau. Il arriva à Paris au mois de décembre 1833, mais ce n'est qu'au mois d'octobre 1836 que son érection se trouva terminée. Les frais de transport et d'érection ont coûté deux millions de francs.

Le palais des Tuileries a été, dans ces derniers temps, réuni au Louvre. Tous deux forment aujourd'hui un édifice unique, sans contredit le plus grandiose qui existe en Europe. Il n'y a que peu d'années encore que des maisons d'une structure irrégulière séparaient ces deux palais. Le quartier qui les entourait passait pour un des plus sales et des plus populeux. Déjà Louis-Philippe avait eu l'intention de faire abattre toutes ces masures et de joindre le Louvre aux Tuileries ; mais il fallait pour cela des millions, et des rois constitutionnels ne peuvent pas disposer à leur gré des deniers de l'État. Napoléon s'est mis plus à l'aise ; le Sénat et le Corps législatif sont bien plus accommodants que ne l'étaient les Chambres des pairs et des députés, et s'estiment heureux d'accomplir les désirs de leur souverain.

Les curiosités de tout genre : tableaux, antiquités, modèles de forts, de vaisseaux et autres, sont réunies en si grand nombre dans les deux palais, que l'on pourrait errer des semaines entières dans le labyrinthe des salles et des galeries sans s'apercevoir de la fuite du temps. Une des plus grandes salles est consacrée presque exclusivement à Napoléon Ier. On y voit son lit de camp, son bureau, son fauteuil, ses costumes de cérémonie, ses uniformes et ses chapeaux ; beaucoup de clefs d'or des villes et des forteresses prises, des selles turques et arabes. Les gens qui ont en vénération le César des temps modernes attachent surtout un grand prix au mouchoir qui a servi à essuyer sur son front, à

Sainte-Hélène, la sueur de l'agonie. Le Musée ne conserve rien des autres membres de la famille Napoléon ; je n'y vis qu'une pièce d'un vêtement du duc de Reichstadt.

Le jardin du Luxembourg, situé sur la rive gauche de la Seine, est disposé avec beaucoup de goût. Le palais, d'un style sévère, renferme une belle galerie de tableaux, qui sont tous d'artistes contemporains. Les salons et les appartements ont été décorés avec beaucoup d'art et de magnificence.

Quant aux églises, je n'en ai visité qu'un petit nombre. Notre-Dame se distingue, comme on sait, par la pureté de son style gothique. L'église Saint-Étienne du Mont est une des plus anciennes de Paris. Elle possède le tombeau de sainte Geneviève, placé non loin du maître-autel dans une jolie chapelle construite dans le style byzantin. Dans l'église Saint-Sulpice, la façade à double rang de colonnes avec une galerie mérite d'être citée. Au fond de cette église, dans une espèce de niche, on voit une statue de marbre de la Vierge avec l'enfant Jésus debout sur le globe. Un plafond en coupole, contenant une belle ascension du Christ, s'élève au-dessus de ce sanctuaire. La statue est d'un très beau travail et l'effet de lumière magique. L'ensemble produit une impression indescriptible. Je dois avouer que la religion catholique romaine a beaucoup de mise en scène et de poésie, ce qui lui donne naturellement, auprès des masses faciles à impressionner, une grande supériorité sur la simplicité un peu sèche de la religion protestante. Il est fâcheux seulement qu'il se soit introduit partout des abus plus ou moins choquants qui altèrent beaucoup la poésie s'ils ne la détruisent pas entièrement. C'est ainsi que dans les églises françaises on a l'affreuse coutume de payer pour les chaises. On n'y voit que peu ou point de bancs, tandis que les parois latérales sont garnies de chaises entassées. Quand on ne payerait qu'un sou par chaise, à la fin de l'année tous ces sous doivent faire une somme assez ronde qui doit fort réjouir les respectables serviteurs de l'Eglise ; mais il est certain que cette quête trouble au dernier point le recueillement des fidèles. À tout instant, le loueur de chaises va et vient ; tantôt c'est une chaise qu'il apporte, tantôt une qu'il em-

porte ; ici il demande de l'argent, là il cause avec une de ses pratiques habituelles. Est-ce que la pensée seule d'être obligé de payer dans un temple de Dieu pour avoir le droit de s'y asseoir ne doit pas être assez pour détruire toute dévotion et toute poésie ?

Le Panthéon est construit dans le style grec ; l'intérieur a la forme de croix. Cette église contient les tombeaux de plusieurs célébrités de la France, mais ceux de J.-J. Rousseau et Voltaire furent pour moi les plus intéressants.

L'hôtel des Invalides est un établissement grandiose renfermant cinq mille vétérans qui ont rapporté des champs de bataille beaucoup de blessures ou qui y ont laissé un bras ou une jambe. L'hôtel semble très convenablement tenu ; les invalides doivent y être très bien, mais on n'a pas songé à leur donner l'agrément du plus petit coin de verdure ; les cours même manquent d'arbres et de bancs. Les officiers ont fait arranger un petit jardin à leurs frais. Le dôme des Invalides est grand. La chapelle est ornée d'une masse innombrable de drapeaux pris à l'ennemi, et le long des murs on a inscrit sur des tables les noms des généraux célèbres. Derrière le maître-autel se trouve la chapelle où la dépouille mortelle de Napoléon, rapportée solennellement en 1840 de Sainte-Hélène, repose jusqu'à ce que le mausolée définitif soit achevé. Ce dernier, placé également derrière le maître-autel, était tout près d'être terminé. Il forme une belle rotonde entourée de douze colonnes, entre lesquelles sont douze statues de marbre colossales. Le parquet est également en marbre, une guirlande de lauriers en mosaïque y est incrustée tout autour du sarcophage, taillé dans un seul bloc de porphyre. La porte d'entrée, de laquelle deux escaliers conduisent dans la rotonde, est supportée par deux statues gigantesques. La porte comme les deux statues sont en bronze et d'un très beau travail. La voûte, au-dessus du mausolée, est presque entièrement dorée ; quand elle est bien éclairée par le soleil, l'aspect en est vraiment magique.

Le fameux cimetière du Père-Lachaise ne me satisfit guère. Lorsqu'on a vu celui de New-York, on ne peut pas facilement en

trouver un autre beau. Les tombes sont, il est vrai, ornées de monuments, de fleurs et d'arbres ; mais tout est tellement serré qu'on peut à peine passer. Le nombre des monuments d'un goût remarquable et d'une grande richesse n'est pas très considérable ; encore ceux-ci perdent-ils beaucoup par leur entourage. Le plus intéressant est celui d'Abélard et Héloïse, qui sont morts dans le XIIe siècle et dont les cendres ont été apportées à Paris au commencement de ce siècle.

Les tombes des pauvres sont dans un emplacement séparé. Je trouvai sur plusieurs, et surtout sur des tombes d'enfants, des monuments qui me parurent beaucoup plus touchants que ceux des riches. C'étaient de petites boîtes vitrées, renfermant des autels exigus sur lesquels étaient posés quelques-uns des jouets favoris des enfants. Dans une de ces boîtes, je vis un gentil petit panier, qui contenait le dé et les objets à coudre d'une laborieuse petite fille. Comme c'était simple et parlait au cœur !

Le cimetière du Père-Lachaise ne fut ouvert qu'en 1804. Il a une étendue de 100 ares et est tout entier entouré de murs. La vue qu'on a du haut de la colline placée au milieu est le principal dédommagement de cette longue course.

Je ne pus que parcourir le Jardin des Plantes et le Muséum. La richesse du premier en animaux étrangers et en plantes exotiques est connue dans le monde entier ; les deux établissements sont comptés parmi les principaux de l'Europe.

La visite de la manufacture des Gobelins (ou des tapis-tableaux, comme je les appellerais) me fit beaucoup de plaisir. Cette fabrication a été poussée à un tel point de perfection qu'il faut regarder le travail de bien près pour se convaincre qu'on a devant soi une tapisserie et non une peinture à l'huile. Le dessin est très exact et les couleurs fondues et nuancées avec la délicatesse et l'art du plus habile pinceau. J'eus beau regarder les ouvriers pendant plusieurs heures, il me fut impossible de rien pénétrer du secret de leur travail. L'ouvrier est placé devant un grand métier sur lequel les fils (ou la trame, ou la chaîne, je ne connais pas l'expression technique) sont tendus verticalement ; il y a à côté de lui un grand panier plein d'écheveaux de laine de

toutes nuances. Le tableau à imiter n'est pas un modèle de tapisserie, divisé en carrés, mais un tableau à l'huile, placé non devant l'ouvrier, mais derrière lui. Celui-ci travaille de bas en haut sans indiquer sur sa trame les contours de son tableau ; je remarquai seulement que, pour certains ouvriers, la partie isolée à laquelle ils travaillaient, comme par exemple un pied, une main, était indiquée sur le bord du métier. Les ouvriers qui imitent les tapis perses et indiens, qui ont une épaisseur de sept millimètres et qui ressemblent à des ouvrages en velours, fixent l'original, également un tableau à l'huile, au-dessus de leur tête. Quelques salles renferment une exposition des plus belles tapisseries. Le prix en est très élevé ; une tapisserie de cinq à sept mètres de haut et de deux à trois mètres de large coûte de cent à cent cinquante mille francs. Il est vrai qu'elle demande souvent à un ouvrier plus de dix ans de travail. Le salaire des ouvriers n'est pas très considérable ; mais, après un certain nombre d'années de service, ils ont une pension, on la leur donne même plus tôt quand ils perdent la vue par le travail, ce qui arrive, dit-on, assez souvent.

Je terminai mes visites par la Morgue, où l'on expose les hommes trouvés morts pour que les parents ou les amis puissent venir les reconnaître. Plusieurs de mes lecteurs s'étonneront peut-être que moi, une femme, j'aie pu visiter un semblable endroit ; mais qu'ils veuillent songer que, dans mes voyages, j'ai vu souvent la mort de bien près et que son aspect ne saurait être pour moi aussi terrible que pour la plupart des hommes, et que j'éprouve même un amer plaisir à contempler de temps en temps son image pour ne pas oublier la destinée à laquelle aucun de nous ne saurait échapper.

La Morgue est une grande halle couverte divisée en deux moitiés par une cloison vitrée. Dans la partie derrière la cloison vitrée, il y a six à huit tables assez basses sur lesquelles on pose les cadavres. Contre le mur sont pendus les habits avec lesquels ils ont été trouvés. L'autre moitié est pour les visiteurs parmi lesquels se mêlent, surtout si l'un des cadavres porte sur soi les traces d'un meurtre, des agents de police déguisés pour sur-

prendre dans l'expression des figures ou dans les paroles qui échapperaient l'indice d'un crime. Les cadavres restent exposés pendant trois jours ; les habits demeurent suspendus plus longtemps. On rencontre souvent là naturellement les spectacles les plus navrants. C'est ainsi que je vis un noyé qui devait avoir séjourné dans l'eau quelques mois, et sur la table à côté une jeune fille dont la tête était entièrement coupée ; on l'avait rejointe au tronc. C'était son amant qui avait assassiné la malheureuse par jalousie. Ce qu'il y a de curieux dans cette histoire, c'est que le meurtrier, surpris en flagrant délit, avait sauté par la fenêtre d'un sixième étage, sans se faire de mal. Il se releva bien vite et se mit à fuir. Trois jours après, quand je quittai Paris, on ne l'avait pas encore arrêté.

Quelques semaines auparavant, me raconta-t-on, des pêcheurs avaient apporté un dessus de table sur lequel était attaché le corps d'une femme qui n'avait ni tête ni pieds. Le hasard avait fait découvrir aux pêcheurs la planche chargée de pierres et plongée au fond de la rivière. Aussitôt l'autorité chercha par tous les moyens à retrouver la tête et les pieds, et on y réussit contre toute attente, quoiqu'ils fussent cachés en différents endroits. Le corps reconstruit fut exposé à la Morgue. Un des agents secrets remarqua aussitôt parmi les spectateurs une vieille femme qui, à la vue du cadavre, eut peine à étouffer un cri de surprise. Quand la vieille sortit, il l'engagea à le suivre chez le commissaire, et, à sa demande si elle reconnaissait la victime, elle répondit qu'elle croyait reconnaître en elle une femme qui avait habité quelque temps auparavant dans son voisinage, mais qui était allée depuis peu demeurer dans un autre quartier. Après de plus amples recherches, on apprit que la malheureuse victime était arrivée quelques mois auparavant de la province avec une somme d'argent pour suivre une petite affaire à Paris. Elle y fit la connaissance d'un individu qui, lui ayant offert ses bons offices, lui dit au bout de quelque temps qu'il lui avait trouvé un logement meilleur et moins cher que celui qu'elle occupait. Séduite par cette offre, elle quitta son ancien logement sans donner l'adresse de sa nouvelle demeure, et depuis on

n'avait plus rien su d'elle. On interrogea les commissionnaires qui stationnaient dans les environs. Un d'eux se rappela avoir porté les bagages de cette femme dans une maison qu'il désigna. Un agent secret s'y rendit, mais trouva la porte fermée. Il frappa, et le portier ouvrit. L'agent lui demanda s'il ne demeurait pas dans la maison un certain M. X... Sur une réponse négative, l'agent répond : « C'est singulier ; voyez vous-même ce papier, l'adresse y est parfaitement indiquée. » Le portier déclare qu'il doit y avoir là une erreur, car, dit-il, la maison appartient à M. L..., qui passe, il est vrai, la plus grande partie de l'année à la campagne, mais qui a donné l'ordre exprès de ne pas louer une seule chambre. L'agent se retire, la maison est surveillée, et vers les onze heures du soir on y voit entrer deux individus à figure suspecte. Après s'être convaincus qu'il n'existe pas d'autre sortie, des agents de police armés et en nombre suffisant pénètrent dans la maison et s'emparent sans grande résistance du portier et de ses deux acolytes. On fouille soigneusement la maison, et, dans un des appartements, on découvre non seulement la table sur le dessus de laquelle le corps avait été attaché, mais aussi des traces de sang et la cognée également teinte de sang avec laquelle la malheureuse femme, attirée par les meurtriers dans la maison, avait été assassinée.

Mais c'est assez parler de ces tristes histoires, qui n'arrivent malheureusement que trop souvent à Paris.

Mes excursions dans les environs de Paris se bornèrent à Versailles, Trianon et Saint-Cloud, que je visitai dans une même journée.

On va à Versailles par le chemin de fer en moins d'une heure. On passe près de Sèvres, célèbre par sa grande manufacture de porcelaine et qui est très pittoresquement situé au fond d'une large gorge baignée par la Seine. Le chemin de fer suit presque toujours le haut des coteaux, de sorte qu'on voit les belles campagnes bien cultivées passer comme dans une lanterne magique.

Pour ce qui est de Versailles même, je déclare sincèrement à mes lecteurs que je me sens incapable de le décrire. Je ne puis

que les assurer qu'une pareille magnificence de jardins, de palais, d'appartements, de galeries et de décorations ne peut se voir qu'en France, dans le pays où a vécu un Louis XIV, dont le luxe rivalisait avec celui des Romains et qui avait de lui la noble et modeste opinion qu'il était l'État et que le peuple n'existait que pour lui.

En parcourant les galeries et en visitant les nombreux tableaux qui ne représentent que des batailles, des sièges, des villes et des villages incendiés avec des malheureux fuyant à moitié nus, je ne pus m'empêcher de me demander en quoi nous sommes supérieurs aux sauvages. Notre civilisation a poli les formes, mais les actes sont restés les mêmes. Le sauvage assomme ses ennemis à coups de massue, nous les tuons à coups de canon ; le sauvage suspend dans sa cabane les chevelures qu'il a scalpées, des crânes et autres trophées semblables ; nous autres nous les peignons sur la toile et nous en parons nos palais. Au fond où est la différence ?

À Saint-Cloud, je ne pus visiter que le jardin, le palais étant habité par l'impératrice. Les eaux, que l'on dit très belles, ne jouent pas tous les dimanches. Malheureusement, le dimanche que je fus à Saint-Cloud elles ne jouaient pas ; néanmoins j'y trouvai une grande quantité de promeneurs, et si j'avais été Anglaise j'aurais été saisie d'horreur. – Qu'on se figure que des enfants, et même des jeunes gens et des jeunes filles, osaient, un dimanche, jouer à la balle ! Peut-il y avoir un plus grand crime ?

J'ai déjà fait la remarque que les bons Parisiens cherchent un peu trop à s'amuser, et je conviens que le trop en toute chose a son mauvais côté ; mais d'un autre côté (quand même toutes les Anglaises devraient fulminer leur anathème contre moi, contre une indigne chrétienne), je trouve tout naturel que des gens qui ont peut-être été toute la semaine attachés à un comptoir ou à un bureau s'amusent un peu le dimanche. Il m'est impossible de me figurer Dieu sévère et pédant comme un vieux maître d'école qui s'offense de la plus innocente distraction.

Des gens riches qui s'amusent toute la semaine peuvent célébrer facilement le dimanche, et ils peuvent aussi laisser jouer

leurs enfants le samedi au lieu du dimanche, comme cela se fait en Angleterre ; mais le pauvre qui a travaillé péniblement six jours pour lui et les siens mérite bien que Dieu ne lui refuse pas un peu de plaisir le septième jour.

CHAPITRE V

Retour à Londres et en Hollande. – Fête à Amsterdam. – Départ de Rotterdam. – Société de voyage – Émigration d'enfants. – Histoire d'une pauvre fille. – La ville du Cap. – Heureuse rencontre. – Changement de plan de voyage.

Le 12 août je quittai Paris, comme je l'ai déjà dit, assez peu avancée, et je retournai à Londres.

Cependant je m'étais consultée et j'avais pris une résolution définitive.

L'excellent accueil que j'avais trouvé dans l'Inde hollandaise, lors de mon dernier voyage, m'avait inspiré la pensée d'y faire une nouvelle visite, et d'autant plus qu'il y avait encore là pour moi plus d'une île à explorer.

Dans l'intervalle, l'état des choses pouvait changer à Madagascar et, à mon retour de l'Inde hollandaise, me permettre peut-être de visiter cette île si peu connue. Je m'informai donc aussitôt à Londres du prix du passage, mais je le trouvai trop élevé pour ma bourse (soixante-quinze livres sterling ou dix-huit cent soixante-quinze francs). Par considération toute particulière pour moi, on voulait bien me diminuer cinq livres. Je me flattai de l'espoir de trouver de meilleures conditions en Hollande, et la suite prouva que je ne m'étais pas trompée.

Avant de quitter Londres, j'allai encore voir le secrétaire de la Société de géographie, M. Shaw. Il avait lu dans les journaux quel honneur la Société de géographie de Paris m'avait fait. Il

parut un peu embarrassé et me dit qu'il regrettait beaucoup qu'on ne pût pas faire pour moi la même chose à Londres ; mais que les règlements défendaient expressément de recevoir une femme membre de la Société. Que diraient d'une pareille loi les Américaines émancipées des États-Unis ? Je trouve tout naturel qu'on ne m'ait pas reçue, car je ne puis pas prétendre avoir fait de découvertes dans aucune branche de la science ; mais personne ne niera qu'il n'y ait aujourd'hui bien des femmes parfaitement instruites, et vouloir les exclure par la seule raison qu'elles sont femmes se comprendrait tout au plus en Orient, où notre sexe est encore peu en honneur, mais non certes en Angleterre, dans un pays si fier de sa civilisation et de ses lumières.

Pour moi personnellement je n'ai que des remercîments à adresser à la Société géographique de Londres, qui me fit un don considérable et sans que je l'eusse nullement sollicité, car cela n'a, du reste, jamais été dans mes habitudes de quêter des secours.

Le 22 août, j'abordai de nouveau en Hollande et à Rotterdam.

Mon digne ami, le colonel Steuerwald, m'y avait recommandée à M. Baarz, qui m'accueillit de la manière la plus affable et la plus cordiale. Je passai dans sa maison quelques jours très agréables. Il me conduisit chez M. Oversee, un des plus grands armateurs de Rotterdam. Justement un de ses vaisseaux devait partir à la fin du mois d'août pour Batavia. C'était une excellente occasion pour moi. Pourtant M. Oversee chercha à me dissuader de m'embarquer sur ce navire, parce que, jusqu'au cap de Bonne-Espérance, où il devait aborder, toutes les places n'étaient pas seulement occupées, mais encombrées. En dehors des passagers de cabine, il devait y avoir toute une cargaison d'enfants, garçons et filles, de dix à quatorze ans, au nombre d'une centaine, demandés par des Hollandais établis au Cap, pour y être dressés à l'état de domestiques et de servantes. Mais ayant appris qu'il y avait un compartiment particulier pour les petites filles, et qu'elles étaient d'ailleurs placées sous la surveillance d'une femme, je proposai à M. Oversee, pour ne pas man-

quer cette occasion, de me réserver une place dans ce même compartiment. Le brave homme y consentit. Pour la nourriture et tout le reste, il me traita comme les passagers de première classe, m'assura une cabine à partir du Cap et ne me prit pour toute la traversée que cent cinquante florins de Hollande (douze livres sterling et demie ou trois cent douze francs cinquante centimes).

Cette affaire arrangée, je me rendis à Amsterdam pour prendre congé de l'aimable famille Steuerwald. J'y arrivai au moment d'une grande fête dont la cause me parut, à dire vrai, assez extraordinaire. On y célébrait la séparation qui avait eu lieu vingt-cinq ans auparavant entre la Belgique et la Hollande, séparation qui, de la part de la Hollande, n'avait été rien moins que volontaire. Cependant cette fête se célébrait avec un grand enthousiasme. Elle était déjà commencée depuis quelques jours et ne devait pas se terminer avant trois ou quatre. Il faut, en général, à ce qu'il paraît, aux Hollandais six à huit jours pour en finir avec une fête. Il est vrai aussi que le peuple s'amuse à peu de frais ; il lui suffit de courir les rues depuis le matin jusqu'au soir, d'admirer quelques drapeaux et quelques arcs de triomphe en bois, et de voir les véritables ordonnateurs des fêtes se rendre solennellement aux banquets et aux bals.

La principale fête eut lieu le 27 août, le jour anniversaire de la séparation. Arrivée à Amsterdam le 26 dans l'après-midi, je trouvai toutes les fenêtres ornées de bannières, çà et là de petits arcs de triomphe décorés de branches vertes et de papiers de couleur, et dans les rues une telle foule que ma voiture eut de la peine à passer.

Cependant, le lendemain, il y eut un peu plus à voir. Malgré des torrents de pluie que le ciel versa peut-être de douleur du partage des États, les troupes sortirent pour la parade ; le roi parut sur une tribune élevée devant le palais sur la place de la Cathédrale, écouta les discours du bourgmestre et des chefs militaires et y répondit par d'autres discours. Quatre cents enfants chantèrent l'hymne national et des airs patriotiques. On découvrit aussi un monument, un obélisque sur le sommet duquel

s'élève la déesse de la concorde et dont la base repose sur plusieurs têtes de lions, dont la gueule jette de l'eau. Le soir, il y eut feu d'artifice et illumination.

Je ne voudrais pas me permettre de porter un jugement téméraire sur le peuple hollandais, d'autant plus que de semblables fêtes en général y prêtent peu ; car chez tous les peuples du monde on trouve, quand il y a quelque chose à voir, la même curiosité et la même satisfaction. Mais ce qui me surprit ici désagréablement, et dont j'avais déjà été choquée à Utrecht et à La Haye, ce fut de voir des groupes de trois ou quatre femmes assez misérablement vêtues s'en aller bras dessus bras dessous à grand bruit à travers la foule, et quelquefois même conduire comme des mégères des bandes d'hommes à moitié ivres, en chantant et dansant comme eux. Les Hollandais appellent cela de la gaieté, moi je l'appelle de l'impudeur, et je trouve triste que des femmes tombent assez bas pour étaler ainsi publiquement leurs vices et leur honte.

Après avoir pris cordialement congé de mes amis, je retournai à Rotterdam, et le 31 août je me rendis à bord du *Salt Bommel*, navire de sept cents tonneaux, commandé par le capitaine Juta. Gomme notre vaisseau était le premier qui enlevât une cargaison d'enfants à la mère-patrie, que le 31 août était un dimanche, qu'il faisait en outre un temps magnifique, et que les Hollandais sont aussi curieux que les autres peuples, il ne faut pas s'étonner que les quais et les rives fussent couverts de grand matin de milliers de spectateurs. Les bonnes gens eurent le bonheur de pouvoir contempler notre vaisseau toute la journée, car ce ne fut qu'à quatre heures de l'après-midi qu'arriva le vapeur pour nous remorquer jusqu'au *Nieuwe Sluis*.

Il n'y avait pas moins d'animation à bord que sur le rivage. Les enfants arrivaient successivement, accompagnés de leurs familles, et chargés de provisions et de petits souvenirs. Ici, une mère serrait pour la dernière fois son enfants contre son cœur ; là un père exhortait encore son fils et lui donnait à emporter de bons conseils ; bien des parents, après s'être séparés à plusieurs reprises de leurs enfants, se retournaient à moitié chemin pour

voir encore une fois leurs figures chéries. Et quand enfin le vaisseau s'éloigna du rivage, ils se crièrent longtemps encore : « Adieu ! » après que la distance ne laissait plus arriver aucun son. Les mouchoirs et les chapeaux remplacèrent alors les voix ; ils flottaient et s'agitaient comme dans une fête populaire, D'énergiques hourras retentissaient par intervalles. C'était comme si la ville entière prenait part à l'événement, comme si les enfants appartenaient à tout le peuple. Cette manifestation générale d'intérêt et tout ce mouvement eurent bientôt facilement étouffé tous les regrets : enfants et parents crièrent à I'envi avec le peuple, et les sanglots de quelques pauvres mères se perdirent dans le bruit des acclamations.

Toutes les fois que nous passions devant des villages, on recommençait à agiter les mouchoirs et à pousser des hourras. Heureuse jeunesse qui va avec cette insouciance au-devant d'un avenir inconnu !

Nous ne fîmes ce jour-là que huit milles (je ne compterai dorénavant que par milles anglais de soixante au degré, dont chacun vaut mille huit cent cinquante-deux mètres). Le remorqueur nous quitta le soir ; le lendemain, nous avançâmes lentement et péniblement jusqu'à la rade de Hellewœstluis, où, faute de bon vent, nous fûmes obligés de rester à l'ancre pendant plusieurs jours.

Ces quelques jours suffirent pour me faire reconnaître qu'avec mon malheureux entourage je devais m'attendre à une traversée extrêmement désagréable.

La cargaison d'enfants était, comme je l'ai dit, destinée pour la colonie du Cap ; une partie devait être débarquée dans la ville du Cap même, l'autre au port Élisabeth, à quelques cents milles sur la côte nord-est. Au Cap, il est presque impossible d'avoir des domestiques ou des ouvriers rangés et travailleurs ; on est forcé de se servir de Cafres ou de Hottentots, et ceux-ci ne se louent qu'à la journée, tout au plus à la semaine, et souvent ils se sauvent au milieu de leur travail. Les Hollandais font donc venir des enfants de la mère-patrie pour en faire des domestiques et des ouvriers.

Les enfants reçoivent, du jour où ils entrent dans le vaisseau, la nourriture et l'habillement. Arrivés à leur lieu de destination, ils ne gagnent aucun salaire pendant les deux premières années et demie (leur service pendant ce temps couvre les frais de voyage) ; pour chacune des années suivantes, ils ont, outre la nourriture et l'habillement, soixante florins de Hollande, sur lesquels ils touchent chaque mois un florin. Les autres quarante-huit florins sont déposés au tribunal, et, quand ils ont atteint vingt et un ans, on leur donne toute la somme accumulée. Ils ont aussi le droit alors de quitter leur maître, s'ils le veulent.

Dans différentes villes de la Hollande, il s'est formé des comités pour recruter des enfants. Les maisons d'orphelins n'en fournissent pas. Les enfants doivent être conduits devant le tribunal, où on leur demande s'ils veulent aller au delà de la mer. Mais malheureusement les comités semblent prendre la chose très légèrement et ne s'inquiéter que très peu des règlements. Les enfants n'étaient plus des enfants : au lieu d'avoir dix à quatorze ans, ils en avaient d'ordinaire seize à vingt, et tous devaient avoir été ramassés dans les rues, car je n'ai jamais vu une telle racaille. Les filles les plus grandes devaient déjà avoir fréquenté depuis longtemps les cabarets de matelots ; les plus jeunes imitaient les plus grandes, et toutes juraient comme des matelots, chantaient les chansons les plus licencieuses, et se volaient les unes les autres. Leur malpropreté passait toutes les bornes.

Je ne veux pourtant pas jeter la pierre à ces pauvres créatures ; avant de les condamner, il faut songer à la malédiction qui pèse dès leur naissance sur les enfants des pauvres. Ce n'est ni pour leurs misérables vêtements, ni pour leur mauvaise nourriture que je les plains ; leur plus grand malheur est de n'avoir personne qui s'occupe de former leur cœur et leur esprit. Les parents ne sont que rarement en état de le faire ; la même malédiction n'a-t-elle pas pesé déjà aussi sur leur enfance ? Quand ils travaillent péniblement tout le jour et qu'ils donnent à leur enfant le pain indispensable, ils croient s'être acquittés de leur devoir. Quand il leur arrive d'autres enfants, ils n'ont plus assez

de pain pour les nourrir tous, et ils sont forcés de pousser les aînés le plus tôt possible au travail. Encore si c'était un travail régulier, cela ne pourrait que profiter à l'enfant. Mais que peut faire un petit garçon, une petite fille de sept à huit ans ? Travailler dans les fabriques, aller en apprentissage, c'est encore ce qu'il y a de mieux ; mais tous ne trouvent pas à se placer, et il ne leur reste alors d'autre ressource que de se faire commissionnaires, de rendre toutes sortes de petits services dans les rues, de porter des journaux ou de balayer les trottoirs ; abandonnés à eux-mêmes, incapables de distinguer le bien du mal, et n'ayant que trop souvent les mauvais exemples de leurs parents devant les yeux, comment s'étonner s'ils finissent par succomber à la corruption qui les entoure sous toutes les formes ?

Je trouve bien plus à blâmer les hommes chargés de l'éducation du peuple et qui ne remplissent souvent leur devoir que de la manière la plus imparfaite. Ils ne peuvent pas, comme les enfants des pauvres, alléguer pour excuse leur ignorance. Au contraire, quand ils manquent à leur devoir, ils le font avec pleine conscience de leur faute. Je parle ici des prêtres et des instituteurs qui jouent un si grand rôle et qui ont dans leurs mains l'éducation du peuple. Ils sont dans chaque village les personnages principaux, ils pourraient, s'ils le voulaient sérieusement, faire un bien infini. Aussi est-ce sur eux que le gouvernement devrait exercer la plus active surveillance. Est-ce là ce qu'on fait ? Malheureusement non.

Les prêtres sont la plupart du temps si peu surveillés par leurs consistoires que souvent le village entier parle tout haut de la conduite immorale du pasteur, tandis que ses supérieurs n'en savent rien. Et quand le scandale devient par trop grand, en quoi consiste la punition du coupable ? À le faire changer de résidence.

Pour les instituteurs, ils sont si mal payés que ce n'est d'ordinaire que les gens privés de toute autre ressource qui se vouent à cette carrière.

À peu d'exceptions près les ministres et les instituteurs croient remplir leur devoir, les uns en prononçant le dimanche

un sermon bien sec, les autres en apprenant tout au plus à lire et à écrire à leurs élèves. Mais quant à s'occuper de l'éducation morale des enfants confiés à leurs soins, à leur inculquer la connaissance du bien, à éveiller en eux des idées et des sentiments, et avant tout à leur donner de bons exemples, combien y en a-t-il qui le font ?

À bord, nous avions aussi un instituteur, M. Jongeneel, avec sa femme. Il devait surveiller les garçons, et elle, les filles. Tous deux mangeaient et buvaient bien, priaient beaucoup et chantaient des psaumes, mais ils ne s'occupaient guère des enfants confiés à leurs soins. À peine les jeunes filles avaient-elles récité le dernier mot du psaume qu'elles couraient sur le pont pour passer les soirées et la moitié des nuits dans la bruyante société des contre-maîtres et des matelots. Et ceux-ci, même de jour, se conduisaient si mal qu'il me fallait rester la plupart du temps dans la cabine avec une jeune femme et sa belle-fille.

M. Jongeneel, à ce que j'appris, va au Cap comme missionnaire. Que peut-on espérer d'un tel homme ? Il inaugura son voyage par un mensonge. Il donna au comité l'assurance formelle qu'il n'avait pas d'enfants ; et il arriva à bord non seulement avec un enfant, mais avec sa femme, qui en attendait à tout moment un second et qui accoucha réellement le 3 septembre.

On conçoit que, dans cet état de choses, il m'était impossible de dormir dans la cabine des filles. Le capitaine Juta, qui était extrêmement bon et complaisant, le comprit, et, comme il n'y avait aucune place de libre, il me fit dresser un lit sur un banc de la cabine des premières. Ce n'était pas très commode, car le banc avait à peine trente centimètres de large, et surtout par le roulis j'avais toutes les peines du monde à m'y tenir.

À l'exception de la jeune femme et de sa belle-fille, le reste de la société, composée encore de huit à neuf messieurs, n'était pas non plus très distingué. La plupart cherchaient toute occasion de s'entretenir avec les jeunes filles, et ils le faisaient à peu près dans les mêmes termes que les matelots. Le soir, c'était un

tel vacarme que nous autres femmes nous ne pouvions pas trouver la moindre petite place sur le pont pour y respirer tranquillement. Les messieurs et les jeunes filles se poursuivaient, se piquaient mutuellement avec des épingles, criaient et faisaient plus de tapage que dans la plus méchante guinguette. Il n'y avait qu'une personne faisant exception : c'était un jeune pharmacien, nommé Schuhmann.

Le 4 septembre seulement il s'éleva un peu de vent, qui nous permit, à l'aide d'un petit remorqueur, d'entrer dans la mer du Nord. Les voiles s'enflèrent, et, dès le 5, nous entrâmes dans le Canal, que nous traversâmes en deux jours et demi, la traversée la plus prompte que j'aie faite de ce passage dangereux, sur un vaisseau à voiles.

Le 7 septembre était un dimanche. L'instituteur, le futur missionnaire, célébra le service divin les yeux baissés et à moitié fermés, avec tant d'onction et de majesté qu'on eût dit qu'il était né prêtre. Son sermon était froid et misérable, et comme fait pour des sauvages qui ne sauraient distinguer un bon sermon d'un mauvais. À dîner, il s'acquitta mieux de son rôle, et les assiettes pleines disparurent devant lui comme par enchantement.

L'après-midi, il y eut presque calme plat. Le capitaine, qui aimait à offrir du plaisir et de l'agrément à tout le monde, avait à bord un bel orgue. Il le fit apporter sur le pont et en joua pour faire danser la jeunesse. Ce fut une véritable fête. Tout se passa gaiement et convenablement, le capitaine étant toujours demeuré présent. Les matelots dansèrent et chantèrent aussi, en partie entre eux, en partie avec les jeunes filles. Les garçons s'amusèrent à grimper dans les cordages et à se livrer ensemble à toutes sortes d'exercices gymnastiques.

Les passagers se groupèrent sur le pont et prirent plaisir à voir la gaieté de la jeunesse.

Une seule des jeunes filles ne prit aucune part à cette fête ; la malheureuse semblait sentir combien il est triste de s'en aller sans secours et sans appui dans le vaste monde. Dès la première nuit que je passai dans la cabine des jeunes filles, je fus frappée de la tristesse de la pauvre enfant. Elle s'endormit en pleurant ;

dans son sommeil, elle appelait sa mère, et le matin, à son réveil, en voyant autour d'elle toutes ces figures étrangères, elle se sentit saisie d'une profonde inquiétude. Elle se blottit dans un coin et pleura longtemps amèrement. Que la misère des parents doit avoir été grande pour se séparer d'une enfant qui était si passionnément attachée à la maison paternelle ! qu'ils ont dû être déchirants les adieux de la mère à son enfant partant pour une région si éloignée dont elle ne devait guère espérer revenir ! Vraiment une telle séparation est plus amère que si les parents avaient accompagné le corps de leur enfant à sa tombe. Là au moins ils sauraient son âme à l'abri, tandis que, dans ce long voyage chez les étrangers, son âme et son corps étaient exposés à tous les dangers.

Si tous ceux qui recueillent chez eux ces pauvres orphelins cherchaient au moins à remplacer un peu, à force de bons soins, ce que ces malheureux ont perdu !

Je tâchai de consoler de mon mieux la pauvre enfant ; le capitaine lui parla aussi avec bonté et lui offrit de la ramener en Europe si elle ne se plaisait pas au Cap. Mais, comme on ne le voit, hélas ! que trop souvent, sa tristesse diminua de jour en jour ; peu à peu, elle s'habitua à la conduite de ses compagnes, se plut dans leur société, et au bout de quelques semaines la patrie et les parents étaient oubliés.

La seule jeune fille à bord qui continua à se bien conduire, fut justement celle de qui je l'aurais le moins attendu. Marie, c'était son nom, était, avec un frère de deux ans plus jeune qu'elle, issue du premier mariage d'un homme qui, peu de temps après la mort de sa mère, s'était remarié avec une autre femme. Celle-ci, ne pouvant souffrir les enfants du premier lit, les grondait sans cesse et les maltraitait à chaque occasion, surtout quand elle avait bu trop d'eau-de-vie, ce qui arrivait, il paraît, assez fréquemment. Quand Marie eut atteint l'âge de dix-huit ans et son frère celui de seize, la femme pensa qu'ils étaient assez grands pour gagner eux-mêmes leur vie et les mit à la porte. Pendant trois mois, les malheureux furent réduits à coucher dans la rue ou dans quelque coin ; personne ne voulut

les recueillir, personne n'eut pitié de ces pauvres êtres couverts de haillons et mourant de faim. Ils n'avaient rien appris. Ils réussirent à peine, en mendiant et par de petits services, à attraper quelques fenins pour acheter un peu de pain. Une seule fois ils eurent l'espoir de voir leur sort s'améliorer. Un soir qu'ils étaient au coin d'une rue, ils virent passer un homme déjà âgé, tenant une petite fille par la main. Un garçon de sept à huit ans les suivait ; mais, occupé à jouer avec un cerceau, il était resté quelques pas en arrière. Il se trouvait au milieu de la rue quand une voiture, débouchant de la rue voisine, arriva soudain sur lui. Le garçon effrayé voulut sauter de côté, mais il s'embarrassa dans son cerceau et tomba, en grand danger d'être blessé, sinon par la voiture, du moins par les chevaux, quand le frère de Marie, qui se trouvait par hasard tout près, se précipita sur lui et le tira sur le trottoir.

Le vieux monsieur accourut aussi vite que possible, prit son garçon dans ses bras, l'examina partout, et put à peine croire qu'il ne se fût pas fait le moindre mal. Cependant, du monde s'étant rassemblé, il fit signe au frère de Marie de le suivre et s'en alla chez lui avec les enfants ; il fit entrer les deux mendiants dans sa maison, car Marie n'avait pas quitté son frère, et leur demanda de quoi ils vivaient. Ils lui racontèrent en peu de mots toute leur histoire. Le vieux monsieur parut touché, prit en note l'adresse de leur père, et les congédia avec un petit cadeau en les engageant à revenir dans la soirée.

Les pauvres orphelins furent très heureux ; pour la première fois depuis trois mois, ils purent prendre quelque chose de chaud et coucher sous un toit. Puis ils espéraient que le lendemain le bon monsieur leur procurerait de l'ouvrage ou les recueillerait peut-être même dans sa maison. Ils purent à peine attendre le moment de se présenter ; ils passèrent plusieurs fois devant la maison ; enfin, le soir étant venu, ils frappèrent timidement à la porte. Un vieux domestique parut et leur dit d'attendre. Au bout de quelque temps, il revint et leur glissa quelques florins dans la main, en leur disant que son maître ne pouvait rien de plus pour eux. Qu'on se figure la douleur des

pauvres délaissés ! Ils n'osèrent interroger le domestique et se retirèrent en pleurant.

Il est probable que le vieux monsieur était allé dans la journée chez les parents, qu'il avait trouvé la belle-mère seule, et que la méchante femme, pour se justifier d'avoir mis les pauvres enfants à la porte, avait débité les choses les plus horribles sur leur compte.

Les infortunés voyaient venir l'hiver avec la plus grande angoisse, quand ils entendirent heureusement parler du comité qui enrôlait les jeunes gens pour le Cap. Ils y allèrent aussitôt et s'y firent admettre.

Une jeune fille qui reste vertueuse dans ces circonstances n'a-t-elle pas droit à la plus grande admiration et à la plus haute estime ? Ni sa méchante belle-mère, ni sa misère, ni le mauvais exemple sur le vaisseau ne purent la perdre. Que Dieu protège la pauvre Marie et la comble de bénédictions ! Elle le mérite plus que personne.

Le 19 septembre, il nous arriva quelque chose de très extraordinaire. Nous voguions paisiblement, quand le vent tourna tout à coup, et nous fûmes assaillis par une forte bourrasque. Les voiles ne purent pas être carguées assez tôt, le mât de perroquet fut brisé, une des voiles mise en pièces, et le vaisseau tourna deux fois sur lui-même. Cela dura à peine quelques minutes, les passagers qui étaient dans la cabine ne s'aperçurent de rien ; le capitaine attribua ce phénomène à une trombe ; nous ne la vîmes pas, il est vrai, mais il faut croire que nous étions tombés dans le cercle du tourbillon qu'elle avait produit.

Notre voyage s'acheva lentement et sans autre accident que la mort de l'enfant aîné de l'instituteur, enlevé par le croup. Ce qui dans cet événement fit sur moi la plus fâcheuse impression, ce fut la conduite de la mère. Elle tenait encore sur ses genoux l'enfant qui était décédé depuis peu d'instants, quand elle demanda du pain, du beurre et du fromage, avec un verre d'eau. Au moment de boire, elle s'aperçut que l'eau n'était pas sucrée, elle gronda la domestique et se fit apporter du sucre. Après avoir calmé sa faim et sa soif, elle s'occupa de la toilette de

l'enfant, et alors commença la scène de douleur. Elle le prit dans ses bras, pleura et sanglota, et fit tout comme si elle ne pouvait pas s'en séparer. Mais, quelques heures après, toute tristesse avait disparu, et c'était comme si ces gens n'avaient jamais eu cet enfant.

Le 16 novembre, à midi, nous jetâmes enfin l'ancre devant la ville de Cap. Pour la description de cette ville, je renvoie mes lecteurs à mon *Second Voyage autour du monde*.

Comme c'était justement un dimanche, je ne pus pas débarquer. Partout où les Anglais forment la majorité de la population, ce n'est pas l'usage de faire ce jour-là des visites. Tout le monde est du matin au soir à l'église, ou bien il est chez soi occupé à prier ou en faisant du moins semblant.

La ville du Cap n'est pas assez grande pour qu'en peu d'heures on ne sache point quelles personnes sont arrivées. Aussi dès l'après-midi je reçus, pour le temps de mon séjour dans la ville, deux aimables invitations, l'une de Mme Bloom, l'autre de M. le pharmacien Juritz.

Le 17 novembre au matin, j'étais occupée à rassembler le peu d'effets que j'avais, pour débarquer avec le capitaine, quand un monsieur vint me faire visite à bord. Il se présenta à moi comme Français et me dit qu'il habitait Maurice depuis quelques années, et que, de retour d'un voyage en France, il était au Cap depuis peu de jours. Il avait appris à Paris que je m'étais proposé d'aller à Madagascar et qu'on m'avait détournée de ce projet. Informé la veille de mon arrivée, il venait m'engager à faire avec lui ce voyage, à moins que je n'y eusse renoncé entièrement. Il ajouta qu'il était déjà allé dans cette île il y avait deux ans, et qu'il connaissait personnellement la reine, à qui il avait écrit de Paris pour lui demander l'autorisation de faire dans son pays un second voyage (sans l'autorisation de la reine, personne ne peut visiter Madagascar). Il espérait trouver cette permission à Maurice ; et, dès notre arrivée dans cette île, il la demanderait également pour moi, ne doutant nullement qu'on ne me l'accordât. Si je voulais faire ce voyage, il fallait m'y décider de

suite, car le bateau à vapeur partait le lendemain même pour Maurice.

Le voyage de Maurice à Madagascar ne pouvait, il est vrai, à cause de la saison des pluies, s'entreprendre qu'au commencement d'avril ; mais, d'ici là, il serait très heureux de m'offrir l'hospitalité chez lui.

Qu'on se figure ma joie, ma surprise ! J'avais déjà renoncé à tout espoir d'exécuter ce voyage, et on venait m'offrir aujourd'hui les moyens de le faire de la façon la plus commode et sans danger. Je ne sais pas du tout ce que je répondis à M. Lambert. J'aurais voulu pousser des cris d'allégresse et annoncer mon bonheur à tout le monde. Oui, je puis parler de bonheur ! il m'a toujours accompagnée dans mes voyages. À Rotterdam, je trouve juste un vaisseau qui part pour le Cap, occasion qui ne se présente guère deux fois par an, car les Hollandais n'ont presque aucunes relations avec le Cap ; et ici j'arrive juste à temps pour rencontrer M. Lambert. Vingt-quatre heures plus tard, et il avait quitté le Cap. Ce sont là de ces rencontres heureuses qui sont très fréquentes dans les romans, mais très rares dans la vie réelle.

Je fis porter aussitôt mes bagages au bateau à vapeur, et je me hâtai de débarquer pour aller voir mes amis. Un aide de camp du gouverneur, M. Gray, vint, au nom de ce dernier, m'inviter à descendre dans sa maison de campagne. Je ne pus refuser une aussi flatteuse invitation, et je passai toute la soirée chez Son Excellence. M. Gray me fit la proposition séduisante de visiter, en sa société, une grande partie du pays du Cap. Mais pour rien au monde je n'aurais renoncé au voyage de Madagascar. Je le remerciai de son offre aimable, dont j'appréciais parfaitement tout le prix et que, dans d'autres circonstances, j'eusse certainement acceptée avec une grande joie. Ce bon monsieur me montra le plus vif intérêt, et il paraissait vraiment fâché de ne pouvoir pas me servir. Je dus lui promettre de lui écrire si j'avais jamais dans mes voyages besoin de sa recommandation ou de quelque service.

Le lendemain matin, le 18 novembre, M. Gray me fit conduire à la ville, chez M. Lambert, et quelques heures plus tard je me trouvais de nouveau embarquée.

CHAPITRE VI

Voyage à l'île Bourbon. – Île Maurice. – Prospérité de l'île. – La ville de Port-Louis. – Vie des habitants. – Domestiques indiens. – Grands dîners. – Maisons de campagne. – Hospitalité des Créoles.

Le 18 novembre 1856, je partis du Cap pour l'île Maurice sur le beau vapeur *Governor Higginson*, de la force de cent cinquante chevaux, commandé par le capitaine French. Ce vapeur avait été nouvellement construit par actions, dont la plus grande partie appartenait à M. Lambert. M. Lambert ne me laissa pas payer ma place, et il ne l'eût pas souffert quand même il n'aurait pas possédé une seule action. II prétendit que j'étais son hôte jusqu'à mon départ définitif de Maurice.

Notre traversée (deux mille milles jusqu'à l'île Maurice) fut très heureuse, et, bien que nous eussions mis à la voile par une mer orageuse et que les vents nous fussent presque toujours contraires, une des plus rapides effectuées jusqu'à ce jour. À part quelques trombes insignifiantes, nous ne vîmes rien de curieux jusqu'à l'île Bourbon.

J'appris qu'il y avait quarante-sept hommes attachés au service du steamer et que les dépenses courantes, le charbon non compris, montaient à plus de cinq cents livres sterling par mois. On usait chaque jour environ vingt-cinq tonnes (cinquante mille livres) de charbon de terre, et le charbon, dans beaucoup d'endroits, revient très cher, comme au Cap, où il

coûte deux livres sterling et demie (soixante-deux francs cinquante centimes) la tonne.

Le 1er décembre, nous découvrîmes la terre dès le matin, et dans l'après-midi nous jetâmes l'ancre dans la rade peu estimée de Saint-Denis, capitale de l'île Bourbon.

Cette jolie petite île, appelée aussi île de la Réunion, est située entre Maurice et Madagascar, entre les vingtième et vingt et unième degrés de latitude sud et les cinquante-deuxième et cinquante-troisième degrés de longitude est. Elle a quarante milles anglais de longueur et trente milles de largeur, et compte environ deux cent mille habitants.

Découverte l'an 1545 par le Portugais Mascarenhas, occupée en 1642 par les Français, elle fut soumise de 1810 à 1814 à l'Angleterre, et depuis ce temps elle appartient à la France.

L'île Bourbon a de belles chaînes de montagnes et de vastes plaines qui s'étendent le long de la mer. Ses parties basses sont plantées de canne à sucre, qui y vient admirablement et qui donne à l'île un aspect d'une extrême fraîcheur et d'une prodigieuse fertilité.

La ville de Saint-Denis avance beaucoup dans la mer et est entourée de jardins et d'arbres toujours verts. Elle est adossée à une colline peu élevée, sur laquelle est un édifice, semblable à un palais, qui domine fièrement le pays. Je pris d'abord cet édifice pour la résidence du gouverneur, mais il avait un plus noble usage : c'était l'hôpital. L'église catholique se trouve aussi sur la colline, contre le pied de laquelle vient s'appuyer une longue construction composée d'un rez-de-chaussée et de belles colonnades qui, au premier abord, ressemble à un aqueduc romain ; mais, en l'examinant de plus près, on y découvre des fenêtres et des portes : c'est la caserne. Le tableau se termine par une belle chaîne de montagnes qui se partage en deux et ouvre une vue ravissante sur une gorge remplie d'une magnifique végétation.

Je ne vis tout cela que du pont, car nous ne restâmes que peu d'heures, et elles furent employées aux formalités d'usage : visites du médecin, de l'officier de la station, de la douane, etc. Ces formalités à peine accomplies, la vapeur se remet à siffler,

les roues à entrer en mouvement, et nous reprîmes la route de l'île Maurice, éloignée de cent milles.

Le lendemain, nous avions perdu depuis longtemps de vue l'île Bourbon, et nous apercevions déjà l'île Maurice, où, dans l'après-midi, notre vapeur était amarré à Port-Louis, capitale de l'île. Mais il fallut attendre trois heures avant de pouvoir débarquer. Je descendis dans la maison de campagne de M. Lambert.

L'île Maurice offre, de la mer, à peu près le même aspect que Bourbon ; seulement les montagnes sont plus hautes et étagées en plusieurs chaînes. La ville ne se présente pas si bien que Saint-Denis ; il lui manque surtout les grands et superbes édifices qui donnent tant de charme à cette dernière.

L'île Maurice, appelée autrefois île de France, est située dans l'hémisphère austral, entre les dix-neuvième et vingtième degrés de latitude et cinquante-quatrième et cinquante-cinquième de longitude. Elle a trente-sept milles anglais de longueur et vingt-huit milles de largeur, et compte cent quatre-vingt mille habitants.

Maurice, comme Bourbon, fait partie de l'Afrique. Elle fut occupée par les Hollandais en 1576, mais elle passe pour avoir été découverte plus tôt par le Portugais Mascarenhas. Les Hollandais lui donnèrent le nom de Maurice, mais l'abandonnèrent de nouveau en 1712. Trois mois plus tard, les Français s'en emparèrent et l'appelèrent île de France. En 1810, elle fut prise par les Anglais, qui l'ont gardée depuis et lui ont rendu le nom de Maurice.

L'île était inhabitée quand on la découvrit. Les blancs y introduisirent des esclaves : nègres, malabares et malgaches, dont le mélange amena dans la suite des variétés de races de tous genres. Depuis l'abolition de l'esclavage en 1825, on fait venir presque tous les travailleurs de l'Inde. Le gouvernement de l'Inde anglaise conclut des marchés de cinq ans avec les individus qui veulent prendre du service à Maurice. Après l'expiration de ce terme, ils peuvent demander à être renvoyés dans leur pays aux frais du gouvernement. Ceux qui ne se présentent pas perdent leur droit à la traversée.

Le maître doit payer au gouvernement pour tout ouvrier, la première année, deux livres sterling, et, chacune des années suivantes, une livre sterling. Cet argent couvre les frais de transport, aller et retour. Quant à l'ouvrier, le maître est tenu de lui payer par mois cinq à six roupies (de douze à quinze francs), de le loger et de le nourrir. C'est là la taxe du journalier ordinaire ; pour les cuisiniers, les artisans, le salaire s'élève beaucoup plus haut, en proportion de leur habileté et de leur talent.

Je trouvai les habitants de Maurice dans une très grande agitation. On venait d'apprendre de Calcutta qu'on y avait défendu l'embarquement des ouvriers, par la raison qu'ils étaient trop maltraités en quarantaine. Cependant on dit que l'administration locale est décidée à remédier avec tout le soin possible aux abus actuels de la quarantaine, et l'on espère voir bientôt la défense révoquée ; sans cela, l'île marcherait en peu d'années à sa ruine.

Aujourd'hui, elle est dans l'état le plus prospère ; les revenus qu'elle rapporte aux colons et au gouvernement sont plus considérables proportionnellement qu'ils ne le sont peut-être nulle part ailleurs. Ainsi, en 1855, il a été produit deux millions et demi de quintaux de sucre, dont la valeur s'élevait à un million sept cent soixante-dix-sept mille quatre cent vingt-huit livres sterling ; le revenu du gouvernement montait, la même année, à trois cent quarante-huit mille quatre cent cinquante-deux livres sterling. Les dépenses avaient été de beaucoup inférieures, et comme il en est de même presque tous les ans, et que le surplus ne passe point en Angleterre, mais reste dans le pays, la caisse publique est toujours abondamment pourvue d'argent. Elle possède, dit-on, en ce moment, trois cent mille livres sterling ; et chaque année voit croître la prospérité de cette île fortunée. En 1857, les revenus du gouvernement augmentèrent de cent mille livres sterling, rien que par le nouvel impôt sur les spiritueux. Les habitants firent aussi de grands bénéfices, comme le constate la différence entre l'exportation et l'importation. En 1855, la première l'emporta sur la seconde

d'un demi-million de livres sterling. – Que ne peut-on dire la même chose de beaucoup de grands États de l'Europe !

Les employés du gouvernement sont très bien payés, mais ils touchent bien moins d'appointements que dans l'Inde anglaise, quoique la vie de Maurice soit infiniment plus chère. La cause en est que le climat de l'Inde est regardé comme très malsain pour les Européens, tandis que celui de Maurice ne l'est pas. Le gouverneur, logé aux frais de l'État, reçoit six mille livres sterling par an.

La maison de campagne de M. Lambert, appelée les Pailles, où je descendis, est à sept milles de la ville, dans le district de Mocca. Toute l'île est divisée en onze districts.

Je trouvai chez mon aimable hôte tout ce que je pouvais désirer : de beaux appartements, une excellente table, de nombreux domestiques, et en outre la plus grande indépendance ; car M. Lambert partait en voiture tous les matins pour la ville et ne rentrait que le soir.

Après m'être reposée quelques jours, je commençai mes excursions. Je visitai d'abord la ville de Port-Louis. Malheureusement, il n'y avait pas grand'chose à voir. Bien qu'elle soit assez grande et qu'elle ait cinquante mille habitants, elle n'a guère, à l'exception du bazar et du palais du gouvernement habité par le gouverneur, de beaux édifices publics. Les maisons particulières sont généralement petites et n'ont guère tout au plus qu'un étage. Le pont qui passe sur la grande rivière, où il y a souvent si peu d'eau qu'on la traverse à sec, serait construit avec assez de goût si l'on n'avait pas économisé sur la largeur ; il est si étroit qu'il n'y peut passer qu'une voiture à la fois et que celles qui viennent du côté opposé sont obligées d'attendre. Les gouvernements semblent être comme beaucoup de particuliers : tant qu'ils ont peu d'argent ou même des dettes, ils sont généreux et prodigues ; mais, aussitôt que la fortune leur arrive, ils deviennent économes et avares. Le gouvernement de Maurice du moins paraît être dans ce cas, et, malgré son trésor bien rempli, il est beaucoup plus parcimonieux que nos États européens écrasés de dettes. Ou bien dira-t-on peut-être que ce n'est

pas là une misérable parcimonie de construire un pont si étroit à l'endroit le plus animé, le plus passager de la ville ?

Deux autres ponts en pierre, à peine terminés, s'écroulèrent pendant mon séjour, mais heureusement sans blesser personne. Tout gouverneur ne songe qu'à remplir les caisses de l'État ; sa plus grande gloire est de pouvoir dire que sous son administration le trésor s'est accru de tant et tant de mille livres sterling. D'après cette manière de voir, le gouverneur actuel, trouvant le devis présenté pour les deux ponts à construire beaucoup trop élevé, avait ordonné de les établir à moins de frais ; aussi peut-il maintenant les faire reconstruire.

La ville possède une promenade appelée Champ-de-Mars, mais qui est peu fréquentée, et un théâtre sur lequel joue une troupe française.

Les gens riches vivent la plupart dans leurs maisons de campagne et ne viennent que pendant la journée à la ville.

La vie des Européens et des créoles est à peu près la même à Maurice que dans l'Inde anglaise ou dans l'Inde hollandaise : au lever du soleil, on prend une tasse de café au lait qu'on vous apporte dans votre chambre à coucher ; entre neuf et dix heures, la cloche sonne pour le déjeuner, qui se compose de riz, de curey et de quelques plats chauds ; à une ou à deux heures, on goûte avec des fruits ou avec du pain et du fromage. Le principal repas a lieu le soir, et d'ordinaire seulement après sept heures.

La vie est très chère. La nourriture, le loyer des maisons et les domestiques se payent des prix exorbitants. L'entretien convenable, mais fort simple, d'une famille avec trois ou quatre enfants, coûte par mois deux cent cinquante à trois cents écus (l'écu vaut cinq francs vingt centimes). Les domestiques, quoique infiniment moins nombreux que dans l'Inde, dépassent de beaucoup le nombre de ceux qu'on emploie en Europe. Les familles qui font peu de dépenses ont d'ordinaire un valet de chambre, un cuisinier, un homme pour porter l'eau et nettoyer la vaisselle, un autre homme pour laver le linge, et deux garçons de douze à quatorze ans. La dame a en outre une femme de chambre et une ou plusieurs servantes pour les enfants, suivant

leur nombre. Celui qui possède des chevaux a encore besoin d'un cocher pour chaque paire de chevaux. Voici à peu près les gages que l'on donne par mois aux domestiques. Un cuisinier ordinaire reçoit dix à douze écus ; un domestique ou une servante, huit à dix écus ; un cocher, quinze à trente écus. Le valet le plus ordinaire reçoit au moins six écus ; chaque garçon touche deux écus et est en outre habillé. On loge les domestiques, mais on ne les nourrit pas. Dans l'Inde anglaise, on ne donne pas aux domestiques autant de roupies qu'on leur donne ici d'écus. La nourriture leur revient à un écu un quart par mois ; ils mangent du riz et du piment, quelques légumes et du poisson, et tout cela est à très bas prix. Il n'y a pas de pays que je connaisse où l'on soit plus mal servi, à l'exception peut-être d'Amboine, dans les îles Moluques. Il faut emmener partout ses domestiques ; car, lorsqu'on va voir quelqu'un à la campagne sans être suivi d'un homme pour vous servir, on court risque de ne trouver ni lit fait ni eau dans sa cuvette. Les pauvres dames ont vraiment beaucoup de mal à tenir leurs maisons tant soit peu en ordre. Dans l'Inde, elles sont infiniment plus heureuses : là, le premier domestique, sous le titre pompeux de majordome, est chargé de la haute direction de la maison ; les meubles, la vaisselle, le linge et l'argenterie, tout lui est confié, et il en répond ; il règle les comptes ; il surveille les domestiques, renvoie ceux qui ne lui plaisent pas et en arrête d'autres. Si l'on n'est pas content de quelque chose, c'est au majordome qu'on s'adresse. Mais ici, au contraire, les maîtresses de maison sont obligées de s'occuper elles-mêmes de tous ces fastidieux détails, et, comme les dames créoles ne se distinguent pas précisément par l'activité et l'ordre, il ne faut pas s'étonner de voir d'ordinaire leurs maisons assez mal tenues. Je ne conseillerais à personne de pousser l'indiscrétion jusqu'à mettre les pieds dans une pièce autre que celle de réception.

Il y a peu de réunions à Maurice. On n'y trouve pas même de cercle. La principale cause est que la société, moitié française, moitié anglaise, se compose de deux nations qui ont une grande incompatibilité d'idées et de caractère.

Indépendamment de cette raison fondamentale, il y en a encore d'autres : c'est qu'on dîne très tard et que les distances sont fort grandes. Comme je l'ai déjà fait remarquer, on dîne dans la plupart des maisons à sept ou huit heures, ce qui fait perdre toute la soirée. Dans d'autres pays chauds, où l'on a également la coutume de demeurer hors de la ville dans des maisons de campagne, les messieurs rentrent d'ordinaire de leurs affaires à cinq heures ; on dîne à six, et à sept on est prêt à recevoir des visites ou des amis.

Ici, on fait les visites dans l'après-midi (après le dîner, il est naturellement trop tard), et, si l'on veut avoir quelques personnes le soir, il faut les inviter à dîner avec beaucoup de cérémonie. Dans ces dîners règne l'étiquette la plus gênante. Tout le monde y vient en grande toilette, comme s'il s'agissait d'une invitation à la cour. Les fonctionnaires sont ordinairement en uniforme. À table, on est souvent placé à côté de personnes dont on ne sait pas même les noms, et, après s'y être ennuyé deux longues heures, on ne passe qu'après neuf heures dans les salons de réception, pour s'y ennuyer encore quelque temps. On fait très rarement de la musique ; il y a bien des cartes sur des tables à jeu, mais je n'ai jamais vu jouer personne. Chacun attend avec impatience le moment de pouvoir se retirer décemment, rend grâces au ciel de voir la soirée finie, et n'en accepte pas moins la prochaine invitation avec le plus grand empressement.

Mais ces dîners n'ont pas lieu très souvent ; car quelque disposés que soient les gens, par amour pour la société et pour une table bien servie, à braver héroïquement l'ennui, le généreux amphitryon doit, de son côté, considérer que chaque couvert lui revient, sans vin, au moins à six ou huit écus. Pour étancher la soif de ses chers convives, il n'en dépense guère moins ; car les Français aussi bien que les Anglais aiment les bons vins, et il faudrait que Maurice ne fût pas une possession anglaise pour que les vins les plus délicats n'eussent pas trouvé accès dans cette colonie.

Pour l'heureux convive, s'il a le malheur de n'avoir ni chevaux ni voiture, un pareil dîner lui coûte également assez cher, car il lui faut ordinairement faire quatre à six milles et quelquefois plus, et la location d'une voiture se paye au moins cinq écus.

À la campagne, on trouve généralement, mais pas partout, une plus grande hospitalité qu'à la ville. Je refusai la plupart des invitations, surtout celles où je devais m'attendre à plus d'étiquette que de cordiale gaieté. Je n'ai jamais aimé les visites de cérémonie ni les réunions d'apparat, tandis que je me suis toujours plu dans un petit cercle de personnes aimables et instruites. Sous ce rapport, je n'eus qu'à me louer du gracieux accueil qu'on me fit dans quelques maisons, surtout dans les familles anglaises Kerr et Robinson, qui demeuraient toutes deux dans le district de Mocca. M. Kerr a vécu longtemps en Autriche et a adopté, avec la langue de mes bons compatriotes, leur bonhomie naturelle. Sa famille n'avait également rien de cette raideur qu'on reproche tant aux Anglais. Aussi, quand j'avais besoin de quelque chose, je n'hésitais jamais à m'adresser à cette famille. Je me trouvais chez eux absolument comme chez moi. Dans la famille Robinson, composée aussi de bien bonnes et aimables gens, j'entendais la meilleure musique ; leurs trois filles, de grandes demoiselles, jouaient parfaitement du piano.

Mocca se distingue des autres districts de l'île par l'agrément de son climat, surtout à cinq ou six milles de la ville, où le sol s'élève déjà de mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le pays est très pittoresque. Les roches volcaniques y offrent les formes les plus bizarres. La végétation est admirable. Une particularité que j'ai moins remarquée dans d'autres districts, ce sont de larges et profondes crevasses qui forment des gorges très étendues. J'en visitai plusieurs, entre autres une sur un petit plateau dans le voisinage de la maison de campagne appartenant à M. Kerr. Elle pouvait avoir de vingt-cinq à trente mètres de profondeur, et dans le bas environ douze mètres de largeur. En haut, sa largeur était bien plus considérable. Les parois étaient tapissées de beaux arbres, de charmants buissons

et de plantes grimpantes, et dans le fond coulait une rivière d'une eau limpide comme le cristal, formant quelques jolies cascades.

Une des plus belles vues peut-être de toute l'île est celle dont on jouit du haut de Bagatelle, la villa de M. Robinson. D'un côté, le regard se repose sur des chaînes de montagnes pittoresques, tandis que de l'autre côté il s'étend sur des champs d'une riante fertilité et sur l'immensité de l'Océan. Quand le ciel est pur, on découvre, dit-on, jusqu'à l'île Bourbon.

De toutes les villas que je vis à Maurice, celles de MM. Robinson et Barday me parurent les plus belles. Les habitations sont entourées de parcs et de jardins, disposés avec beaucoup de goût, dans lesquels les fleurs et les arbres des tropiques, surtout des palmiers d'une grande beauté, se marient à toutes les plantes d'Europe. Chez M. Robinson, j'ai mangé d'aussi bonnes pêches qu'en Allemagne ou en France.

Les maisons de ces deux messieurs se distinguent aussi d'une manière très avantageuse de toutes celles de l'île. Les appartements sont hauts et spacieux. Les aménagements sont très commodes, et l'ordre et la propreté règnent partout.

Ces éloges ne peuvent guère être adressés aux villas des créoles. À parler franchement, je prenais la plupart pour des cabanes de pauvres paysans. Elles sont presque toutes construites en bois, très petites et très basses, à moitié cachées par les arbres ; on ne croirait réellement pas que de telles baraques sont parfois habitées par des gens très riches.

Le dedans répond tout à fait à l'extérieur. Le salon de réception et la salle à manger peuvent encore passer ; mais les chambres à coucher sont si petites qu'un ou deux lits et quelques chaises suffisent à les remplir entièrement. Et songez qu'à Maurice la chaleur est s'y accablante qu'on y a plus que partout ailleurs besoin d'appartements hauts et spacieux. Pour mettre le comble aux agréments de ces habitations, les bonnes gens ont souvent la singulière idée de couvrir une partie des maisons en zinc. Quand on a le malheur de se voir assigner pour logement une chambre sous le toit, on peut s'y faire une idée du supplice

qu'enduraient les malheureux prisonniers sous les plombs de Venise. Toutes les fois que mon mauvais destin me conduisait dans une semblable maison, je voyais venir la nuit avec une véritable terreur. Ordinairement, je la passais sans dormir, baignée de sueur et prête à étouffer faute d'air. À Ceylan, on couvre quelquefois aussi les toits en plomb ou en zinc ; mais les maisons y sont infiniment plus hautes, et puis le zinc n'est pas exposé aux rayons brûlants du soleil, mais toujours couvert de bois et de paille.

Je trouvai beaucoup de ces maisons si dégradées et pour ainsi dire si prêtes à tomber que je ne pus assez admirer le courage des gens qui osaient les habiter. Pour moi, je ne rougis pas d'avouer qu'à chaque coup de vent je craignais de voir la maison s'écrouler, et cela d'autant plus qu'à Maurice les coups de vent sont excessivement violents et que les ouragans y font quelquefois de très grands ravages. Ce sont ces coups de vent et ces ouragans que les bons créoles donnent comme excuse du peu de hauteur des maisons ; ils prétendent que des édifices plus élevés ne sauraient résister à la tempête. Certainement non, s'ils sont aussi mal bâtis que leurs cabanes ; mais les maisons de campagne de MM. Barday et Robinson, quoique hautes et grandes, et déjà construites depuis des années, ont parfaitement résisté aux coups de vent et aux ouragans. J'ai déjà fait remarquer qu'à la campagne on rencontre plus d'hospitalité qu'à la ville. Cependant j'ai appris à mes dépens qu'il n'en est pas de même partout. Si dans certaines maisons, comme chez les familles Kerr, Robinson, Lambert et autres, je me trouvais tout à fait à mon aise, il m'arriva parfois aussi d'être trompée par l'amabilité apparente des créoles et d'accepter des invitations dont les suites me faisaient saluer ma liberté recouvrée avec un véritable bonheur.

Des personnages influents et haut placés ont naturellement beaucoup de chances d'être partout accueillis avec une prévenance marquée ; mais, pour des étrangers ou des hôtes ordinaires dont on n'a rien à espérer, on se met généralement peu en frais. On leur donne bien à manger et à boire, mais c'est tout.

On les loge dans un pavillon ou une cabane qui est souvent à plus de trente mètres du corps de logis principal, de sorte qu'ils ont le plaisir de faire pour chaque repas une promenade sous la pluie ou sous un soleil brûlant. Et, si le corps de logis principal est incommode et délabré, on se figure sans peine ce que doit être le pavillon.

Il se compose d'ordinaire de deux ou trois petites chambres dont les portes et les fenêtres ne ferment pas, où les carreaux cassés laissent entrer la pluie et où les serrures sont si rouillées qu'il faut barricader sa porte pour qu'elle ne s'ouvre pas à tout coup de vent.

Chacune des petites pièces renferme un lit, une méchante table et une ou deux chaises. Quant à une armoire, je n'en vis nulle part. Aussi me fallut-il toujours laisser emballés mes vêtements et mon linge, et à chaque objet dont j'avais besoin j'étais obligée de me baisser pour ouvrir et fermer ma malle.

Encore ces désagréments matériels ne seraient-ils rien si l'on trouvait quelque dédommagement dans l'amabilité et les prévenances de ses hôtes. Mais c'est très rare. Dans presque toutes les maisons, l'étranger est toute la journée abandonné à lui-même. Personne ne s'occupe de lui ni ne cherche à lui procurer quelque distraction. Il y a ordinairement dans chaque maison cinq à six chevaux ; mais ils sont tous affectés au service du maître de la maison ou de ses fils. On ne les offre jamais à l'hôte, et la maîtresse même de la maison n'a que rarement le plaisir de pouvoir dire : « Aujourd'hui je sortirai en voiture. »

Aussi me fallut-il dans un pays aussi chaud que Maurice me refuser le plus souvent la douceur si nécessaire d'un bain froid, excepté quand il pleuvait. Dans ce cas, je prenais un bain forcé dans ma chambre, car généralement le toit était si délabré que l'eau filtrait à travers de tous côtés,

CHAPITRE VII

Les plantations de canne à sucre. – Les ouvriers indiens. – Un procès. – Le jardin botanique. – Plantes et animaux. – Singulier monument. – Cascade. – Mont Orgueil. – Trou du Cerf. – Les créoles et les Français. – Adieux à l'île Maurice.

Les plus grandes plantations de canne à sucre sont dans le district des Pamplemousses, où se trouve aussi le jardin botanique. Je visitai la plantation de Monchoisy, appartenant à M. Lambert. Le directeur, M. Gilat, eut la complaisance de me conduire dans les champs et dans les établissements et de me donner sur la culture et sur l'exploitation de la canne à sucre des explications si précieuses, que je tâcherai de reproduire ses paroles aussi bien que possible.

La canne à sucre ne s'obtient pas par semailles, mais par boutures. Il lui faut dix-huit mois pour mûrir. Mais, comme pendant ce temps la tige principale produit déjà des rejetons, les autres récoltes se font toutes au bout d'un an. On peut donc arriver à avoir quatre récoltes en quatre ans et demi. Après la quatrième récolte, il faut débarrasser tout à fait le champ des cannes. Si la terre est une terre vierge, sur laquelle il n'y ait eu auparavant aucune plantation, on peut y remettre de nouvelles boutures de canne et faire de cette manière huit récoltes en neuf ans. Dans le cas contraire, après l'enlèvement des cannes, on plante de l'ambrezade, une plante dont le feuillage touffu atteint environ trois mètres de haut et dont les feuilles, tombant sans

cesse, pourrissent et servent d'engrais. Au bout de deux ans, on arrache l'ambrezade et on recommence à planter de la canne à sucre.

Il y a environ dix ans qu'on a essayé, dans différentes localités, de fumer les champs avec du guano : on en a obtenu les meilleurs résultats. Les bonnes terres ont rapporté par acre jusqu'à huit mille livres, et les mauvaises, qui ne produisaient tout au plus que deux mille livres, en ont donné jusqu'à quatre mille.

Je fus très étonnée de voir les grandes belles plaines des Pamplemousses couvertes de gros blocs de lave. On croirait que ce sol ne doit rien produire ; mais il est au contraire très favorable à la culture de la canne à sucre, qui ne supporte pas une trop longue sécheresse. On la plante entre les fragments de rocher, où l'eau de pluie s'amasse entre les fissures et les anfractuosités, de manière que le sol garde longtemps son humidité.

Quand la canne est parvenue à maturité et que la récolte commence, on ne coupe chaque jour que juste ce qu'il faut pour le travail du pressoir et de la raffinerie, car le suc de la canne se gâte vite par la grande chaleur. La canne subit une pression si forte entre deux cylindres mus par la vapeur, qu'elle en sort tout aplatie et complètement sèche ; elle peut ensuite servir comme combustible sous les chaudières.

Le suc coule successivement dans six chaudières, dont la première est la plus fortement chauffée ; sous chacune des suivantes, la force du feu diminue. Dans la dernière chaudière, le sucre est déjà réduit à quarante-cinq pour cent ; il arrive ensuite sur de grandes tables de bois où on le laisse se refroidir pendant quatre à cinq heures. La masse s'y change en cristaux de la grosseur d'une tète d'épingle. Enfin, on verse ou plutôt on jette le sucre dans des vases en bois qui sont percés de petits trous pour laisser filtrer le sirop contenu dans le sucre. Toute l'opération demande huit à dix jours. Avant d'emballer le sucre, on l'étale sur de grandes terrasses où on le laisse sécher quelques heures au soleil. On l'embarque en sacs de cent cinquante livres.

La plantation de canne à sucre de M. Lambert contient deux mille acres de terrain, dont on n'exploite jamais, na-

turellement, qu'une partie. Il a six cents ouvriers, occupés pendant sept mois dans les champs et pendant les cinq autres à la récolte et au raffinage. Dans une bonne année, c'est-à-dire quand il pleut beaucoup et que la saison des pluies commence de bonne heure et dure longtemps, M. Lambert retire de sa plantation trois millions de livres de sucre ; mais il est déjà très content quand elle lui rapporte deux millions et demi. Cent livres de sucre se payent trois à quatre écus.

Le plus fort planteur à Maurice est aujourd'hui un certain M. Rochecoute, qui récolte tous les ans environ sept millions de livres.

C'est du sucre, et rien que du sucre, que l'on voit dans cette île. Toute entreprise, toute conversation se rapporte au sucre. On pourrait appeler Maurice l'île au sucre, et elle devrait porter dans ses armes une botte de cannes avec quelques sacs de sucre.

Pendant mon séjour, qui dura plusieurs semaines, j'eus l'occasion d'observer la condition des ouvriers. Les ouvriers, appelés ici *coolis*, viennent, comme je l'ai déjà remarqué, du Bengale, de l'Hindoustan et du Malabar. Ils s'engagent pour cinq ans, et le maître qui les emploie, indépendamment de la somme à payer au gouvernement pour la traversée, donne par mois à chaque ouvrier de deux écus et demi à trois écus et demi, cinquante livres de riz, quatre livres de poissons séchés, quatre livres de haricots, quatre livres de graisse ou d'huile, du sel à discrétion et une petite cabane vide pour logement.

La position de l'ouvrier est bien moins bonne que celle d'un domestique. L'ouvrier est soumis à un rude travail dans les champs et dans les raffineries, et il est bien plus exposé aux caprices de son maître, qu'il ne peut pas quitter avant l'expiration du contrat. Il peut, il est vrai, se plaindre s'il est traité trop durement ; il y a des juges et des lois ; mais, comme les juges sont souvent eux-mêmes planteurs, il est rare qu'on rende justice au pauvre ouvrier. Souvent aussi, il est encore obligé d'aller chercher les tribunaux à huit ou dix milles. Les jours de la semaine, il n'a pas le temps d'y aller, et les dimanches les tribunaux sont fermés. Quand il réussit, après beaucoup de peine, à arriver jus-

qu'au tribunal, il s'y trouve peut-être justement une grande quantité d'affaires à l'ordre du jour ; on ne peut pas l'entendre, et, renvoyé à un autre jour, il a fait ses huit ou dix milles pour rien. En outre, pour aggraver les difficultés, on ne l'admet même pas devant le tribunal sans témoins. Où les prendrait-il ? Aucun de ses compagnons d'infortune n'ose lui rendre ce service, de peur d'être puni ou même maltraité par son maître.

Je raconterai à ce sujet une affaire arrivée à Maurice pendant que j'y étais.

Il y avait dans une plantation dix ouvriers qui se proposaient de quitter leur maître à l'expiration de leur contrat et d'aller s'engager chez un autre. Le planteur l'apprit trois semaines avant la fin du temps de service de ces ouvriers ; il en décida dix autres à présenter devant le tribunal les papiers de ceux-ci comme les leurs et à faire prolonger le contrat d'un an. Puis, tout s'étant accompli au gré du maître, il fit comparaître devant lui individuellement chacun des mécontents et, lui montrant le papier, lui signifia qu'il avait encore un an à rester à son service. Les ouvriers prétendirent naturellement que c'était impossible, qu'ils n'avaient pas été au tribunal et qu'ils n'avaient pas même eu le papier entre les mains. Mais le planteur leur répondit que l'écrit était parfaitement en règle et que, s'ils voulaient se plaindre, le tribunal ne les entendrait pas et leur infligerait même une peine corporelle ; que, pour lui, dans ce cas, il ne leur donnerait pas sans plaider leur salaire (qu'il leur devait depuis cinq mois).

Les pauvres ouvriers ne savaient que faire. Heureusement il demeurait dans le voisinage un haut fonctionnaire généralement connu comme grand philanthrope. Ils allèrent le trouver, lui exposèrent leur affaire et lui demandèrent sa protection, qu'il leur accorda aussitôt. Le procès, une fois engagé, suivit une marche très lente, aucun des gens du planteur n'ayant osé porter témoignage contre lui. Du reste, avec la meilleure volonté du monde, cela leur eût été difficile, le planteur ayant défendu pendant tout le temps du procès à ses ouvriers de sortir, les faisant surveiller de près et ne les laissant communiquer avec personne.

En deux mois et demi, il n'y eut que cinq séances ou interrogatoires. Les trois premières eurent lieu en présence d'un seul juge qui était en outre planteur. Le protecteur des pauvres plaideurs insista pour qu'il y eût trois juges nommés comme le prescrivait la loi et pour que l'un des juges, que sa qualité de planteur pouvait faire considérer comme partial, ne siégeât pas dans l'affaire. Comme cette demande venait d'un homme puissant et qu'elle était d'ailleurs conforme à la loi, il fallut bien y acquiescer, et le premier juge n'assista aux deux dernières séances que pour donner les éclaircissements nécessaires sur celles qui avaient précédé.

Dans la cinquième séance, le procès fut, il est vrai, décidé en faveur des ouvriers, mais par un arrêt étrange, auquel je ne me serais jamais attendue dans un pays placé sous l'administration anglaise.

Le juge ou planteur, qui dans les trois premières séances avait interrogé les ouvriers, déclara que, quand les dix hommes étaient venus le trouver, il n'avait pas pu savoir s'ils étaient vraiment les propriétaires des papiers, vu qu'il venait presque tous les jours des centaines d'ouvriers avec de semblables requêtes. Il avait écrit le nouveau contrat sur du papier sans timbre, n'en ayant pas sous la main de timbré, et les ouvriers, dont aucun ne savait écrire, avaient mis dessous des croix. Plus tard, il avait fait transcrire le contrat sur du papier timbré (car sans cela il aurait été nul), et, pour ne plus déranger les ouvriers, son secrétaire avait mis dessous les croix. Or, comme les ouvriers n'avaient pas mis eux-mêmes les croix sur le papier timbré, le contrat était nul et les ouvriers demeuraient libres. C'est ainsi que se termina le procès.

Mais l'affaire s'était réellement passée d'une manière toute autre. Si les ouvriers n'avaient pas eu de protecteur influent, le juge planteur eût décidé l'affaire en faveur du maître. L'intervention du fonctionnaire puissant força les juges à se prêter au moins à un simulacre de justice, et pour cela ils eurent recours à un faux qui, dans tout autre pays, eût non seulement fait perdre leurs places au juge et au secrétaire, mais leur eût

encore assuré pour quelques années la pension et le logement dans un certain établissement public de l'État.

Le planteur aussi échappa à toute punition, quoique, d'après les lois très indulgentes en vigueur à Maurice pour les colons, il eût, me dit-on, mérité, indépendamment d'une amende, une année de prison.

Pour couronner sa belle action, il frustra encore les pauvres ouvriers du salaire du dernier mois, en prétendant qu'ils avaient peu travaillé et cassé ou volé une partie des outils.

Ce misérable est très considéré à Maurice et reçu partout dans la société. En effet, il est riche et va régulièrement à l'église, et dans ce pays, comme dans beaucoup d'autres, on a sur la richesse et sur la religion des idées toutes particulières, mais qui n'entreront jamais dans la tête des honnêtes gens.

Je ne voulus pas quitter les Pamplemousses sans visiter le jardin botanique placé sous la direction de l'habile et savant M. Duncan.

À peine me fus-je entretenue un quart d'heure avec cet aimable homme, Écossais de naissance, qu'il m'invita de la manière la plus gracieuse à venir passer quelques jours dans sa maison pour pouvoir examiner à loisir les richesses que renfermait le jardin. Quoique l'expérience faite à Maurice m'eût rendue un peu circonspecte en fait de visite, je ne pus cependant pas résister à l'air de bonhomie de M. Duncan. Je restai chez lui, et je n'eus pas à m'en repentir. M. Duncan était sobre de paroles, mais il fît tout ce qui dépendait de lui pour me rendre le séjour de sa maison agréable. Lorsqu'il vit que je cherchais des insectes, il me vint personnellement en aide, m'apportant à chaque instant quelque chose pour ma collection.

Je parcourus avec lui, à diverses reprises, le jardin botanique, qui est très riche et contient des plantes de toutes les parties du monde. J'y vis pour la première fois des plantes et des arbres qui venaient de Madagascar et qui étaient originaires de cette île. J'admirai particulièrement une plante aquatique, l'*Hydrogiton fenestralis*, dont les feuilles, longues d'environ huit centimètres et larges de près de trois, sont percées à jour

comme par un effet de l'art. Un arbre, appelé *Andansonia digitata*, me frappa non par sa beauté, mais par sa laideur. Son tronc est jusqu'à la hauteur de deux mètres et demi à trois mètres d'une grosseur difforme ; puis il s'amincit subitement ; son écorce, d'une vilaine couleur claire, est tout à fait lisse et presque luisante.

Il y avait encore plusieurs espèces d'arbres aromatiques et quelques pieds du charmant palmier d'eau que j'avais déjà vu à Batavia et que j'ai décrit dans mon *Second voyage autour du monde*.

Je ne suis pas botaniste et ne puis pas donner une description complète de ce jardin, mais des personnes qui s'y connaissent m'ont dit qu'il est arrangé avec beaucoup de goût et d'intelligence. À voir le nombre et la diversité des plantes et l'étendue des cultures qui doivent demander beaucoup de soins, on ne se douterait pas que M. Duncan ne dispose que d'un nombre de bras fort limité. Le gouvernement ne lui accorde que 25 ouvriers (du Bengale et du Malabar), qui ne produisent certainement pas autant de travail que 8 ou 10 hommes vigoureux d'Europe.

Puisque je parle des plantes et des arbres, il faut aussi que je dise quelques mots des fruits que l'on trouve à Maurice. Les plus communs sont diverses espèces de bananes et de mangues, des beurrés, des ananas, des pastèques et des melons. Ces derniers atteignent ici une grosseur extraordinaire (quelques-uns pèsent plus de 30 livres), mais ils ont peu de goût. Les pêches sont abondantes, mais elles demandent pour être bonnes des soins particuliers.

Il y a en outre des grenades d'une grosseur considérable, des papayers et d'autres fruits semblables. Comme je les ai tous déjà décrits dans mes précédents ouvrages, j'y renvoie mes lecteurs.

Pour ce qui est du règne animal, Maurice est assez heureux pour n'avoir ni bêtes féroces ni reptiles venimeux. Les scolopendres et les scorpions sont petits ; leur piqûre est douloureuse, mais non dangereuse. On y trouve également bien moins

de fourmis que dans l'Inde ou que dans l'Amérique du Sud. Je pouvais laisser des demi-journées sur une table les insectes que j'avais recueillis, sans que les fourmis vinssent y toucher, tandis que dans d'autres pays chauds elles arrivaient au bout de peu de minutes. Les moustiques vous importunent le plus et font quelquefois le désespoir de l'étranger. Mais, quand on a passé plusieurs années dans le pays, on doit, comme l'indigène, en souffrir beaucoup moins.

Le vilain kakerlak est parfois aussi bien gênant, mais il ne l'est pas autant à Maurice que dans d'autres pays. Il se livre des combats très intéressants entre le kakerlak et la magnifique mouche verte, *sphex viridi-cyanea*. Malheureusement je n'y ai jamais assisté, mais j'en ai lu la description dans le voyage de M. Bory de Saint-Vincent. La mouche vole autour du kakerlak jusqu'à ce que celui-ci comme magnétisé demeure sans mouvement ; puis elle le saisit et le traîne jusqu'à un trou qu'elle a choisi d'avance ; elle dépose ses œufs dans son corps, bouche le trou avec une espèce de ciment qu'elle prépare et abandonne sa victime à sa progéniture, qui naîtra en lui et qui l'aura bientôt dévorée.

J'allais presque oublier de mentionner encore une curiosité que l'on trouve aux Pamplemousses. C'est un tombeau élevé en souvenir de la touchante histoire de Paul et de Virginie, dont la scène a été placée dans cette île par Bernardin de Saint-Pierre.

Déjà le mois d'avril était arrivé, et, excepté mon excursion aux Pamplemousses et quelques petites promenades dans le district de Mocca, je n'avais presque point encore pénétré dans l'île. Pourtant je ne voulais pas quitter Maurice sans visiter au moins les points les plus intéressants ; seulement je ne savais pas comment m'y prendre. Sur ces entrefaites, l'aimable M. Satis, juge à la haute cour, m'invita à aller avec lui à la cascade de Famarin. Nous passâmes par la villa de M. Moon, que M. Satis avait invité à se joindre avec sa famille à notre partie.

Nous arrivâmes bientôt à la cascade située à peine à un petit mille de la villa de M. Moon et où, grâce aux soins de M. Sa-

tis, un excellent déjeuner nous avait été préparé en face de la chute sous de beaux ombrages.

Il n'était vraiment pas possible de trouver un plus bel endroit. Nous étions sur un plateau élevé de près de 400 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous voyions s'ouvrir à côté de nous une gorge de 265 mètres de profondeur, qui avait près de la hauteur plus de 165 mètres de large et qui allait en se rétrécissant de plus en plus vers la mer. C'est dans cette gorge que la rivière se précipite en formant sept cascades ravissantes, dont deux ont plus de trente-quatre mètres de haut. Elle court avec impétuosité dans le fond de la vallée au milieu de la plus riche végétation et termine dans la mer voisine son cours limité, mais excessivement agité. Le tableau doit être infiniment plus grandiose après de longues pluies, quand les petites cascades se confondent avec les grandes et que toute la masse d'eau tombe en deux nappes dans le fond de la vallée.

Je n'oublierai jamais le beau jour où je jouis de ce superbe spectacle et où j'eus encore le plaisir de faire la connaissance de l'aimable famille Moon. Je me trouvai de suite liée avec Mme Moon comme si je l'eusse connue depuis longtemps, et je fus très heureuse quand elle m'offrit de rester quelque temps chez elle. Le terme fixé de mon départ pour Madagascar approchait, et je ne pus demeurer avec elle que trois jours, mais ce furent trois jours fortunés, qui me dédommagèrent de plus d'une triste déception. J'appris à connaître en Mme Moon une dame non seulement très aimable, mais très instruite ; elle a surtout un talent distingué pour la peinture. À la demande de la direction du Musée britannique, elle a peint pour ce musée cent vingt différentes espèces de manguiers et toutes les plantes médicinales qui viennent à Maurice.

M. et Mme Moon, ainsi que leur parent, M. Caldwell, s'empressèrent de me montrer les beautés de leur île, et dès le lendemain ils me conduisirent au mont Orgueil, d'où l'on a la vue la plus ravissante du pays et des montagnes. D'un côté, on voit le *Morne-Brabant*, pic qui s'avance tout à fait dans la mer et n'est uni à la terre que par une langue de terre étroite ; non

loin de là, le *Piton de la rivière noire*, la plus haute montagne de l'île (854 mètres). D'un autre côté dominent le *Tamarin* et le *Rempart* ; ailleurs encore s'élève une montagne avec trois hautes pointes, appelée *les Trois Mamelles*. Tout près de ces pics s'ouvre une gorge profonde qui a quatre parois, dont deux sont presque entièrement écroulées, tandis que les deux autres sont droites et raides. Outre les montagnes déjà nommées, on voit encore le *Corps de garde du port Louis de Mocca, le Pouce*, dont la pointe sort comme un pouce ou comme un doigt du milieu d'un petit plateau, et le *Peter Booth*, ainsi nommé du nom de celui qui en a fait le premier l'ascension. Peter Booth s'y prit de la manière suivante pour arriver à ce pic regardé jusqu'alors comme inaccessible. Il lança, à l'aide d'une flèche, de l'autre côté du pic, à un endroit accessible, une forte ficelle à laquelle il attacha une corde solide qu'il fit tirer par-dessus le pic et fixer des deux côtés, et c'est en se hissant le long de la corde qu'il put arriver au sommet et en même temps à l'honneur d'immortaliser son nom. La chaîne de montagnes se termine par la *Nouvelle découverte*.

Les montagnes de cette île se distinguent par leurs formes aussi belles que variées. Les unes présentent de larges parois verticales ; les autres s'élèvent en pyramides. Quelques-unes sont couvertes jusqu'au sommet de bois touffus ; d'autres ne le sont qu'à moitié, et la pointe de rocher sort tout à coup lisse et nue d'un vert océan de feuillage. Elles sont entrecoupées de belles vallées et de gorges profondes, et je voyais au-dessus d'elles un ciel bleu et sans nuages. Je ne pouvais me rassasier de ce ravissant spectacle, et plus je le considérais, plus j'y découvrais de beautés.

Notre excursion suivante, et malheureusement la dernière, fut consacrée au *Trou du cerf*, cratère parfaitement régulier et garni d'une riche végétation.

L'aspect de ce cratère produit une impression d'autant plus grande que rien ne décèle son existence et qu'on ne le découvre que quand on est arrivé au bord. Quoique les pentes soient es-

carpées, un étroit sentier conduit cependant jusqu'au fond du *Trou*, qui pendant la saison des pluies est rempli d'eau.

Du bord du cratère on a une vue admirable sur trois parties de l'île ; on voit les belles montagnes avec les épaisses forêts vierges d'où s'élèvent les pointes de rochers nues et escarpées ; les vastes plaines avec les riches plantations de canne à sucre toute l'année brillant d'une fraîche verdure, et la mer azurée dont les vagues mugissantes couvrent la côte d'une blanche écume. C'est un magnifique paysage, auquel il ne manque que quelques rivières pour en rendre la beauté parfaite.

L'île, il est vrai, n'a pas à souffrir du manque d'eau, mais elle est trop petite pour avoir une véritable rivière, ce qui n'empêche pourtant pas les habitants de donner ce nom à quelques grands ruisseaux.

C'est avec le plus vif regret que je quittai la famille Moon. C'est à sa complaisance que je dus de pouvoir visiter les points les plus intéressants de Maurice ; et grâce à elle je vis plus dans les quelques derniers jours que dans les quatre longs mois que j'avais déjà passés dans l'île.

Dans la plupart des maisons, surtout chez les créoles, on me fit bien les plus belles offres de service, on me promit monts et merveilles, mais on s'en tint aux promesses. On ne me rendit pas les moindres services, et on n'eut pour moi aucune de ces attentions qui font bien plus de plaisir à un étranger que le logement et la nourriture qu'on lui donne et qu'il peut se procurer partout pour de l'argent. On songea encore bien moins à organiser pour moi des excursions et des parties intéressantes. Ces gens ne se doutent pas du plaisir qu'il y a à voir les beautés de la nature. Ils ne comprennent pas qu'on puisse s'exposer à la plus petite fatigue pour aller admirer une montagne, une cascade ou un beau point de vue.

Ces hommes sont exclusivement occupés de s'enrichir le plus tôt possible. Le sucre est leur veau d'or, et tout ce qui ne s'y rapporte pas n'a pas de prix pour eux. Les femmes ne valent guère mieux. Elles ont trop peu d'instruction et en même temps trop de l'indolence si ordinaire dans les pays chauds pour

s'intéresser à quelque chose de sérieux. Leur seule occupation (excepté naturellement le soin de leur très chère personne) est d'écouter ou d'inventer de méchants propos sur leurs semblables, et il y a malheureusement aussi beaucoup d'hommes à qui ce charitable plaisir fait oublier par moments jusqu'à leur sucre.

Je n'échappai pas au sort commun. Les aimables habitants et habitantes du Port-Louis ne me firent passer pour rien moins que pour une empoisonneuse et prétendirent que j'avais été soudoyée par le gouvernement anglais pour empoisonner M. Lambert. – Il faut vous dire que M. Lambert avait apporté de Paris de très riches présents pour la reine de Madagascar et avait commis la faute impardonnable de ne pas confier à tout le monde ce qu'il avait en vue d'obtenir par ses présents. Il devait naturellement y avoir là-dessous quelques machinations secrètes de la France, et le gouvernement anglais, en ayant été informé, m'avait choisie pour débarrasser le monde de cet homme dangereux. Quelque absurde que fût ce conte, il trouva cependant parmi les créoles et même parmi les Français assez de créance pour me priver de faire un petit voyage intéressant.

Avant d'entreprendre le voyage de Madagascar, M. Lambert devait aller acheter pour la France des nègres sur les côtes de Zanzibar et de Mozambique et les transporter à l'île Bourbon. C'est une nouvelle espèce de traite mitigée inventée par le gouvernement français et tolérée par l'Angleterre. Le nègre n'est esclave que pendant cinq ans et reçoit de son maître, indépendamment de la nourriture et du logement, deux écus par mois. Au bout de ces cinq ans, il est libre de continuer à travailler ou bien de mourir de faim s'il ne veut pas travailler. Il peut même se racheter plus tôt au prix de cinquante écus et même retourner dans son pays s'il a pour cela l'argent nécessaire.

Connaissant ma passion pour les voyages et sachant combien j'étais heureuse de saisir toute occasion de voir de nouveaux pays, M. Lambert voulut m'emmener avec lui. Mais, aussitôt que l'agent français eut connaissance de ce projet, il alla trouver M. Lambert et lui recommanda de bien s'en garder, parce que je devais être certainement une espionne du gouver-

nement anglais. D'où venait cette haine des créoles et des Français contre un être aussi inoffensif que moi ? Je ne puis y voir d'autre raison, si ce n'est que je ne fréquentais guère que des familles anglaises. Mais était-ce ma faute si ces familles me recherchaient et si, quand je me rendais à leurs invitations, elles me traitaient de la manière la plus aimable ? Pourquoi les Français ne faisaient-ils pas de même ? Si les Anglais me comblèrent de politesses et se montrèrent pleins de prévenances pour moi, il n'y eut parmi les Français que MM. Lambert et Genève qui me donnèrent réellement de vifs témoignages d'intérêt. Les autres, ainsi que les créoles, se bornèrent à de vaines promesses. Cela m'inspira, je l'avoue franchement, tant d'aversion pour la population française de cette partie du monde que, malgré tout le désir que j'en aurais eu autrement, je ne pus me résoudre à visiter l'île de Bourbon, dont j'étais si proche.

Que je suis contente de ne pas avoir débuté par Maurice, quand le goût des voyages me prit, il y a à peu près quatorze ans ! Ce goût me serait passé bien vite, et bien des heures d'ennui eussent été épargnées à la patience de mes lecteurs.

Sans doute, en ce cas, je ne serais pas non plus allée en Russie, et je n'aurais pas appris que dans ce pays despotique il y a des institutions plus libérales que dans une colonie de la libérale Angleterre. Et cependant c'est la vérité, du moins pour les passeports.

Quand on quitte Saint-Pétersbourg ou une autre grande ville de la Russie pour faire un voyage, il faut l'annoncer huit jours d'avance. Le nom du voyageur est inséré trois fois dans la gazette pour que, s'il a des dettes, ses créanciers puissent prendre les mesures nécessaires. Ici, dans cette grande île, huit jours ne suffisent pas ; il faut trois semaines, à moins qu'on ne fournisse caution, comme en Russie. Je m'attendais si peu à trouver dans une colonie anglaise une institution si surannée, que je ne m'étais pas occupée du tout de mon passeport. Quelques jours avant mon départ, je demandai au consul français un visa plutôt pour me rappeler à son souvenir que parce que je le croyais nécessaire.

Le même jour, j'appris par hasard à table que cela ne suffisait pas et qu'il fallait pour partir avoir la permission de la police. Comme je dînais chez M. O..., associé de M. Lambert, et que plusieurs messieurs de ma connaissance s'y trouvaient, je les priai qu'un d'eux voulût bien se charger de cette formalité, que je regardais comme tout à fait insignifiante, et se porter caution pour moi. À ma très grande surprise, les Français, si galants et si polis, cherchèrent mille défaites pour ne pas me rendre ce service. Le lendemain, j'allai trouver un Anglais, M. Kerr, et quelques heures après j'eus un passeport.

À mon profond regret, je dois avouer qu'au dernier moment j'eus aussi à me plaindre d'une impolitesse d'un Anglais, qui n'était autre que le gouverneur.

À mon arrivée à Maurice, ce monsieur m'avait très bien accueillie, même invitée à sa maison de campagne, et, sans que je le lui eusse demandé, il m'avait offert une lettre pour la reine de Madagascar. Quand, peu avant mon départ, j'allai lui rappeler sa promesse, il me refusa la lettre sous prétexte que mon compagnon de voyage, M. Lambert, était un homme politique dangereux.

On me fit, comme on voit, beaucoup d'honneur à Maurice. Les Français me prirent pour un espion de l'Angleterre, et le gouvernement anglais pour un espion de la France !

Après toutes ces agréables expériences, tout le monde comprendra qu'il me tardait de quitter cette petite île et ses habitants aux idées plus petites encore. Je m'efforcerai de ne garder de cette île que le souvenir de ses beautés naturelles et celui de l'amitié et des prévenances que me témoignèrent les personnes citées dans le cours de mon récit. Je n'ai pas trouvé occasion de les nommer toutes, car d'autres encore, comme MM. Fernyhoujk, Beke et Gonnes, m'ont rendu beaucoup de services. Je les en remercie du fond du cœur.

NOTICE GÉOGRAPHIQUE ET HISTORIQUE SUR MADAGASCAR

Sauf quelques parties isolées de la côte, l'île de Madagascar est très peu connue. Quelques voyageurs seulement sont parvenus à pénétrer dans l'intérieur du pays, et encore n'ont-ils pas eu le loisir de l'étudier tout à l'aise. Quant à moi, je n'ai malheureusement pas assez de connaissances pour pouvoir donner d'un pays une description scientifique. Je suis, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, tout au plus en état de décrire avec vérité ce que j'ai vu. Il ne sera donc pas, je crois, sans intérêt pour mes lecteurs, qu'avant de commencer le récit de mes aventures à Madagascar je donne ici, d'après différents ouvrages publiés sur cette île, un court aperçu géographique et historique.

L'île de Madagascar était, dit-on, déjà connue des anciens. Marco Polo en fait mention au treizième siècle. Les Portugais la visitèrent en 1506, et le premier peuple d'Europe qui ait tenté d'y fonder un établissement fut le peuple français, en 1642.

Madagascar, située au sud-est de l'Afrique, dont elle n'est séparée que par le canal de Mozambique, de soixante-quinze milles de large, s'étend du vingt-deuxième au vingt-huitième degré de latitude méridionale, et du quarantième au quarante-huitième degré de longitude orientale, et est, après Bornéo, la plus grande île du monde. Sa superficie est d'environ dix mille milles carrés géographiques. Sa population est évaluée bien diversement : suivant les uns, elle est de un et demi à deux millions ; d'autres la portent à six millions.

L'île possède d'immenses forêts, de vastes plaines, des vallées et des gorges, beaucoup de rivières et de lacs, et de grandes chaînes de montagnes, dont les pics s'élèvent à trois et quatre mille mètres et plus encore.

La végétation est extrêmement riche et le climat très chaud. Ce dernier est excessivement malsain pour les Européens le long des côtes où il y a beaucoup de marais ; il l'est

moins dans l'intérieur du pays. Les principaux produits sont : des baumes et des résines, du sucre, du tabac, de la soie, du riz, de l'indigo et des épices. Les forêts fournissent de superbes bois de construction, les arbres fruitiers produisent presque tous les fruits de la zone tropicale. Parmi les nombreuses espèces de palmiers, le beau palmier d'eau est très abondant. Quant au règne animal, Madagascar possède aussi quelques espèces particulières : des maquis, le perroquet noir et beaucoup de bêtes à cornes, de chèvres, de brebis et de beaux oiseaux. Les bois et les savanes sont habités par des buffles et des sangliers, des chiens et des chats sauvages ; mais on n'y trouve aucune autre espèce d'animaux dangereux. Les serpents y sont inoffensifs, les autres reptiles très rares, et comme animaux venimeux il n'y a que la scolopendre et une petite araignée noire, qui vit sous terre et dont la piqûre passe pour mortelle, mais qu'on ne rencontre que rarement. L'île abonde aussi en métaux, surtout en fer et en charbon de terre. Ses richesses minérales sont encore peu explorées.

La population se compose de quatre races différentes. Au sud demeurent les Cafres, à l'ouest les nègres, tandis qu'au nord domine la race arabe, et à l'est et dans l'intérieur la race malaise. Ces principales races se divisent en beaucoup de tribus ; celle des Hovas, appartenant à la race malaise, est la plus nombreuse et la plus civilisée de toute l'île. Les Hovas peuplent la plus grande partie de l'intérieur ; ils formaient déjà, du temps de la découverte de Madagascar, un puissant empire ; leur capitale, Tananariva, située au milieu d'un grand plateau dans le district d'Émir, est formée de la réunion de plusieurs villages.

La partie de l'île la moins connue, ou plutôt tout à fait inconnue, est la côte sud-ouest, dont les habitants passent pour les gens les plus inhospitaliers et les ennemis les plus déclarés des Européens. Tous ces peuples sont, comme la plupart des peuples primitifs, paresseux, curieux et très superstitieux.

Les Français, comme nous l'avons déjà dit, ont tenté depuis 1542 de s'établir à Madagascar. Ils conquirent d'abord quelques districts, fondèrent çà et là des comptoirs, construisirent de pe-

tits forts, mais ils ne purent les conserver. Toutes leurs tentatives échouèrent, d'une part à cause du climat malsain et de la cruauté avec laquelle ils traitèrent les indigènes, d'autre part parce qu'ils ne furent jamais soutenus en temps utile par des troupes et des subsides.

Le gouvernement français, pas plus que la Compagnie orientale, n'eurent jamais d'idée bien arrêtée au sujet de cette île. Ils voulurent tantôt la conquérir, tantôt l'abandonner entièrement. À différentes reprises, ils y expédièrent des vaisseaux et des troupes sans s'inquiéter de leur sort, et il y eut ainsi beaucoup d'hommes qui périrent et de fortes sommes d'argent qui furent dépensées en pure perte.

La dernière de ces expéditions eut lieu en 1773, sous le commandement du comte polonais Benjowski, investi d'avance du titre de gouverneur de Madagascar.

Le comte Benjowski passait pour être un homme très capable et très entreprenant, et, comme les forces dont il disposait étaient plus grandes que celles des expéditions précédentes, il aurait pu réussir à soumettre pour toujours l'île à la France, ou du moins à y fonder une colonie durable. Malheureusement, il eut le même sort que ses devanciers, je dirai même un sort plus funeste ; car non seulement on ne lui accorda pas les secours promis, mais il trouva, dans le gouverneur de Bourbon qui devait lui prêter appui, l'ennemi le plus dangereux. Au lieu de lui envoyer de l'argent et des troupes, celui-ci, poussé par la jalousie, employa tous les moyens pour affaiblir le pouvoir de son rival. Aussi, malgré ses premiers succès, le comte Benjowsky eut bientôt beaucoup de peine à garder quelques forts et quelques comptoirs insignifiants. Après sa mort, ces positions même furent perdues, et les Français quittèrent tout à fait Madagascar en 1786, ne conservant de toutes leurs anciennes conquêtes que la petite île Sainte-Marie.

Au commencement du dix-neuvième siècle, les Anglais essayèrent aussi, mais également sans succès, de fonder des établissements à Madagascar ; ils s'emparèrent des forts de Tama-

tave et de Foulpointe, mais ils ne purent les conserver que peu de temps.

Cependant, dans l'intérieur du pays, l'empire des Hovas s'était considérablement agrandi. Dianampoiene, le chef de Tananariva, après des guerres heureuses contre des chefs moins puissants, réunit leurs États aux siens. II passe pour avoir été un homme très actif et très intelligent, qui donna de bonnes lois à son peuple et lui défendit l'usage des liqueurs et du tabac. À sa mort, en 1810, son empire, déjà puissant, passa sous le sceptre de son fils Radama, qui n'avait alors que dix-huit ans. Il était, comme son père, intelligent, honnête et très ambitieux ; il se fit l'ami des Européens et rechercha leur société pour étendre le cercle de ses connaissances.

Profitant de ces dispositions du prince, les Anglais surent bientôt gagner ses bonnes grâces. Il leur accorda toutes sortes de distinctions et poussa l'engouement pour eux jusqu'à porter quelquefois un uniforme anglais. Il reçut en dédommagement de l'argent et des présents d'une valeur de deux mille livres sterling, et le gouvernement anglais promit en outre de faire instruire dix jeunes gens de Madagascar en Angleterre et dix autres à Maurice, dans différents arts et différents métiers.

Radama observa exactement le traité, mais il n'en fut pas de même du général anglais Hall, qui avait succédé à M. Farghar dans le gouvernement de Maurice. Le général Hall croyait sans doute que les sauvages n'étaient pas des hommes ; il ne rougit pas de déclarer publiquement qu'un contrat conclu avec un sauvage n'avait pas la moindre valeur, et il ne se fit pas faute de l'enfreindre de toutes les manières. Il s'ensuivit naturellement que Radama rétablit la traite et se mit à favoriser les Français aux dépens des Anglais, et la France acquit à cette occasion un petit territoire dans la baie de Venatobé.

Les Anglais tentèrent longtemps en vain de regagner leur influence. Ils s'étaient rendus si odieux, non seulement à Radama, mais aussi au peuple, qu'on avait fini par appeler Anglais tout ce qui était regardé comme faux ou mensonger. Néanmoins, ils réussirent plus tard à renouveler le traité et à obtenir

même encore d’autres concessions. On leur permit d’introduire des missionnaires, de fonder des écoles et de répandre la Bible. Leurs vaisseaux purent entrer dans tous les ports en payant un pour cent, et en 1825 Radama accorda aussi aux Anglais le droit de s’établir dans l’île, de construire des maisons, de faire le commerce, de cultiver le sol et de fonder des entreprises industrielles.

Radama mourut le 27 juillet 1828, à l’âge de trente-six ans. En poursuivant les plans ambitieux de son père, il était parvenu à étendre sa domination sur la plus grande partie de l’île et à devenir roi de Madagascar. Il réunissait sous son sceptre, outre le pays des Hovas sur la côte nord-ouest, celui des Seklaves avec leur capitale Bambetok, sur la côte occidentale Mozangaye, et sur la côte nord les pays des Antawares et des Betimsaras. La côte sud-ouest seule et le pays des Anossy, situé sur la côte sud-est, avaient conservé leur indépendance.

Radama possédait un grand talent d’orateur et aimait beaucoup à le montrer. Il était en général très vain et extrêmement avide d’hommages. Il voulut que son peuple l’adorât comme un dieu, et, si sous son règne les missionnaires anglais acquirent de l’influence, ils la durent en grande partie aux louanges et aux flatteries dont ils le comblèrent. Ils le comparaient à Napoléon Ier, dont les exploits lui avaient été vantés par les Français, et qu’il semblait s’être proposé pour modèle. Cette comparaison, du reste, ne saurait être jugée tout à fait fausse, et on peut bien lui accorder le titre de *Radama le Grand* quand on songe à tout ce qu’il a fait pendant la courte durée de son règne. La conquête d’une grande partie de l’île, l’abolition de la peine de mort pour beaucoup de crimes, la défense de faire la traite avec l’étranger, la création d’une armée bien disciplinée, l’introduction de beaucoup de métiers européens, tout cela fut son œuvre. Il a, le premier, jeté les fondements de la civilisation à Madagascar ; c’est sous son règne que furent instituées les premières écoles publiques et que l’on adopta les caractères latins pour la langue du pays. Toujours préoccupé de l’amélioration matérielle et intellectuelle de son empire, il n’y eut

qu'une chose dont il ne voulut pas entendre parler : c'est de l'établissement de bonnes routes. Il croyait, comme la plupart des chefs de peuples à demi sauvages, que les mauvaises routes étaient les meilleurs remparts contre les Européens. Dans les dernières années de sa vie, il se livra malheureusement à de grandes débauches qui peuvent avoir amené sa mort prématurée. Beaucoup de gens prétendent qu'il a été empoisonné.

La mort de Radama mit non seulement fin à l'influence des Anglais, mais aussi à celle de tout autre peuple européen.

Sa première femme, Ranavola, lui succéda sur le trône et ajouta à son nom le titre royal de Manjaka.

Cette femme cruelle et sanguinaire commença son règne en faisant exécuter sept des plus proches parents du feu roi ; suivant les rapports du missionnaire Guillaume Ellis, on ne tua pas seulement tout ce qui appartenait à la famille de Radama, mais aussi les nobles placés près du trône et que Ranavola craignait d'y voir élever des prétentions.

Elle rompit sur-le-champ le traité conclu avec Radama par les Anglais. Sa haine contre ce dernier peuple était si grande qu'elle s'étendait à tout ce qui venait d'Angleterre et jusqu'aux animaux importés de ce pays. Tous les hommes d'origine vraiment anglaise furent tués ou du moins bannis de ses États. Les Français ne trouvèrent pas non plus grâce à ses yeux ; elle ne voulait pas du tout entendre parler de civilisation, et elle s'efforça d'en étouffer tous les germes. Elle chassa les missionnaires, défendit la propagation du christianisme et mit entrave à tous les rapports avec les Européens. Ses sujets, surtout ceux qui ne sont pas de la tribu des Hovas, dont elle est issue elle-même, sont traités par elle avec la plus grande rigueur et même avec cruauté. Pour les moindres fautes, elle leur inflige les peines les plus dures, et chaque jour elle fait exécuter des sentences de mort.

Le seul prince Ramanetak, parent du roi Radama, était parvenu à se soustraire à la mort par la fuite. Comme ce prince pouvait faire valoir ses droits à la couronne et que la reine Ranavola n'avait pas tardé à se rendre odieuse au peuple par son

gouvernement sanguinaire, il aurait certainement, avec l'aide des Français, réussi à opérer une révolution et à s'emparer du trône. Ce changement eût en tout cas tourné au profit des Français, car le prince Ramanetak était très prévenu en faveur de cette nation. Mais le gouvernement français, fidèle à la politique suivie depuis deux siècles vis-à-vis de Madagascar, se borna à offrir au prince le magnifique secours de soixante fusils et de vingt barils de poudre. Comme je l'ai déjà dit au commencement de mon voyage, les Français furent chassés par la reine Ranavola du territoire que Radama leur avait accordé dans la baie de Vanatobé. La France demandera-t-elle enfin raison aux orgueilleux souverains de Madagascar, et leur fera-t-elle enfin sentir sérieusement sa puissance, ou bien laissera-t-elle encore une fois échapper l'occasion qui lui est offerte ? C'est là une question que je n'ose trancher et dont la solution est réservée à un avenir plus ou moins rapproché.

CHAPITRE VIII

Départ de Maurice. – La vieille chaloupe canonnière. – Arrivée à Madagascar. – Mlle Julie. – Description de Tamatave. – Les indigènes. – Singulière coiffure. – Première visite à Antandroroho. – Hospitalité des Malgaches. – Les Européens à Tamatavé. – Le Malgache parisien. – Rapports de famille.

Je quittai Maurice le 25 avril 1857. Grâce à l'entremise de M. Gonnet, les propriétaires du brick *le Triton* m'accordèrent un libre passage jusqu'au port de Tamatavé (quatre cent quatre-vingts lieues marines).

Le vaisseau, vieille chaloupe canonnière émérite qui avait fait ses preuves en 1805 à la bataille de Trafalgar était bien déchu de son ancienne splendeur. Il servait actuellement, quand la saison était favorable, à transporter des bœufs de Madagascar à Maurice. Comme il n'était aménagé dans toutes ses parties que pour le transport des bœufs, il n'offrait pas les moindres commodités aux passagers, et, quant à sa solidité, le capitaine me donna l'avis consolant qu'il ne pourrait pas résister à la plus petite tempête.

Cependant mon désir de quitter Maurice était si grand que rien ne put m'effrayer. Je me confiai à ma bonne étoile et m'embarquai gaiement, et je n'eus point à m'en repentir. Le capitaine, M. Benier, était aussi excellent que son vaisseau était mauvais. Bien qu'il ne fût pas de haute extraction (par la cou-

leur, il appartenait aux demi-créoles), il se montra envers moi d'une politesse et d'une prévenance qui auraient fait honneur à l'homme le mieux élevé. Il eut la bonté de me céder de suite sa cabine, la seule place du vaisseau où les passagers quadrupèdes n'eussent point trouvé accès, et il fit tout pour me rendre la traversée aussi agréable que possible.

Pendant les trois premiers jours, nous filâmes assez vite, grâce au vent d'est, qui dans ces mers souffle constamment depuis le mois d'avril jusqu'à la fin d'octobre. Aussi un bon voilier aurait pu faire le trajet en ces trois jours, mais ce ne fut pas le cas de notre vieil invalide dont la marche était assez pénible. Nous étions loin du terme de notre voyage, quand, à notre grand effroi, dans la nuit du troisième au quatrième jour, il s'éleva un grand vent, contraire. Me rappelant l'avis consolant que le capitaine m'avait donné sur la solidité du navire, je m'attendais à tout instant à une catastrophe ; mais la nuit et le lendemain se passèrent sans accident, si ce n'est que le vent toujours contraire, nous força, vers le soir, à jeter l'ancre devant l'île de Prunes. Le cinquième jour, nous arrivâmes en vue de Tamatavé, mais ce ne fut que le sixième que nous jetâmes l'ancre dans le port.

De fortes pluies, presque continuelles, avaient aussi contribué à augmenter les ennuis de la traversée. Je n'avais pas emporté de livres, et toute la bibliothèque du bon capitaine se composait d'un livre de cuisine et d'un dictionnaire anglais-français. Mais ces désagréments s'oublient vite, quand on a le bonheur d'atteindre un but longtemps souhaité ; et j'avais cette heureuse fortune. Le pays que depuis des années j'avais un si grand désir de voir était enfin devant mes yeux.

Je voulus débarquer immédiatement ; mais la reine Ranavola, malgré son mépris de la civilisation et des coutumes de l'Europe, lui a justement emprunté celles qui pour nous autres Européens même sont les plus insupportables : la police et la douane. Comme si j'arrivais en France ou dans tout autre pays de l'Europe, il me fallut attendre que les inspecteurs fussent venus à bord et eussent visité le vaisseau avec le plus grand soin.

La reine m'ayant octroyé la très gracieuse permission de pénétrer dans ses États, on ne me fit pas d'autres difficultés, et je pus descendre à terre. J'y fus aussitôt reçue par quelques douaniers de Madagascar et conduite à la douane, où tous mes bagages furent visités et mis sens dessus dessous. Le moindre objet n'échappa pas à leurs investigations, ils ne négligèrent pas même le plus petit paquet enveloppé dans du papier ; ils se montrèrent de vrais limiers, dignes d'être mis sur le même rang que les plus habiles douaniers allemands et français.

Heureusement on ne me vola rien, et je me divertis de cette scène, qui me rappelait ma chère patrie.

À Tamatavé, je devais rencontrer M. Lambert, qui, après le voyage qu'il avait fait avec une mission du gouvernement français sur la côte d'Afrique, ne devait pas retourner à Maurice, mais venir directement à Madagascar.

M. Lambert n'était pas encore arrivé ; mais il m'avait dit à Maurice que dans ce cas je devais descendre chez Mlle Julie, qu'il aurait soin de faire prévenir de ma visite.

Mes lectrices vont probablement s'imaginer que Mlle Julie est une Européenne jetée dans cette île par Dieu sait quelle aventure romanesque. Je suis malheureusement forcée de les détromper. Mlle Julie est une vraie Malgache ; de plus, veuve et mère de plusieurs enfants. C'est qu'il règne à Madagascar la singulière coutume d'appeler « mademoiselle » toute personne du sexe, même eût-elle une douzaine de rejetons ou eût-elle été mariée une demi-douzaine de fois.

Mlle Julie est d'ailleurs certainement une des personnes les plus remarquables et les plus intéressantes non seulement de Tamatavé, mais aussi de tout Madagascar. Veuve depuis environ huit mois, elle continue les affaires de son mari, et, à ce qu'on m'a dit, avec plus de succès que lui. Elle possède des plantations de canne à sucre, une distillerie de rhum, et fait le commerce. Son intelligence et son activité seraient appréciées partout, et elles sont réellement étonnantes dans un pays comme Madagascar, où la femme, si ignorante et si paresseuse, n'a d'ordinaire qu'un rôle tout à fait nul.

Mlle Julie, élevée en partie à Bourbon, parle et écrit parfaitement le français. Il est fâcheux que, instruite comme elle l'est, elle ait conservé plusieurs des mauvaises habitudes de son pays natal. Son plus grand plaisir est de rester des heures entières étendue sur le sol, la tête appuyée sur les genoux d'une amie ou d'une esclave, pour se faire délivrer de certaines petites bêtes. C'est du reste le passe-temps favori des femmes de Madagascar, et elles ne se visitent souvent que pour s'y livrer tout à fait *con amore*. Mlle Julie aimait aussi mieux se servir de ses doigts que d'un couvert pour manger ; mais elle ne le faisait que quand elle croyait ne pas être vue.

Mlle Julie ne m'accueillit pas précisément de la manière la plus avenante ; elle commença par me toiser de la tête aux pieds, puis se leva lentement et me conduisit à une maisonnette située tout près, mais plus mal installée encore que les pavillons de Maurice. La pièce unique qui s'y trouvait ne renfermait rien qu'une couchette non garnie. La noble dame me demanda sèchement si j'avais ma literie. Je lui répondis que je n'en avais pas apporté, M. Lambert m'ayant assuré que je trouverais chez elle tout ce dont j'aurais besoin. « Je ne puis vous donner de literie, » me dit-elle d'un ton bref, et bien qu'elle eût, comme je le vis plus tard, non seulement de quoi me coucher, mais de quoi coucher une demi-douzaine de voyageurs, elle ne se serait point fait scrupule de laisser une vieille femme comme moi dormir sur un lit non garni. Heureusement il y avait là justement une autre femme, Mme Jacquin. Celle-ci m'offrit aussitôt tout ce qu'il fallait pour garnir mon lit et reprocha à Mlle Julie sa conduite dans des termes assez vifs. J'acceptai l'offre de Mme Jacquin avec beaucoup de reconnaissance, car autrement j'aurais été obligée, jusqu'à l'arrivée de M. Lambert, de me contenter de mon manteau et d'un oreiller que je porte toujours avec moi.

Il ne fut naturellement pas question des autres objets de commodité, et il me fallut me procurer moi-même tout ce dont je pouvais avoir besoin.

Mon séjour à Tamatavé dura quelques semaines, M. Lambert étant arrivé beaucoup plus tard qu'il ne l'avait pensé.

Le port de Tamatavé est le meilleur de toute l'île, et il y vient dans la belle saison (du mois d'avril à la fin d'octobre) beaucoup de vaisseaux de Maurice et de Bourbon pour charger des bœufs, dont on exporte tous les ans de dix à onze mille. Les deux tiers environ de ces bœufs vont à Maurice et le reste à Bourbon, bien que la population de ces deux îles soit à peu près la même. Mais il ne faut pas oublier qu'il y a à Maurice beaucoup d'Anglais et que les Anglais sont de plus grands amateurs de rostbeef que les Français. Il est étrange que la reine Ranavola ne souffre pas l'exportation des vaches. Dans sa profonde sagesse, elle pense que, si elle permettait l'exportation des vaches, on pourrait élever des bœufs ailleurs et que cela diminuerait l'exportation de Madagascar. Elle ignore que ces deux îles tirent beaucoup plus de profit de leurs plantations de canne à sucre que si elles transformaient leurs champs en prairies et se livraient à l'élève du bétail. Un beau bœuf qui se paye quinze écus à Madagascar reviendrait quatre ou cinq fois plus cher si on l'élevait à Maurice ou à Bourbon.

Indépendamment des bœufs, on exporte encore de la volaille et des *rabanetas*. Les rabanetas sont des espèces de nattes sur lesquelles on étale le sucre pour le sécher quand il sort de la dernière chaudière. Ces nattes s'emploient aussi pour couvrir les murs et les parquets des appartements, et elles servent souvent aux pauvres de vêtements.

Pendant la belle saison, la maison de Mlle Julie est très animée. Il y a parfois en même temps dans le port six à huit vaisseaux. Les capitaines sont généralement tous des amis de mon hôtesse, qui les invite une fois pour toutes à dîner et qui tient, pour ainsi dire, table ouverte. Pendant mon séjour, qui tomba, il est vrai, au commencement de la belle saison, il n'y eut pas beaucoup de mouvement, et je ne vis jamais plus de deux vaisseaux à la fois dans le port. Quelle place importante Tamatavé pourra devenir un jour, quand cette belle île sera ouverte aux Européens et au commerce de toutes les nations !

Aujourd'hui, Tamatavé ressemble à un pauvre, mais très grand village. On évalue sa population, y compris les environs, à quatre ou cinq mille âmes, parmi lesquelles il y a huit cents soldats et environ une douzaine d'Européens et de créoles de Bourbon. À part les quelques maisons de ces derniers et celles de quelques Hovas et Malgaches aisés, on ne voit que de petites huttes disséminées sur différents points ou formant plusieurs rues étroites. Elles reposent sur des pieux de deux à trois mètres de haut, sont construites en bois ou en bambou, couvertes de longues herbes ou de feuilles de palmier et renferment une pièce unique, dont le foyer occupe une bonne partie, de sorte que la famille a à peine la place de s'y coucher. Il n'y a point de fenêtres, mais seulement deux portes placées en face l'une de l'autre. De ces portes, celle qui est du côté du vent est toujours fermée.

Les maisons des gens aisés sont construites des mêmes matériaux que celles des pauvres : seulement elles sont plus hautes et plus grandes. Elles ne se composent également que d'une pièce ; mais celle-ci est divisée au moyen de cloisons peu élevées en trois ou quatre compartiments, et, indépendamment des portes, il y a aussi des fenêtres, mais sans vitres.

Le bazar est au milieu du village, sur une vilaine place inégale, et se distingue autant par sa pauvreté que par sa malpropreté. Un peu de viande de bœuf, quelques cannes à sucre, du riz, des rabanetas et quelques fruits sont à peu près tout ce qu'on y trouve, et l'étalage entier d'un des marchands accroupis par terre ne vaut souvent guère plus d'un quart d'écu. On tue les bœufs dans le bazar même ; on n'ôte pas la peau, mais elle se vend avec la viande et passe pour très agréable au goût. La viande ne se vend point au poids, mais d'après la grosseur et la mine du morceau.

Quand on veut acheter ou vendre quelque chose dans ce pays, il faut toujours porter avec soi une petite balance ; car il n'y a pas à Madagascar d'autre monnaie que l'écu d'Espagne, et, depuis deux ans seulement que M. Lambert y vint pour la première fois et apporta avec lui des pièces de cinq francs, celles-ci

y ont également cours. À défaut de petite monnaie, les écus et les pièces de cinq francs sont coupés en parties plus ou moins petites, quelquefois en plus de cinq cents parcelles.

J'appris, à ma très grande surprise, que, malgré leur barbarie et leur ignorance, les indigènes savaient si bien contrefaire les écus qu'il fallait avoir le coup d'œil très juste et les examiner de bien près pour pouvoir distinguer les bonnes pièces des fausses.

Les indigènes de Tamatavé sont la plupart Malgaches. Ils me semblèrent encore plus affreux que les nègres ou les Malais ; leur physionomie offre l'assemblage de ce que ces deux peuples ont de plus laid : ils ont la bouche grande, de grosses lèvres, le nez aplati, le menton proéminent et les pommettes saillantes ; leur teint a toutes les nuances d'un brun sale. Beaucoup d'entre eux ont pour toute beauté des dents régulières et d'une blancheur éclatante, quelquefois aussi de jolis yeux. En revanche, leurs cheveux se distinguent par une laideur extraordinaire : ils sont noirs comme du charbon, crépus et cotonneux, mais infiniment plus longs et plus rudes que ceux du nègre ; ils atteignent quelquefois une longueur de près d'un mètre. Quand ils portent tous leurs cheveux, cela les défigure au delà de toute expression. Leur visage se perd dans une large et épaisse forêt de cheveux crépus. Heureusement, il y en a peu qui les portent ainsi. Les hommes les font souvent couper tout ras sur le derrière de la tête, tandis qu'ils les laissent pousser par devant de quinze à vingt centimètres au plus, ce qui a aussi un air très drôle, car les cheveux montent tout droit en forme de toupet crépu, mais n'est pourtant pas aussi affreusement laid que la forêt vierge.

Les femmes, et quelquefois aussi des hommes, fiers de leur précieuse chevelure et qui ne peuvent se décider à la couper, en font une multitude de petites tresses que les uns laissent pendre tout autour de la tête, dont d'autres forment des nœuds ou des torsades dont ils se couvrent toute la tête. Ce genre de coiffure exige un temps et un travail infinis, surtout chez les femmes malgaches d'un rang élevé, qui font arranger leurs cheveux en

un nombre infini de petites tresses. J'en ai compté plus de soixante chez une de ces merveilleuses beautés. Les esclaves de la bonne dame avaient certainement mis une journée entière à les faire. Il est vrai qu'une pareille coiffure ne demande pas à être renouvelée à chaque instant et se conserve huit jours et plus dans toute sa beauté.

Laisser les cheveux libres et dans leur état naturel est un signe de deuil.

Quant à la taille des Malgaches, elle est en général au-dessus de la moyenne. J'ai vu surtout beaucoup d'hommes d'une haute et forte stature.

Leur costume est à peu près celui de tous les peuples à demi sauvages, qui ne vont pas tout à fait nus. Les deux principaux vêtements dont se servent les Malgaches s'appellent *sadik* et *simbou*. Le premier est presque aussi simple que la feuille de figuier d'Adam : il consiste en un petit morceau d'étoffe de trente centimètres de large et de soixante de long, qui est jeté autour des cuisses et passé entre les jambes. Beaucoup d'indigènes trouvent cela suffisant et n'ont pas d'autre costume. Le simbou est une pièce d'étoffe blanche d'environ trois mètres de long et deux de large. Ils s'enveloppent et se drapent dans le simbou comme les Romains dans leur toge et souvent vraiment avec beaucoup de grâce ; quelquefois ils le roulent pour être plus libres dans leurs mouvements et l'attachent autour de la poitrine.

Le costume des femmes est le même que celui des hommes, seulement elles s'enveloppent davantage et ajoutent souvent encore au sadik et au simbou un troisième vêtement, une courte jaquette collante à longues manches, qu'ils appellent *kankzou*. Le simbou occupe sans cesse les hommes et les femmes : il s'en va toujours, et il faut à tout instant le rejeter autour du corps ; on peut dire que les gens n'ont ici qu'une main pour travailler ; l'autre est exclusivement occupée du simbou.

La nourriture des Malgaches est aussi simple que leur costume. Les principaux éléments du repas sont le riz et l'anana. L'anana est une espèce de légume qui ressemble à nos épinards

et qui serait très bon au goût si l'on ne l'apprêtait pas avec de la graisse rance. Les gens qui vivent près des fleuves ou sur les côtes de la mer mangent aussi quelquefois, mais très rarement, du poisson. Ils sont beaucoup trop paresseux pour s'occuper sérieusement de la pêche. Quant à la viande ou à la volaille, bien qu'on la trouve en grande abondance et aux prix les plus modérés, on n'en mange que dans les grandes occasions. On fait ordinairement deux repas, l'un le matin, l'autre le soir ; la boisson qu'on prend en mangeant est le *ranagung* (eau de riz), qu'on prépare de la manière suivante : on cuit du riz dans un vase et on le brûle exprès un peu, de manière qu'il se forme une croûte au fond du vase ; puis on y verse de l'eau et on fait bouillir. Cette eau prend une couleur de café très pâle et a un goût de brûlé, c'est-à-dire affreux pour le palais d'un Européen ; mais les indigènes trouvent ce goût délicieux, et ils mangent aussi la croûte brûlée avec le plus grand plaisir.

Les Malgaches entretiennent beaucoup d'esclaves, qui, il est vrai, ne sont pas ici d'un grand prix. Un esclave coûte douze à quinze écus, quel que soit son âge. Cependant on aime mieux acheter des enfants de huit à dix ans que des adultes, car on a pour principe cette idée, en général très juste, qu'on peut dresser les enfants comme on veut, tandis qu'un adulte qui peut avoir pris de mauvaises habitudes ne s'en corrigera pas facilement. On ne vend pas des hommes faits, excepté, parmi les hommes libres, ceux qui sont mis à l'enchère en châtiment d'un crime, et, parmi les esclaves, ceux dont les maîtres ne sont pas contents. Les femmes se vendent généralement plus cher que les hommes, surtout les ouvrières en soierie, dont les plus habiles se payent jusqu'à deux cents écus.

La condition des esclaves est ici, comme chez tous les peuples sauvages ou demi-sauvages, infiniment meilleure qu'elle ne l'est chez les Européens et les créoles. Ils ont peu à travailler ; leur nourriture est à peu près la même que celle de leurs maîtres, et ils sont rarement punis, bien que les lois du pays ne leur assurent presque aucune garantie. Le maître peut même infliger la peine de mort à ses esclaves ; seulement, la canne dont il se

sert pour les frapper ne doit pas être garnie d'un fer. Si elle l'était, le maître serait condamné à une amende ou à une autre peine.

Le penchant pour le vol est très prononcé à Tamatavé, non seulement chez les esclaves, mais chez presque toute la population indigène, sans en excepter les officiers et les employés. J'en fis l'expérience à mes dépens. La maisonnette que Mlle Julie m'avait assignée pour demeure n'avait pas de serrure. Mais, comme elle était tout près de son habitation et dans l'enceinte des autres bâtiments, et que Mlle Julie ne m'avait point informée du goût de ses compatriotes pour le bien d'autrui, il ne me vint pas à l'idée d'avoir de la méfiance. Un jour, qu'on m'appela à dîner, je laissai, par mégarde, sur la table, ma montre, souvenir précieux d'une amie de New-York. Le soir, quand je rentrai, la montre avait disparu. Je retournai aussitôt auprès de Mlle Julie pour l'en instruire et pour lui demander de quelle manière je pourrais rentrer en possession de ma montre. J'eus soin d'ajouter que j'étais toute disposée à donner quelques écus à qui me la ferait retrouver. Mlle Julie me répondit avec la plus grande indifférence qu'il n'y avait rien à faire, que la montre avait probablement été volée par un des esclaves de la maison, que d'ailleurs tout le monde volait dans le pays, et qu'une autre fois, en quittant ma maisonnette, je devais fermer ma porte et le volet de ma fenêtre. Elle ne se donna pas même la peine d'interroger ses esclaves, et le seul avantage que je retirai de la perte de ma montre fut d'obtenir, avec beaucoup de peine, au bout de trois jours, une serrure à ma porte.

Autour de Tamatavé, il n'y a que du sable ; ce n'est qu'à un ou deux milles dans l'intérieur du pays que commence la végétation. Mais je ne pouvais pas entreprendre de si grandes promenades, car il pleuvait tous les jours, et l'Européen ne doit, dans ce pays, ni s'exposer à la pluie ni aller à l'air immédiatement après la pluie : la moindre humidité lui donne aussitôt la fièvre.

Mlle Julie m'apprit, par hasard, qu'elle possédait, à sept milles de la ville, deux propriétés qui étaient situées tout près des bois et habitées par ses fils. Comme j'espérais y pouvoir

faire de belles promenades et y recueillir de grands trésors pour ma collection d'insectes, je priai Mlle Julie de m'y faire transporter.

On se sert ici, pour voyager, d'un léger siège à porteurs, appelé *takon* et qui est fixé entre deux perches et porté par quatre hommes. On emploie ce mode de transport, même quand on n'a à faire qu'un trajet de quelques centaines de pas. Il n'y a que les esclaves et les gens tout à fait pauvres qui vont à pied. En voyage, au lieu de quatre porteurs, on en a toujours huit ou douze qui se relayent sans cesse.

Je quittai Tamatavé de grand matin ; le chemin d'Antandroroho (c'était le nom d'une des propriétés de mon hôtesse) était très bon, surtout quand nous eûmes quitté les terrains sablonneux pour des plaines couvertes de végétation où il n'y avait pas de collines. Les porteurs couraient avec moi comme s'ils n'eussent rien eu à porter, et nous fîmes les sept milles en une heure et demie. À Antandroroho demeurait le fils cadet de Mlle Julie, jeune homme de vingt-deux ans qui avait été élevé à Bourbon ; je ne m'en serais réellement pas doutée, car, n'était qu'il portait le costume européen et parlait français, il ne se distinguait en rien de ses compatriotes ; il était redevenu tout à fait Malgache.

On m'assigna, dans sa maison, une petite chambre bien propre, garnie de nattes, mais sans meubles ; je m'assis sur mon sac de voyage, en attendant le déjeuner : car Mlle Julie m'avait laissée partir à jeun, et je sentais naturellement un grand besoin de me réconforter ; mais les heures se succédèrent sans qu'on m'appelât pour me mettre à table. J'attribuais ce long retard à mon arrivée, et je me flattais de l'espoir qu'on apprêtait, à cause de moi, quelque mets particulier, qu'on sacrifiait peut-être un poulet, et que c'était ce qui faisait retarder le repas. Enfin, après une longue attente, un esclave vint me dire quelques paroles malgaches auxquelles je ne compris rien ; mais je n'en entendis que mieux ses signes, qui m'invitaient à le suivre.

J'arrivai dans une chambre, également sans meubles, au milieu de laquelle une natte était étendue sur le sol. Sur la natte,

il y avait une grande feuille et tout autour plusieurs petites feuilles ; la première représentait le plat, les autres représentaient les assiettes. On avait eu soin de mettre pour moi une véritable assiette avec un couvert et une chaise. Mes hôtes s'accroupirent par terre. Une esclave parut avec un chaudron plein de riz qu'elle vida sur le plat improvisé ; puis elle apporta des haricots, et dans un grand pot un poisson séché cuit dans l'eau et qui sentait si mauvais, que j'eus de la peine à rester à table. Le poulet que j'avais espéré ne parut pas. Je songeai involontairement aux Dayaks de Bornéo, réputés si sauvages et si cruels. Ils ne mangeaient aussi que du riz, mais ils me servaient toujours avec cela un poulet, et ici, chez un peuple à moitié civilisé et dans un pays où la volaille est si abondante et à si bon marché, j'étais obligée de me contenter de riz et de haricots ! Les indigènes mangent d'une manière qui n'est rien moins qu'appétissante. En guise de cuiller, ils se servent d'une feuille qu'ils ploient très adroitement et au moyen de laquelle ils portent à leur bouche non seulement le riz et les haricots, mais même des liquides qu'ils puisent dans des pots. Cette feuille qui leur sert de cuiller est très grande, et il faut qu'ils ouvrent la bouche toute grande pour y faire entrer les morceaux. Jusque-là, tout serait bien ; mais ce qu'il y a de peu appétissant, c'est que, après qu'ils ont porté la cuiller à la bouche, il y demeure ordinairement un petit reste, et qu'ils n'en continuent pas moins à puiser toujours avec dans le plat commun.

À côté du pot au poisson, il se trouve ordinairement un esclave dont la fonction consiste à puiser la sauce dans le pot et à la verser sur le riz que les convives ont dans leur cuiller. Quant au poisson, on le prend par morceaux avec la main, et on le mange comme du pain.

Que le Malgache qui n'a jamais quitté son pays et qui n'a jamais rien vu de curieux vive de cette manière, je n'en suis nullement surprise ; mais qu'un jeune homme, élevé parmi des Européens, reprît si complètement les habitudes de ses compatriotes, je ne pouvais vraiment pas me l'expliquer. Et ce n'était pas seulement pour la manière de manger qu'il était redevenu sau-

vage, mais pour tout le reste. Il pouvait demeurer des heures entières assis sur son fauteuil, sans lire ou sans s'occuper de quoi que ce soit. Il passait toute la journée à ne rien faire que se reposer, fumer et s'entretenir avec ses spirituelles esclaves, qui ne le quittaient pas d'un seul instant.

C'est avec une véritable affliction que j'avais déjà remarqué à Tamatavé que le petit nombre de chrétiens qui y demeurent (quelques Européens et créoles de Bourbon), au lieu de donner le bon exemple aux indigènes, au lieu de les moraliser et de les élever jusqu'à eux, se sont abaissés jusqu'au peuple et ont adopté ses mœurs déréglées. Ainsi ils ne contractent point d'unions légitimes, mais, à l'exemple des indigènes, changent de femmes au gré de leur caprice, en ont quelquefois plusieurs en même temps, et se font servir exclusivement par des femmes esclaves.

Plusieurs de ces gens envoient, il est vrai, leurs enfants à Bourbon et même en France ; mais dans quel but ? Quand le jeune homme a réellement acquis de l'instruction et de bonnes mœurs, à son retour chez lui le mauvais exemple de son père lui fait bientôt tout perdre.

Ce que je trouve surtout inconcevable, c'est qu'un Européen qui a amassé assez de fortune pour pouvoir vivre à son aise dans sa patrie puisse rester volontairement dans ce pays. Un certain M. X... me fit pourtant voir ce prodige. Après avoir gagné dans le commerce une fortune assez considérable, il était allé, il y avait quelques années en France, son pays natal, avec l'intention formelle de s'y établir ; mais le commerce des hommes spirituels, des femmes bien élevées ne put lui être un dédommagement de sa vie indolente et brutale de Madagascar, et il retourna bientôt auprès de ses esclaves, à Tamatavé, où il terminera ses jours. L'Européen est sans doute vraiment un être singulier. En Europe, il trouve très difficilement une jeune personne à son goût : pour lui plaire, il faut qu'elle réunisse toutes les qualités imaginables, et ici il se laisse charmer par des beautés massives, noires ou d'un brun sale, qui ressemblent plutôt à des guenons qu'à des femmes. Je plains les hommes qui peuvent tomber assez bas pour perdre le goût de ce qui est beau et

noble, et toute conscience de leur dignité. S'ils pouvaient pourtant comprendre quelle fâcheuse influence leur exemple exerce sur les indigènes et combien il entrave chez eux la civilisation !

Mais revenons à mon aimable hôte. Le superbe déjeuner était passé et mon espérance déçue. Mais, au lieu de m'abandonner au désespoir, je me mis à me figurer les délices du repas principal qu'on me réservait pour le soir. J'attendis ce moment avec la plus grande impatience. Mais ce fut une nouvelle déception. Je vis reparaître les mêmes mets qu'au déjeuner, rien de plus, rien de moins. Cela me sembla vraiment trop fort. Heureusement, le frère aîné de mon hôte arriva de l'autre propriété. Ce jeune homme n'avait pas seulement été élevé à l'île Bourbon, mais il avait même passé neuf ans à Paris. Bien qu'il eût mangé à souper comme son frère, à la manière malgache, en se servant de la feuille-cuiller, il m'inspira pourtant plus de confiance, et je m'invitai sans façon à déjeuner chez lui le lendemain, en me disant que d'aucune manière je ne pouvais tomber plus mal.

Le soir, on me dressa, par terre, dans ma chambre, un très bon lit, mais on oublia par malheur la moustiquaire. Aussi je ne pus pas fermer l'œil de la nuit.

Avant d'aller me reposer, je priai mon hôte de vouloir bien m'envoyer, le lendemain matin, dans ma chambre, une tasse de café au lait. Mais que m'apporta-t-on ? Une cuvette pleine de lait avec un peu de sucre ; mais ni café, ni tasse, ni cuiller. La cuvette m'enleva naturellement tout goût pour le lait, qui autrement avait bien bonne mine. Je demandai le café, et je m'aperçus qu'on en cherchait pour le brûler.

Je remerciai pour le lait et le café, et, prenant congé d'un hôte si hospitalier, je me remis de nouveau en route sans avoir déjeuné. Un canot nous transporta sur la jolie rivière de Joondro, qui se jette à un demi-mille d'ici dans la mer du côté de l'habitation du Malgache parisien. Il habitait une jolie maison. Dès qu'il m'aperçut, il vint à ma rencontre et me conduisit aussitôt dans la salle à manger, où, à ma grande joie, je trouvai une table dressée à l'européenne et admirablement bien servie.

Ce jeune homme se distinguait en général d'une manière très avantageuse de ceux de ses compatriotes qui avaient été comme lui à Bourbon ou en Europe. Je crois que c'est le seul qui ne s'efforce pas d'oublier aussi vite que possible tout ce qu'il a appris en Europe. Je lui demandai s'il ne regrettait pas Paris et s'il n'avait aucune envie d'y demeurer. Il me répondit qu'il aimerait sans doute beaucoup vivre dans un pays civilisé, mais que, d'un autre côté, Madagascar était sa patrie, et que, comme toute sa famille y demeurait, il aurait de la peine à s'en séparer.

On voyait que ce n'était pas là de vaines paroles et qu'il sentait ce qu'il disait. Cela me surprit beaucoup, car en général il n'y a rien de plus ridicule que d'entendre un Malgache parler de sa famille et des liens de famille. Je ne connais pas de peuple plus immoral que celui de Madagascar, et, là où il règne une si grande corruption de mœurs, les liens de famille doivent être relâchés.

Ma plume se refuse à donner une description de toutes les coutumes immorales qui règnent ici, non seulement chez le peuple, mais même dans les premières familles, et qui semblent tout à fait naturelles. Je puis dire seulement que la chasteté de la femme n'est ici d'aucun prix et que, pour les mariages et la filiation, les lois sont si singulières qu'il n'en existe certainement nulle part ailleurs de semblables. Le mari peut se séparer de sa femme et en prendre une autre toutes les fois qu'il le veut. La femme, il est vrai, peut aussi vivre avec un autre homme, mais sans pouvoir se remarier, et tous les enfants qu'elle met au monde après être divorcée de son mari sont considérés néanmoins comme appartenant à celui-ci. Le véritable père n'a pas le moindre droit sur eux, et la mère est obligée de les remettre à son premier mari dès que celui-ci les demande. Même quand le mari meurt, tous les enfants que la veuve peut avoir dans la suite sont censés appartenir au défunt. C'est d'après cette loi que le prince Rakoto, fils de la reine Ranavola, bien que né longtemps après la mort du roi Radama, passe néanmoins pour le fils de ce prince.

Il arrive aussi très souvent que des hommes qui n'ont pas d'enfants de leurs femmes se marient avec des filles enceintes pour avoir un enfant à qui ils puissent donner leur nom. Ce désir de postérité provient d'une loi qui adjuge à l'État la fortune de tout homme mort sans enfants. Vouloir parler de liens de famille dans de telles conditions serait vraiment plaisant ; aussi n'aurais-je donné que peu de créance à ce que me dit à ce sujet mon hôte, si dans différentes occasions il n'avait fait preuve d'une franchise de sentiments rare.

Je m'entretins beaucoup avec lui, et je lui demandai s'il ne sentait pas le besoin d'un commerce intellectuel et de ces agréables rapports de société qu'on trouve en Europe, et s'il ne souffrait pas de vivre constamment au milieu d'hommes grossiers et barbares. Il m'avoua que l'absence totale d'instruction de ses compatriotes lui rendait leur société peu agréable, mais qu'il cherchait sa distraction dans les livres qu'il lisait et étudiait. Il me cita quelques excellents ouvrages qu'il avait rapportés de France.

Le sort de ce jeune homme me fit véritablement de la peine. Je ne prétends pas dire qu'il se distinguait par un esprit et une intelligence extraordinaires ; mais il joint à quelque talent assez de cœur et de sentiment pour se faire des amis dans quelque pays du monde que ce soit. Malheureusement, il est à craindre que, privé de toute société intellectuelle, il ne redevienne peu à peu tout à fait un vrai Malgache.

Je demeurai un jour chez M. Ferdinand Fiche (c'est ainsi que s'appelait ce jeune homme). Le temps fut constamment si mauvais que je ne pus pas faire de promenades ni chercher à prendre des insectes. Le lendemain, je retournai à Tamatavé.

CHAPITRE IX

Le bain de la reine. – Soldats et officiers. – Banquet et bal. – Départ de Tamatavé. – Seconde visite à Antandroroho. – Vovong. – Les fièvres. – Andororanto. – La culture du pays. – Condition du peuple. – Manambotre. – Les mauvais chemins et les porteurs. – Ambatoarana.

Le 13 mai, M. Lambert enfin arriva. Le 15, je vis la célébration préliminaire de la grande fête du *bain de la reine*. C'est la seule fête nationale de Madagascar, et elle se célèbre d'une manière solennelle dans tous les pays soumis à l'autorité de la reine.

N'ayant pas vu moi-même la fête, je ne puis que répéter à mes lecteurs la description que m'en ont faite plusieurs témoins oculaires. Elle a toujours lieu le premier jour de l'année et est par conséquent, à proprement parler, la fête du jour de l'an de Madagascar. Seulement les habitants de ce pays n'ont pas la même manière que nous de compter le temps. Ils divisent bien comme nous l'année en douze mois, mais chacun de leurs mois n'a que la durée d'une lune, et, quand celle-ci s'est renouvelée douze fois, l'année est finie.

La veille de la fête, on voit paraître à la cour tous les officiers supérieurs, les nobles et les chefs que la reine a fait inviter. Ils se réunissent dans une grande salle. On passe un plat plein de riz, mêlé de miel, et chacun des convives en prend avec les doigts une prise et la mange. C'est à quoi se réduit ce soir-là

toute la fête. Le lendemain, la même société reparaît dans la même salle. Quand tout le monde est réuni, la reine se place derrière un rideau, dans un coin du salon, se déshabille et se fait couvrir d'eau. Quand on l'a rhabillée, elle avance, tenant dans sa main une corne de bœuf qui contient un peu de l'eau qu'on a jetée sur elle, en répand une partie sur les nobles convives, puis se rend dans une galerie qui donne sur la cour du palais et verse le reste de l'eau sur les soldats rangés dans cette cour.

Pendant ce jour fortuné, ce n'est dans toute l'île que festins, danses, chants et cris d'allégresse, jusque fort avant dans la nuit.

La fête dure huit jours à partir de celui du bain. C'est la coutume d'immoler le premier jour autant de bœufs qu'on compte en manger les sept jours suivants. Pour peu qu'un individu possède quelques bœufs, il en tue au moins un pour cette fête. Les pauvres échangent un morceau de viande contre du riz, des pommes de terre, du tabac ou d'autres objets. Le huitième jour, la viande est encore assez fraîche ; on la coupe en longues et minces tranches qui sont salées et posées les unes sur les autres.

La célébration préliminaire de la fête a lieu huit jours auparavant et consiste en promenades militaires. Les amateurs de plaisirs commencent la fête dès ce jour et s'amusent ainsi pendant quinze jours, une semaine avant et une semaine après la fête.

Les soldats que je vis à cette occasion à Tamatavé me plurent assez. Ils firent leurs exercices et leurs évolutions avec assez de régularité, et, contre mon attente, je trouvai la musique non seulement agréable à entendre, mais vraiment harmonieuse. Il y a plusieurs années, la reine a fait venir d'Europe un maître de musique ainsi que tous les instruments nécessaires, et elle a sans doute fait inculquer à coups de bâton les connaissances musicales à ses humbles sujets. Toujours est-il qu'elle a réussi, et beaucoup d'élèves, devenus maîtres à leur tour, instruisent leurs compatriotes.

Les soldats étaient mis d'une manière simple, propre et parfaitement uniforme. Ils portaient une sorte de tunique blanche, étroite, qui montait jusqu'à la poitrine et couvrait une partie des cuisses. La poitrine même était découverte, et la blancheur éclatante des buffleteries faisait, avec la couleur noire de la peau, un contraste d'un assez joli effet. Ils avaient la tête également découverte ; leurs armes consistaient en un fusil et une lance du pays nommée *sagaya*.

Les officiers, au contraire, avaient l'air extrêmement comique ; ils portaient des habits bourgeois européens usés qui me rappelaient les modes régnantes du temps de mon enfance. Qu'on se représente, avec ces habits, d'affreuses figures et une chevelure crépue et cotonneuse : vraiment il ne pouvait y avoir rien de plus ridicule, et je regrettais de ne pas être peintre, car j'aurais trouvé là le sujet des caricatures les plus comiques. En dehors des parades et des exercices, les officiers comme les soldats vont dans le costume qui leur convient. Les soldats demeurent dans une espèce de caserne, dans la cour de laquelle ont lieu les exercices et s'infligent les punitions ; l'entrée de la caserne est interdite aux Européens de la façon la plus sévère.

Il est facile à la reine de Madagascar d'avoir une armée nombreuse. Il ne lui faut pour cela qu'un ordre de sa voix puissante ; car les soldats ne touchent pas de solde et doivent en outre se nourrir et s'habiller eux-mêmes. Ils fournissent à leur entretien en allant, avec la permission de leurs chefs, faire différents travaux, ou même dans leur pays cultiver leur champ. Mais, pour obtenir de l'officier la permission de s'absenter souvent, il faut que le soldat lui remette une partie de son bénéfice, ou au moins un écu par an. Les officiers ne sont d'ordinaire pas beaucoup plus riches que les soldats ; ils reçoivent, il est vrai, comme les employés civils, une indemnité pour leurs services sur les revenus de la douane ; mais cette indemnité est si faible qu'elle ne leur suffit pas et qu'ils sont forcés de recourir à d'autres expédients malheureusement pas toujours des plus honnêtes.

Une toute petite partie des revenus de la douane devrait, selon la loi, revenir aussi au simple soldat. Mais, comme on me disait, les officiers trouvent probablement la somme qui passe par leurs mains trop insignifiante pour se donner la peine d'en rendre compte à leurs subordonnés, et ils préfèrent la garder pour eux-mêmes, de sorte que le pauvre soldat qui ne trouve pas d'ouvrage, ou qui est trop éloigné de son pays pour y aller de temps à autre, court littéralement risque de mourir de faim. Il est obligé de se nourrir de plantes et de racines, et souvent des objets les plus dégoûtants, et il doit s'estimer heureux s'il reçoit de temps en temps une poignée de riz. Quand cela lui arrive, il jette ce riz dans un grand vase rempli d'eau, boit durant le jour cette maigre eau de riz, et ne se permet que le soir de manger une poignée de grains. En temps de guerre, il se dédommage, dès qu'il est sur le territoire ennemi, des privations qu'il a souffertes ; tout alors est pillé et dévasté, les villages sont réduits en cendres, et les habitants tués ou emmenés prisonniers et vendus comme esclaves.

Après la parade, les officiers, avec la musique, vinrent se ranger devant notre maison, ou pour mieux dire devant celle de Mlle Julie, pour saluer M. Lambert et pour l'inviter, au nom de la reine, à un grand banquet. C'est la seule dépense que fasse la reine pour les personnes qu'elle veut honorer.

M. Lambert régala les officiers de bons vins, après quoi ils se retirèrent en jouant l'hymne national, qui a vraiment quelque chose de tout à fait musical.

Le 17 mai, le banquet solennel eut lieu dans la maison du premier juge. L'heure indiquée était trois heures, mais on ne vint nous chercher qu'à cinq heures. Nous nous rendîmes à la maison, qui était située au milieu d'un grand enclos ou d'une cour entourée de palissades. Depuis l'entrée de la cour jusqu'à la porte de la maison, les soldats formaient la haie, et pendant notre passage les musiciens jouèrent l'hymne national. On nous conduisit immédiatement dans la salle à manger, devant la porte de laquelle il y avait deux sentinelles, avec les armes croi-

sées, ce qui n'empêchait cependant personne qui en avait envie, d'entrer et de sortir tranquillement.

La société, composée d'environ trente personnes, était déjà réunie pour recevoir convenablement le principal convive, M. Lambert.

Le premier gouverneur, en même temps commandant de Tamatavé, portait un habit noir à l'européenne, et sur la poitrine un large ruban rouge en satin assez semblable à une décoration (chose extraordinaire ! il n'y a pas encore à Madagascar de décorations) ; le second gouverneur était vêtu d'un vieil uniforme européen en velours tout passé, mais richement brodé d'or. Les autres messieurs étaient également tous habillés à l'européenne.

La table était garnie abondamment de viandes de toute espèce, de volaille et de gibier, de poissons et d'autres produits de la mer. Je ne crois pas exagérer en disant qu'il y avait plus de quarante plats, grands et petits. La principale pièce était une tête de veau assez grosse, mais tellement décharnée qu'elle ressemblait parfaitement à un crâne de mort et n'avait pas un aspect bien appétissant. II y avait aussi toutes espèces de boissons : des vins français et portugais, des bières anglaises et autres. Après les viandes, on servit de petites pâtisseries mal apprêtées, et à la fin des fruits et du vin de Champagne, et ce dernier en telle abondance qu'on le buvait dans de grands verres.

Autant que je pus le remarquer, tous les convives étaient pourvus d'un appétit extraordinaire ; mais en mangeant ils n'oublièrent pas de boire, comme le prouvaient leurs innombrables toasts.

Quand on portait la santé du commandant, du second gouverneur ou d'un prince absent, un des officiers allait toujours devant la porte et criait à pleine gorge aux soldats rangés dans la cour quelle santé on buvait. La musique commençait alors à jouer, et tous les convives se levaient et buvaient.

Le dîner dura quatre heures entières. Ce n'est qu'à neuf heures du soir que l'on sortit de table et que l'on se rendit dans une pièce contiguë, où l'on fit de nouveau passer de la bière an-

glaise. Puis, à ma très grande surprise, deux officiers supérieurs exécutèrent une espèce de contredanse ; d'autres suivirent leur exemple et dansèrent une polka. Je crus d'abord que c'était le champagne qui leur avait inspiré cette passion de la danse ; mais M. Lambert me détrompa et me dit que ces danses étaient d'étiquette. Quelque singulier que me parût cet usage, je m'amusai cependant beaucoup des figures grotesques des danseurs, et je fus fâchée de ne pas leur voir continuer ce divertissement.

La fête se termina par un toast porté à la reine avec de l'anisette, et par le chant de l'hymne national. Après le toast royal, il est défendu de rien faire ; car ce serait une profanation envers Sa Majesté, qui, comme son défunt époux, se fait presque adorer par son peuple comme une divinité.

Nous nous retirâmes alors ; mais, quand je voulus prendre mon parasol qu'à mon arrivée j'avais placé dans un coin de la salle à manger, je m'aperçus qu'il avait disparu ; il avait partagé le sort de ma montre.

Quoique les vols soient punis très sévèrement et souvent même de la mort, et qu'on puisse tuer tout voleur qu'on prend sur le fait sans avoir besoin de se justifier devant le tribunal, on vole cependant à Tamatavé beaucoup plus que partout ailleurs.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, il n'est pas rare de voir des officiers et des employés prendre part à des effractions de nuit. Il y a quelques années, on commit à Tamatavé un vol assez considérable, et la plupart des objets dérobés furent trouvés chez un officier. La personne volée ne recouvra pas tout son bien, mais seulement une partie, et on lui signifia de ne pas parler de cette affaire, si elle ne voulait pas s'exposer aux plus grands désagréments. L'affaire en resta là.

Aussi voit-on rarement quelqu'un dénoncer un vol au tribunal. Pour les bagatelles, cela n'en vaut pas la peine, d'autant plus que le tribunal ne découvre que rarement le voleur, et, pour les vols plus considérables, il s'y trouve d'ordinaire impliqués de hauts personnages, contre lesquels il serait dangereux de porter plainte.

En considérant la malheureuse position des soldats, on conçoit aisément qu'ils soient au nombre des plus grands voleurs. Si l'officier ou l'employé ne touche qu'une très faible solde, il touche au moins quelque chose ; d'ailleurs, il est marchand ou propriétaire, il a des esclaves qui travaillent pour lui, et il tire même du profit des soldats placés sous ses ordres. Mais le pauvre soldat ne touche d'ordinaire absolument rien, et on ne peut pourtant pas exiger qu'il meure de faim.

Le 19 mai, nous nous mîmes enfin en route, M. Lambert, M. Marius et moi, pour Tananariva, la capitale du pays. M. Marius est natif de France, mais vit, depuis vingt ans déjà, à Madagascar. Par amitié pour M. Lambert, il avait bien voulu nous accompagner et nous servir à la fois d'interprète et de guide, complaisance qui était pour nous d'un prix inappréciable.

Toute la veille et pendant la moitié de la présente journée, on avait été fort occupé à envelopper les caisses qui renfermaient les présents pour la reine et pour le prince Rakoto, ainsi que nos propres bagages, dans de grandes feuilles sèches destinées à les garantir contre la pluie.

M. Lambert avait acheté les cadeaux pour la reine et sa cour de son propre argent et non pas, comme on le prétendait à Maurice, de celui de la France. Ils se composaient de toilettes complètes et extrêmement belles pour la reine et pour quelques princesses ses parentes ; d'uniformes très riches, brodés d'or, pour le prince Rakoto, et d'objets d'art de toute espèce, entre autres d'horloges à carillon et d'orgues de Barbarie. Ces cadeaux avaient coûté plus de deux cent mille francs à M. Lambert. Pour leur transport à la capitale, on avait commandé plus de quatre cents hommes qui, pour ce travail, ne reçurent que le payement des soldats, c'est-à-dire rien du tout : c'était une corvée. Dans tous les villages, le long de la route, le transport avait été annoncé d'avance, et les pauvres porteurs étaient obligés de se trouver à l'heure dite aux stations désignées.

Les hommes qui nous portèrent nous-mêmes ainsi que nos bagages, et qui étaient au nombre de deux cents, furent payés par M. Lambert. La taxe pour un porteur de Tamatavé à Tana-

nariva (deux cent vingt milles) n'est que d'un écu, et pour ce prix il doit se nourrir lui-même. M. Lambert promit aux porteurs, en dehors de l'écu, une bonne nourriture, ce dont ils manifestèrent leur reconnaissance par une grande allégresse et par des cris de joie.

Le premier jour, nous ne fîmes que sept milles, et nous passâmes la nuit à Antandroroho, la propriété du fils cadet de Mlle Julie.

On y fit les choses tout autrement que le jour où j'étais venue seule. J'étais loin d'avoir la sotte et ridicule prétention de vouloir être traitée comme M. Lambert, le puissant ami de la reine, mais je n'en trouvai pas moins la différence par trop grande. Aujourd'hui, tout se passa à l'européenne, et la table se trouva presque trop petite pour contenir tous les mets.

Il en est ainsi chez tous les peuples du monde : les gens riches trouvent partout les visages les plus riants, la plus grande prévenance et l'accueil le plus aimable ; mais on quitte le masque devant l'homme peu fortuné, et qui voyagera comme moi apprendra à connaître les hommes sous leurs traits véritables, qui ne sont, hélas ! que rarement à leur louange.

Combien la description d'un voyage, écrite par M. Lambert, serait différente de la mienne ! Quels éloges n'accorderait-il pas à l'hospitalité des habitants, qui ne m'ont souvent reçue que d'une manière froide et peu gracieuse.

C'est sans doute aux égards que me témoignait M. Lambert que je dus d'avoir cette nuit une moustiquaire au-dessus de mon lit.

20 mai. – Nous naviguâmes toute la journée sur des lacs et des rivières. Le plus grand des lacs est le lac Nosive, qui peut avoir environ onze milles de long et cinq milles de large. Le Nossamasay et le Rassaby ne sont pas d'une étendue beaucoup moindre. En approchant d'une petite île dans ce dernier lac, nos marins se mirent tout à coup à crier de toutes leurs forces. Je crus qu'il était arrivé quelque malheur ; mais voici, d'après le récit de M. Marius, quelle était la cause de tout ce tapage. Il avait vécu, dit-on, autrefois près de ce lac une beauté merveil-

leuse, qui avait été loin d'être d'une vertu exemplaire. Cette Messaline de Madagascar parvint à une grande célébrité, dont elle fut très flattée. Elle mourut jeune, et, pour perpétuer sa mémoire, elle pria en mourant ses nombreux adorateurs de l'enterrer dans cette île et, toutes les fois qu'ils passeraient devant, de crier de toutes leurs forces en souvenir d'elle. Ses adorateurs le firent, et ce devint depuis une coutume générale.

Les autres lacs que nous eûmes encore à traverser étaient très petits, ainsi que les rivières. Ce qui nous fit perdre beaucoup de temps, c'est qu'il n'y avait que peu de ces cours d'eau et de ces lacs qui communiquassent les uns avec les autres. Il y avait presque toujours entre chaque lac et chaque rivière une petite étendue de terrain de cent à mille pas, de sorte qu'il fallait toutes les fois décharger nos bateaux et les transporter plus loin. Ce fut une rude besogne pour nos hommes ; mais, dans ce voyage, ils furent au moins dédommagés par une bonne nourriture. M. Lambert les traita d'une façon vraiment paternelle. Ils eurent toujours du riz et de la viande fraîche en abondance.

Comme nous longions la côte de la mer, nous entendions presque toujours le bruit des vagues. Le pays était plat et uniforme, mais non moins attrayant par sa riche végétation ; nous voyions de très belles forêts et une quantité de palmiers d'eau.

Nous passâmes la nuit dans le village Vovong, dans une maison appartenant au gouvernement. Sur la route de Tamatavé à la capitale, il y a dans beaucoup de villages des maisons semblables ouvertes aux voyageurs. L'intérieur est garni de nattes très propres que les habitants du village ont à fournir ; ils doivent aussi veiller à la conservation et à la réparation des maisons.

21 mai. – Nous voyageâmes encore aujourd'hui par eau ; nous fîmes d'abord un court trajet sur la rivière de Monsa, puis nos gens portèrent la barque un demi-mille, après quoi nous nous rembarquâmes sur une rivière tellement resserrée entre de petits arbres, des buissons et des plantes aquatiques que nous eûmes de la peine à passer avec le bateau. Ce trajet me rappela des voyages semblables que j'avais faits à Singapour et à Bor-

néo, avec cette différence que là on traversait des forêts vierges imposantes. Après quelques milles, nous arrivâmes à une rivière plus large dont l'eau était d'une pureté et d'une transparence extraordinaires ; les objets s'y reflétaient avec une netteté parfaite que je n'avais encore jamais vue.

Dans ces parties basses et, à peu d'exceptions près, sur tout le littoral de Madagascar, le climat est excessivement malsain et pernicieux, à cause des fièvres. La principale raison en est sans doute que le pays est très bas et que les rivières s'ensablent à leurs embouchures. Dans la saison des pluies, l'eau se répand sans obstacle sur de vastes plaines, où elle forme des marais, dont les exhalaisons dans la saison chaude, du mois de novembre à la fin d'avril, font naître des fièvres. Les indigènes eux-mêmes qui vivent dans l'intérieur de l'île dans les districts sains, s'ils viennent, dans la saison chaude, dans les parties basses, sont aussi exposés à la fièvre que les Européens. Je fis à Tamatavé la connaissance de quelques-uns de ces derniers, qui, bien qu'ils y vivent déjà depuis trois ou quatre ans, sont encore toujours en été attaqués par la fièvre.

Nous ne fîmes tout au plus aujourd'hui que huit à neuf milles. Nous nous arrêtâmes l'après-dînée de bonne heure dans le village Andororanto pour y attendre nos bagages qui avaient été expédiés par une autre voie.

22 mai. – Ce matin, nous fîmes encore douze kilomètres par eau sur la rivière de Jark, qui se jette dans la mer à peu de distance du village où nous avions passé la nuit. Cette rivière est très large, mais peu profonde ; ses bords offrent plus de variété que ceux des autres rivières que nous avions vues jusqu'alors. La monotonie de la plaine commence à être interrompue par de petites collines, et on aperçoit au loin, dans le fond, une chaîne de montagnes.

À une grande courbure, nous quittâmes la rivière, laissant les barques derrière nous, et nous commençâmes notre véritable voyage de terre. Nous fîmes encore le même jour huit milles à l'est vers l'intérieur du pays. La route était assez bonne, excep-

té dans le voisinage de quelques misérables villages devant lesquels nous passâmes.

Autant que j'en puis juger par ce que j'ai vu, le pays, à l'exception de quelques terrains sablonneux, est excessivement fertile. Partout on voit pousser en abondance la plus belle herbe à fourrage. Les plaines un peu plus élevées doivent convenir particulièrement aux plantations de canne à sucre, et celles situées le long des rivières, à la culture du riz. Cependant tout était en friche. La population est si clairsemée qu'on découvre à peine tous les trois ou quatre milles un petit village insignifiant.

Il ne saurait, il est vrai, en être autrement sous un gouvernement dont tous les efforts semblent tendre à dépeupler ce pays et à le rendre stérile. À Madagascar, il n'y a pour ainsi dire que la reine et la haute noblesse qui soient propriétaires. Le paysan peut bien cultiver et ensemencer partout où il trouve un terrain en friche, sans être obligé d'en demander la permission ; mais il n'acquiert par là aucun droit de propriété, et le propriétaire peut lui reprendre le terrain quand il est défriché. Dans de telles conditions et avec la paresse innée à tous les peuples sauvages, il ne faut pas s'étonner que le paysan ne cultive que juste ce qu'il lui faut pour sa subsistance. Les impôts ne sont pas lourds : le paysan a environ un quintal de riz à fournir par an au gouvernement. Mais il n'en est que plus écrasé par les corvées et par d'autres réquisitions qui l'empêchent de se livrer librement à ses travaux.

La principale culture à Madagascar est celle du riz : on le sème et on le récolte deux fois par an, et le gouvernement assigne chaque fois un mois pour le faire. Ce serait sans doute un temps suffisant pour un peuple qui aurait de l'activité ; malheureusement, les naturels de Madagascar sont loin d'être actifs ; aussi arrive-t-il souvent que le mois soit écoulé sans que le travail se trouve achevé.

Après l'expiration du temps prescrit, le gouvernement met les hommes en réquisition pour tous les services imaginables, selon le bon plaisir de la reine ou des fonctionnaires institués par elle. Les plus malheureux sont ceux qui habitent le long des

routes conduisant des ports de mer à la capitale. Ces pauvres gens ont tant de corvées à faire comme porteurs qu'il ne leur reste presque pas de temps pour l'agriculture. Beaucoup ont quitté leurs cabanes et leurs champs et se sont réfugiés dans l'intérieur du pays pour échapper à ces pénibles corvées. Les villages commençant ainsi à se dépeupler, la reine, pour remédier au mal, a prononcé contre tout fugitif la peine de mort et en même temps a déchargé les habitants des villages situés le long des routes du service militaire, le plus odieux de tous pour le peuple. Quelques petits villages ont aussi été peuplés avec des esclaves de la reine, qui n'ont d'autre obligation que celle de porter les fardeaux. Si les gens n'avaient qu'à transporter les denrées et les marchandises de la reine, leur service n'aurait rien de pénible ; mais tout noble, tout officier se procure des autorisations pour des services semblables, ou force les gens à les lui rendre sans y être autorisé. Ils n'osent se plaindre, car comment un paysan pourrait-il espérer obtenir justice contre un officier ou un noble ? Ils passent donc la plus grande partie de l'année sur la grande route.

Dans les endroits où ils n'ont point à porter de denrées et de marchandises, on les emploie à d'autres travaux ; et, quand il n'y en a pas, on les convoque (non seulement alors les hommes, mais aussi les femmes et les enfants) dans tel ou tel lieu pour assister à un *kabar* (c'est ainsi qu'on nomme les séances publiques des tribunaux, les délibérations, les interrogatoires, les jugements et les assemblées du peuple), pour entendre les nouvelles ordonnances et les nouvelles lois de la reine.

Les kabars se tiennent quelquefois dans des lieux éloignés, de sorte que les pauvres gens ont plusieurs journées de route à faire pour s'y rendre. Les lois ne sont pas toujours aussi publiées de suite ; on en remet souvent la publication d'un jour à l'autre, et on retient les malheureux des semaines entières. Il arrive, dans ces occasions, que plusieurs meurent de faim et de misère, ne s'étant pas pourvus de riz pour un si long espace de temps ; et, n'ayant pas d'argent, ils sont obligés de se nourrir de racines et d'herbes. Mais la reine semble n'avoir en vue que leur des-

truction, car elle hait tous les peuples qui ne sont pas de sa race, et son plus grand désir, je crois, serait de les anéantir tous d'un seul coup.

Pour ce qui est de la culture du pays, il y aurait à Maurice et à Bourbon assez de gens disposés à y faire de grandes plantations. Quelques-uns l'ont tenté et ont défriché de vastes terrains qu'ils ont plantés de canne à sucre. Mais ils ont rencontré les plus grandes difficultés. Comme presque tout le sol, ainsi que je l'ai fait remarquer, appartient à la reine ou aux nobles, il leur fallait d'abord s'entendre avec un de ces derniers, c'est-à-dire s'assurer à prix d'argent sa protection et la permission de fonder une plantation sur un sol étranger. En outre, le gouvernement leur réclamait dix pour cent des produits, et, malgré ces lourds sacrifices, ils ne trouvaient aucune sûreté et n'étaient guère dans de meilleures conditions que les indigènes ; car, avec la justice qui règne à Madagascar, le propriétaire pouvait rompre quand il voulait le contrat fait avec le planteur, et le chasser.

Quelques planteurs ont conclu un autre genre de contrat avec la reine même. Elle fournissait le fonds, les ouvriers, le bois, le fer, en un mot tout le matériel d'une plantation. De son côté, le planteur s'engageait à faire marcher l'entreprise et à nourrir les ouvriers ; les parties contractantes devaient partager les bénéfices. La reine a conclu plusieurs contrats semblables, mais elle ne les a jamais tenus.

Du temps du roi Radama, le pays était, à ce qu'on m'a dit, infiniment plus peuplé. Sous le règne de la reine actuelle, on n'a pas vu seulement plusieurs grands villages réduits à quelques misérables cabanes ; beaucoup même ont entièrement disparu. On nous montra souvent des places où il avait existé autrefois, disait-on, de beaux villages.

Nous couchâmes à Manambotre. À peu de distance de ce village, nous passâmes près d'un endroit où il y avait çà et là de grands rochers, ce qui nous surprit beaucoup, car le sol ne se composait partout ailleurs que de terrains n'offrant pas la moindre trace de pierres.

M. Lambert fit tuer le soir deux bœufs pour notre suite. On les amena devant notre cabane en les traînant avec des cordes qu'on leur avait passées autour des cornes ; plusieurs hommes armés de couteaux se glissèrent jusqu'à eux par derrière et leur coupèrent les tendons des pieds de derrière. Les pauvres bêtes tombèrent sans force et purent être tuées sans danger. Comme je l'ai déjà fait remarquer plus haut, on ne leur ôte pas la peau ; on la rôtit avec la chair, et les naturels du pays la préfèrent même à cette dernière, parce qu'il s'y trouve le plus de graisse. Les bœufs sont beaux et grands et d'un naturel très doux ; ils appartiennent à la race des buffles.

23 mai. – Aujourd'hui commencèrent les mauvaises routes. Elles ne m'effrayèrent pas, car dans mes nombreux voyages, comme, par exemple, en Islande, dans l'ascension de l'Hekla, dans le Kurdistan, à Sumatra et dans d'autres pays, j'en ai rencontré d'infiniment plus mauvaises ; mais elles parurent remplir d'épouvante mes compagnons de voyage. Le terrain a une forme ondulée ; il est formé de collines assez escarpées et tellement serrées qu'elles sont à peine séparées l'une de l'autre par des plaines d'une centaine de mètres. Les routes, au lieu de longer les flancs des collines, montent et descendent perpendiculairement, et le sol est une terre molle et argileuse qui, quand il pleut, devient glissante comme la glace. Il ne manque pas, en outre, de trous profonds faits par les milliers de bœufs venant de l'intérieur.

Je ne pouvais assez admirer nos porteurs. Il faut réellement une force et une adresse peu communes pour porter de lourds fardeaux sur de telles routes. Les hommes chargés de porter ma maigre et petite personne furent encore les plus heureux. Je me serais presque fâchée contre eux ; ils me promenaient par monts et par vaux, comme si j'avais été une personne d'aucun poids, et ce n'est cependant pas tout à fait ce que je suis. Quand ensuite ils arrivaient dans la plaine, ils se mettaient véritablement à courir, et c'est en vain que je cherchais, par toutes les démonstrations imaginables, à modérer leur ardeur, car

leurs longues enjambées m'étaient aussi désagréables que le trot d'un vieux cheval poussif.

Les collines étaient revêtues d'une belle herbe épaisse, et quelques-unes couvertes de bois. Parmi ces derniers, il y avait beaucoup de bambous dont les touffes délicates, d'un gris clair, brillaient d'une fraîcheur telle que je n'en avais encore jamais vu. Comme pour faire ombre au tableau, on voyait, à côté de l'éclatant bambou, le palmier rafa aux feuilles foncées de cinq mètres de long. Ce palmier est d'un grand prix pour les indigènes, qui, avec les fibres de ses feuilles, tressent les rabanetas, ces nattes grossières que j'ai décrites en parlant de Tamatavé.

Je vis quelques magnifiques échantillons du palmier d'eau. Ils viennent ici, dans l'intérieur du pays, bien mieux que sur la côte de la mer. Je me rappelle avoir lu, dans quelques descriptions de voyages, qu'on ne trouvait ce palmier que dans les endroits où l'eau manquait, et qu'on l'appelait palmier d'eau ou bien palmier des voyageurs, parce qu'entre chaque feuille et le tronc il s'amassait un peu d'eau qui servait à désaltérer le voyageur. Les naturels du pays prétendent au contraire que ce palmier ne vient que sur un sol humide et que l'on trouve toujours de l'eau dans son voisinage. Je n'eus malheureusement pas l'occasion d'approfondir laquelle de ces deux assertions est exacte. Mais il faut espérer qu'il viendra un temps où les botanistes exploreront cette grande île et où cette question se trouvera résolue avec beaucoup d'autres questions d'histoire naturelle et de géographie.

Un palmier qui réussit aussi parfaitement à Madagascar est le sagou. Par extraordinaire, les indigènes en dédaignent la moelle, bien qu'ils ne soient pourtant pas difficiles dans le choix de leurs aliments, car ils ne mangent pas seulement des herbes et des racines, mais jusqu'à des insectes et des vers.

Cette journée s'écoula pour moi très rapidement, car du haut de chaque colline et de chaque montagne on avait de belles vues toujours nouvelles. La population devenait de plus en plus clairsemée ; nous n'aperçûmes qu'un très petit nombre de villages tout à fait insignifiants.

Nous passâmes la nuit dans le village d'Ambatoarana. Partout on était instruit de l'arrivée de M. Lambert, et, comme on savait qu'il jouissait d'un très grand crédit auprès de la reine, les habitants de chaque village le reçurent avec les plus grands honneurs et s'empressèrent à l'envi de gagner les bonnes grâces de l'homme influent. Ici encore le préposé du village vint aussitôt nous faire sa cour et offrit à M. Lambert, au nom de sa commune, deux bœufs et une grande quantité de riz et de volailles. M. Lambert accepta ces présents, mais il leur en donna d'autres en échange d'une valeur beaucoup plus considérable.

CHAPITRE X

Célébration de la fête nationale. – Chant et danse. – Beforona. – Le plateau d'Ankay. – Le territoire d'Émir. – Réception solennelle. – Ambatomango. – Le Sikidy. – Marche triomphale. – Arrivée à Tananariva.

24 mai. – Il y avait vingt-quatre heures qu'il n'avait plu. Aussi trouvâmes-nous les routes un peu meilleures que la veille. Les collines également étaient moins hautes et moins escarpées.

Nous divisions d'ordinaire notre journée en deux parties. À l'aube du jour, nous nous mettions eu route ; après trois ou quatre heures de marche nous faisions une halte pour prendre notre déjeuner, dont le fond se composait de riz et de poulets, mais dont le menu se trouvait d'ordinaire augmenté par quelque pièce de gibier, surtout par des perroquets et d'autres superbes oiseaux tués en route par M. Lambert. Après un repos d'environ deux heures, on passait à la deuxième partie de la journée, généralement semblable à la première.

Mais aujourd'hui on s'en tint à la première partie, en l'honneur de la grande fête nationale qui commençait ce même jour. La reine avait sans doute pris le matin même le bain du nouvel an. M. Lambert ne voulant pas priver nos gens du plaisir de prendre part à la célébration de la fête, nous nous arrêtâmes dans le village Ampatsiba, à dix heures du matin.

On commença par immoler les bœufs. On n'en tua pas, il est vrai, comme l'exigeaient les règlements de la fête, autant

qu'il en aurait fallu pour les besoins de ce jour et des sept jours suivants. Nos gens n'auraient pas pu emporter une si grande provision ; cependant cinq des plus belles bêtes furent sacrifiées en l'honneur de la fête. M. Lambert ne se borna pas à traiter nos gens, mais il régala tout le village. Le soir, il s'assembla bien quatre à cinq cents personnes, tant hommes que femmes et enfants devant nos cabanes, et, pour compléter les joies de la fête, M. Lambert fit circuler leur boisson favorite, le *besa-besa*. Cette boisson, qui ne me parut rien moins qu'agréable, se compose de jus de canne à sucre, d'eau et d'écorce amère d'afatraina. On verse d'abord l'eau sur le jus de la canne à sucre, on laisse fermenter le mélange, on y ajoute ensuite l'écorce, et on attend une nouvelle fermentation. La solennité du jour, et plus encore sans doute le *besa-besa*, provoquèrent une telle gaieté parmi les habitants du village qu'ils nous gratifièrent spontanément de leurs chants et de leurs danses. Mais malheureusement les uns étaient aussi misérables que les autres.

Quelques jeunes filles se mirent à frapper de toute leur force avec de petites baguettes sur un gros bambou ; d'autres chantèrent, ou pour mieux dire hurlèrent autant qu'elles purent. C'était un tapage infernal. Deux noires beautés dansèrent, c'est-à-dire s'agitèrent lentement çà et là sur un petit espace, levant à moitié les bras et tournant les mains tantôt en dehors et tantôt en dedans.

Pour les hommes, il n'y en eut qu'un qui voulut bien nous montrer son talent de danseur. Ce devait être le lion du village. Il fit de petits pas comme ses charmantes devancières, seulement il y mit un peu plus d'animation. Toutes les fois qu'il approchait d'une des femmes ou des jeunes filles, il se permettait malgré notre présence des gestes extrêmement libres, qui, comme on le voit à Paris dans les bals publics, avaient le plus grand succès dans l'assemblée et étaient accueillis par des rires bruyants.

Je vis à cette occasion que les naturels du pays ne se servent pas de tabac à fumer, mais de tabac à priser ; seulement, au

lieu de le mettre dans le nez, ils le mettent dans la bouche. Les hommes et les femmes prennent le tabac de la même manière.

Si j'ai affirmé que le bain de la reine est la seule fête de Madagascar, c'est vrai en ce sens que c'est la seule fête publique universellement célébrée ; les naturels du pays se livrent pourtant encore dans d'autres occasions à de grandes réjouissances : ainsi lors de la circoncision de leurs enfants. Cette cérémonie a lieu dans de grands villages désignés par le gouvernement et où les parents doivent porter leurs enfants à une époque déterminée. Les heureux pères invitent à cette fête leur famille et leurs amis, et se divertissent en dansant et en faisant de la musique, en mangeant et en buvant tant que leurs provisions de bœuf, de riz et de besa-besa le leur permettent.

25 mai. – Après la joyeuse journée de la veille, nos porteurs en eurent aujourd'hui une d'autant plus rude. Les collines étaient beaucoup plus hautes que celles que nous avions rencontrées jusqu'ici (de 170 à 200 mètres). Heureusement, il n'avait pas plu, et, les routes étant sèches, on grimpait encore assez facilement.

Toutes les collines et les montagnes étaient couvertes de bois touffu. Mais j'y cherchai en vain ces beaux arbres que j'avais vus dans les forêts vierges de Sumatra ou de Bornéo et même de l'Amérique. Les plus gros troncs devaient avoir à peine plus d'un mètre de diamètre, et les plus hauts arbres ne dépassaient guère trente et quelques mètres. Pour les fleurs, surtout les orchidées et les plantes grimpantes, je n'en vis qu'un assez petit nombre. Ce que ces forêts avaient de plus remarquable, c'était les grandes fougères qu'on trouve à Madagascar comme à Maurice. On me dit que tous les grands arbres avaient été coupés le long de la route, mais que dans l'intérieur des bois il y en avait de très beaux et qu'il ne manquait pas non plus de plantes grimpantes, d'orchidées et d'autres fleurs.

Du haut de quelques montagnes que nous gravîmes, nous eûmes de superbes vues d'un genre tout particulier ; je n'ai pas encore rencontré de paysage aussi vaste, tout entier formé de

collines, de montagnes et de gorges étroites, et sans aucune plaine. Nous aperçûmes deux fois la mer dans le lointain.

Ce pays devrait s'approprier parfaitement à la culture du café, car le caféier vient très bien sur les coteaux à pentes rapides. Il doit être aussi excellent pour l'élève du bétail, surtout des moutons. On y verra peut-être quelque jour les plus belles plantations, qui répandront la vie et l'animation dans cette superbe campagne ; aujourd'hui, tout y est malheureusement mort et désert ; à peine si nous découvrîmes par-ci par-là quelque misérable hutte, à moitié cachée derrière les arbres. Nous passâmes la nuit dans le village de Beforona.

26 mai. – Cette journée, complètement semblable à celle de la veille, n'en différa que par la rencontre que nous fîmes d'un troupeau de bœufs dans un chemin creux escarpé. On frissonnait à voir ces bêtes descendre une pente aussi raide ; elles glissaient presque à chaque pas, et je croyais à tout instant qu'elles allaient tomber sur nous. Ce n'est qu'à grand'peine que nous trouvâmes une petite place où nous pûmes nous serrer pour les laisser passer.

Nous arrivâmes assez tard dans l'après-midi à l'endroit où nous devions passer la nuit, un tout petit village dont le nom en était d'autant plus long ; il s'appelait Alamajaotra.

27 mai. – Nous rencontrâmes des collines moins hautes et moins escarpées, des gorges et des vallées plus larges, et de meilleures routes. À quelques milles de notre point de départ, du sommet de la seule montagne un peu haute que nous traversâmes ce jour-là, nous vîmes soudain la région boisée faire place à une campagne d'une merveilleuse beauté. Au premier plan s'étendait du nord au sud une ligne onduleuse de collines que nous dominions de notre point élevé, et par derrière on apercevait le superbe plateau d'Ankay, dont la largeur est au moins de quinze milles, tandis que la longueur du nord au sud est beaucoup plus considérable. Au fond et à l'est, deux basses chaînes de montagnes fermaient l'horizon. Nous nous arrêtâmes la nuit à Maramaya.

28 mai. – Nous gravîmes le plateau d'Ankay, où nous trouvâmes d'assez bonnes routes. Aussi notre voyage se fit-il très rapidement ; mais nous perdîmes beaucoup de temps à passer la rivière Mangor. Il n'y avait pour le passage que quelques troncs d'arbres creux, dont chacun pouvait à peine contenir trois ou quatre personnes. Il fallut donc plusieurs heures pour faire passer notre nombreuse suite et tous nos bagages. Les rivières que j'ai vues jusqu'ici à Madagascar, y compris le Mangor, sont parfois très larges, mais n'ont pas de profondeur. Les plus grandes ne pourraient pas porter un bateau de cinquante tonneaux. Les eaux sont très peuplées, mais malheureusement moins de poissons que de caïmans.

Nous traversâmes la basse chaîne de montagnes d'*Éfody*, puis la route serpenta par de jolies petites vallées jusqu'au village d'Ambodinangano, où nous passâmes la nuit.

Déjà en plusieurs endroits j'avais remarqué de grosses pierres toutes droites et toujours placées à quelques milles des villages. Les unes servent, me dit-on, de monuments funéraires, et les autres marquent les lieux où se tiennent les marchés hebdomadaires. Il semble vraiment que les habitants de Madagascar s'attachent à faire tout autrement que les autres hommes. C'est ainsi qu'ils ne tiennent pas leurs marchés dans leurs villages, mais sur des places solitaires et désertes, éloignées de plusieurs milles de toute habitation.

29 mai. – Aujourd'hui, mes compagnons de voyage n'ont eu que trop le droit de se plaindre des routes. Elles étaient si mauvaises que, malgré toutes mes expériences à cet égard, je dus avouer n'en avoir guère vu de semblables. Il s'agissait de passer la seconde petite chaîne de montagnes d'Éfody, et la montée et la descente étaient extraordinairement escarpées. Mes porteurs même parurent reconnaître que mon corps était d'une substance terrestre et non purement aérienne. Ils eurent beaucoup de fatigue à me monter par-dessus certaines hauteurs, et ils se permirent plus d'une halte pour respirer et reprendre des forces.

Après avoir traversé cette chaîne de montagnes, nous pénétrâmes dans l'intérieur du pays d'Émir, dont est originaire la race des Hovas et au milieu duquel est située la capitale de toute l'île.

Le territoire d'Émir consiste en un magnifique grand plateau qui s'élève à plus de 1 300 mètres au-dessus du niveau de la mer. On y découvre une grande quantité de collines isolées. Les forêts disparaissent, et l'on commence, plus on approche de la capitale, à voir quelque culture, c'est-à-dire des champs de riz. Là où le riz n'est pas cultivé, le sol est couvert de cette herbe, courte et d'un goût amer, dont j'ai beaucoup vu à Sumatra et qui malheureusement n'est d'aucune utilité, puisque le bétail ne veut pas en manger.

Le territoire d'Émir ne semble pas non plus être très peuplé, et même près des rizières j'ai souvent cherché inutilement des villages qui pouvaient être cachés derrière les collines.

Dans le peu de villages que nous traversâmes, je remarquai que les huttes ou les maisons n'étaient pas (comme à Tamatavé et dans les contrées boisées que nous avions parcourues) de bambou ou de bois, mais construites en terre ou en argile. Elles sont aussi plus grandes et plus spacieuses et ont de très hauts toits que l'on couvre d'une espèce de roseaux qui pousse ici abondamment le long de tous les fleuves, mais la disposition intérieure est partout la même. D'ordinaire, chaque cabane n'a qu'une seule pièce ; dans quelques-unes seulement, il y a un petit endroit séparé du reste de la chambre par une cloison de nattes. Il n'y a absolument aucun ameublement. La plus grande partie des habitants de Madagascar ne possède que quelques nattes de paille pour couvrir le sol nu et quelques pots de fer ou d'argile pour cuire le riz. Je ne vis nulle part de lits, ni même de caisses en bois pour serrer les habits et autres objets. Il est vrai qu'ils n'ont besoin ni des uns ni des autres, car le sol leur sert de couche, et toute leur garde-robe se réduit, la plupart du temps, à un simbou unique qu'ils passent la nuit par-dessus la tête. Ceux qui poussent le luxe à l'excès se couvrent encore d'une des nattes de paille qu'ils fabriquent eux-mêmes. Une aussi complète

absence de toutes les commodités de la vie ne s'était encore jamais offerte à moi que chez les sauvages de l'Amérique septentrionale, dans le pays d'Orégon.

Plusieurs petits villages ainsi que quelques maisons isolées étaient entourés de murs en terre, usage qui date encore du temps où la population était divisée en innombrables tribus toujours en guerre entre elles. Comme je l'ai déjà raconté dans l'aperçu géographique et historique sur Madagascar, les deux grands chefs, Dianampoiene et Radama, mirent fin à ces guerres en soumettant la plupart des tribus à leur domination.

À quelques milles du village Ambotomango, où nous avions passé la dernière nuit, nous vîmes venir à notre rencontre une grande foule, musique militaire en tête. C'était une espèce de députation que le prince Rakoto, fils de la reine Ranavola et héritier présomptif de la couronne, envoyait au-devant de M. Lambert pour lui témoigner son affection et son estime.

La députation se composait de douze des fidèles du prince, de beaucoup d'officiers et de soldats et de tout un chœur de chanteuses.

Les fidèles de Rakoto, au nombre de quarante, sont de jeunes nobles qui ont tant d'amour et de vénération pour ce prince qu'ils se sont engagés par serment à le défendre contre tout danger jusqu'au dernier homme. Ils demeurent tous dans son voisinage, et dans chacune de ses excursions le prince est toujours accompagné au moins d'une demi-douzaine de ses fidèles, bien qu'il n'ait pas besoin de cette espèce de garde, aimé comme il l'est de la noblesse et du peuple.

M. Lambert fut reçu par cette députation avec les mêmes honneurs que s'il eût été un prince de la famille royale, distinction qui jusqu'ici n'avait encore été accordée à personne de la plus haute noblesse de l'empire, ni à plus forte raison à un blanc.

Toutes les fois que notre cortège passait devant un village, toute la population accourait pour voir les étrangers ; beaucoup même se joignaient au cortège, de sorte que celui-ci grossissait toujours comme une avalanche. Les bonnes gens devaient être

bien étonnés de voir des blancs traités avec de si grands honneurs. Personne ne pouvait s'expliquer cette distinction, car personne n'avait encore vu pareille chose. Dans le village d'Ambatomango, M. Lambert fut surpris par une nouvelle preuve d'affection du prince Rakoto : nous y trouvâmes son fils unique, âgé de cinq ans. Empêché, par une indisposition de la reine, de venir lui-même au-devant de M. Lambert jusqu'à Ambatomango, le prince lui avait envoyé son enfant, que M. Lambert avait adopté pendant son premier séjour à Tananariva.

Il règne à Madagascar la coutume d'adopter des enfants. Dans la plupart des cas, cela se fait pour avoir réellement un enfant ; mais, dans d'autres, c'est une grande marque d'amitié donnée par le père à l'homme qui adopte l'enfant. L'adoption est déclarée au gouvernement, et celui-ci, par un acte écrit, confirme les droits du nouveau père sur l'enfant adopté, qui reçoit le nom du père adoptif, passe dans sa famille et obtient les mêmes droits que ses véritables enfants.

Le prince Rakoto, en faisant la connaissance de M. Lambert, l'avait tellement pris en affection, qu'il voulut lui donner la plus grande preuve de son estime et de son amitié en lui offrant son bien le plus cher, son fils unique. M. Lambert l'adopta, mais sans profiter de tous les droits d'un père adoptif ; il donna son nom à l'enfant, mais le laissa chez son véritable père.

Cet enfant n'est pas né prince, puisque sa mère est esclave. Elle s'appelle Marie, mais malgré ce nom elle n'est pas chrétienne. On la dit très intelligente, très bonne et de beaucoup de caractère. Le prince l'aime éperdument, et, pour être à même de la voir toujours auprès de lui, il l'a mariée, pour la forme, à un de ses fidèles.

On se divertit chez nous jusqu'à une heure fort avancée de la nuit ; on servit un grand repas que nous prîmes, selon l'usage du pays, assis par terre. On but suivant la mode européenne à la santé de toutes les personnes imaginables. Une joyeuse musique et de bruyants cris d'allégresse accompagnaient chacun des toasts.

Le chœur de chanteuses que le prince Rakoto avait envoyé au-devant de nous, pour rendre notre réception plus brillante, se composait de vingt jeunes filles qui s'accroupirent dans un coin de la salle et nous assourdirent de leurs voix criardes. Elles crièrent et hurlèrent absolument comme les femmes et les filles du village où nous avions célébré la fête du bain de la reine. Leurs chœurs étaient dirigés par un homme habillé en femme à l'européenne. Comme les traits de la physionomie des deux sexes ne diffèrent pas beaucoup entre eux, et que leur beauté ou leur laideur est à peu près la même, je n'aurais pas cherché un homme dans cette caricature si M. Lambert ne m'en eût pas fait la remarque.

30 mai. – Il arriva ce matin une ambassade des habitants du village pour inviter M. Lambert à un combat de taureaux que l'on se proposait de donner en son honneur. Après nous être d'abord acquittés de l'affaire importante du déjeuner, nous nous rendîmes sur le lieu du spectacle ; mais nous trouvâmes que les préparatifs n'étaient guère avancés et qu'il faudrait encore beaucoup de temps pour les achever. Nous remerciâmes ces bonnes gens de leurs prévenances, et, nous contentant de leur bonne volonté, nous préférâmes accélérer notre voyage pour arriver le plus tôt possible à la capitale, éloignée seulement d'une demi-journée. Nous étions d'autant plus pressés que nous avions appris que le *Sikidy* (l'oracle) avait désigné cette journée comme propice pour notre entrée à Tananariva, et que la reine désirait nous voir profiter de ce moment favorable.

Dans tout Madagascar, mais surtout à la cour, on est habitué, pour les affaires les plus importantes comme pour les plus insignifiantes, à consulter le sikidy. Cela se fait de la manière suivante, qui est extrêmement simple. On mêle une certaine quantité de fèves et de cailloux ensemble, et, d'après les figures qui se forment, les personnes douées de ce talent prédisent une bonne ou une mauvaise fortune. Il y a à la cour seule plus de douze interprètes des oracles, et la reine les consulte pour la moindre bagatelle. Elle respecte les sentences du sikidy, au point de renoncer pour beaucoup de choses à sa propre volonté

et de se rendre en cela l'esclave la plus soumise dans un pays qu'elle gouverne d'ailleurs si despotiquement. Veut-elle, par exemple, faire une excursion, il faut d'abord consulter l'oracle pour savoir le jour et l'heure où elle pourra l'entreprendre. Elle ne met pas de robe, elle ne mange d'aucun mets sans avoir interrogé le sikidy. Même pour l'eau qu'elle boit, le sikidy doit indiquer à quelle source il faut l'aller chercher.

Il y a peu d'années encore qu'on consultait le sikidy à la naissance d'un enfant pour savoir s'il était venu au monde dans un moment favorable. Quand la réponse était négative, on plaçait le pauvre enfant au milieu d'un des chemins suivis par les grands troupeaux de bœufs. Si les bêtes passaient avec circonspection près de l'enfant sans le blesser, le charme fatal était rompu et l'enfant rapporté en triomphe à la maison paternelle. Il n'y avait naturellement que peu d'enfants assez heureux pour sortir sains et saufs de cette dangereuse épreuve : la plupart y perdaient la vie. Les parents qui ne voulaient pas soumettre leurs enfants à cette épreuve se contentaient de les exposer, surtout quand c'étaient des filles, sans plus s'en inquiéter. La reine a défendu l'épreuve aussi bien que l'exposition ; c'est peut-être la seule loi philanthropique qu'elle ait établie.

Tous les voyageurs qui veulent aller à la capitale en doivent demander la permission à la reine et attendre à une journée au moins de distance la décision du sikidy, qui fixe le jour et l'heure où ils peuvent faire leur entrée. Il faut observer rigoureusement le jour et l'heure indiqués, et, si dans l'intervalle le voyageur tombe subitement malade et se trouve dans l'impossibilité d'arriver aux portes de la ville au moment prescrit, il doit adresser un nouveau message à la reine et attendre une seconde décision du sikidy, ce qui fait perdre plusieurs jours et souvent plusieurs semaines.

Nous fûmes à cet égard très heureux. Le sikidy eut l'amabilité de ne pas nous faire attendre un seul jour et de désigner justement comme propice celui auquel, d'après nos dispositions prises d'avance, nous pouvions arriver dans la capitale.

Je suis portée à croire que, dans cette circonstance, la curiosité de la reine exerça quelque influence sur la décision de l'oracle. La bonne dame devait être impatiente de se voir en possession des trésors qu'elle savait que M. Lambert lui apportait.

Notre voyage d'aujourd'hui ressembla à une marche triomphale. En tête marchait la musique militaire, suivie de beaucoup d'officiers, dont plusieurs étaient d'un rang très élevé. Puis nous venions entourés des fidèles du prince. Le chœur des chanteuses, les soldats et le peuple fermaient la marche. De même que la veille, jeunes et vieux se pressaient autour de nous dans les villages par lesquels nous passions. Tout le monde voulait voir les étrangers attendus depuis longtemps, et beaucoup se joignirent au cortège et nous accompagnèrent plusieurs milles.

La route traversait toujours le beau plateau d'Émir. Quel aspect présenterait cette superbe contrée si elle était plus peuplée et bien cultivée ! On y voit, il est vrai, infiniment plus de champs et de villages que dans les autres régions par lesquelles notre route nous a conduits, mais ils ne sont guère en rapport avec la fertilité du sol et son heureuse situation. Ce qui donne un charme tout particulier à ce plateau, ce sont les nombreuses collines qui s'y croisent de tous côtés et dont la plupart s'élèvent librement sans se relier les unes aux autres. L'eau non plus ne manque pas, et, si l'on ne rencontre pas de grand fleuve, on y trouve cependant une quantité innombrable de petites rivières et de petits étangs.

Il y a environ quarante ans, tout le plateau d'Émir était encore couvert de bois ; mais aujourd'hui, dans un rayon de près de trente milles anglais, il est tellement dépouillé d'arbres qu'il n'y a que les riches qui se servent de bois comme combustible. Les pauvres ont recours à une espèce d'herbe de savane, dont les collines et les plaines sont abondamment couvertes, et qui produit une flamme très vive, mais naturellement de peu de durée. Heureusement, ces gens n'ont besoin de feu que pour préparer leurs repas. Ils peuvent se passer de chauffage, bien que dans les mois d'hiver le thermomètre descende jusqu'à trois ou

quatre degrés, quelquefois même jusqu'à un degré Réaumur. Les maisons ont des murs d'argile assez épais et sont couvertes d'une herbe longue et serrée, de sorte que, malgré le froid du dehors, il fait toujours assez chaud dans l'intérieur.

Les chemins étaient excellents ; aussi nos porteurs couraient-ils comme s'ils n'avaient rien à porter. Nous aperçûmes de loin Tananariva, la capitale du pays, située presque au milieu du plateau sur une des plus belles collines, et nous arrivâmes de bonne heure dans l'après-midi aux faubourgs qui entourent de toutes parts la ville proprement dite.

Ces faubourgs étaient originairement des villages séparés qui, en s'agrandissant, ont fini par se réunir ensemble. La plupart des maisons y sont en terre ou en argile, tandis que celles qui se trouvent dans l'enceinte même de la ville doivent être construites en planches ou du moins en bambou. Je les trouvai généralement plus grandes et plus spacieuses que celles des villages, et aussi beaucoup plus propres et en meilleur état. Les toits sont très droits et très hauts, et ornés à leurs extrémités de longues perches.

Je remarquai encore ici des maisons isolées ou par groupes de trois ou quatre, entourées de petits murs en terre qui n'ont d'autre but que de séparer les cours de celles des maisons voisines. Les rues et les places sont tout à fait irrégulières ; les maisons, au lieu d'être alignées, sont placées sans ordre, au pied ou sur les pentes de la colline. Le palais de la reine se trouve sur la pointe la plus élevée. Les faubourgs par lesquels nous arrivâmes me parurent, à ma grande surprise, très proprement tenus, et non seulement les rues et les places, mais aussi les cours des maisons. Il n'y avait que les ruelles étroites entre les murs de terre qui avaient quelquefois l'air un peu sale.

Ce qui me surprit encore plus que cette propreté, ce fut le grand nombre de paratonnerres. Presque toutes les grandes maisons en étaient pourvues. Ils ont été introduits par M. Laborde, un Français qui vit déjà depuis de longues années à Tananariva et dont M. Marius me raconta pendant le voyage la vie aventureuse. Celles de mes lectrices qui seraient curieuses de

faire connaissance avec cet homme remarquable pourront lire sa biographie dans le chapitre suivant.

Il n'y a peut-être pas, à ce qu'on me dit, d'endroit où les orages soient plus terribles et où la foudre tombe plus souvent qu'à Tananariva. Tous les ans, près de trois cents personnes y sont foudroyées, et l'année dernière le nombre en monta jusqu'à quatre cents. Dans une maison, le même coup de foudre tua dix personnes. Ces violents orages ont lieu du milieu de mars à la fin d'avril.

Cependant nous arrivâmes à la porte de la ville, devant laquelle nous trouvâmes un piquet de soldats qui croisèrent les armes et nous refusèrent l'entrée de la manière la plus polie. Il semble régner à cette cour l'usage de tout entourer d'une espèce de cérémonial despotique. Tout étranger qui veut aller à la capitale doit en demander la permission à la reine. Celle-ci, par conséquent, est informée longtemps d'avance du voyage. De plus, le voyageur est de nouveau obligé, à une ou deux journées de la ville, d'envoyer un messager pour s'informer auprès du sikidy du jour où il pourra faire son entrée. Et malgré cela il faut encore qu'il s'arrête aux portes de la ville, qu'il annonce son arrivée à la reine et qu'il lui demande la permission d'entrer. Quand la reine est de mauvaise humeur, elle laisse souvent le pauvre voyageur rester des heures entières sous un soleil brûlant, ou par le vent et la pluie, à attendre sa réponse.

Nous fûmes assez favorisés pour obtenir au bout d'une demi-heure la permission d'entrer dans la ville.

L'intérieur de la ville a à peu près le même aspect que les faubourgs, avec la seule différence que, suivant le règlement dont j'ai déjà parlé, les maisons y sont toutes construites en planches ou en bambou.

Nous descendîmes chez M. Laborde, ami intime de M. Lambert et grand protecteur de tout Européen qui arrive à Tananariva.

CHAPITRE XI

M. Laborde. – Le prince Rakoto. – Traits de sa vie. – Le sambas-sambas. – Marie. – La revue au champ de Mars. – La noblesse de Madagascar. – Le pacte secret. – La société anglaise des missions et le missionnaire anglais W. Ellis.

Voici en quelques mots l'histoire de notre hôte, M. Laborde.

Il était né en France et fils d'un sellier aisé. Dans sa jeunesse, il servit plusieurs années dans un régiment de cavalerie ; mais, tourmenté par le désir de voir le monde, il fournit un remplaçant après la mort de son père et s'embarqua pour les Indes orientales. Il fonda à Bombay plusieurs fabriques pour la réparation des machines à vapeur et la confection des armes, établit une sellerie et fit de très bonnes affaires. Cependant son esprit mobile ne lui permettait pas de demeurer longtemps au même endroit. Il céda ses ateliers à un ami et partit en 1831 pour l'archipel Indien. Le vaisseau qui le portait, assailli par une tempête, échoua contre la côte de Madagascar. M. Laborde perdit par ce naufrage non seulement ses biens, mais sa liberté ; car, comme on sait, dans cette île hospitalière tous les naufragés deviennent esclaves. Il fut conduit avec quelques-uns de ses compagnons d'infortune à Tananariva pour y être vendu. Heureusement pour lui, la reine, informée qu'il savait fabriquer des armes et d'autres objets, le fit venir à sa cour et lui promit la liberté s'il s'engageait à la servir fidèlement pendant cinq ans.

M. Laborde accepta l'offre, établit un atelier où il fabriqua toutes espèces d'armes, et jusqu'à de petits canons, de la poudre et autres objets. Malgré sa haine contre les Européens, la reine finit par lui accorder sa confiance, et elle fit même assez grand cas de lui pour le consulter dans plusieurs entreprises importantes, si bien qu'il parvint à l'empêcher de prononcer plus d'une sentence de mort. Ce n'est pas seulement auprès de la reine que M. Laborde jouit d'un très grand crédit, il est très bien vu de la noblesse et du peuple. Ses excellentes qualités l'ont fait aimer de tout le monde, et tous ceux qui réclament ses conseils ou ses secours sont sûrs qu'il ne les leur refusera jamais. Il leur prête aide et assistance et se fait leur médecin et leur confident.

Les cinq ans que M. Laborde devait rester au service de la reine se transformèrent en dix années. Sa protectrice lui donna une maison avec des terres et des esclaves, et, comme il s'est marié avec une femme du pays qui lui a donné un fils, il est probable qu'il restera toujours à Madagascar, quoiqu'il soit déjà libre depuis longtemps et maître de quitter l'île s'il le voulait.

Indépendamment de sa fabrique d'armes et de poudre, cet homme industrieux a aussi établi une verrerie, une fabrique d'indigo, une savonnerie, une fabrique de bougies et une distillerie de rhum. Il a appris aux habitants à planter la canne à sucre d'une manière régulière et a essayé avec succès la culture du blé et de la vigne. Il a aussi voulu doter l'île des fruits et des légumes de l'Europe, et la plupart ont parfaitement réussi ; mais malheureusement ses essais n'ont pas trouvé d'imitateurs. Les indigènes ont préféré vivre dans leur indolence habituelle et ne manger que du riz, accompagné, de temps en temps, d'un morceau de bœuf.

Mais, si M. Laborde n'est pas parvenu à obtenir de ses tentatives tout le résultat qu'il s'en promettait, elles ont au moins servi à prouver combien ce beau pays est propre à la culture.

Il était quatre heures de l'après-midi quand nous arrivâmes chez M. Laborde.

Notre aimable hôte nous présenta aussitôt à deux Européens, les seuls qui demeurassent à Tananariva. C'étaient deux

ecclésiastiques dont l'un restait déjà chez M. Laborde depuis deux ans et l'autre depuis sept mois. Le moment ne leur semblait pas opportun pour se présenter comme missionnaires, et ils cachaient cette qualité avec le plus grand soin. Il n'y avait que le prince et nous autres Européens qui fussions dans le secret. L'un passait pour un médecin, et l'autre pour le précepteur du fils de M. Laborde, revenu depuis deux ans de Paris, où son père l'avait envoyé faire son éducation.

Un superbe banquet nous réunit bientôt après autour de la table, que je trouvai dressée et servie à l'européenne, avec cette particularité que toutes les assiettes et tous les plats étaient en argent massif ; les verres mêmes étaient remplacés par des coupes d'argent. Je dis en plaisantant à M. Laborde que je n'avais encore vu un pareil luxe à aucune table et que je ne me serais guère attendue à le trouver à Tananariva. Il me répondit que ce luxe existait déjà dans toutes les maisons riches (qui, il est vrai, n'étaient pas nombreuses) et qu'il l'avait introduit lui-même, non par prodigalité, mais au contraire par économie ; car la porcelaine aurait dû être renouvelée à tout instant, à cause de l'extrême habileté des esclaves à la mettre en très peu de temps en pièces, et serait revenue ainsi beaucoup plus cher.

Notre joyeux repas était encore loin de finir ; on était au champagne et on commençait à porter des toasts quand un esclave vint nous annoncer l'arrivée du prince Rakoto. Nous nous levâmes aussitôt de table, mais nous n'eûmes pas le temps d'aller au-devant du prince. Dans son impatience de voir M. Lambert, il était venu sur les pas de l'esclave. Les deux hommes se tinrent longtemps embrassés, et aucun d'eux ne put trouver un mot pour exprimer sa joie. On voyait qu'ils éprouvaient réellement l'un pour l'autre une profonde amitié. Nous tous qui assistions à ce touchant spectacle, nous ne pûmes nous défendre d'une vive émotion. Le prince Rakoto, ou, pour l'appeler de son nom entier, Rakodond-Radama, est un jeune homme de vingt-sept ans. Je ne lui trouvai, contre mon attente, rien de désagréable. Sa taille est courte et ramassée. Sa figure et son teint ne répondent à aucune des quatre races qui habitent

Madagascar. Il a tout à fait le type des Grecs de Moldavie. Ses cheveux noirs sont crépus, mais non cotonneux ; ses yeux foncés sont pleins de feu et de vie ; il a la bouche bien faite et les dents belles. Ses traits expriment une bonté si candide qu'on se sent de suite attiré vers lui. Il s'habille souvent à l'européenne.

Ce prince est également aimé et estimé des grands et des petits, et, au dire de MM. Lambert et Laborde, il mérite entièrement cette estime et cet amour. Autant la reine sa mère est cruelle, autant le fils est bon ; autant elle aime à verser le sang, autant il en a une horreur invincible. Aussi tous les efforts du prince tendent-ils à empêcher le plus possible les exécutions sanglantes et à adoucir les châtiments rigoureux que la reine inflige à ses sujets. À toute heure, il est prêt à écouter les malheureux et à leur venir en aide ; il a défendu à ses esclaves de la manière la plus sévère de renvoyer qui que ce fût sous le prétexte qu'il dormait ou prenait son repas. Les gens qui le savent viennent souvent au milieu de la nuit éveiller le prince et implorer son secours pour des parents qui doivent être exécutés le lendemain de grand matin. S'il ne peut obtenir leur grâce de sa mère, il prend comme par hasard le même chemin au moment où les malheureux, liés avec des cordes, sont conduits au lieu du supplice, et il coupe leurs liens et les engage à fuir ou à rentrer tranquillement chez eux, selon qu'ils doivent courir plus ou moins de danger.

Quand on rapporte ensuite à la reine la conduite tenue par son fils, elle ne fait pas la moindre observation. Seulement elle cherche à garder le plus secrètes possible les condamnations et à en hâter l'exécution. Le jugement et le supplice se succèdent si rapidement que, quand par hasard le prince est absent de la ville, le message lui arrive trop tard pour qu'il puisse intervenir.

Il est étrange qu'avec cette différence complète de caractères la mère et le fils aient l'un pour l'autre la plus tendre affection. Le prince a le plus grand attachement pour la reine ; il cherche à excuser de toutes manières ses cruautés, et rien ne lui fait plus de peine que la pensée que sa mère pourrait ne pas être aimée.

Le noble caractère du prince est d'autant plus digne d'admiration que, dès sa plus tendre enfance, il a toujours eu devant les yeux le mauvais exemple de sa mère et qu'on n'a rien fait pour son éducation. Sur cent cas semblables, quel fils n'eût-on pas vu adopter les préjugés et les défauts de sa mère !

À part quelques mots d'anglais, on n'a rien cherché à lui apprendre. Tout ce qu'il est et tout ce qu'il sait, il le doit à lui-même. Que n'aurait-on pas pu faire de ce prince si son esprit et son talent avaient été développés par une instruction solide ! J'eus souvent occasion de le voir et de l'observer ; car il ne se passait guère de jour qu'il ne visitât M. Lambert. Je n'ai remarqué en lui d'autres défauts que trop peu de fermeté et de confiance en lui-même, et la seule chose que je redoute, si jamais le pouvoir arrive en ses mains, c'est qu'il n'ait pas l'énergie nécessaire pour exécuter ses bonnes intentions.

Je ne raconterai que quelques traits de sa vie qui feront mieux connaître sa noblesse d'âme.

Il arrive souvent que la reine ordonne à des centaines de ses sujets d'exécuter, pour tel ou tel grand seigneur du pays, les travaux les plus rudes, comme par exemple d'abattre du bois de construction, de le traîner à trente milles de là, de tailler des pierres, sans que les gens aient le droit de réclamer la moindre indemnité. Quand le prince apprend cela, il se fait porter à l'endroit où ces malheureux travaillent, feint de les rencontrer par hasard et s'informe pour qui ils exécutent ces travaux ; puis il leur demande s'ils reçoivent la nourriture (naturellement il n'est jamais question de salaire) ; il lui est répondu d'ordinaire que non seulement ils ne reçoivent pas de nourriture, mais que souvent même ils ont épuisé les provisions qu'ils avaient apportées, et qu'ils sont réduits, pour apaiser leur faim, à chercher des racines et des herbes. Le prince donne aussitôt l'ordre de tuer, selon le nombre des ouvriers, un ou deux bœufs, et d'apporter et de distribuer plusieurs quintaux de riz, le tout aux frais du seigneur. Si le maître, étonné de cette conduite, vient trouver le prince pour s'en plaindre, celui-ci le renvoie avec cette réponse : « Il est de toute justice que vous nourrissiez celui qui travaille

pour vous, et, si vous ne voulez pas le faire vous-même, je me ferai l'intendant de vos dépenses. »

Il y a quelques années, un vaisseau périt sur la côte de Madagascar avec la plus grande partie de l'équipage. Cinq matelots échappés au naufrage furent, selon l'habitude, conduits à la capitale pour y être vendus comme esclaves. Le prince les rencontra dans une de ses excursions à environ une journée de Tananariva, et, remarquant qu'un des matelots n'avait pas de chaussure et suivait les autres avec peine en boitant, il quitta ses propres souliers pour les lui donner ; puis il prit soin de les faire tous bien traiter.

M. Laborde acheta ces cinq matelots, les habilla, leur donna de l'argent pour leur voyage et des lettres de recommandation, et les aida à retourner dans leur pays. Le prince est rarement en état de pouvoir faire de pareilles largesses. Il n'a pas d'argent ou bien il n'en a que très peu ; toute sa richesse consiste en esclaves, en rizières et en bœufs que lui donne sa mère.

Une autre fois, le prince vit un Européen amené à la capitale comme prisonnier par des Malgaches. Le malheureux était poussé et chassé à force de coups comme une bête ; il était si fatigué et si épuisé d'un long voyage et des mauvaises routes, qu'il avait de la peine à se traîner. Le prince reprocha aux gardes leur cruauté, descendit de son *takon* et invita le prisonnier à prendre sa place.

Il trouva aussi l'occasion d'exercer sa générosité envers un de nos porteurs. Ce malheureux, fidèle aux habitudes de ses compatriotes, avait volé un bœuf dans le voisinage de la capitale et l'avait conduit à un des marchés pour l'y vendre. Il fut pris en flagrant délit et amené à la capitale. En pareil cas, la justice procède à Madagascar de la manière la plus expéditive ; le même jour, elle le condamna à mort, et le soir il devait être exécuté selon l'usage du pays, avec la *sagaya*. M. Laborde, l'ayant appris, envoya de tous côtés chercher le prince pour réclamer son assistance. Heureusement on le trouva encore à temps ; une demi-heure à peine avant l'exécution, il alla à la prison, ouvrit la

porte au condamné et lui conseilla de fuir le plus tôt possible dans son pays.

J'entendis citer beaucoup de traits semblables du prince, et il se passe peu de jours qu'il ne sauve la vie à quelque malheureux ou qu'il ne fasse du bien. Souvent il sacrifie son dernier écu et distribue toutes ses provisions de riz et de vivres, et il éprouve une double joie quand il peut venir en aide à un malheureux sans que celui-ci apprenne d'où lui vient le secours.

Ce qui fera, mieux que ne pourrait le faire ma faible plume, l'éloge de cet homme généreux, ce sont les paroles suivantes que je lui ai entendu prononcer moi-même. Il me disait qu'il lui était indifférent que ce fût la France ou l'Angleterre, ou quelque autre nation, qui possédât l'île, pourvu que le peuple fût bien gouverné. Il ne demandait pour lui-même ni trône ni royauté ; il était tout prêt à renoncer par écrit à ses droits et à vivre en simple particulier s'il pouvait assurer par là le bien de son pays.

Je dois avouer que ces paroles me touchèrent profondément et m'inspirèrent pour le prince une estime que je n'ai encore éprouvée que pour peu d'hommes. À mes yeux, un homme qui pense aussi noblement est plus grand que le plus puissant et le plus glorieux monarque de l'Europe.

31 mai. – Ce matin, la reine envoya un des dignitaires de l'État s'informer de notre santé et nous inviter à venir prendre le lendemain, à deux heures de l'après-midi, le *sambas-sambas* dans la maison de Mme Rasoaray.

À cette occasion, elle envoya à M. Lambert, comme marque de sa haute bienveillance, un superbe bœuf gras, comme j'en ai peu vu, même en Europe, de très belles volailles de toute espèce et un panier d'œufs. Les présents de la reine ne se composent jamais d'autres objets, et d'ordinaire ils se bornent à de la volaille et à des œufs ; elle n'y joint des bœufs que lorsqu'elle veut accorder à quelqu'un une distinction toute particulière.

Le sambas-sambas est un mets composé de riz et de petites tranches de bœuf grillées dans de la graisse. C'est une coutume du pays d'offrir de ce mets aux amis et aux parents qu'on reçoit en visite pendant le mois qui suit le nouvel an. Chacun en prend

une bouchée entre les deux doigts, se lève de son siège, se tourne à gauche et à droite et dit : « Puisse la reine vivre encore mille ans ! » Puis il peut manger autant qu'il veut de ce mets ou n'y pas toucher, c'est indifférent. Cette cérémonie a à peu près la même signification que chez nous le compliment du nouvel an.

Comme nous arrivions justement dans le premier mois de l'année, et que la reine voulait témoigner à M. Lambert les plus grands égards, elle l'invita à cette fête. Pour mon humble personne et les autres Européens, nous partageâmes le même honneur, comme amis de M. Lambert.

Tous ces grands repas auxquels on invite des étrangers n'ont pas lieu dans le palais de la reine, mais chez Mme Rasoaray, qui est d'une très haute extraction et dont la grande et magnifique demeure se prête le mieux à ces réceptions. Manger dans le palais de la reine ou même en sa compagnie serait trop d'honneur pour un étranger. La condescendance de l'orgueilleuse souveraine ne va pas jusque-là.

Je profitai de cette journée pour visiter la ville, dont je ne puis rien dire, si ce n'est qu'elle est très animée et excessivement étendue, surtout en y comprenant les faubourgs. On prétend qu'avec ses alentours elle contient cinquante mille maisons ou toits, comme on dit ici, et cent mille habitants. Cette donnée est sans doute fort exagérée ; mais le nombre des maisons est excessivement grand, par la simple raison que les maisons elles-mêmes sont très petites, chacune ne se composant guère que d'une ou deux pièces. La famille est-elle nombreuse, on construit deux ou trois autres maisons aussi petites à côté de la maison principale ; chez les gens tant soit peu aisés, la cuisine est également sous un toit à part, et les esclaves sont naturellement aussi répartis dans plusieurs maisonnettes. Néanmoins, je ne crois pas qu'il y ait à Tananariva plus de quinze mille ou, au maximum, plus de vingt mille maisons.

M. Laborde, par exemple, possède neuf petites maisons, habitées par sept personnes libres et par environ trente esclaves. Le rapport entre le nombre des habitants et celui des maisons est donc de quatre à un. Mais M. Laborde est Européen et

ne vit pas avec ses gens aussi à l'étroit que les indigènes. Chez ces derniers, on peut certainement compter six ou cinq personnes par maisonnette.

1er juin. – À deux heures de l'après-midi, nous nous rendîmes dans la maison de Mme Rasoaray. On nous conduisit dans une grande salle dont les murs étaient revêtus de tapisseries d'Europe, et le parquet couvert de belles nattes. Au milieu se trouvait une table servie avec une extrême élégance, dont aucun prince d'Europe n'aurait eu à rougir. Les autres arrangements étaient simples, mais pleins de goût. Une Anglaise, il est vrai, aurait été choquée de voir, dans la salle même où l'on prenait le repas, figurer deux lits très riches et ornés de beaux rideaux de soie. Comme je ne suis pas Anglaise, mais une bonne et simple Allemande, je n'en fus nullement scandalisée, et la vue des deux lits ne m'empêcha pas le moins du monde de manger tranquillement ma portion de riz et de viande. En dehors de ces mets, il n'y a rien à manger dans le sambas-sambas, et on ne vous sert d'autre boisson que de l'eau.

J'admirai beaucoup deux vases en argent ciselé, placés sur la table, et mon admiration s'accrut au plus haut point quand j'appris qu'ils avaient été fabriqués par des orfèvres du pays. Ces vases auraient été trouvés beaux, même en Europe. Les indigènes sont, comme les Chinois, fort ingénieux à imiter, mais n'ont pas le moindre esprit d'invention.

Parmi les hauts personnages invités avec nous à ce festin, plusieurs parlaient anglais ou français, mais la plupart parlaient anglais. La connaissance de cette langue vient encore du temps du roi Radama, sous le règne de qui des missionnaires anglais sont venus à Madagascar, et un certain nombre de jeunes gens ont été envoyés à Maurice ou en Angleterre pour y faire leur éducation.

La cérémonie du sambas-sambas fut bientôt terminée, et nous retournâmes de bonne heure à la maison, où le soir nous fûmes surpris par une visite du prince Rakoto. Il vint, accompagné de la mère de son fils, pour me la présenter. Comme je l'ai déjà fait remarquer, le prince ne peut pas, d'après les lois du

pays, épouser cette femme, qui est esclave, et son fils ne peut absolument pas prétendre au rang de son père. Cependant on leur donne à tous deux le titre d'altesse. Dans ce pays, il est vrai, les lois s'effacent devant le souverain. Elles dépendent tout à fait de son bon plaisir. Que le prince Rakoto arrive demain au trône, il pourra aussitôt changer les lois à sa guise, élever l'ancienne esclave au rang de reine, et faire de son fils un prince héréditaire.

J'ai déjà parlé du caractère de cette femme. Pour ce qui est de sa beauté, il ne faut naturellement pas la regarder avec des yeux européens, ou bien il faut avoir vécu très longtemps chez ce peuple et s'être habitué à ses vilains traits pour trouver belles les femmes les moins vilaines.

2 juin. – Nous assistâmes aujourd'hui à une grande revue dans le champ de Mars, belle prairie qui s'étend au pied de la colline devant la ville. À Tananariva, il doit toujours y avoir de dix à douze mille hommes ; mais ce chiffre est probablement, comme le nombre des maisons, exagéré de moitié. Les troupes mises en mouvement à cette occasion ne dépassaient certainement pas quatre mille cinq cents à cinq mille hommes. Elles formaient un grand double carré au milieu duquel se tenaient les officiers et la musique.

Cette revue a lieu tous les quinze jours, le troisième jour de chaque seconde semaine, pour examiner si les soldats appelés au service sont présents, s'ils sont bien portants, et si leurs uniformes et leurs armes sont en bon état. On fait l'appel des noms, et, quand il ne manque que peu d'hommes dans une compagnie, le capitaine en est quitte pour une réprimande ; mais, s'il en manque trop, il est puni sur place et reçoit une douzaine de coups ou davantage. Ce dernier cas se présente, dit-on, assez souvent, car, sur un si grand nombre de soldats, il y en a beaucoup dont le pays est à plusieurs journées de distance de la capitale et qui ne trouvent pas d'une revue à l'autre le temps d'y aller, de cultiver leur champ, de se munir de provisions et de revenir.

Il n’y a pas d’exercices militaires, et la guerre, m’a-t-on dit, se fait sans aucune tactique arrêtée et à peu près comme chez les peuples tout à fait sauvages. Quand une troupe se croit perdue, la subordination cesse aussitôt, et les hommes se mettent à fuir de tous côtés.

Le sort des soldats malades et blessés est terrible, non seulement quand ils sont en fuite, car alors naturellement personne ne s’occupe d’eux, mais même pendant les marches ordinaires. Leurs camarades sont, il est vrai, obligés de prendre soin d’eux, de les porter et de les nourrir. Mais comment demander cela à des gens manquant de tout, épuisés eux-mêmes par la faim et par des fatigues de tout genre et tellement affaiblis qu’ils ont déjà de la peine à traîner leur personne et leurs armes. Il n’arrive que trop souvent qu’on cherche à se débarrasser de force de ces pauvres malheureux. On ne les tue pas précisément, ce qui, dans ces circonstances, serait un bienfait pour eux, mais on les traîne par terre sans leur donner de nourriture ni même de l’eau d’une source voisine, et, quand ils n’offrent plus signe de vie, on les laisse couchés le long de la route sans examiner s’ils sont vraiment morts.

C’est incroyable ce qu’il périt de monde dans les marches. Dans la dernière guerre, par exemple, que la reine a faite il y a deux ans contre les Seklaves, sur dix mille hommes entrés en campagne, plus de la moitié succomba pendant la marche, faute de nourriture ; beaucoup s’enfuirent, et, en arrivant sur le théâtre de la guerre, l’armée ne comptait guère plus de trois mille hommes. Les prisonniers sont bien mieux traités. On en prend soin, parce qu’on tire un profit de leur vente. Même esclaves, ils sont bien moins malheureux que les soldats ou les paysans. Leurs maîtres les habillent, les nourrissent et les logent ; ils ne sont pas non plus surchargés de travail, car le propriétaire s’exposerait à voir son esclave s’enfuir, et on rattrape rarement un esclave fugitif, dans un pays où il n’y a pas de police. Le maître peut, il est vrai, comme je l’ai déjà dit, punir de mort son esclave, sans que le gouvernement s’en inquiète, mais son intérêt l’empêche de le faire. Beaucoup d’esclaves payent à leurs maî-

tres une petite redevance en argent et vivent en hommes libres ; quelques-uns ont eux-mêmes des esclaves qu'ils font à leur tour travailler pour eux.

Après la revue, le corps d'officiers passa, musique en tête, devant notre maison, pour saluer M. Lambert.

Les officiers étaient, comme ceux de Tamatavé, habillés en grande partie à l'européenne et n'avaient pas l'air moins comique ni moins ridicule : l'un avait un frac dont les basques lui descendaient jusqu'au talon ; un autre avait un habit de cambrésine à fleurs ; un troisième portait une jaquette d'un rouge à moitié passé qui pouvait avoir servi autrefois à un soldat de la marine anglaise. La coiffure était aussi variée et aussi bien choisie. Il y avait des chapeaux de paille et de castor de toutes grandeurs et de toutes couleurs, ainsi que des bonnets et des casquettes de formes inouïes. Les généraux portaient, comme ceux d'Europe, des chapeaux à cornes et étaient à cheval.

La hiérarchie des grades est tout à fait calquée sur celle d'Europe ; il y a treize degrés, depuis le simple soldat jusqu'au maréchal de camp.

Je fus également assez heureuse pour rencontrer à Madagascar les titres de noblesse d'Europe : les barons, les comtes et les princes y fourmillaient comme dans les cours d'Allemagne.

Toute la population de Madagascar est divisée en onze castes. La onzième caste ne comprend que les personnes régnantes ; les descendants de la famille royale appartiennent à la dixième. Dans cette caste seule, les frères et les sœurs peuvent se marier entre eux, probablement pour empêcher qu'il n'y ait trop de descendants du sang royal. Les six autres castes, depuis la neuvième jusqu'à la quatrième inclusivement, sont composées de la grande et basse noblesse. La troisième caste renferme le peuple ; la seconde, les esclaves blancs, parmi lesquels on comprend tous les hommes qui, autrefois libres, ont été vendus comme prisonniers de guerre ou en châtiment de leurs crimes ; enfin, la première caste est formée par les esclaves noirs, c'est-à-dire par ceux qui sont nés esclaves.

Un noble peut choisir une femme dans sa propre caste, dans les deux castes inférieures, mais jamais dans une caste supérieure à la sienne. Dans aucun cas il ne peut se marier avec une esclave, et la loi ne permet pas même une liaison d'amour entre un noble et une esclave (sous ce rapport, Madagascar pourrait servir de modèle aux pays gouvernés par les blancs, où l'esclavage est introduit). Cette loi était autrefois observée très rigoureusement, et, quand on découvrait une liaison de cette nature, le noble était vendu, la femme esclave mise à mort. Si une dame noble entretenait une liaison avec un esclave, ils étaient mis à mort tous les deux. Cependant, de nos jours, cette rigueur s'est bien adoucie. S'il n'en était pas ainsi, avec la corruption générale de mœurs qui règne dans le pays, la majeure partie des hauts dignitaires et des nobles devrait être exécutée ; et que deviendrait alors la cour ? Mais cette loi produit toujours quelque bien ; car, quand un noble a à craindre que sa liaison avec une esclave ne soit découverte, il faut qu'il lui rende la liberté pour échapper au châtiment.

Comme la polygamie est établie dans le pays, tout individu peut prendre autant de femmes qu'il veut ; chez les nobles, il n'y a cependant qu'un nombre restreint des femmes qui puisse prétendre au titre d'épouse légitime, et la première femme a toujours des prérogatives sur les autres. Elle demeure seule dans la maison de son mari, elle a droit à plus d'égards, et ses enfants ont aussi le pas sur ceux des autres femmes. Celles-ci demeurent chacune isolément dans des maisonnettes particulières, comme des femmes d'un rang inférieur. Le roi peut prendre douze épouses légitimes, mais il faut qu'il les choisisse toutes dans les premières familles du pays. La reine, ainsi que sa sœur et ses filles, ont le droit de renvoyer leurs maris et d'en prendre de nouveaux toutes les fois qu'il leur plaît.

Nous avions fini de déjeuner et je m'étais retirée dans ma petite chambre, quand M. Lambert vint m'annoncer que la reine nous faisait mander pour la présentation ou l'audience. D'ordinaire, cet honneur n'est accordé aux étrangers que huit ou dix jours après leur arrivée. Mais la reine paraissait vouloir ac-

corder à M. Lambert une distinction plus grande qu'à tous les Européens qui avaient jusqu'ici visité sa cour, et nous eûmes ainsi, dès le quatrième jour, le bonheur d'être admis devant sa haute personne.

Tous ces honneurs et toutes ces distinctions surprirent beaucoup M. Lambert. Déjà, à Madagascar, il m'avait dit qu'il avait à la cour beaucoup d'amis, mais aussi quelques ennemis très dangereux qui pourraient bien avoir profité de son absence pour le calomnier aussi bien auprès de la reine qu'auprès du prince Rakoto. Mais ce que M. Lambert ne m'avait pas confié alors et qu'il ne m'avoua qu'ici, c'est qu'on avait aussi tenté d'un autre côté de prévenir la reine contre lui, et qu'il devait s'attendre à être sinon mal reçu, du moins accueilli avec quelque méfiance.

À cette occasion, je commençai à pénétrer les véritables projets de M. Lambert, et ces projets, je l'avoue, n'étaient guère faits pour inspirer à la reine une inclination particulière pour lui. Quand M. Lambert vint pour la première fois, en 1855, à Tananariva, et qu'il vit la cruauté inouïe avec laquelle la reine gouvernait ses États, il conçut le désir de délivrer le malheureux pays de cette tyrannie. Il réussit à gagner l'amitié du prince Rakoto, profondément affligé aussi de la misère de son peuple et qui avait déjà dit alors à M. Lambert qu'il lui importait peu qui régnât sur son peuple, pourvu que celui-ci fût bien et sagement gouverné.

Ces deux hommes s'entendirent bientôt. M. Lambert conclut un pacte avec le prince Rakoto et se proposa de réclamer l'appui du gouvernement français ou anglais.

En 1856, il alla à Paris, dépeignit à l'empereur, dans une audience particulière, l'horrible misère du peuple de Madagascar, et chercha à exciter sa pitié pour ce malheureux pays. Mais, quand on n'a d'autre intérêt à invoquer que la philanthropie, il est difficile de s'assurer l'assistance d'un gouvernement européen. L'audience demeura sans résultat, aussi bien que celle que M. Lambert obtint la même année, à Londres, du premier ministre, lord Clarendon, et, au lieu des avantages qu'il espérait de

ces démarches, M. Lambert vit seulement s'accroître pour lui les obstacles et les difficultés.

La Compagnie de la mission anglaise apprit tout ce que M. Lambert avait fait relativement à Madagascar.

Elle craignit que la France, en prenant possession de l'île, n'y voulût tolérer que la religion catholique, malheur naturellement beaucoup plus grand pour les habitants que celui d'être gouvernés par une femme aussi cruelle que la reine Ranavola, qui se joue de la vie des hommes. La Compagnie prit donc la noble résolution de tout faire pour entraver M. Lambert, et elle envoya aussitôt à Tananariva un de ses élus, le missionnaire William Ellis, pour communiquer à la reine ce que M. Lambert avait entrepris contre elle.

M. William Ellis prouva malheureusement, en cette occasion, que les missionnaires anglais, quand il s'agit d'arriver à leurs fins, s'entendent parfaitement à fausser la vérité et à se servir d'artifices jésuitiques.

Tout le voyage de M. Ellis, comme le verront mes lecteurs, ne fut qu'un tissu de faussetés (pour ne pas dire de mensonges) et d'histoires faites à plaisir.

À Maurice, où M. Ellis toucha en allant à Madagascar, il raconta que la reine Ranavola l'avait appelé à Tananariva (première fausseté).

Arrivé à Tananariva, il dit à la reine qu'il avait été envoyé auprès d'elle par le gouvernement anglais (seconde fausseté), pour l'assurer que l'Angleterre n'avait pas de plus grand désir que de conserver toujours avec Madagascar les mêmes rapports d'amitié que sous George IV.

Il fit part ensuite à la reine de tout ce que M. Lambert avait entrepris en France et en Angleterre contre elle, et le lui dépeignit comme un homme très dangereux et un espion du gouvernement français, et lui soutint qu'il viendrait très prochainement avec des troupes françaises (troisième fausseté), pour détrôner la reine et mettre son fils à sa place.

Si ces divers mensonges avaient encore eu un noble but, on pourrait les excuser par le principe également jésuitique : « La

fin justifie les moyens. » Mais il s’agissait, au contraire, d’une entreprise tendant au bien de tout un peuple, d’une œuvre philanthropique vraiment chrétienne, que ces mensonges devaient entraver et rendre peut-être entièrement impossible. Une société de missionnaires devrait mieux connaître l’amour du prochain, ne pas oublier à ce point les commandements de la religion et songer qu’elle n’a pas à s’occuper de politique.

La profession de missionnaire est la plus belle qui puisse exister. Il y en a peu qui offrent autant l’occasion de faire du bien, mais malheureusement la plupart des missionnaires s’occupent plus des intérêts du monde que de l’amélioration des hommes, et, au lieu d’enseigner et de pratiquer la douceur et la tolérance, ils ne prêchent rien tant à leurs disciples que de haïr toutes les autres sectes, de les mépriser et, s’ils le peuvent, de les persécuter. (Je renvoie mes lecteurs à tout ce que j’ai dit dans mes précédents écrits sur les missionnaires, particulièrement sur ceux de l’Angleterre et de l’Amérique du Nord.)

C’est ainsi que M. Ellis, au lieu d’arriver à Tananariva avec la branche d’olivier, y vint avec le glaive. Il trahit et calomnia M. Lambert auprès de la reine, et il fit au prince Rakoto un long sermon sur son crime inouï de vouloir se révolter contre sa mère. Il dit au prince que la cour anglaise en l’apprenant en avait été si affligée, qu’elle avait pris le deuil (quatrième fausseté extrêmement ridicule).

Le prince poussa la condescendance jusqu’à s’excuser auprès de cet homme et lui dit que, s’il ne cherchait à écarter sa mère du trône que pour s’y élever, on aurait parfaitement raison de lui faire des reproches, mais que ce n’était pas du tout son intention, et qu’il n’avait d’autre désir que d’ôter à la reine le pouvoir de commettre des cruautés, lui accordant volontiers tout le reste et ne demandant absolument rien pour lui-même.

Aussi bien à Tananariva qu’à Maurice, M. Ellis raconta que M. Lambert avait frauduleusement arraché au prince la signature du contrat (cinquième fausseté) ; que le prince n’était nullement disposé à conclure un traité particulier avec M. Lambert ; que ce dernier l’avait invité à un grand banquet, qu’il l’y

avait enivré, et que c'est dans cet état qu'il l'avait amené à signer ; enfin que le prince, informé le lendemain de tous ces artifices, avait été tellement irrité contre M. Lambert, qu'il l'avait banni pour toujours de sa présence. À cette fiction poétique, M. Ellis ajouta encore, à Maurice, qu'il ne conseillerait pas à M. Lambert de jamais retourner à Madagascar : car il aurait tout à redouter du ressentiment de la reine et de celui du prince Rakoto.

À Tananariva, le prince me raconta lui-même l'histoire de la signature du traité. Il me le fit lire et m'assura que l'histoire de l'enivrement était inventée, que c'était avec pleine conscience de ce qu'il faisait qu'il avait signé, et qu'il ne se repentait nullement de cette démarche. J'aurais voulu que M. Ellis eût pu voir avec quelle amertume et avec quel mépris le prince, en cette occasion, avait parlé de lui.

Il reste encore une sixième et dernière fausseté que le missionnaire rapporta avec lui de Madagascar à Maurice, et que je dois démentir. Il se vanta partout de la bonne réception qu'il avait trouvée à Tananariva et de la grande faveur dont il avait joui auprès de la reine et du prince. Cette faveur avait été si grande qu'après un séjour d'un mois à peine il avait été chassé de Tananariva. Il demanda la permission d'y rester plus longtemps, en donnant pour raison que la saison des fièvres n'était pas passée, mais qu'elles régnaient au contraire encore avec beaucoup de violence dans le bas pays ; qu'il avait femme et enfants, que la reine devait avoir égard à cela et ne pas le mettre en péril de mort. Mais tout fut inutile, il dut quitter Tananariva. La reine était excessivement irritée contre lui, parce qu'il avait distribué plusieurs bibles ; et le prince Rakoto, parce qu'il avait calomnié M. Lambert.

Mais en voilà assez sur ces intrigues et ces faussetés, qui ne font honneur ni à M. Ellis ni à la Société des missionnaires anglais.

CHAPITRE XII

Présentation à la cour. – Le manasina. – Le palais de la reine. – Les Hovas. – Atrocités du gouvernement de la reine. – Exécutions. – Le tangouin. – Persécution des chrétiens. – Un voyage de la reine. – Haine contre les Européens. – Tombeau du taureau.

Notre présentation à la cour, comme nous l'avons dit plus haut, eut lieu le 2 juin. Vers quatre heures de l'après-midi, nous nous fîmes porter au palais, au-dessus de la porte d'entrée duquel plane un grand aigle doré aux ailes déployées. Conformément à l'étiquette, nous dûmes passer le seuil d'abord du pied droit ; nous passâmes de même une seconde porte qui conduisait à une grande cour devant le palais. Là, nous vîmes la reine assise sur le balcon du premier étage. On nous fit ranger en ligne dans la cour en face d'elle. Sous le balcon il y avait des soldats qui faisaient quelques exercices, dont le dernier était excessivement comique ; il consistait à lever brusquement le pied droit comme s'ils avaient été piqués de la tarentule.

La reine, selon l'usage du pays, était enveloppée d'un large simbou de soie, et, comme coiffure, elle portait une énorme couronne d'or. Quoiqu'elle fût assise à l'ombre, on n'en tenait pas moins déployé au-dessus de sa tête un très grand parasol en soie cramoisie, qui fait partie de la pompe royale. D'un teint assez foncé, d'une forte complexion, elle est, malgré ses soixante-quinze ans, pour le malheur du pauvre pays, encore robuste et

alerte. Autrefois elle était, dit-on, très adonnée à la boisson ; mais elle a déjà renoncé depuis longtemps à ce vice. À la droite de la reine était son fils, le prince Rakoto ; à sa gauche son fils adoptif, le prince Ramboasalama ; derrière elle se tenaient debout ou assis quelques neveux, nièces et autres parents des deux sexes, ainsi que plusieurs grands du royaume. Le ministre qui nous avait conduits au palais adressa à la reine un assez bref discours, après lequel nous dûmes nous incliner trois fois et prononcer ces mots : « *Esaratsara tombokoë*, » ce qui signifie : « Nous te saluons de notre mieux ; » elle répondit : « *Esaratsara*, » ce qui veut dire : « C'est très bien. »

Nous nous tournâmes ensuite à gauche, pour faire les mêmes trois révérences au tombeau du roi Radama, placé de côté à quelques pas de là, puis nous retournâmes à notre ancienne place devant le balcon et fîmes de nouveau trois révérences. M. Lambert, à cette occasion, leva en l'air une pièce d'or de cinquante francs et la mit dans la main du ministre qui nous accompagnait. Ce don, que doit offrir tout étranger présenté pour la première fois à la cour, s'appelle manasina. Il n'est pas nécessaire que ce soit une pièce de cinquante francs : la reine se contente même d'un écu d'Espagne ou d'une pièce de cinq francs. Du reste, M. Lambert avait déjà donné une pièce de cinquante francs à l'occasion du *sambas-sambas*.

Après la remise de la pièce d'or, la reine demanda à M. Lambert s'il avait quelque chose à lui dire ou quelque souhait à formuler. Il répondit que non. Sa Majesté daigna aussi s'adresser à moi et me demander si je me portais bien et si je n'avais pas été atteinte de la fièvre. L'étranger même n'échappe que très rarement dans la belle saison à la fièvre intermittente. Dès le second jour après notre arrivée à Tananariva, M. Lambert eut un léger accès, et dans la suite elle nous éprouva tous deux bien rudement. Après avoir répondu à la question de la reine, nous restâmes encore quelques minutes à nous regarder les uns les autres, puis les salutations et les révérences recommencèrent. Nous dûmes aussi prendre congé du tombeau de

Radama, et en sortant on nous rappela de nouveau de ne pas passer le seuil d'abord du pied gauche.

C'est de cette manière que la fière reine de Madagascar donne audience aux étrangers ; elle se croit beaucoup trop grande et trop élevée pour les admettre dès la première fois en sa présence immédiate. Quand on a le bonheur de lui plaire particulièrement, on est introduit dans le palais, mais jamais dès la première audience.

Le palais de la reine est un grand édifice en bois, composé d'un rez-de-chaussée et de deux étages avec une toiture très élevée. Chaque étage est garni de larges galeries. Tout l'édifice est entouré de colonnes en bois, de vingt-six mètres de haut, sur lesquelles repose le toit qui s'élève encore à plus de treize mètres, et dont le centre est appuyé sur une colonne de trente-neuf mètres d'élévation. Toutes ces colonnes, sans en excepter celle du centre, sont d'un seul morceau, et quand on songe que les forêts dans lesquelles il y a des arbres assez gros pour fournir de pareilles colonnes sont éloignées de cinquante à soixante milles anglais de la ville ; que les routes, loin d'être frayées, sont presque impraticables, et que le tout, amené sans l'assistance de bêtes de somme ou de machines, a été travaillé et mis en place avec les outils les plus simples, on doit considérer l'érection de ce palais comme une œuvre gigantesque, digne d'être assimilée aux sept merveilles du monde. Le transport de la plus haute colonne seule a occupé 5 000 hommes, et l'érection a duré douze jours.

Tous ces travaux ont été exécutés par le peuple comme corvées, sans qu'il reçût ni salaire ni nourriture. On prétend que, pendant la construction du palais, 15 000 hommes ont succombé à la peine et aux privations ; mais cela inquiète fort peu la reine, et la moitié de la population peut périr, pourvu que ses ordres suprêmes s'accomplissent.

Devant l'édifice principal, on a laissé la place d'une vaste belle cour, autour de laquelle s'élèvent plusieurs jolies constructions, toutes également en bois. Le principal édifice n'est pas habité : il ne renferme que les grands appartements d'apparat :

les appartements de la reine se trouvent dans un des bâtiments latéraux, qui se relie au palais par une galerie.

Au principal édifice se rattache, du côté gauche, le palais d'argent, ainsi appelé parce que toutes les arêtes des voûtes, ainsi que tous les encadrements des portes et des fenêtres sont garnis d'innombrables petites clochettes d'argent. Ce palais est la résidence du prince Rakoto, qui ne l'habite cependant que très rarement.

À côté du palais d'argent est le tombeau du roi Radama, une toute petite maison en bois sans fenêtres, mais à qui l'absence même de fenêtres et le piédestal sur lequel elle repose donnent l'aspect d'un monument.

Il règne à Madagascar le singulier usage que, quand un roi meurt, on met dans sa tombe tout ce qu'il possède d'or, d'argenterie et d'objets précieux. L'héritier peut, il est vrai, en cas de besoin, enlever le trésor, et, autant que j'ai pu savoir, c'est ce qui arrive toujours.

Le trésor de Radama n'est évalué qu'à 50 000 piastres, tandis que celui de son père était de 1 million. Le trésor ou la fortune de la reine actuelle monte, à ce qu'on m'a dit, à 5 ou 600 000 écus, et ses revenus annuels sont de 30 ou 40 000 écus. Elle peut joindre cette dernière somme à son trésor sans presque en rien retrancher, n'ayant de dépense à faire ni pour sa personne ni pour son gouvernement ; car, pour ce qui est du gouvernement, le peuple remplit toutes les fonctions gratuitement et est chargé de pourvoir à toutes les dépenses de l'État ; et, pour ce qui est de la personne royale, elle est propriétaire du pays et possède une multitude d'esclaves qui doivent fournir à tous les besoins de sa maison. Les habits même qu'elle porte sont en grande partie fabriqués avec des produits du pays et par les mains de ses esclaves.

Il y a à Tananariva des indigènes qui ont plus de 100 000 écus de fortune, mais ils cachent leur fortune ; car si la reine venait à avoir connaissance d'un tel trésor, il pourrait facilement lui prendre fantaisie de se l'approprier. On évalue tout au plus à 3 millions d'écus tout l'or qui se trouve dans l'île. Je n'envie pas

à la reine son trésor ; mais le plus grand bonheur qui puisse arriver à la population de Madagascar, c'est que ce trésor soit enseveli le plus tôt possible avec la haute personne de Sa Majesté. Elle est incontestablement une des femmes les plus altières et les plus cruelles de toute la terre, et son histoire n'est qu'un tissu d'horreurs et de scènes sanglantes. En moyenne, il périt à Madagascar, tous les ans, de 20 à 30 000 personnes, soit par les exécutions et les empoisonnements, soit par les corvées et par les guerres. Si ce gouvernement dure encore longtemps, la belle île se prouvera bientôt tout à fait dépeuplée ; déjà aujourd'hui la population est de moitié moins nombreuse qu'elle ne l'était du temps du roi Radama, et des milliers de villages ont déjà disparu sans laisser la moindre trace de leur existence.

Les exécutions et les massacres ont souvent lieu en grand et frappent particulièrement les Seklaves, qui paraissent être surtout odieux à la reine ; mais elle ne traite guère plus doucement les Malgaches et les autres nations, et la seule race qui trouve en quelque sorte grâce à ses yeux est, comme nous l'avons déjà dit, celle des Hovas, dont elle est elle-même issue.

Autrefois, les Hovas étaient de tous les peuples de Madagascar le plus méprisé et le plus abhorré ; on les traitait à peu près comme les parias dans l'Inde. Ce n'est que sous le roi Radama, et surtout sous la reine actuelle, que ce peuple s'est distingué et a su conquérir la première place par sa bravoure, son intelligence et son ambition. Mais malheureusement son caractère n'en est pas devenu plus noble, et ses vices l'emportent de beaucoup sur ses vertus ; comme disait M. Laborde, le Hova réunit les vices de tous les divers peuples de l'île. Le mensonge, la fourberie et la dissimulation ne sont pas seulement chez lui des vices dominants, mais encore tellement estimés, qu'il cherche à les inculquer le plus tôt possible à ses enfants. Les Hovas vivent entre eux dans une méfiance perpétuelle, et ils regardent l'amitié comme une chose impossible. Pour la finesse et la ruse, ils y excellent d'une manière incroyable et ils pourraient en montrer au plus habile diplomate de l'Europe.

Les Hovas sont d'origine malaise et, sans contredit, moins laids que les autres peuples de Madagascar ; leurs traits tiennent moins du type nègre et sont mieux formés que ceux des Malais de Java et de l'archipel Indien ; ils ont le corps plus grand et plus fort. Leur peau offre toutes les nuances depuis le jaune olivâtre jusqu'au rouge brun foncé. Plusieurs ont le teint très clair ; mais j'en remarquai aussi beaucoup, surtout parmi les soldats, dont la peau tire tellement sur le rouge que je les aurais plutôt pris pour des Peaux-Rouges que les Indiens de l'Amérique du Nord à qui l'on a donné ce nom. Ils ont les yeux et les cheveux noirs, et des derniers longs, crépus et cotonneux.

Les Hovas, le peuple favori de la reine, sont gouvernés également d'une main de fer, et, s'ils ne sont pas exécutés par centaines et par milliers comme les hommes des autres nations, ils sont pourtant aussi mis à mort pour les moindres délits. « Du sang, toujours du sang ! » est la devise de la reine Ranavola, et cette méchante femme croit avoir perdu sa journée si elle n'a pas signé au moins une demi-douzaine de sentences de mort.

Pour mieux faire connaître la reine dont la Société des missions anglaises a, par charité, si chaudement épousé les intérêts, que le missionnaire Ellis a osé défendre et qu'il a cherché à maintenir sur le trône, je citerai quelques-unes des nombreuses atrocités que ce malheureux pays a subies par son ordre et dont la première seule suffirait pour rendre à jamais odieux le nom de Ranavola. En 1831, à une époque où la discipline introduite dans l'armée par le roi Radama n'était pas encore tout à fait oubliée, la reine soumit une grande partie de la côte orientale, dont la principale population se compose de Seklaves. Elle ordonna à tous les hommes du pays conquis de venir lui rendre hommage. Quand tous ces malheureux, au nombre de vingt-cinq mille, furent assemblés, on leur enjoignit de déposer leurs armes. Puis on les conduisit sur une grande place qu'on fit entourer de soldats. On les força de s'agenouiller en signe de soumission. À peine eurent-ils fait ce qu'on leur demandait, que les soldats se précipitèrent sur ces malheureux et les massacrèrent

tous. Quant aux femmes et aux enfants de ces pauvres victimes, on les vendit comme esclaves.

Tel est le sort réservé par la reine aux vaincus ; mais celui des sujets ne vaut guère mieux.

Ainsi, en 1837, les ministres apprirent à la reine qu'il y avait parmi le peuple beaucoup de magiciens, de voleurs, de profanateurs de tombeaux et d'autres criminels. La reine décréta aussitôt un *kabar* (session judiciaire) de sept semaines, et fit publier en même temps qu'elle ferait grâce de la vie à tous ceux qui se dénonceraient eux-mêmes, tandis que tous ceux qui ne se déclareraient pas seraient punis de mort. Il y eut un nombre total de près de seize cents coupables ; environ quinze cents s'étaient livrés spontanément au tribunal ; quatre-vingt-seize avaient été dénoncés. De ces quatre-vingt-seize, quatorze furent brûlés et quatre-vingt-deux furent, les uns précipités par-dessus un haut rocher, situé dans la ville de Tananariva et qui a déjà coûté la vie à des milliers d'hommes, les autres jetés dans une fosse et couverts d'eau bouillante, d'autres enfin exécutés avec la lance ou empoisonnés. Quelques-uns furent décapités ; à plusieurs, on coupa les membres les uns après autres ; mais on réserva au dernier la mort la plus affreuse. Il fut mis dans une natte sans qu'on lui laissât de libre que la tête, et son corps fut livré tout vivant à la pourriture.

Ceux qui s'étaient dénoncés eux-mêmes échappèrent, selon la promesse royale, au supplice ; mais ils furent traités encore plus cruellement que ceux qui avaient été condamnés à mort. La reine déclara qu'il serait trop dangereux de rendre la liberté à un aussi grand nombre de criminels, et qu'il fallait en tout cas leur ôter au moins les moyens de nuire. Elle leur fit river de lourds fers autour du cou et des poignets et fit attacher ensemble par quatre ou cinq ces malheureux avec de grosses barres de fer de cinquante centimètres de longueur. Après cette opération, on les laissa libres d'aller où bon leur semblait ; seulement il y avait partout des surveillants chargés de veiller sévèrement à ce qu'aucun ne limât ses fers. Si un homme du groupe venait à mourir, il fallait lui couper la tête, pour pouvoir délivrer le corps

du fer qu'il avait au cou, et les fers du mort restaient à la charge des survivants ; de sorte que ceux-ci à la fin pouvaient à peine se traîner et périssaient misérablement sous le poids écrasant des fers.

En 1855, quelques individus de la province Vonizonga eurent la malheureuse idée de prétendre qu'ils avaient trouvé le moyen d'attacher d'une manière invisible la main d'un voleur sur quelque objet qu'il l'appliquât, de sorte qu'il ne pouvait plus la dégager ni bouger de place. Quand la reine en entendit parler, elle ordonna de punir les gens sévèrement ; car, disait-elle, elle pourrait venir elle-même dans cette province et être tuée par de semblables sortilèges. Deux cents personnes furent arrêtées et condamnées au tangouin, dont cent quatre-vingts moururent.

Le tangouin, ou empoisonnement, est très souvent infligé aux personnes de tout rang, au noble comme à l'esclave ; il suffît pour cela d'être accusé d'un crime. Tout individu peut se porter accusateur, et il n'a pas besoin de produire de preuve. La seule obligation qu'il ait à remplir, c'est de déposer vingt-huit écus et demi. On ne permet pas à l'accusé de se défendre ; il est obligé de se soumettre à l'épreuve du poison. S'il échappe à la mort, on lui donne un tiers de l'argent déposé, le second tiers appartient à la reine et le troisième est rendu à l'accusateur. Quand l'accusé meurt, on restitue l'argent à l'accusateur, parce qu'en ce cas l'accusation est reconnue vraie.

L'empoisonnement se fait de la manière suivante : le poison est tiré du noyau d'un fruit qui a la grosseur d'une pêche et vient sur l'arbre *tanguinia veneniflora*. Le condamné est prévenu par le *lampi-tanguine* (c'est ainsi que s'appelle l'homme chargé d'administrer le poison) du jour où il aura à se présenter pour l'épreuve. Quarante-huit heures avant le jour fixé, il ne lui est permis que de prendre très peu de nourriture, et dans les dernières vingt-quatre heures on ne lui en accorde plus du tout. Les parents l'accompagnent chez l'empoisonneur, où il est forcé de se déshabiller et de jurer qu'il n'a eu recours à aucun sortilège. Le lampi-tanguine ratisse alors, à l'aide d'un couteau, autant de poudre du noyau qu'il croit nécessaire. Avant de faire

prendre le poison à l'accusé, il lui demande s'il veut avouer son crime ; mais celui-ci s'en garde bien, car il n'en serait pas moins forcé de prendre le poison. Le lampi-tanguine met le poison sur trois petits morceaux de peau d'environ deux centimètres de long et coupés sur le dos d'une poule grasse, puis il les roule ensemble et les fait avaler à l'accusé.

Autrefois, presque tous ceux à qui l'on faisait prendre ce poison mouraient au milieu des convulsions et des douleurs les plus atroces. Mais, depuis environ dix ans, il est permis à ceux qui n'ont pas été condamnés au tangouin par la reine même d'employer le remède suivant contre l'empoisonnement. Aussitôt que l'accusé a pris le poison, ses parents lui font boire de l'eau de riz en si grande quantité que souvent tout le corps enfle et qu'il survient de violents vomissements.

L'empoisonné est-il assez heureux pour vomir, non seulement le poison, mais aussi les trois petites peaux entières et intactes, il est déclaré innocent, et ses parents le ramènent chez lui en triomphe avec des chants et des cris d'allégresse. Mais, si une des petites peaux ne sort pas ou bien si elle est endommagée, cela ne lui sauve point la vie, et il est tué avec la lance ou d'une autre manière.

Un des nobles qui venaient souvent chez nous avait été condamné, il y a plusieurs années, à avaler le tangouin. Il vomit heureusement le poison et les trois petites peaux entières et intactes. Son frère courut en toute hâte chez la femme du noble lui annoncer cette bonne nouvelle, et la malheureuse en fut si saisie qu'elle tomba à terre sans connaissance. Tant de sentiment chez une femme de ce pays me parut bien extraordinaire, et j'eus de la peine à le croire. Mais j'appris alors que, si son mari avait succombé, on l'aurait traitée de sorcière, et probablement aussi condamnée au tangouin. La vive émotion qu'elle éprouva fut donc plutôt causée par la joie d'échapper elle-même à la mort que par celle de voir son mari sauvé. Pendant mon séjour à Tananariva, une femme perdit tout à coup plusieurs de ses enfants. On l'accusa d'avoir eu recours à des sortilèges pour les faire mourir, et on la condamna à prendre le tangouin. La mal-

heureuse vomit le poison et deux des petites peaux ; mais, la troisième n'ayant pas reparu, elle fut tuée sans miséricorde.

Comme nous l'avons fait remarquer plus haut, la reine, dès son avènement au trône, s'est appliquée de la manière la plus cruelle à étouffer le christianisme, introduit à Madagascar du temps du roi Radama. Cependant on dit qu'il y a encore dans l'île beaucoup de chrétiens, qui cachent naturellement autant que possible leur croyance. Malgré toutes les mesures de précaution employées, une petite société chrétienne n'en fut pas moins dénoncée à Tananariva il y a environ six ans. Tous ces malheureux ayant été arrêtés, on en brûla six (d'ordinaire on ne condamne au bûcher que les nobles, les officiers et les soldats) ; quatorze furent précipités par-dessus le rocher, et beaucoup d'autres périrent sous le bâton. Quant aux autres, les nobles furent dépouillés de leurs titres et de leurs dignités ; ceux qui n'étaient pas nobles furent vendus comme esclaves. Les bibles qu'on trouva furent brûlées publiquement sur la grande place du marché.

Un des châtiments les moins sévères que la reine inflige à ses sujets est de les faire vendre comme esclaves. Les exemples suivants prouvent la prodigieuse facilité avec laquelle cette peine se pratique.

Un jour, la reine avait fait fondre des écus d'Espagne et fabriquer avec ce métal des plats d'argent. Quand on les lui apporta, elle ne les trouva pas à son gré. Elle appela au palais les orfèvres et leur commanda de lui fournir un meilleur travail. Les bonnes gens firent de leur mieux et, pour leur malheur, réussirent à faire de plus beaux plats que la première fois. La reine en fut contente, les loua et en récompense fit vendre toute la corporation des orfèvres, même ceux qui n'avaient pas été chargés de l'ouvrage, et cela pour le motif qu'ils n'avaient pas fourni dès la première fois d'aussi beaux plats qu'ils pouvaient en faire.

Une autre fois, beaucoup de personnes perdirent leur liberté à la suite d'un décès dans la famille royale. Quand un noble d'une caste quelconque meurt, la quatrième caste est obligée de le mettre dans le linceul et de descendre le corps dans la tombe.

Mais, le mort ayant été en disgrâce et banni de la ville, la cour ne porta pas son deuil. Dans ces circonstances, les nobles de la quatrième caste craignirent de déplaire à la reine en rendant au mort les derniers honneurs, et ils abandonnèrent ce soin à des gens du peuple. Mais à peine la reine en fut-elle instruite qu'elle condamna toute la caste à une amende de quatre cents écus, et fit vendre comme esclaves cent vingt-six personnes, parmi lesquelles il y avait des femmes et des enfants.

Souvent, tous les habitants d'un village tombent dans l'esclavage, rien que pour avoir mangé de la viande de bœuf volé. Le vol d'un bœuf est puni de mort ; mais, si le bœuf volé appartient à la reine, non seulement le voleur est exécuté, mais tous les gens qui ont mangé de ce bœuf sont vendus comme esclaves ; et, comme on ne se donne pas la peine d'examiner quel est le vrai coupable, la peine, comme nous l'avons dit, frappe tout le village dans lequel le bœuf a été vendu et tué. On n'épargne que l'enfant dans le sein de sa mère, parce qu'on suppose qu'un nourrisson ne mange pas de viande.

C'est un crime non moins grand pour les sujets de devenir riches, et, aussitôt que leur richesse commence à être connue, elle leur attire les plus grandes persécutions. La reine apprend-elle, par exemple, qu'un village a acquis un peu d'aisance en amassant du bétail, du riz et autres objets (on conçoit que chez des gens de la campagne il ne puisse être question d'argent), aussitôt elle impose aux malheureux habitants quelque corvée qu'ils ne peuvent pas accomplir, comme de transporter tant de bois ou de pierres ou d'autres objets dans un temps fixé et à un endroit déterminé. Mais la quantité d'objets demandés est si grande, et le temps assigné pour se les procurer si court, qu'avec la meilleure volonté et les plus grands efforts du monde les pauvres gens ne peuvent exécuter l'ordre. Ils sont donc condamnés à une amende de quelques centaines d'écus, et, comme ils ne les possèdent pas, ils sont obligés de vendre leur bétail, leur riz, leurs esclaves, et souvent de se vendre eux-mêmes.

Quelques riches sont parfois rançonnés de la manière suivante : un *Tsitialenga* (c'est ainsi que s'appelle celui qui ne

ment pas) se rend dans la maison de la victime choisie ; il y plante sa lance dans le sol, accuse le chef de la famille de quelque délit contre le gouvernement, de quelque injure proférée contre la reine, ou de quelque autre crime, arrête l'accusé et le conduit devant le juge. L'accusé perd-il son procès, tous ses biens sont confisqués ; le gagne-t-il, la moitié de sa fortune a dû être dépensée pour corrompre les juges et en frais de tous genres ; car Madagascar a beau être un pays à moitié sauvage, les juges y entendent aussi bien leurs affaires que beaucoup de leurs collègues des États civilisés de l'Europe.

Cependant, comme les châtiments de tout genre, les exécutions et les empoisonnements ne font pas encore assez vite la besogne de la reine Ranavola, et que ses ressources en fait de cruautés sont inépuisables, elle a encore imaginé d'autres moyens pour décimer le peuple et pour le rendre plus misérable.

Un de ces moyens employés de temps en temps par la reine est un voyage dans ses États.

C'est ainsi que la reine s'est rendue en 1845 dans la province de Manerinerina, sous le prétexte d'une chasse aux buffles. Dans ce voyage, elle s'était fait accompagner de plus de cinquante mille personnes ; elle y avait invité tous les nobles et les officiers des pays environnants de Tananariva, et, pour donner plus d'éclat à la marche triomphale, chacun d'eux avait dû emmener ses serviteurs et ses esclaves. Dix mille soldats et à peu près autant de porteurs accompagnaient la reine ; douze mille hommes étaient toujours envoyés en avant pour élargir et réparer les routes. Les habitants des villages où la reine passait n'étaient pas non plus épargnés, et la moitié de chaque village était forcée de suivre le cortège avec femmes et enfants. Beaucoup d'hommes étaient encore envoyés en avant pour disposer le coucher de la reine, ce qui n'était pas une mince besogne, car il fallait entourer d'un haut retranchement les maisons ou tentes destinées à la famille royale, pour que Sa Majesté ne fût pas surprise la nuit par l'ennemi et enlevée à son peuple chéri.

Comme dans un pareil voyage la noble et généreuse souveraine ne prend des précautions que pour son propre entretien, et qu'elle ne donne à ses compagnons que la permission de se nourrir des provisions que chacun apporte avec lui (si toutefois il en a les moyens), la famine n'éclate que trop tôt parmi les soldats, le peuple et les esclaves. Cela arriva aussi dans ce voyage, et, pendant les quatre mois qu'il dura, environ dix mille personnes, parmi lesquelles surtout beaucoup de femmes et d'enfants, succombèrent. La majeure partie des nobles même subit les plus dures privations ; car, là où il y avait encore un peu de riz, on le vendait à un prix si exorbitant qu'il n'y avait que les gens les plus haut placés et les plus riches qui fussent en état de le payer.

Dans les premières années de son règne, quand la reine Ranavola ne se sentait peut-être pas encore assez solidement établie sur son trône pour exercer sa cruauté contre ses propres sujets, sa haine se dirigea surtout contre les descendants du roi Radama et contre les Européens. Pour ce qui est de ces derniers, elle délibérait souvent avec ses ministres et autres hauts dignitaires sur les moyens de tenir cette maudite race éloignée de son pays. Au dire de M. Laborde, on vit surgir à cette occasion les projets les plus ridicules et les plus absurdes. Un des illustres et sages conseillers énonça, entre autres, la lumineuse idée d'élever un très haut et très large mur dans la mer, tout autour de Madagascar, pour qu'aucun vaisseau ne pût approcher des ports de l'île. Un autre proposa à la reine de faire faire des ciseaux gigantesques et de les placer sur les routes qui, des différents ports, conduisent à la capitale. S'il venait quelque Européen, on n'aurait qu'à fermer les ciseaux au moment où il passerait dessous, et le téméraire se trouverait coupé en deux. Un troisième, non moins avisé, conseilla à la reine de faire inventer une machine avec une grande plaque en fer, contre laquelle les boulets ennemis rebondiraient, de manière à retomber sur les vaisseaux et à les embraser.

Toutes ces propositions furent accueillies par Sa Majesté avec beaucoup d'éloges ; elles furent l'objet des délibérations de

la haute assemblée pendant des journées et des semaines, mais malheureusement on ne put rien exécuter.

Il faut que je mentionne encore une scène touchante que la société anglaise des missions ne manquera pas, si elle ne l'a fait déjà, d'interpréter en faveur de la reine Ranavola.

La reine n'aime rien tant que les combats de taureaux, et ce noble amusement a souvent lieu dans la grande cour du palais. Parmi ses combattants à cornes, elle a plus d'un favori ; chaque jour elle s'informe de leur santé et en prend autant de soin que nos dames européennes de leurs petits chiens, et, ainsi que ces dernières, elle s'intéresse souvent beaucoup plus à son animal favori qu'à ses amis et à ses serviteurs.

Un jour, un des taureaux qu'elle aimait le plus périt dans un combat. La pauvre reine fut inconsolable de cette perte. Jusqu'à ce jour, personne ne l'avait vue pleurer. Elle avait pourtant essuyé plus d'un malheur dans sa vie, car elle a perdu son père et sa mère, son mari, plusieurs enfants, des frères et des sœurs. Mais que sont-ils tous à côté de son taureau favori ? Elle pleura amèrement, et elle fut longtemps sans pouvoir se consoler. – La bête fut enterrée avec tous les honneurs appartenant à un grand du royaume ; on l'enveloppa de beaucoup de simbous, on la couvrit d'un grand drap blanc, et des maréchaux furent chargés de la porter au tombeau. Les maréchaux prouvèrent à cette occasion que la race des courtisans fleurit aussi à Madagascar. Ils se trouvèrent très honorés de cette distinction, et ils s'en vantent encore aujourd'hui. Deux grosses pierres furent posées sur la tombe en souvenir du mort bien-aimé, et on dit que la reine se souvient toujours de lui avec une profonde douleur.

Ce tombeau est placé dans l'intérieur de la ville ; je l'ai vu moi-même, et j'ai songé aussi avec douleur non au taureau mort, mais au malheureux peuple qui languit sous l'oppression de cette reine sanguinaire, et au non moins malheureux esprit de secte qui a pu amener une société chrétienne à prendre la défense d'une telle femme.

CHAPITRE XIII

Dîner dans le pavillon de M. Laborde. – Les dames de Madagascar et les modes de Paris. – La conjuration. – Un rêve. – Le bal costumé. – La nuit agitée. – Concert à la cour. – Le palais d'argent. – Une excursion de la reine.

Le 3, le 4 et le 5 juin, je fus très souffrante. Je reconnus les premiers symptômes de la fièvre maligne de Madagascar.

Heureusement, il ne se passa dans l'intervalle rien d'intéressant.

Le 6 juin, M. Laborde donna un grand dîner en l'honneur du prince Rakoto dans son pavillon situé au pied de la colline.

Bien que le dîner ne fût annoncé que pour six heures, nous nous y fîmes porter dès trois heures. En route, nous passâmes dans la ville haute près d'un endroit où se trouvent braqués dix-neuf grands canons de dix-huit, dont les bouches sont dirigées vers la ville basse, vers les faubourgs et vers la vallée. Ils viennent du temps du roi Radama, à qui les Anglais en ont fait cadeau. On ne les débarqua point à Tamatavé, mais sur la côte orientale, à Bombitok ; la distance de ce port à la capitale est, il est vrai, plus grande que celle de Tamatavé, mais les routes sont meilleures, et un trajet de plusieurs journées peut se faire par eau au moyen d'une rivière. Quand nous fûmes arrivés au pavillon de M. Laborde, on chercha par tous les moyens possibles à occuper le temps jusqu'au dîner, et on nous gratifia de plusieurs divertissements indigènes, dont un des plus goûtés est une es-

pèce de boxe avec les pieds. Les gens se portaient avec les pieds des coups si forts contre toutes les parties du corps que je croyais à tout moment que l'un ou l'autre devait avoir une côte ou une jambe cassée. Ce jeu délicat est, surtout l'hiver, en grande faveur chez le peuple ; il sert aux gens à se réchauffer. Les plus grands froids durent ici du mois de mai à la fin de juillet, et le thermomètre descend souvent jusqu'à quatre ou trois degrés Réaumur, quelquefois même jusqu'à un seul degré. Cependant tout reste vert, les feuilles ne tombent pas, et les campagnes paraissent aussi riantes et aussi florissantes que chez nous au milieu du printemps. Les habitants de Tananariva n'en regrettent pas moins la chaleur du soleil, et, comme ils n'ont pas les moyens de se procurer du bois et de remplacer par une chaleur artificielle la chaleur naturelle qui leur manque, ils ont recours à la boxe avec les pieds.

Les gens riches font apporter par leurs esclaves du bois des forêts éloignées et font allumer du feu. Dans la maison de M. Laborde, on entretenait dans la salle de réception, du matin au soir, un feu de charbon dans une sorte de *brasero*. On laissait naturellement tout le temps une porte ou une fenêtre ouverte. Mais ce luxe lui revenait chaque jour à un écu, ce qui est excessivement cher quand on songe au bon marché de tous les autres objets de consommation.

Après la boxe vinrent les danses et les exercices gymnastiques ; on fit aussi de la musique. Le prince avait envoyé son orchestre, qui exécuta assez bien quelques jolis morceaux. Je trouvai moins de plaisir au chant d'une troupe de jeunes filles du pays à qui un des missionnaires établis chez M. Laborde avait donné des leçons.

Elles savaient par cœur une grande quantité de chansons, et ne criaient pas d'une manière aussi désagréable que les artistes que j'avais entendus jusqu'alors ; au contraire, elles chantaient assez juste ; c'était cependant très ennuyeux, et je rendais toujours grâces au ciel quand arrivait la fin d'un morceau. Peu avant six heures, le prince parut accompagné de son petit garçon, de sa bien-aimée Marie et d'une amie de cette dernière.

Marie me plut moins encore aujourd'hui que la première fois. La faute en était à son costume ; elle était tout à fait mise à l'européenne. Ces modes folles et exagérées, que Paris envoie partout, ne sauraient pas toujours me paraître gracieuses et séduisantes chez nos femmes et nos filles, et elles ne vont vraiment bien qu'à celles qui sont assez belles pour que rien ne puisse les défigurer ; mais, là où manque la beauté et la grâce naturelle, nos modes deviennent absolument baroques et ridicules, et à plus forte raison chez ces lourdes personnes à noirs visages de guenons. Mme Marie peut être une excellente femme, et je ne voudrais en rien lui être désagréable, mais je ne pus m'empêcher de me mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas éclater tout haut à sa vue. Par-dessus une demi-douzaine de jupons empesés très raides, elle portait une robe de laine garnie jusqu'à la ceinture de larges falbalas et de grands nœuds de ruban, et ceux-ci, au lieu d'être attachés par-devant, l'étaient par derrière. Elle s'était mis sur les épaules un châle français qu'elle avait de la peine à faire tenir, et avec sa tête aux boucles cotonneuses et crépues elle portait tout en arrière et enfoncé sur la nuque un tout petit chapeau rose.

Son amie avait une robe de mousseline et une coiffe d'une forme si surannée que, malgré mes soixante ans, je n'en avais jamais vu de pareille. Plus tard, je me rappelai en avoir vu une semblable sur le portrait de ma grand'mère, qui vivait à peu près vers le milieu du siècle passé. L'amie était encore beaucoup plus massive et avait de bien plus vilains traits que Marie, de sorte que j'éprouvais un véritable effroi toutes les fois que mes yeux tombaient sur cette femme, qui m'avait l'air d'un chef de cannibales déguisé.

Le dîner fut très gai ; jamais je n'avais vu M. Lambert de si bonne humeur, et le prince paraît l'être toujours. Après le dîner, MM. Lambert et Laborde eurent avec le prince une courte conversation politique à laquelle je pus prendre part et sur l'objet de laquelle je reviendrai plus tard. La soirée me fut, il est vrai, un peu gâtée par le chœur des chanteuses : le copieux dîner paraissait avoir donné aux bonnes dames des forces toutes par-

ticulières. Elles criaient beaucoup plus fort qu'avant le dîner, et, pour augmenter encore le bruit, elles frappaient leurs mains l'une contre l'autre. Quelques-unes exécutèrent l'ennuyeuse danse malgache, accompagnée cette fois-ci du *marovane*, l'unique instrument que l'esprit inventif de Madagascar soit parvenu à fabriquer. Il se compose d'un bambou gros comme le bras et long de plus d'un mètre, garni tout autour de cordes soutenues par de petits morceaux de bois. Les sons en ressemblent assez à ceux d'une méchante vieille guitare.

À la fin, les convives se mirent aussi à danser, et M. Lambert chanta quelques jolies chansons.

Sur les dix heures du soir, M. Laborde me dit tout bas de prétexter quelque malaise, à cause de ma santé non encore entièrement rétablie, et de clore la soirée. Je lui répondis que ce droit ne m'appartenait pas, mais revenait au prince. Il insista cependant pour que je le fisse, en me disant qu'il avait pour cela des raisons importantes, qu'il me communiquerait plus tard. Je me conformai donc à sa volonté et donnai le signal du départ.

Ce fut par le plus beau clair de lune, et aux sons d'une joyeuse musique, que nous montâmes la colline et rentrâmes chez nous.

Le prince Rakoto et M. Lambert m'appelèrent alors dans une des chambres voisines, et le prince me déclara encore une fois que le traité particulier entre lui et M. Lambert avait été conclu avec son parfait consentement, et que M. Ellis le calomniait en soutenant qu'il avait été ivre en signant cet acte. Il ajouta que c'était sur sa demande que M. Lambert était revenu à Madagascar pour l'aider, avec une partie de la noblesse et de l'armée, à écarter du trône la reine Ranavola, sans lui ravir pourtant ni sa liberté, ni ses richesses, ni ses honneurs.

M. Lambert, de son côté, m'apprit que nous avions dîné dans le pavillon de M. Laborde, parce qu'on pouvait plus tranquillement y convenir de tout ; que le signal du départ devait venir de moi, pour faire croire que la petite fête avait été donnée à mon intention ; et que nous avions passé par la ville, musique

en tête, pour montrer qu'il ne s'était agi que de plaisir et d'amusement.

Il me fit voir dans la maison tout un petit arsenal de sabres, de poignards, de pistolets et de fusils destinés aux conjurés, ainsi que des sortes de plastrons en cuir assez solides pour résister aux coups de lance, et il termina en me disant que tous les préparatifs étaient faits, que le moment d'agir approchait et que je devais sans cesse m'y tenir préparée.

J'avoue que je fus saisie d'un sentiment tout particulier quand je me vis impliquée tout à coup dans un complot politique si considérable, et que, dans le premier moment, les idées les plus diverses me passèrent par la tête. Je ne pouvais pas me dissimuler qu'en cas d'échec ma vie courait le même danger que celle de M. Lambert ; car, dans un pays comme Madagascar, où tout dépend de la volonté arbitraire du souverain, on confond sans peine l'innocent avec le coupable. J'étais venue à Tananariva en société d'un des principaux conjurés, et j'avais assisté à quelques-unes de leurs réunions ; il n'en fallait pas davantage pour me faire paraître complice et aussi coupable que les véritables conjurés.

Mes amis de Maurice m'avaient, il est vrai, détournée d'entreprendre ce voyage en compagnie de M. Lambert, et d'après ce que M. Ellis avait raconté, comme aussi d'après quelques mots échappés à M. Lambert, j'aurais pu à peu près deviner ce dont il s'agissait ; mais mon désir de connaître Madagascar était trop grand pour ne pas faire taire toutes mes craintes. Il n'y avait plus rien à changer, et il ne me restait qu'à faire contre fortune bon cœur et à m'en remettre à Dieu, qui m'avait déjà tirée de tant de situations dangereuses. J'exprimai les vœux les plus sincères au prince Rakoto et à M. Lambert pour le succès de leur entreprise, et je me retirai ensuite dans ma chambre. Il était plus de minuit ; je me mis au lit, et, fatiguée comme je l'étais, je ne tardai pas à m'endormir. Je fis des songes pénibles et entre autres le suivant, extrêmement étrange. Je rêvai que la conjuration avait été découverte et que la reine m'avait fait appeler au palais avec M. Lambert. Nous avions été conduits dans

un grand salon où l'on nous fit longtemps attendre. Enfin la reine parut avec sa cour. Le prince Rakoto s'y trouvait aussi ; mais il se plaça de côté contre une fenêtre et n'osa pas nous regarder.

Un des ministres, le même qui nous avait accompagnés la première fois à la cour, prononça un long discours que, malgré mon ignorance de la langue de Madagascar, je compris parfaitement, et dans lequel il reprocha à M. Lambert son ingratitude et sa trahison. Puis un autre ministre prit la parole et nous dit que nous étions condamnés au tangouin.

On nous conduisit ensuite dans une autre pièce où un grand nègre, vêtu d'une large tunique blanche, s'avança vers nous avec les peaux en question. M. Lambert dut les avaler le premier ; mais, au moment où c'était mon tour, j'entendis tout à coup retentir près de moi de la musique et des cris d'allégresse. Je me réveillai. Effectivement, des cris d'allégresse et de la musique retentissaient dans la rue. Il faisait grand jour. Je mis vite quelques vêtements sur moi et je courus à la porte de la maison pour voir ce qu'il y avait. C'étaient deux hommes condamnés au tangouin qui avaient rendu heureusement le poison avec les trois petites peaux et qui étaient ramenés chez eux en triomphe par leurs parents.

Si j'avais été superstitieuse, j'aurais interprété, Dieu sait comment, mon rêve et sa coïncidence partielle avec la réalité. Heureusement, je ne le suis pas, et les rêves ne peuvent me troubler que pendant mon sommeil.

8 juin. – Aujourd'hui, le prince tint dans notre maison un grand kabar où parurent beaucoup de nobles et beaucoup d'officiers. Il ne se passait, en général, plus de jours où il n'y eut chez nous des kabars plus ou moins considérables. Notre maison était le centre de la conjuration.

9 juin. – Grand bal costumé à la cour, en l'honneur de M. Lambert. Quels contrastes ! D'un côté une conjuration, de l'autre côté des fêtes.

La reine ignore-t-elle réellement le pacte entre le prince Rakoto et M. Lambert, et n'a-t-elle pas le moindre pressenti-

ment du complot, ou bien veut-elle laisser les conjurés se porter à un acte décisif, pour en tirer ensuite vengeance avec une apparence de légalité ? C'est ce que la suite nous apprendra.

Quoique M. Lambert et moi nous fussions toujours indisposés, nous ne nous décidâmes pas moins à assister à cette fête.

Le bal commença à une heure après midi et n'eut pas lieu dans les appartements du palais, mais dans la grande cour où l'on nous avait donné audience. Aujourd'hui, comme alors, la reine était assise sur le balcon à l'ombre de son grand parasol, et nous dûmes refaire devant elle les salutations d'usage, ainsi que devant le tombeau du roi Radama. Seulement cette fois on ne nous laissa pas debout, mais on nous assigna des sièges commodes. Peu à peu, on vit arriver la société ; elle était composée de nobles des deux sexes, d'officiers avec leurs femmes et des chanteuses et danseuses royales. Les nobles portaient divers costumes, les officiers des habits européens. Tous durent faire beaucoup de salutations. On assigna comme à nous des chaises aux personnes en costume. Pour les autres, ils s'accroupirent par terre en groupes comme bon leur sembla. Les danseuses royales ouvrirent le bal par l'ennuyeuse danse malgache. Ces charmantes créatures étaient de la tête aux pieds enveloppées de simbous blancs, portaient sur la tête des fleurs artificielles ou plutôt peu artificielles qui montaient raides et droites comme de petits drapeaux, et elles étaient si étroitement serrées l'une contre l'autre qu'elles semblaient liées entre elles. Toutes les fois qu'elles passaient en piétinant sous le balcon de la reine ou près du tombeau, elles répétaient les révérences, aussi bien qu'à la fin de chaque danse. Quand les danseuses eurent quitté la salle, les officiers exécutèrent à peu près la même danse, seulement sur une mesure moins lente et avec des mouvements plus vifs, c'est-à-dire en levant un peu plus les pieds. Ceux qui avaient des chapeaux ou des bonnets les brandissaient de temps en temps en l'air et poussaient en même temps des hurlements qui devaient figurer des cris de joie.

Aux officiers succédèrent six couples d'enfants en costume. Les garçons étaient vêtus de l'ancien costume espagnol ou habillés en pages et avaient assez bonne mine ; les filles au contraire ressemblaient à de vrais épouvantails ; elles portaient des costumes français à l'ancienne mode avec des hauts paniers et de courts corsages et avaient la tête toute surchargée de plumes d'autruche, de fleurs et de rubans. Quand cette petite société de singes eut dansé quelques polonaises, quelques écossaises et quelques contre-danses, contre mon attente, bien exécutées, elle fît, avec de profondes révérences, place à une société plus nombreuse, dans laquelle les hommes portaient également l'ancien costume espagnol et les femmes l'ancien costume français.

Tous ces différents costumes sont commandés par la reine, d'ordinaire d'après des gravures ou des tableaux qui lui passent sous les yeux. Les dames ajoutent aux prescriptions royales ce que leur inspire leur goût et leur esprit inventif, qui peuvent l'un et l'autre prétendre à la plus grande originalité dans la combinaison des couleurs. Je décrirai un de ces costumes pour que mes lectrices puissent s'en faire une idée. La robe était en velours de soie bleu et garnie dans le bas d'une bordure de couleur orange, surmontée d'une large bande de satin rouge cerise. Le corsage, également en satin et à longues basques, était d'un jaune soufre éclatant, et par-dessus se drapait un châle de soie vert clair. La tête était tellement chargée de fleurs artificielles raides et massives, de plumes d'autruche, de rubans de soie, de perles de verre et de toutes sortes de passementeries, qu'on ne voyait absolument rien des cheveux, ce en quoi, il est vrai, la dame ne perdait rien. Je la plaignais seulement à cause du fardeau qu'elle avait à porter. Il y avait de semblables contrastes de couleurs dans les costumes des autres dames ; quelques-unes avaient même encore imaginé un nouvel embellissement, un haut chapeau terminé presque en pointe dans le genre à peu près de ceux des paysans du Tyrol.

La société des danseurs, appartenant généralement à la haute aristocratie, exécuta, après différentes danses européennes, la *Sega*, que les habitants de Madagascar veulent faire

passer pour une danse indigène, mais qui vient des Maures et dont les figures, les pas et la musique sont si jolis qu'elle n'aurait besoin que d'être connue en Europe pour y être bientôt à la mode.

Après cette belle danse, le bal fut encore longtemps loin de finir. Après un court entr'acte, pendant lequel on ne servit pas de rafraîchissements, l'élite de la société, composée de six couples, entra dans la cour. Les danseurs étaient le prince Rakoto, MM. Laborde père et fils, deux ministres et un général ; les danseuses, toutes des princesses et des comtesses. Ces messieurs étaient également vêtus de l'ancien costume espagnol, à l'exception du prince, qui portait un costume de fantaisie de si bon goût qu'il aurait pu se présenter avec, sans crainte, au bal dans toutes les cours d'Europe. Il avait un pantalon de drap bleu foncé garni de galons d'or, une espèce de cotte d'armes en velours brun, également ornée de galons et des plus fines broderies en or et une barrette en velours de la même couleur avec deux plumes d'autruche retenues par une agrafe d'or. Tout allait si bien, les broderies étaient si belles, que je pensais que M. Lambert avait porté la mesure du prince à Paris et y avait fait confectionner les habits. Mais je me trompais. Tout, à l'exception des étoffes, avait été fait à Tananariva ; ce qui est une preuve que, si les habitants de Madagascar n'ont pas le don de l'invention, ils sont, en revanche, imitateurs très habiles.

Ce groupe de danseurs se présentait très bien ; car les autres messieurs ainsi que les six dames étaient vêtus plus richement et avec plus de goût que ceux qui les avaient précédés. Ils n'exécutèrent que des danses européennes.

Les danseuses de la cour terminèrent le bal comme elles l'avaient ouvert.

Toute la fête avait duré trois heures et n'avait pas causé les moindres frais à la reine. La cour avait servi de salle de danse, le soleil avait fait les frais d'éclairage, et, pour les rafraîchissements, chacun pouvait en prendre autant qu'il voulait, une fois rentré chez lui. Heureuse reine ! combien nos donneurs de bals en Europe doivent l'envier !

10 juin. – Nouveau bruit et chants dans la rue. Je courus aussitôt devant la porte de la maison, et je vis de longues processions d'hommes, portant des pierres et de la terre dans des paniers. Ces hommes étaient au nombre de huit cents, et la reine les avait mis sous les ordres du général en chef de l'armée pour lui construire une maison. On ne leur donnait ni salaire ni nourriture, et ils devaient encore chanter et se livrer à l'allégresse pour prouver à la reine qu'ils étaient heureux et contents de leur sort.

Il y a quelques jours, j'avais vu des processions semblables beaucoup plus nombreuses. Elles étaient assurément de quinze cents hommes. Ils portaient du charbon de bois à la forge royale, où mille ouvriers fabriquent toutes sortes d'armes sous la direction de M. Laborde. Les forgerons, aussi bien que les charbonniers, ne reçoivent pas la moindre indemnité, et non seulement la reine demande à tous ses sujets de faire gratuitement tous ces travaux ; mais, quand l'État a quelque dépense considérable à faire, c'est encore le peuple qui doit fournir l'argent nécessaire. C'est ainsi que la reine, ayant fait venir de France en 1845 trente mille fusils qui coûtèrent cent quarante-huit mille écus, répartit entre le peuple la somme à payer. Les plus riches durent verser jusqu'à cinq cents écus ; et les plus pauvres, sans excepter les esclaves, furent obligés de payer leur contribution.

11 juin. – Cette nuit, j'entendis quelque bruit et des pas légers dans notre maison. Je savais que, pendant la nuit, les conjurés devaient se rendre au palais. J'écoutai ; un vrai silence de mort régna pendant plusieurs heures, puis il retentit tout à coup de bruyants aboiements de chiens auxquels succédèrent des pas d'hommes précipités. Je frissonnai involontairement, et je pensai que l'entreprise avait échoué et que ces pas précipités étaient ceux d'un des fugitifs. En ce moment, je sentis combien il est infiniment plus pénible, en face d'un danger dont on est menacé, de demeurer passif et sans agir, que jouer soi-même un rôle actif et de le combattre.

Je ne voulus pas quitter ma chambre pour ne pas montrer ma faiblesse, dans le cas où ce ne serait qu'une fausse alerte et pour ne pas arracher mes compagnons au sommeil. J'attendis avec patience ce que Dieu aurait décidé. Mais il n'arriva rien de plus. Le reste de la nuit se passa tranquillement, et le lendemain j'appris qu'on n'avait rien entrepris et que le moment favorable n'était pas encore venu.

Je commençais réellement à craindre que ce long retard ne fît tout échouer, d'autant plus que les réunions n'étaient pas entourées de beaucoup de mystère, qu'il y avait beaucoup de gens dans le secret, et que parmi les nobles et les officiers, en apparence dévoués au prince, il pouvait facilement se trouver un traître. C'était peut-être aussi beaucoup la faute du prince. Comme je l'ai déjà remarqué, il a de très bonnes et très nobles qualités, mais il manque de résolution et de caractère ; d'ailleurs, son amour pour la reine est si grand qu'au moment décisif il pourrait bien manquer du courage nécessaire pour entreprendre quelque chose contre elle. Pourtant il devrait songer qu'il ne s'agit pas du tout de priver la reine de sa liberté ni de la dépouiller de ses honneurs et de ses richesses, mais qu'on ne veut que lui ôter le pouvoir de commettre tant de cruautés et d'actes sanguinaires qui plongent ses sujets dans la misère et les réduisent au désespoir. Le fils, qui aime et vénère sa mère par-dessus tout et qui, par cette raison seule, cherche à l'empêcher de rendre tout un pays malheureux, n'a certainement rien à se reprocher. Puisse Dieu fortifier son cœur et lui donner le courage de devenir le sauveur de son peuple !

12 juin. – M. Lambert eut un si fort accès de fièvre qu'il fut plusieurs jours dans le plus grand danger. Mais il n'observait pas non plus la moindre diète. Dès qu'il se sentait un peu mieux, il mangeait de tout comme ça lui passait par la tête, du pâté froid de Strasbourg, de la viande, des fruits, et buvait avec cela du champagne et d'autres vins. Et comme ce que faisait M. Lambert tous les Européens le font, il ne faut pas s'étonner que tous ceux qui sont attaqués de la fièvre y succombent. Pendant que j'étais encore à Maurice, il y était venu de Tamatavé

même un monsieur d'un très grand embonpoint, qui resta plusieurs jours chez M. Lambert pour y attendre une occasion d'aller à Bourbon. Ce monsieur prétendait avoir la fièvre de Madagascar, et, quand il parut au déjeuner, il se plaignit d'avoir été toute la nuit tourmenté par la fièvre. On lui avait préparé, à cause de cela, un excellent bouillon gras qu'il trouva parfait, mais dont il fut loin de se contenter, car il mangea une grosse tranche de melon et goûta tant et tant des autres mets que j'en aurais eu assez pour une semaine entière, et il termina son repas par une mangue. Il ne goûta pas moins des différents vins, et le soir, au dîner, il montra un appétit à faire croire qu'il n'avait rien mangé de la journée.

À Tananariva, j'eus souvent occasion de voir manquer à la diète, et, quand je faisais une remarque à ce sujet, on me faisait cette réponse sensée : « Que voulez-vous, c'est la coutume du pays ; les gens de Madagascar prétendent que la fièvre affaiblit beaucoup et qu'il faut chercher en mangeant à réparer les forces qu'on a perdues. » Cette croyance est si bien établie dans le peuple que, plus un homme est malade, plus on le force à manger, et que, quand un Malgache est à l'article de la mort, on lui fourre encore du riz dans la bouche. Le malheureux meurt-il aussitôt après, ces gens s'écrient tout étonnés : « C'est extraordinaire ! il n'y a qu'un instant il mangeait encore ! » Et, comme les stupides et grossiers habitants de Madagascar le font, les sages Européens doivent les imiter.

13 juin. – Aujourd'hui, j'eus le grand honneur de montrer mon talent ou plutôt mon ignorance sur le piano devant la reine. M. Lambert lui avait, la première fois qu'il était venu à Tananariva, fait cadeau d'un piano de Debain, de Paris. C'était un de ces pianos qu'on ne touche pas seulement avec les doigts, mais dont on peut jouer comme on joue d'un orgue à manivelle, au moyen d'une sorte de clef.

Déjà à Maurice M. Lambert m'avait parlé de ce clavecin et m'avait dit que la reine n'en avait pas encore entendu jouer, et que ce serait sans doute pour elle une grande surprise. Dans ma jeunesse, j'avais été assez forte sur le piano, mais il y avait long-

temps de cela. Depuis plus de trente ans j'avais tout à fait abandonné la musique, et j'avais tout oublié. Qui eût jamais pensé que je serais appelée un jour à la cour d'une reine pour donner un concert, et à l'âge de soixante ans, quand je pianotais plus mal que ne font chez nous les enfants qui ont eu à peine quelques mois de leçons ! Mais, quand on mène à travers le monde une vie aventureuse, on se trouve souvent dans les positions les plus étranges, et on doit être préparé à tout.

Je forçai à grand'peine mes vieux doigts raides à faire des gammes et des exercices ; j'appris quelques valses et quelques airs de danse faciles et agréables, et, ainsi préparée, j'osai affronter le jugement des sévères Aristarques de Madagascar. Du reste, cette invitation me fit grand plaisir, car j'espérais, à cette occasion, être introduite dans l'intérieur des appartements du palais et avoir le bonheur inappréciable de pouvoir enfin contempler de près Sa Majesté.

Comme M. Lambert était retenu au lit par la fièvre, les deux ecclésiastiques m'accompagnèrent jusqu'au palais de la reine. Quand nous pénétrâmes dans l'intérieur de la cour, oh ! amère déception ! nous trouvâmes la reine déjà assise à son balcon. C'en était fait de mes belles espérances de parvenir jusque dans le palais, et je ne me sentais pas moins blessée dans mon amour-propre d'artiste. Je craignais d'être traitée comme une musicienne des rues et d'être obligée de jouer en bas dans la cour.

Sans aller cependant tout à fait jusque-là, les choses allèrent toujours assez loin pour me faire sentir la grande distance qu'il y avait entre mon humble personne et la toute-puissante souveraine. Cette femme altière et orgueilleuse semble se croire sérieusement un être surnaturel, supérieur au reste des hommes, et elle craindrait de déroger à sa dignité en accordant à un étranger d'être admis en sa présence immédiate. La reine a fait une exception unique pour M. Lambert quand il vint, il y a deux ans, pour la première fois à Tananariva, et elle ne lui a pas seulement accordé l'accès dans l'intérieur du palais, mais elle a

même daigné lui permettre de l'accompagner dans un petit voyage.

On nous assigna des places au rez-de-chaussée, dans la galerie du palais d'argent, où l'on avait déjà mis des chaises pour nous. La large porte qui conduit dans la cour fut ouverte toute grande, on apporta le piano et on le plaça juste sous la porte, de manière que la reine pût de son balcon voir les touches.

Pendant ces préparatifs, j'eus l'occasion d'examiner la salle de réception du palais d'argent, qui, comme mes lecteurs se le rappellent, appartient au prince Rakoto. C'est un grand et beau salon, décoré entièrement à l'européenne. Les meubles sont riches sans être surchargés, et de bon goût. Conformément à la coutume de Madagascar, il y avait aussi dans ce salon un lit ; c'était un lit vraiment royal, où ne manquaient ni les dorures ni les rideaux de soie, et dans lequel, à ce qu'on m'assura, personne n'avait encore dormi ; mais, pour des yeux européens, cela choque toujours de voir un pareil meuble dans un salon de réception.

Ce qui me choqua pourtant encore plus, ce furent les dessins et les peintures qui décoraient les murs de ce salon, produits précieux d'artistes indigènes, représentant des officiers en uniforme rouge et des femmes vêtues à l'européenne. Je ne savais ce que je devais le plus admirer dans ces fresques, le dessin ou la peinture. Le dessin était raide et sans expression, comme dans les plus mauvais portraits chinois ; la peinture était un tel chaos de couleurs dures et tranchantes, barbouillées sans ombres ni lumière, que je ne me serais jamais figuré qu'on pût voir pareille chose. Mais ce qu'il y avait de plus comique, c'était le paysage qui y était joint et qui était formé de petits arbres entre lesquels étaient les figures. Comme ces dernières n'étaient que des bustes et que l'ingénieux artiste avait voulu néanmoins indiquer que les arbres sortaient de terre, il avait tiré, à hauteur de la ceinture, d'une personne à l'autre, une raie verte qui devait représenter le sol, ce qui avait produit d'une manière tout inattendue ce merveilleux effet, qu'il semblait que les gens fussent ensevelis jusqu'à mi-corps. De la raie verte s'élevaient des lignes

brunes figurant le tronc des petits arbres et montant tout droit jusqu'à l'épaule des figures, à laquelle hauteur quelques taches vertes devaient indiquer une couronne de feuillage.

J'étais encore toute plongée dans la contemplation de ces beautés artistiques, quand un de messieurs les missionnaires me fit remarquer que le piano était placé et que je pouvais commencer le concert. Avant de le faire, il me fallut montrer à la reine le *manusina* d'usage et le mettre entre les mains d'un officier. Le *manusina* n'est pas exigé seulement de tout étranger à sa première présentation à la cour, mais toutes les fois qu'il entre pour la première fois dans un palais de la reine. C'était le cas pour moi dans le palais d'argent ; mais je trouvai tout à fait inutile de donner, comme M. Lambert, une pièce de cinquante francs, et je bornai ma générosité à une pièce de cinq francs.

Je me mis alors au piano, et je jouai un petit prélude pour apprendre à connaître les mérites de mon instrument ; mais qu'éprouvai-je en le trouvant tellement mal accordé qu'il n'y avait pas une note de juste, et quand je m'aperçus que plusieurs touches opposaient à la pression la plus forte le silence le plus obstiné ! Il me fallut les lever, les presser, taper dessus, bref, employer tous les moyens imaginables pour les faire marcher. Et c'est sur un tel instrument que je devais donner un concert ! Mais le véritable génie de l'artiste se met au-dessus de tout, et, électrisée par la pensée de montrer mon talent devant un public d'amateurs si éclairés, je me mis à faire les roulades les plus raboteuses sur le clavier, à taper de mon mieux sur les touches rebelles, et à jouer sans suite et sans liaison la première partie d'une valse, la seconde partie d'une marche, bref, tout ce qui me venait à l'esprit. J'eus aussi en échange la douce satisfaction de voir mon talent généralement apprécié et d'obtenir l'approbation particulière et les remerciements de Sa Majesté. Le prince Rakoto alla jusqu'à me donner la flatteuse assurance que tous mes morceaux, et surtout mes valses, avaient beaucoup plu à la reine, et qu'elle m'accorderait prochainement l'honneur de jouer chez elle dans son palais. Si la malheureuse conjuration n'était pas venue se jeter à la traverse, j'aurais peut-être eu le

bonheur de devenir la pianiste en titre de Sa Majesté la reine de Madagascar !

Le même jour, Sa Majesté m'envoya, en témoignage de sa très haute faveur, une certaine quantité de volailles grasses et un grand panier plein d'œufs,

Le 17 juin, la reine fit une excursion dans le voisinage, à un de ses châteaux de plaisance situé au pied de la colline, dans une île au milieu d'un grand étang. Toutes les fois que la reine fait des excursions, tous les officiers, les nobles et les Européens établis à Tananariva sont dans l'obligation de l'accompagner. J'aurais bien voulu être de cette partie ; mais la reine, sachant que M. Lambert était encore très malade, ne voulut le priver d'aucune des personnes capables de le soigner. Aussi aucun de nous ne fut invité. Le cortège passa tout contre notre maison, et nous dûmes tous, à l'exception de M. Lambert, nous ranger devant la porte pour saluer Sa Majesté.

Il semble que, dans ce pays, toute fête doive avoir un cachet particulier de raideur et d'étrangeté. Il en est de même des excursions, où il est prescrit aux messieurs qui accompagnent la reine de paraître en costume turc ou arabe et avec un turban. Ces costumes vont, du reste, beaucoup mieux aux indigènes que les costumes espagnols, quoique en turcs ils réussissaient encore, avec leur goût parfait, à gâter les plus belles choses. Les femmes prennent rarement part à ces excursions, et celles qui y assistent sont enveloppées dans des simbous. La reine était aussi couverte d'un large simbou de soie et portait une grande couronne sur la tête. Elle ne se montre jamais sans sa couronne aux yeux de ses sujets, et je serais très surprise si la nuit elle ne portait pas encore dans son lit une petite couronne d'or.

Elle resta toute la journée dans le château et ne retourna à la ville que peu avant le coucher du soleil. Le peuple doit aussi prendre part à ces excursions en se portant en masse dans les rues que le cortège traverse. Il y en a même beaucoup qui, pour faire preuve de dévouement, se joignent au cortège.

CHAPITRE XIV

Le coup d'État manqué. – Le prince Ramboasalama. – Le pas de deux. – Découverte de la conjuration. – Mort du prince Razakaratrino. – Indépendance des femmes de Madagascar. – Commencement de la captivité. – Un kabar. – Persécution des chrétiens. – Remise des présents.

20 juin. – Ce devait enfin être le grand jour décisif.

M. Lambert était assez bien rétabli de sa fièvre, aussi voulut-on sans tarder plus longtemps mettre cette nuit même le coup d'État à exécution.

Les deux missionnaires, qui ne devaient paraître prendre aucune part à la révolution, se rendirent le matin à une des propriétés de M. Laborde, éloignée de trente milles anglais de la ville. On voulut aussi m'y envoyer, mais je préférai rester à Tananariva, pensant que si le coup échouait on saurait m'atteindre partout, fussé-je à cent milles de la ville.

Le plan imaginé par les conjurés était le suivant : le prince devait souper à huit heures du soir avec MM. Lambert, Marius, Laborde père et fils dans le pavillon de M. Laborde, où l'on devait aussi apprendre des autres membres de la conjuration si tout était dans l'ordre convenu et si chacun occupait la place qui lui avait été assignée. Après le souper, à onze heures, ces messieurs devaient, comme au retour d'une fête, rentrer chez eux au son de la musique dans la ville haute. Chacun devait rester tranquille dans sa demeure jusqu'à deux heures du matin ; mais

à ce moment tous les conjurés devaient se glisser secrètement dans le palais de la reine, dont les entrées occupées par le prince Raharo, le chef de l'armée, avec des officiers dévoués, seraient tenues ouvertes, puis s'assembler dans la grande cour devant les appartements de la reine, et à un signal donné proclamer roi le prince Rakoto. Les nouveaux ministres déjà nommés par le prince seraient allés alors déclarer à la reine que c'était la volonté des nobles, des soldats et du peuple ; en même temps, le canon devait retentir du haut des remparts du palais pour annoncer au peuple le changement de gouvernement et sa délivrance de la domination sanglante de la reine.

Malheureusement on ne put pas en venir à l'exécution ; le plan échoua par la lâcheté et la perfidie du chef de l'armée, du prince Raharo. Ces messieurs étaient encore à table quand ils reçurent de lui la fâcheuse nouvelle que par suite d'obstacles imprévus il ne lui avait pas été possible de ne faire occuper le palais que par des officiers dévoués, qu'il ne pouvait donc pas tenir cette nuit les portes ouvertes, et qu'il fallait attendre une occasion plus favorable. En vain le prince lui envoya-t-il messager sur messager ; on ne put rien obtenir.

Déjà en 1856 le prince Rakoto s'était mis à la tête d'une conjuration semblable contre la reine ; alors aussi la nuit et l'heure étaient fixées pour l'exécution, et cette fois également tout avait échoué par la reculade subite du chef de l'armée. Il se peut que la lâcheté y soit pour quelque chose et qu'au moment décisif cet homme perde le courage. Mais je croirais plutôt qu'il n'entre dans la conjuration que pour la forme, et qu'il n'est réellement qu'une créature de la reine, du premier ministre Rainizoharo et, comme je le crains le plus, du fils adoptif de la reine, le prince Ramboasalama.

Ce prince, fils d'une des sœurs de la reine Ranavola, a été adopté il y a plusieurs années par elle, quand, n'ayant pas elle-même de fils, son âge assez avancé ne lui permettait guère d'espérer avoir un descendant. Considérant ce prince comme son héritier naturel, elle le déclara son successeur avec toutes les formalités d'usage. Mais bientôt après, contre son attente,

elle devint mère et donna le jour au prince Rakoto. On dit, il est vrai, que dans la suite elle révoqua le prince Ramboasalama de la succession au trône et nomma son propre fils son successeur direct. Mais beaucoup de gens prétendent que cela ne s'est pas fait avec les formalités consacrées. Il est donc fort à craindre qu'après la mort de la reine il n'éclate de sanglants débats entre les partis des deux princes, et que le parti du prince Ramboasalama ne finisse par avoir le dessus. Ce prince est beaucoup plus âgé et a par conséquent beaucoup plus d'expérience que le prince Rakoto. On le dit très sensé, entreprenant, d'un caractère ferme, moins bon et moins généreux que Rakoto, mais bien éloigné d'être aussi cruel et aussi sanguinaire que la reine. Autant que j'en puis juger par ouï-dire, il semble s'être formé un parti puissant et s'être assuré le concours de la plupart des nobles par beaucoup de concessions et surtout par l'engagement qu'il a pris de ne jamais abolir l'esclavage ; tandis que le prince Rakoto, au contraire, médite son abolition et songe en général à restreindre beaucoup les privilèges des grands.

Ces raisons seules devraient suffire pour engager une puissance européenne à soutenir le prince Rakoto, mais les gouvernements de l'Europe ne s'intéressent d'ordinaire qu'aux choses qui leur sont d'une utilité directe et immédiate et ne font rien par pure philanthropie.

La conjuration est devenue pour ainsi dire un secret public. Tout le monde y est initié ; le bruit même a déjà pénétré dans le peuple qu'on médite un changement de gouvernement, et la reine seule, nous assure-t-on, ne se doute pas de ce qui se passe autour d'elle. Je ne puis le croire. On prétend, il est vrai, que personne n'ose accuser le prince auprès de la reine, chacun sachant parfaitement qu'en ce cas la reine appellerait son fils devant elle et l'informerait de l'accusation ; que celui-ci nierait naturellement tout, et que le dénonciateur serait considéré comme traître et exécuté. Cela se peut, mais les favoris et les affidés de la reine peuvent avoir, sans nommer le prince, dénoncé seulement MM. Lambert et Laborde ou quelques autres conjurés. Et, malgré son caractère égoïste et cruel, la reine a une

grande quantité de favoris et de fidèles ; elle sait se les procurer parmi les grands les plus influents du pays, sans pourtant leur donner les moindres émoluments. Elle leur fait don de terres et d'esclaves, ou, ce qui est encore d'un plus grand prix, elle leur assigne à titre d'aides de camp des centaines de gens qui ont à les servir en tout comme des esclaves et qui ne reçoivent ni salaire ni nourriture. C'est ainsi que le chef actuel de l'armée, le prince Raharo, a constamment sous ses ordres 800 de ces aides de camp ; son père, également chef de l'armée, en avait jusqu'à 1 500.

21 juin. – Aujourd'hui, le prince Rakoto nous dit que sa mère voulait, aussitôt que M. Lambert serait rétabli, le recevoir avec moi dans l'intérieur du palais, et qu'elle désirait beaucoup nous voir danser tous les deux ensemble. Elle serait enchantée si nous voulions exécuter devant elle quelque danse qu'elle ne connût pas encore et dont nous autres Européens savions certainement un grand nombre. Sa Majesté a en effet de sublimes idées ! D'abord elle m'érige en musicienne chargée de lui donner un concert, maintenant il faut que je devienne danseuse de ballet et à la fin peut-être aussi maîtresse de danse, moi qui dans ma jeunesse aimais déjà si peu la danse et avais toujours la plus grande peine à retenir les pas et les figures. Et M. Lambert ! – Quelle exigence, pour cet homme encore jeune, de lui faire exécuter « un pas de deux » avec une femme presque sexagénaire ! – Aussi n'avions-nous nullement l'intention de souscrire à ce caprice ridicule. Justement M. Lambert se trouvait le matin très malade de la fièvre, et moi-même j'avais eu un nouvel accès de cette affreuse maladie ; notre indisposition nous servit momentanément d'excuse.

22 juin. – Aujourd'hui, il nous arriva de bien tristes nouvelles. La reine a été informée de la conjuration. Cependant, au dire de nos amis, on cherche à lui donner le change et à lui faire croire que le peuple souhaite un changement de gouvernement. Aucun nom en particulier ne lui aurait été dénoncé ; on lui aurait seulement dit que ce vœu avait été en général exprimé dans le peuple.

Nos amis peuvent bien l'avoir fait ; mais nos ennemis, et M. Lambert, comme je l'ai déjà remarqué, en a un assez grand nombre, ne garderont pas les mêmes ménagements, et il est malheureusement certain que la reine avait déjà depuis quelque temps des soupçons contre M. Lambert ; car elle a dit aujourd'hui à son fils que, M. Lambert étant gravement malade, elle avait interrogé le sikidy pour savoir s'il nourrissait quelque mauvais dessein contre elle, et si, dans le cas où cela serait, il mourrait de la fièvre. Le sikidy avait répondu que, si M. Lambert avait formé de mauvais desseins contre la reine, il succomberait nécessairement à la fièvre. Comme cela n'avait pas eu lieu, c'est-à-dire comme il n'était pas mort, il ne pouvait pas non plus, pensait-elle, rien méditer contre elle.

Est-ce bien là la vérité, ou cette femme artificieuse ne parle-t-elle ainsi que pour arracher peut-être au prince même quelque aveu ? Et, quand ce serait la vérité, la reine ne peut-elle pas interroger l'oracle à différentes reprises, et celui-ci ne peut-il pas un beau matin donner une autre réponse ?

En tout cas, notre affaire est, je crois, perdue, et Dieu sait ce que la reine fera contre nous ! C'est la suite des hésitations du prince, de ses irrésolutions ! – Mais déjà quelquefois la pensée m'est venue, et la conduite de Raharo surtout me fait présumer que le prince est entouré de traîtres qui feignent d'entrer dans ses projets pour en avoir connaissance et pour en informer la reine, et qu'on laisse peut-être le prince s'amuser comme un enfant avec son dada, mais que toutes les mesures sont toujours prises d'avance pour, si le jeu du prince devait aller trop loin, l'arrêter aussitôt.

27 juin. – Le maréchal prince Razakaratrino, beau-frère de la reine, vient de mourir cette nuit. La mort de ce grand personnage me fournira l'occasion de voir beaucoup de choses nouvelles et intéressantes, car les funérailles d'une personne si haut placé se font à Madagascar avec les plus grandes cérémonies. Le corps, après avoir été lavé, est enveloppé dans des simbous en soie rouge tissée dans le pays, dont le nombre s'élève souvent à plusieurs centaines, et dont chacun doit coûter au moins dix

piastres, mais est ordinairement beaucoup plus cher. Ainsi enveloppé, le corps est mis dans une espèce de cercueil et placé sous un grand baldaquin également en soie rouge. Tout autour se blottissent des esclaves, serrés les uns contre les autres, portant en signe de deuil les cheveux tout défaits et la tête penchée et munis chacun d'un chasse-mouches pour écarter du mort les moustiques. Cette occupation amusante dure jour et nuit, et, comme on n'enterre souvent un si haut personnage qu'au bout de quelques semaines, les esclaves sont relayés sans cesse.

Pendant que le corps est exposé sous le baldaquin, il vient des députés de toutes les castes de la noblesse, accompagnés de grandes suites de serviteurs et d'esclaves, pour présenter des doléances en leur propre nom et au nom de leurs amis et du peuple. Chacun des députés apporte, selon sa fortune et selon le rang et la considération du mort, un don en argent plus ou moins considérable, depuis un demi-écu jusqu'à cinquante écus et plus. M. Laborde donna par exemple cette fois vingt écus en argent et un simbou du prix de vingt-cinq écus. Le plus proche parent du mort recueille ces présents ; ils servent à payer les frais des funérailles, qui montent souvent très haut ; car, indépendamment de l'achat des nombreux simbous, il faut encore tuer une grande quantité de bœufs. Tous les visiteurs et tous les députés restent jusqu'au jour des funérailles et sont tous nourris avec leurs valets et leurs esclaves aux dépens des héritiers. Que l'exposition du corps dure quelques semaines, et qu'il y ait un grand nombre d'hôtes, on peut se figurer ce qui se mange pendant ce temps-là, d'autant plus que les habitants de Madagascar, maîtres comme esclaves, sont les plus grands mangeurs du monde, quand ça ne leur coûte rien. C'est ainsi qu'à la mort du dernier commandant de l'armée, le père du prince Raharo, on ne tua et mangea pas moins de 1 500 bœufs. Le prince jouissait, il est vrai, de la faveur particulière de la reine, et ses funérailles furent des plus brillantes qu'il y ait eu de mémoire d'homme. Le corps resta exposé pendant trois semaines, et il vint des contrées les plus éloignées du royaume une très grande affluence de visiteurs, pour lui rendre les derniers honneurs.

Pour ce qui est de l'appétit des habitants de Madagascar, on me raconta que quatre hommes du pays peuvent manger un bœuf entier dans l'espace de vingt-quatre heures, et qu'après un tel repas ils s'en vont aussi légers que s'ils n'avaient apaisé que leur première faim. Je ne puis pas, il est vrai, garantir la vérité du fait, dont je n'ai pas été témoin, et, quand je regarde les gros bœufs gras sacrifiés dans ces occasions, l'exploit me semble en tout cas un peu exagéré.

Quelque voraces que soient les naturels du pays quand ils trouvent l'occasion de satisfaire leur gloutonnerie, ils supportent comme les sauvages les plus grandes privations avec la plus admirable patience et peuvent se nourrir pendant des semaines d'une petite portion de riz et de quelques minces tranches de viande séchée. Quand le corps est porté hors de la maison, il faut qu'il y ait devant la porte quelques bœufs tués et que les porteurs passent par-dessus le dos de ces animaux.

La durée de l'exposition, comme celle du deuil, est fixée selon le bon plaisir de la reine. Pour ce maréchal, elle avait prescrit que l'exposition durerait quatre jours et le deuil dix. Si le maréchal avait été un plus proche parent de la reine, un frère ou un oncle, on n'aurait pas pu l'enterrer avant une dizaine ou une quinzaine de jours, et le deuil aurait au moins duré de vingt-quatre à trente jours.

L'odeur du corps ne doit jamais être très forte, comme il est enveloppé dans tant de simbous.

Nous ne suivîmes pas le convoi funèbre, mais nous le vîmes passer de chez M. Laborde. Le cortège était excessivement nombreux, et il y avait une grande quantité de nobles et d'officiers, de pleureuses et d'esclaves. Tous, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, portaient leurs cheveux dénoués en signe de deuil. Ils étaient si affreux, si horriblement laids, que je n'avais encore rien vu de semblable, même chez les peuples les plus repoussants de l'Inde ou de l'Amérique. Les femmes, surtout, qui laissent pousser leurs cheveux plus longs que les hommes, ressemblent à de vrais épouvantails et à des furies.

Au milieu du cortège venait le catafalque, porté par plus de trente personnes. Pour sa confection, on devait avoir consulté quelque gravure, comme on l'avait fait pour les costumes des bals de la cour ; car il était entièrement construit et décoré à l'européenne, avec cette seule différence que, au lieu d'être couvert de drap noir, il l'était d'étoffes de soie rouge et de diverses couleurs. Le chapeau de maréchal avec les autres insignes d'honneur et de noblesse étaient posés dessus, et des deux côtés marchaient de nombreux esclaves armés de chasse-mouches pour écarter les moustiques du catafalque. Le corps fut porté à trente milles de la ville pour être enterré dans une propriété du maréchal. Beaucoup d'officiers et de nobles n'accompagnèrent le corps qu'à quelques milles, tandis que d'autres furent assez polis pour faire tout le voyage.

Il n'y a pas dans tout Madagascar un seul endroit réservé pour enterrer les morts. Ceux qui possèdent quelque terre y sont enterrés ; quant aux pauvres, on les transporte dans un endroit qui n'appartient à personne, et souvent on les abandonne derrière un buisson, ou bien on les met dans quelque trou, sans se donner la peine de jeter un peu de terre sur le corps.

En voyant ces obsèques vraiment européennes, je me répétai ce que je m'étais déjà dit en beaucoup d'occasions : Que Madagascar est un singulier pays et qu'il existe de contradictions frappantes chez ce peuple ! La civilisation y est à côté de l'état sauvage, et la manie d'imitation des mœurs européennes à côté des usages les plus barbares. On y trouve, comme en Europe, tous les titres de noblesse, depuis le prince jusqu'au gentilhomme ; toute la hiérarchie militaire, depuis le maréchal de camp jusqu'au sous-lieutenant. Beaucoup de grands s'habillent souvent à l'européenne ; plusieurs parlent et écrivent l'anglais ou le français ; les riches mangent dans de l'argenterie et ont de belles maisons meublées avec goût. Que d'autres imitations encore de nos coutumes européennes ! l'étiquette dont la reine entoure sa personne ; le fastueux cérémonial qu'elle cherche à donner à sa cour ; le solennel cortège qui l'accompagne à ses châteaux de plaisance ; les bals en costume, les grands ban-

quets, les funérailles des hauts personnages, et que de choses encore !

Pour ce qui est de la culture industrielle du peuple, elle est, dans certaines branches, assez avancée, et, avec une bonne direction et de sages encouragements, elle pourrait bientôt faire de plus grands progrès ; comme je l'ai déjà dit, les orfèvres et les bijoutiers fabriquent de très beaux ouvrages, que je ne pouvais assez admirer. Les ouvrières en soie confectionnent de très jolies étoffes ; et M. Laborde, dans ses diverses fabriques, produit, avec des ouvriers du pays, toutes les armes imaginables, jusqu'à de petits canons, de la poudre, du verre, du savon, des bougies, du rhum et des liqueurs les plus fines,

Ce n'est que sous le rapport de la culture intellectuelle et morale que les habitants de Madagascar n'ont pas cherché à imiter les Européens, et, sous ce rapport, plusieurs des peuples les plus sauvages qui n'ont pas encore été mis en contact avec les Européens, comme les Dayaks de Bornéo, les Alfores de Célèbes, les anthropophages de l'intérieur de Sumatra et d'autres encore, sont bien au-dessus des Hovas et des Malgaches. Ceux-ci n'ont pas de religion et n'ont aucune idée de Dieu, ni de l'immortalité de l'âme, ni seulement de son existence. La reine adore, il est vrai, m'a-t-on dit, quelques idoles domestiques ; mais elle attache infiniment plus de prix aux oracles du sikidy, et, un jour qu'un missionnaire lui parlait de l'immortalité de l'âme, elle le crut fou et lui rit au visage.

Le peuple a la permission d'adorer tout objet qu'il lui plaît : un arbre, une rivière ou un rocher ; tout, excepté le Christ, à qui il lui est sévèrement interdit de croire. À l'exception du petit nombre de ceux qui, malgré la défense de la reine, ont embrassé la religion chrétienne, la majeure partie du peuple ne croit absolument à rien, ce qui m'étonne d'autant plus que quelques-unes des races établies à Madagascar descendent des Arabes et des Malais, nations qui dès les temps les plus reculés ont eu l'idée de Dieu et une religion.

Qu'il serait à désirer que le gouvernement passât dans les mains du prince Rakoto ! Je suis persuadée que ce beau pays

ferait alors sous le rapport matériel et intellectuel les plus rapides progrès.

30 juin. – Quand j'étais dans les États-Unis de l'Amérique du Nord, je croyais être dans le pays où les femmes avaient le plus d'indépendance et de liberté. Grande erreur ! Il faut venir à Madagascar ; c'est là qu'elles mènent une vie infiniment plus libre et plus indépendante ! Je ne parlerai pas de la reine Ranavola ; celle-ci a déjà par son rang le privilège de ne suivre que les inspirations de sa volonté ; mais les autres femmes en général ne sont pas soumises par les convenances aux mêmes lois que les Européennes. C'est ainsi qu'au su et vu du prince Rakoto, sa chère Marie venait souvent toute seule chez nous pour faire visite à M. Lambert, non pas seulement quand il avait la fièvre, mais même quand il se portait parfaitement bien. Plusieurs fois déjà, elle avait soupé avec nous. Il en fut de même aujourd'hui. Nous étions justement à table quand on lui amena son fils. Je ne l'avais pas encore vue en petit comité avec son enfant, et, comme j'étais curieuse d'observer l'expression de ses sentiments, je ne perdis de vue ni la mère ni l'enfant pendant toute la soirée. Mais ils restèrent tous deux aussi froids que s'ils ne s'étaient pas connus et qu'ils eussent été tout à fait étrangers l'un à l'autre. Quand l'enfant entra dans la chambre, il ne salua même pas sa mère, mais alla tout droit vers la table, où on lui fit une place à côté de M. Lambert, et pendant tout le souper la mère et l'enfant n'échangèrent ni un regard ni une parole, bien qu'ils ne fussent séparés l'un de l'autre que par M. Lambert.

En présence de cette indifférence, il m'est impossible de croire ce que m'assuraient M. Laborde et les autres Européens établis à Madagascar, qu'il règne chez les naturels du pays une grande affection entre les parents et les enfants, et que seulement il n'est pas d'usage de la faire voir en public. Une mère qui aime véritablement son enfant ne saurait observer si rigoureusement cet usage, et en aucun cas elle ne saurait se contraindre au point de ne pas jeter au moins de temps à autre un regard affectueux sur son enfant. Du reste, l'observation que je fis ce soir ne fut pas la seule ; pendant tout le temps de mon séjour à

Madagascar, je n'ai pas rencontré une seule mère tendre pour ses enfants, ni un enfant qui aimât ses parents.

2 juillet. – Que deviendrons-nous ? L'exécution du complot ne me semble plus possible ; car, depuis le jour où le commandant de l'armée s'est refusé à ouvrir les portes du palais, les conjurés nous abandonnent l'un après l'autre, et nous sommes entourés de tous côtés de traîtres et d'espions. Depuis le 20 juin déjà, presque personne n'a plus de rapports avec nous ; on nous traite à peu près en prisonniers d'État. Nous sommes forcés de rester toute la journée enfermés chez nous, sans oser passer le seuil de la porte.

La preuve la plus certaine que la reine est parfaitement instruite de la conjuration et que ce n'est qu'à cause de son fils, qu'elle aime extrêmement, qu'elle veut avoir l'air de n'en rien savoir, c'est qu'elle a défendu, il y a quelques jours, sous peine de mort, de faire entendre la moindre accusation contre le prince.

Ce trait est parfaitement digne de la finesse et de la ruse propres à sa race. Après avoir pris toutes les mesures nécessaires et après s'être convaincue que la puissance des conjurés est ruinée et qu'elle n'est plus menacée d'aucun danger, elle cherche à pallier la faute de son fils vis-à-vis du peuple.

3 juillet. – La journée d'aujourd'hui mit la désolation et la terreur dans toute la ville. De grand matin on enjoignit au peuple de se rendre à une heure fixe au bazar, pour assister à un grand kabar qui devait s'y tenir. Une pareille annonce remplit toujours le peuple d'angoisse et d'épouvante ; car il sait, par une triste expérience souvent répétée, que des kabars ne présagent rien que vexations, persécutions et peines de mort. Les rues étaient pleines de cris et de hurlements ; on courait et on fuyait de toutes parts comme si la ville avait été envahie par une armée ennemie, et vraiment on aurait pu le croire en voyant des troupes occuper toutes les issues de la ville, et les soldats arracher de force les pauvres gens de leurs maisons et de leurs cachettes et les pousser devant eux vers le bazar.

Nous autres Européens, enfermés dans notre maison, nous ne vîmes que peu de chose de ces scènes. Il n'y avait que M. Laborde qui, aimé comme il l'était de tout le monde, pouvait encore aller sans crainte à ses occupations ordinaires. Nous attendîmes son retour dans une cruelle angoisse. Il rentra pâle et très ému, et nous raconta que, de tous les kabars dont il avait été témoin depuis qu'il demeurait à Tananariva, celui-ci était le plus affreux et le plus terrible dans ses résultats. La plus grande partie de la population de la ville, hommes, femmes et enfants, avait été assemblée sur la grande place, et chacun, s'attendant aux choses les plus épouvantables, avait écouté en tremblant l'ordonnance de la reine qu'un des officiers annonçait à haute voix. La communication royale était la suivante : La reine avait déjà soupçonné depuis longtemps qu'il y avait encore beaucoup de chrétiens parmi son peuple. Elle en avait acquis la certitude depuis quelques jours, et elle avait appris, à son grand effroi, que dans Tananariva seulement et ses environs il vivait plusieurs milliers de chrétiens. Chacun savait combien elle haïssait cette secte, et quelle défense sévère elle avait faite d'embrasser cette religion ; puisqu'on faisait si peu de cas de ses ordres, elle emploierait tous les moyens pour découvrir les coupables et les punir avec la dernière rigueur. La durée du kabar était fixée à quinze jours, et à la fin il était dit que ceux qui dans l'intervalle se déclareraient eux-mêmes auraient la vie sauve, tandis que ceux qui attendraient qu'on les dénonçât devraient subir les plus terribles supplices.

J'ai de la peine à croire qu'après l'expérience que ces malheureux ont faite dans ces derniers six mois il s'en trouve un qui veuille se déclarer lui-même. Mes lecteurs se souviennent du cas semblable, que j'ai cité en rapportant les cruautés de la reine, où les infortunés qui se dénonçaient eux-mêmes échappaient, selon la promesse royale, à l'exécution, mais étaient chargés de lourdes chaînes et périssaient misérablement. Et il ne s'agissait alors que de sortilège, de vol, de profanation de tombeaux et d'autres crimes bien moindres aux yeux de la reine que celui d'avoir embrassé la religion chrétienne. Les malheureux conver-

tis au christianisme devaient être sûrs qu'elle inventerait pour eux des tourments encore plus affreux.

Qui croirait que le traître dénonciateur des chrétiens fût lui-même un chrétien et, de plus, une sorte de prêtre que les missionnaires anglais honoraient du titre de *Révérendissime*. Ce misérable, appelé Ratsimandisa, appartient à la race des Hovas ; il est né à Tananariva et a reçu une éducation à moitié européenne, mais qui n'a nullement contribué à ennoblir son cœur et ses sentiments. Dans la pensée de gagner la faveur de la reine et par espoir d'une grande récompense, il prétendit n'avoir embrassé la religion chrétienne que par feinte, pour connaître tous les chrétiens et pour donner ainsi à la reine l'occasion de les détruire tous d'un seul coup. En effet, il avait dressé une liste complète des chrétiens établis à Tananariva et dans les environs. Heureusement il ne lui vint pas à l'idée de demander une audience à la reine pour lui remettre personnellement cette liste. Il la donna à un des ministres, et le hasard voulut que ce fût un homme tout dévoué au prince Rakoto et un de ses plus fidèles partisans. Le ministre ne voulut pas communiquer une pièce si importante à la reine sans en donner connaissance au prince. À peine ce dernier en eut-il lu le contenu qu'il la mit en pièces et déclara qu'il ferait exécuter de suite celui qui oserait rédiger une seconde liste ou seulement la recevoir pour la remettre au gouvernement. Cela sauva la vie à quelques milliers de chrétiens, en leur donnant le temps de fuir. C'est ce que fit le plus grand nombre ; mais dans les forêts sauvages et inhospitalières qui purent seules leur offrir une retraite, sans abri et sans subsistance, le plus grand nombre de ces malheureux devra nécessairement succomber à la faim et à la misère.

Pour mettre le comble à leur malheur, il était justement arrivé dans l'île, peu de temps avant la trahison de Ratsimandisa, un missionnaire anglais, M. Lebrun, de Maurice. De Tamatavé, où il n'était que pour quelques jours, celui-ci avait écrit à plusieurs chrétiens de Tananariva des lettres dans lesquelles il les exhortait à rester fidèles à la religion chrétienne et à croire que les persécutions n'allaient plus durer longtemps et qu'ils ver-

raient bientôt de meilleurs jours. Il avait été en outre fait aux plus pauvres des promesses d'argent, accompagnées même, disait-on, de quelques distributions. Quelques-unes de ces lettres tombèrent malheureusement entre les mains du gouvernement ; d'autres furent trouvées, à la suite de perquisitions, dans les maisons des personnes suspectes de christianisme, et, comme ces papiers contenaient encore le nom de plusieurs chrétiens auxquels le missionnaire faisait adresser des compliments ou des recommandations par l'entremise de son correspondant, on put arrêter tous les gens ainsi compromis. Ces malheureux furent, comme au temps de l'inquisition d'Espagne, soumis à toute espèce de tortures pour être forcés à indiquer les chrétiens qu'ils connaissaient. De cette manière, le gouvernement parvint dès les premiers jours à en arrêter un assez grand nombre.

4 juillet. – M. Lambert eut une nouvelle rechute de fièvre, et si forte que nous étions très inquiets pour sa vie. Ma santé aussi ne va pas bien ; je n'ai pas, il est vrai, d'aussi forts accès de fièvre que M. Lambert, mais je ne puis pas m'en débarrasser, et mes forces diminuent de jour en jour.

6 juillet. – Il y a eu déjà plus de deux cents chrétiens, dit-on, dénoncés ou découverts depuis la publication du kabar. On fait partout des perquisitions ; on pénètre dans toutes les maisons ; quiconque est soupçonné d'être chrétien, homme, femme ou enfant, est saisi par les soldats et traîné en prison.

Si le gouvernement n'est pas bientôt renversé et si l'on n'enlève pas le pouvoir à cette mégère avant l'expiration des quinze jours fixés, on verra des exécutions et des atrocités horribles. Malgré tous les empêchements survenus, M. Lambert et M. Laborde semblent ne pas perdre l'espoir et croient toujours à la possibilité du coup d'État. Pour moi, je le désirerais de tout mon cœur et non pas tant, on peut le croire, parce que ma propre vie est en péril, qu'à cause de mes nombreux coreligionnaires et de tout le peuple, qui sous le gouvernement clément du prince Rakoto, renaîtrait certainement à une vie nouvelle. Mais je ne puis pas, hélas ! partager l'espérance de mes compagnons.

Dans l'état actuel des choses, je ne vois aucune possibilité de réussir. Le commandant en chef de l'armée ne veut pas prêter son concours et n'a, je crois, jamais eu l'intention de tenir sa promesse et d'ouvrir aux conjurés les portes du palais de la reine. Les adversaires du prince Rakoto gagnent chaque jour plus d'influence, et on ne peut pas songer à une révolution populaire ; les pauvres habitants de Madagascar sont trop asservis et trop opprimés ; ils respectent encore trop le pouvoir de la reine et craignent trop la puissance de la noblesse et de l'armée, pour qu'on puisse les engager à rien entreprendre contre l'ordre établi.

7 juillet. – La reine a été instruite que M. Lambert a eu une dangereuse rechute de fièvre, et elle envoie cinq à six fois dans la journée des officiers dévoués, mais jamais les mêmes, pour s'informer de sa santé. Les officiers demandent chaque fois à être introduits dans la chambre du malade et à le voir. Ils sont probablement chargés de s'assurer si la maladie est réelle ou feinte. Il semble que Sa Majesté ne puisse pas attendre la mort de M. Lambert.

Voilà trois jours que le prince Rakoto n'est pas venu nous voir. La reine le retient comme prisonnier ; elle ne lui permet pas de la quitter d'un instant, sous prétexte qu'elle est menacée d'un grand danger et qu'elle a besoin de sa protection. Par cette politique vraiment adroite, elle atteint un double but : d'un côté, elle présente son fils comme n'ayant aucune part à la conjuration ; de l'autre, elle lui ôte toute occasion d'entrer en rapport avec les conjurés et d'être entraîné peut-être par eux à une démarche décisive. Elle a aussi pris des mesures de précaution : le palais est entouré d'une triple garde ; personne n'a le droit d'en approcher, et on ne laisse pénétrer à l'intérieur que les personnes connues comme entièrement fidèles et dévouées à la reine.

8 juillet. – Notre prison se resserre toujours de plus en plus, et notre position commence à devenir vraiment très critique. Nous venons d'apprendre à l'instant même que, depuis hier soir, un ordre de la reine défend à qui que ce soit, sous peine de mort, de passer le seuil de notre maison. M. Laborde n'ose plus

se montrer dans la rue. Ce qui m'étonne beaucoup, c'est qu'on permette encore à nos esclaves d'aller au bazar y faire les achats nécessaires. Sans doute cela aussi aura bientôt une fin, et, si je ne me trompe, le moment n'est pas éloigné où la reine jettera le masque, nous déclarera publiquement traîtres et fera entourer notre maison de soldats qui nous y tiendront tout à fait enfermés. Personne ne peut savoir ce que cette femme médite de faire de nous, et, avec ce que nous connaissons de son caractère, nous n'avons sûrement rien de bon à attendre. Si nous sommes une fois prisonniers, elle pourra facilement se défaire de nous en faisant empoisonner nos aliments ou de quelque autre manière.

Au dire de nos esclaves, il y a plus de huit cents soldats occupés de la recherche des chrétiens. Ils ne fouillent pas seulement toute la ville, mais encore tous les environs à vingt ou trente milles, heureusement sans faire beaucoup de prisonniers. Tout fuit dans les montagnes et dans les bois, et en si grand nombre, que de petits détachements de soldats qui poursuivent les fugitifs et cherchent à les prendre sont mis en fuite par ces derniers.

9 juillet. – Nous reçûmes encore des nouvelles de la persécution contre les chrétiens. La reine a appris que jusqu'ici on n'a ramené que très peu de prisonniers. Elle en a été excessivement irritée et s'est écriée, dans la plus grande fureur, qu'il fallait fouiller les entrailles de la terre et sonder les rivières et les lacs pour qu'il n'échappât pas au châtiment un seul de ces violateurs de ses lois. Ces grands éclats de paroles et les nouveaux ordres sévères donnés aux officiers et aux soldats chargés de la poursuite des chrétiens n'ont pas, Dieu merci, de grand résultat, et Sa Majesté sera hors d'elle-même quand elle apprendra que les habitants de villages entiers sont parvenus, par une fuite opportune, à se soustraire à sa colère. C'est ce qui arriva, il y a peu de jours, dans le village d'Ambohitra-Biby, à neuf milles de Tananariva ; quand les soldats arrivèrent, ils ne trouvèrent plus rien que des chaumières vides.

Aujourd'hui, à midi, il fut de nouveau tenu un grand kabar sur la place du Marché. La reine fit annoncer au peuple que tous ceux qui aideraient les chrétiens à fuir ou bien ne les en empêcheraient pas ou qui chercheraient à les cacher seraient punis de mort ; qu'au contraire, ceux qui trahiraient les chrétiens, qui les ramèneraient ou bien les empêcheraient de fuir, gagneraient la bienveillance particulière de la reine, et qu'en récompense si, par la suite, ils commettaient eux-mêmes quelque délit, ils ne subiraient pas de peine ou seulement une très légère.

Un corps de troupes de quinze cents hommes a aussi été expédié aujourd'hui vers le district I-Baly, sur la côte orientale. Ce vaste district, habité par des Seklaves, n'est soumis qu'en partie à la reine Ranavola. Dans un village de la partie indépendante vivent déjà, depuis trois ou quatre ans, cinq missionnaires catholiques qui y ont fondé une petite église. La reine en est naturellement très irritée, et d'autant plus que, dans sa prétention d'être souveraine de toute l'île, elle a établi la loi, il y a quelque temps, que tout blanc qui aborderait ou séjournerait à Madagascar, dans un endroit où il n'y aurait pas de poste de ses soldats hovas, devrait être mis à mort. En vertu de cette loi, elle veut maintenant faire arrêter et exécuter les missionnaires.

J'ai de la peine à croire que l'amour des Seklaves pour les missionnaires soit assez grand pour qu'ils refusent de les livrer et s'exposent, à cause d'eux, à une guerre avec un aussi puissant ennemi que la reine Ranavola. Quand même ils le feraient, ce serait naturellement sans la moindre perspective d'un bon résultat. Cependant nous avons espoir que les troupes arriveront trop tard et que les missionnaires auront quitté l'endroit avant leur arrivée ; car le prince Rakoto leur a déjà, il y a quelque temps, dépêché un messager sûr pour les prévenir du danger dont ils sont menacés.

Quoique le prince Rakoto soit encore toujours comme prisonnier et ne puisse pas nous visiter, il ne se passe presque pas de jour que nous ne recevions de nouvelles de lui et qu'il ne nous instruise des projets que la reine et ses ministres forment contre nous. Le prince, ainsi que M. Laborde, a des esclaves dé-

voués. Ceux-ci se rencontrent, comme par accident, au bazar ou en d'autres lieux, et se communiquent leurs messages respectifs. C'est ainsi qu'il nous fit dire aujourd'hui que la reine avait donné l'ordre de fouiller un des jours suivants notre maison, sous prétexte qu'on faisait courir le bruit qu'il s'y cachait des chrétiens fugitifs, mais en réalité pour se saisir de nos papiers. Nous cachâmes donc aussitôt ceux-ci de notre mieux.

Nous avons aussi appris que ces jours derniers la reine s'est beaucoup occupée de nous et qu'elle a, dans de longues séances avec ses ministres, délibéré sur ce qu'elle ferait de nous. Si elle n'avait consulté que ses sentiments, il y a longtemps qu'elle nous aurait expédiés dans l'autre monde ; mais tuer six Européens à la fois lui semble pourtant un peu trop hardi, et elle doit avoir dit au premier ministre qui avait commencé par voter résolument pour notre mort, que la seule raison qui la retenait était qu'une telle rigueur envers des personnages aussi considérables que nous semblions l'être pourrait engager les Européens à lui faire la guerre. (Heureuses erreurs ! d'abord de nous croire des personnages considérables, puis de s'imaginer qu'une puissance européenne tient tant à la vie de quelques personnes ; ce serait bon s'il s'agissait encore de quelque grosse somme d'argent !) Quoi qu'il en soit, notre vie est en tout cas en grand danger ; car elle est entre les mains d'une femme livrée à des passions féroces et qui peut à chaque instant se laisser entraîner à mettre toutes considérations de côté. Quand on nous ferait grâce de la vie, je crains toujours une longue captivité ! Nous bannir du pays ne doit pas sans doute suffire à la reine ; autrement elle l'aurait déjà fait depuis longtemps.

10 juillet. – Aujourd'hui, nos portes s'ouvrirent tout à coup, et environ une douzaine d'officiers supérieurs entrèrent dans la cour avec une grande suite. Nous crûmes qu'ils venaient faire la perquisition annoncée par le prince ; mais, à notre très grande surprise, ils déclarèrent à M. Lambert que la reine les envoyait pour recevoir les précieux présents qu'il avait apportés pour elle et pour sa cour.

M. Lambert fit aussitôt apporter et déballer les caisses. Les objets qui y étaient renfermés furent, selon leur destination, placés dans de grands paniers que les esclaves amenés par les officiers transportèrent aussitôt au palais de la reine. Quelques-uns des officiers accompagnèrent les porteurs ; les autres entrèrent dans notre salon de réception, s'entretinrent quelques instants avec MM. Lambert et Laborde, et prirent ensuite congé avec la plus grande politesse. À cette occasion, je vis moi-même pour la première fois toutes ces belles choses d'un peu plus près.

Les robes que M. Lambert avait apportées pour la reine, pour ses sœurs et ses autres parentes, étaient réellement d'une très grande beauté. M. Lambert les avait fait faire à Paris, sur les modèles de celles de l'impératrice des Français et par la même couturière qui travaille pour Sa Majesté. Dans le nombre, il y en avait plusieurs qui avaient coûté plus de quinze cents francs. À chacune étaient joints des rubans, des écharpes et des coiffures assortis, en un mot tous les objets nécessaires pour compléter une toilette.

Avec ces parures, les heureuses dames auxquelles elles sont réservées doivent paraître encore infiniment plus ridicules que les dames qui avaient figuré au bal costumé. Je me les représente avec leurs figures massives, leur démarche de canes, affublées de ces robes de cour, très décolletées, à longues queues et à manches courtes. Et l'élégante et légère coiffure suspendue par derrière sur une de ces cotonneuses perruques naturelles ! Que ce doit être coquet et charmant ! En vérité, M. Lambert aurait eu sérieusement l'intention de faire ressortir la laideur des grandes dames de Madagascar, qu'il n'aurait jamais mieux pu y réussir qu'avec toutes ces toilettes.

Les présents pour le prince Rakoto n'étaient ni moins nombreux ni moins précieux. Il y avait des uniformes aussi magnifiques et ornés des mêmes broderies que ceux de l'empereur des Français, des costumes civils d'étoffes de toute espèce de formes et de couleurs, des chemises de batiste brodées, des mouchoirs et des bas de tout genre, et tous les objets de toilette imaginables. Mais ce qui excita le plus l'admiration et peut-être

aussi l'envie de tous les officiers, ce fut une riche housse de cheval, avec selle et le reste. Les bonnes gens ne pouvaient se rassasier de la regarder, et, dans le salon, un de ces messieurs me demanda si, en France, l'empereur possédait seul une si magnifique housse, ou si les officiers en avaient aussi de pareilles. Je me permis la plaisanterie de lui répondre que l'empereur seul se servait d'une housse semblable, mais que quand elle était usée il la donnait à un de ses favoris et s'en faisait faire une nouvelle. Peut-être cet homme embrassera-t-il maintenant le parti du prince, dans l'espoir de gagner sa faveur et par suite aussi un jour sa belle housse.

CHAPITRE XV

Banquets de Madagascar. – Kabar à la cour. – L'arrêt. – Le bannissement. – Départ de Tananariva. – L'escorte militaire. – Quelques considérations sur le peuple. – Arrivée à Tamatavé. – Départ de Madagascar. – Un faux bruit. – Arrivée à Maurice. – Conclusion.

11 juillet. – Hier soir, une vieille femme fut dénoncée devant le tribunal comme chrétienne. On la saisit aussitôt, et ce matin (à peine ma plume peut-elle écrire quelle horrible torture on fit subir à cette malheureuse !) on la traîna sur la place du marché et on lui scia l'épine dorsale.

12 juillet. – Aujourd'hui, on saisit malheureusement encore, dans un des villages voisins de la ville, six chrétiens cachés dans une chaumière. Les soldats avaient déjà fouillé la chaumière et étaient sur le point de la quitter, quand l'un d'eux entendit quelqu'un tousser. On se remit aussitôt à fouiller partout, et, dans un grand trou, qui était creusé dans la terre et recouvert de paille, on trouva ces malheureux. Ce qui m'étonna le plus dans cet épisode, c'est que les autres habitants du village qui n'étaient pas chrétiens ne trahirent point la retraite des infortunés, quoiqu'ils eussent certainement connaissance du dernier kabar qui menaçait de la peine de mort tous ceux qui recèleraient des chrétiens, les aideraient à fuir ou bien les empêcheraient d'être découverts. Je n'aurais vraiment pas cru qu'il y eût chez ce peuple une telle générosité. Malheureusement elle reçut

une triste récompense. L'officier qui commandait cette expédition n'eut aucun égard pour ce généreux procédé ; il s'en tint strictement à sa consigne, et non-seulement les six chrétiens, mais tous les habitants du village, y compris les femmes et les enfants, furent garrottés par ses ordres et traînés à la ville.

Je crains qu'il ne se fasse un affreux massacre. Les malheureux seront sans doute tous exécutés ; car on supposera qu'ils étaient informés du lieu où se cachaient leurs voisins. Ils ne doivent pas s'attendre à ce que la reine leur fasse grâce ; elle tient rigoureusement à l'exécution des sentences de mort, et il est encore sans exemple qu'elle ait gracié un condamné.

Le prince Rakoto nous fit dire aujourd'hui que la reine avait l'intention de donner à M. Lambert un grand banquet auquel, naturellement, tous les autres Européens seraient aussi invités. Qu'est-ce que cela signifie ? Depuis plus de huit jours on nous traite en criminels d'État et en prisonniers, et tout à coup on nous accorde cette grande distinction ! Les nuages amoncelés au-dessus de nos têtes commencent-ils à se dissiper, ou bien est-ce un piège ? Je crains bien que ce ne soit plutôt cela.

Nous ne sommes d'aucune façon charmés de cette nouvelle ; car, en admettant qu'il n'y ait point de mauvaise intention cachée sous l'invitation, nous aurons en tout cas un horrible ennui à supporter. Plus la reine veut faire honneur au convive invité, plus le repas qu'elle lui fait servir est somptueux, et plus il lui faut passer d'heures à table, car le plus ou moins de durée fait aussi partie de la distinction. La première fois que M. Lambert vint à Tananariva, la reine donna en son honneur un banquet composé de plusieurs centaines de mets, qu'on avait fait venir de toutes les parties de l'île. Les friandises les plus exquises (naturellement pour les palais des indigènes) furent servies sur la table, entre autres des coléoptères de terre et d'eau qui, les derniers surtout, passent pour délicieux, des sauterelles, des vers à soie et d'autres insectes. On resta plus de vingt-quatre heures à table, et, le plus surprenant, c'est qu'au dire de M. Lambert la plupart des invités firent tout le temps honneur aux différents mets. Lui-même ne fut naturellement pas en état

de demeurer tout ce temps à table, et, avec la permission de la reine, il se leva plusieurs fois, mais il ne dut pas moins rester jusqu'à la fin du repas.

Si, dans le temps où nous étions encore dans les meilleurs termes avec la reine, l'invitation à un tel festin nous avait déjà, rien qu'à cause de la longueur de la séance, causé un véritable effroi, combien plus devons-nous le redouter dans les circonstances présentes, où ce repas peut facilement devenir le repas de nos funérailles ? Cependant, si la reine nous accorde cet honneur, il nous faudra bien l'accepter : car si Sa Majesté a l'intention de nous tuer, nous ne pouvons échapper à notre sort d'aucune manière.

13 juillet. – Ce matin, nous reçûmes du prince la bonne nouvelle que les cinq missionnaires d'I-Baly s'étaient heureusement échappés. La reine sera furieuse quand elle apprendra qu'elle a envoyé pour rien ses quinze cents hommes.

On prétend n'avoir encore jamais vu cette femme dans des accès de fureur aussi continus que depuis ces huit ou dix jours. C'est triste pour nous en ce moment, mais encore bien plus triste pour les pauvres chrétiens qu'elle fait persécuter avec plus de rage et d'acharnement qu'elle n'en avait encore montré depuis son avènement.

Presque tous les jours on tient des kabars dans les bazars de la ville et dans ceux des villages voisins pour engager le peuple à livrer les chrétiens et pour le prévenir que la reine a la certitude que tous les malheurs qui ont jamais frappé le pays et qui le frappent encore ne proviennent que de cette secte, et qu'elle ne prendra point de repos que le dernier des chrétiens ne soit anéanti.

Quel bonheur ce fut pour les infortunés si cruellement persécutés, que la liste de leurs noms tombât entre les mains du prince Rakoto et qu'il la détruisît ! Si ce n'était pas arrivé, il y aurait eu des exécutions sans fin. Maintenant, on espère que, malgré la fureur de la reine, malgré ses prescriptions et ses ordres, il n'y aura pas plus de quarante à cinquante victimes. Beaucoup des grands du royaume et des fonctionnaires publics

sont secrètement chrétiens et cherchent par tous les moyens à aider la fuite de leurs coreligionnaires. On nous a assuré que, parmi les deux cents chrétiens arrêtés, il y a quelques jours, ainsi que parmi les habitants du village amenés hier à la ville, la plupart sont parvenus à s'échapper.

16 juillet. – Nous apprenons à l'instant qu'il s'est tenu hier, dans le palais de la reine, un très grand kabar, qui a duré plus de six heures et qui a été très orageux. Ce kabar nous concernait, nous autres Européens. Il s'agissait de décider de notre sort. Selon le train ordinaire du monde, presque tous nos amis, du moment qu'ils virent notre cause perdue, nous abandonnèrent, et la plupart, pour écarter d'eux le soupçon d'avoir pris part à la conjuration, insistèrent pour notre condamnation avec plus d'acharnement que nos ennemis mêmes. Que nous méritions la peine de mort, c'est un point sur lequel on fut bientôt d'accord ; le mode seul dont on nous expédierait dans l'autre monde fournit matière à de longs débats. Les uns votaient pour l'exécution publique sur la place du marché ; les autres pour une attaque de nuit de notre maison ; d'autres encore, pour l'invitation au banquet, où l'on devait ou nous empoisonner, ou, à un signal donné, nous massacrer.

La reine hésitait entre ces différentes propositions ; et, en tout cas, elle en aurait adopté et fait exécuter une, si le prince Rakoto n'eût pas été notre génie tutélaire. Il s'éleva avec force contre la condamnation à mort. Il engagea la reine à ne pas se laisser entraîner par la colère, et fit surtout valoir que les puissances européennes ne laisseraient certainement pas impuni le meurtre de six personnes aussi considérables que nous. Jamais, dit-on, le prince n'a exprimé son opinion d'une manière aussi vive et aussi ferme devant la reine. Nous reçûmes ses nouvelles, comme je l'ai déjà dit, en partie par des esclaves dévoués du prince, en partie par quelques rares amis qui, contre notre attente, nous étaient restés fidèles.

17 juillet. – Notre captivité durait depuis treize jours ; nous avions passé treize longs jours dans l'incertitude la plus pénible sur notre sort, nous attendant à chaque instant à une décision et

tremblant jour et nuit au moindre bruit. Ce fut un temps affreux et terrible !

Ce matin, j'étais assise à mon bureau ; je venais de déposer la plume, et je me demandais si, après le dernier kabar, la reine n'avait pas fini par prendre une décision. Tout à coup j'entendis un bruit extraordinaire dans la cour. J'allais sortir de ma chambre, dont les fenêtres donnaient sur le côté opposé, pour voir ce qu'il y avait, quand M. Laborde vint m'annoncer qu'on tenait un grand kabar dans la cour et qu'on nous appelait pour y assister.

Nous y allâmes, et nous trouvâmes plus de cent personnes, tant juges que nobles et officiers, assises, en un large demi-cercle, sur des sièges et des bancs, parfois aussi par terre. Un détachement de soldats était posté derrière elles. Un des officiers nous reçut et nous assigna des places en face des juges. Ceux-ci étaient revêtus de longs simbous blancs ; leurs yeux se fixèrent sur nous avec des regards sombres et farouches, et il régna quelque temps un silence de mort. J'avoue que j'eus un peu peur, et je murmurai tout bas à M. Laborde : « Je crois que notre dernière heure est arrivée. » II me répondit : « Je suis préparé à tout. »

Enfin un des ministres ou juges se leva, et, avec une voix sépulcrale et une grande prolixité de paroles ampoulées, il tint à peu près ce discours :

« Le peuple avait appris que, partisans de la république, nous étions venus à Madagascar avec l'intention d'y introduire cette forme de gouvernement, de renverser le trône de la souveraine bien-aimée, de donner au peuple les mêmes droits qu'à la noblesse, et d'abolir l'esclavage ; de plus, que nous avions eu beaucoup de conciliabules avec les chrétiens, odieux à la reine comme au peuple, et que nous les avions engagés à rester fortement attachés à leur croyance et à espérer un prochain secours. Ces menées révolutionnaires avaient tellement irrité le peuple contre nous, que, pour nous protéger contre sa fureur, la reine s'était vue forcée de nous traiter en prisonniers. Toute la population de Tananariva demandait notre mort ; mais la reine, qui n'avait encore jamais ôté la vie à un blanc, ne voulait pas

non plus le faire dans cette circonstance, bien que les crimes commis par nous l'y autorisassent parfaitement ; dans sa clémence et sa générosité, elle avait résolu de borner notre châtiment à nous bannir pour toujours de ses États. M. Lambert, M. Marius, les deux autres Européens qui demeuraient chez M. Laborde et moi, nous devions quitter la ville dans l'espace d'une heure ; M. Laborde pouvait rester vingt-quatre heures de plus, et, eu égard à ses anciens services, emporter de sa propriété tous ses biens meubles, à l'exception des esclaves. Ceux-ci, comme ses possessions en maisons et en terres, retournaient à la reine, de la bonté de qui il les tenait. Le fils de M. Laborde, qui, par sa mère, était indigène, et qui, à cause de sa jeunesse, ne devait pas avoir pris part à la conjuration, était laissé libre, à son choix, de rester dans son pays ou de le quitter. La reine nous accordait, ainsi qu'à M. Laborde, autant de porteurs qu'il nous en faudrait pour le transport de nos personnes et des objets qui nous appartenaient, et, pour notre plus grande sûreté, elle nous ferait accompagner jusqu'au lieu de notre embarquement, à Tamatavé, d'une escorte militaire de cinquante soldats, vingt officiers et un commandant. M. Laborde aurait la même escorte ; mais il devait toujours rester au moins à une journée de marche dernière nous. »

Malgré notre situation critique, ce discours nous fit presque rire. Voilà tout à coup le peuple qui jouait un certain rôle. Ce pauvre peuple, qui languit sous un joug plus pesant que les serfs en Russie ou les esclaves dans les États-Unis du Sud, exerce tout à coup une influence sur la volonté de la reine ; il obtient le droit d'énoncer un désir et même des menaces ! L'orateur cependant avait de la peine à prononcer le mot *peuple* ; il se trompa souvent et dit à la place le mot *reine*.

Naturellement, on ne nous permit pas de proférer un seul mot pour notre défense et notre justification. D'ailleurs nous n'y pensâmes pas le moins du monde ; nous étions enchantés d'en être quittes à si bon marché, mais nous ne savions pas comment nous expliquer cette générosité inattendue de la part de la reine.

Il est vrai que nous ne pouvions ni savoir ni pressentir tout ce qui nous était encore réservé.

Après la clôture du kabar, on restitua à M. Lambert les cadeaux qu'on était venu chercher peu de jours auparavant, mais on ne les rendit pas tous, comme nous pûmes, malgré une remise rapide, facilement le remarquer. Cependant les objets qui manquaient n'avaient sans doute pas été retenus par la reine, mais soustraits par les officiers et les employés. Le prince Rakoto garda presque tout ; il ne renvoya que quelques bagatelles, et seulement, je crois, pour paraître se conformer à la volonté de la reine.

Tous les officiers et les nobles à qui M. Lambert avait fait des cadeaux reçurent aussi l'ordre de les rapporter ; mais les jolies sommes d'argent que M. Lambert leur avait données, et dont la reine ne savait rien, ils les gardèrent.

Maintenant il nous fallait en une heure non seulement préparer nos bagages et nous procurer les provisions nécessaires pour le voyage, mais encore emballer tous les objets précieux, et comment ? Les caisses étaient déjà en grande partie mises en pièces ; car, la reine ayant fait chercher les présents si solennellement, personne ne pouvait croire qu'elle les renverrait.

Nous nous trouvions réellement dans le plus grand embarras ; mais il n'y avait rien à changer. M. Lambert choisit en toute hâte ce qu'il y avait de plus précieux, et puis nous jetâmes pêle-mêle dans nos coffres et dans quelques-unes des caisses non brisées tout ce qui pouvait y entrer. Dans une heure, nous fûmes prêts à partir. Heureusement les officiers, les soldats et les porteurs ne prirent pas comme nous les ordres de la reine à la lettre ; ils firent leurs préparatifs avec plus de calme, et le reste de la journée se passa sans qu'on les vît paraître. Notre départ n'eut lieu que le lendemain matin, et ce retard laissa à M. Lambert le temps d'emballer encore plusieurs des présents renvoyés.

18 juillet. – Ce fut avec une joie réelle et bien grande que je quittai une ville où j'avais tant souffert et où chaque jour on n'entendait parler que d'empoisonnements et d'exécutions. Ain-

si, ce matin même, quelques heures avant notre départ, dix chrétiens avaient encore péri par les plus affreux supplices. Pendant tout le trajet, de la prison à la place du marché, les soldats les frappèrent constamment à coups de lance ; arrivés sur la place du marché, ils furent presque lapidés. Ce ne fut qu'ensuite que leurs têtes furent tranchées et exposées sur des piques. Les malheureux ont montré, dit-on, une très grande fermeté, et ils ont expiré en chantant des hymnes.

En sortant de la ville, nous passâmes devant la place du marché et nous vîmes cet affreux spectacle d'adieu. À cette vue, j'eus involontairement la pensée qu'on ne pouvait pas trop se fier à la générosité d'une femme si astucieuse et si cruelle, et que le peuple avait peut-être reçu l'ordre secret de se jeter sur nous ou de nous tuer à coups de pierres. Cependant rien de semblable n'eut lieu. Les habitants accoururent, il est vrai, en foule pour nous voir ; beaucoup nous accompagnèrent même un bout de chemin par curiosité, mais personne ne se permit la moindre offense ni la moindre insulte.

Notre retour à Tamatavé fut des plus désagréables et des plus pénibles. Jamais, dans aucun de mes nombreux voyages, je n'ai rien souffert de semblable. La reine n'avait pas osé nous faire exécuter publiquement, mais il était clair que son intention était de nous voir périr en route. M. Lambert et moi nous souffrions beaucoup de la fièvre ; il était excessivement dangereux pour nous de rester longtemps dans les bas-fonds et de respirer les exhalaisons pernicieuses des marais. Nous aurions dû faire le voyage de Tamatavé le plus vite possible et nous embarquer sans retard pour Maurice, pour y trouver un meilleur climat, de bons soins, et avant tout les secours d'un médecin, car il n'y a pas de médecin, ni à Tananariva, ni nulle part ailleurs à Madagascar. Mais rien de tout cela ne nous fut accordé. La reine avait donné des ordres dans un sens tout opposé, et au lieu de nous laisser faire le voyage en huit jours, comme on le fait d'ordinaire, on nous força d'y mettre près de deux mois (cinquante-trois jours). On nous condamnait à demeurer huit à quinze jours dans des contrées malsaines et dans les plus misérables

huttes ; et souvent, quand nous souffrions des plus violents accès de fièvre, on nous arrachait de notre grabat et on se remettait en route, sans s'inquiéter le moins du monde si le temps était beau ou s'il pleuvait.

À Beforn, un des endroits les plus malsains de toute la route, un misérable petit village, tellement entouré de marais et de bois qu'on ne marchait pas à sec cinquante pas de suite, nous restâmes dix-huit jours entiers. M. Lambert chercha par tous les moyens à déterminer le commandant à accélérer le voyage. Il lui offrit même, à ce que je crois, une assez forte somme d'argent, mais tout demeura inutile. Les ordres de la reine devaient être trop positifs et trop précis pour que cet homme pût oser y contrevenir.

Les huttes qu'on nous assignait pour demeures étaient d'ordinaire en si mauvais état qu'elles offraient à peine un abri contre les intempéries de l'air. Le vent et la pluie pénétraient de tous côtés à travers le toit tout endommagé et les minces cloisons à moitié délabrées. Ce qui aggravait encore mes souffrances, c'est que je n'avais pas même de literie, et que mes habits chauds, dans lesquels j'aurais pu m'envelopper la nuit, m'avaient été volés dès le premier jour. Je n'avais pas, comme chacun de mes compagnons de voyage, deux ou trois domestiques ; il me fallait être mon propre domestique pour veiller à mes affaires, et, malade comme je l'étais, je ne pouvais m'occuper de la moindre chose. En arrivant à une station, je me jetais sur ma couche, que je ne quittais souvent pas pendant plusieurs jours. Et quelle couche était-ce ! une natte bien mince, un dur oreiller, et pour couverture mon manteau de voyage. Plus tard, un des missionnaires me donna un de ses oreillers. Pendant les cinquante-trois jours, je ne quittai pas une seule fois mes habits, car, malgré mes prières réitérées, le commandant n'eut pas la complaisance de m'assigner un endroit séparé où j'eusse pu changer de vêtements. On nous parquait tous ensemble dans une seule et même hutte, quelque petite qu'elle fût. Je ne saurais vraiment exprimer tout ce que je souffris, surtout

pendant les trois dernières semaines, où je pouvais à peine me lever de ma couche et me traîner quelques pas.

La fièvre de Madagascar est une des plus horribles maladies qui existent, et suivant moi elle est beaucoup plus à craindre encore que la fièvre jaune ou le choléra. Dans ces deux maladies, on éprouve, il est vrai, parfois aussi de très-grandes douleurs, mais en peu de jours on est mort ou guéri, tandis que cette épouvantable fièvre vous fait horriblement souffrir pendant de longs mois. On sent de vives douleurs dans l'estomac et dans tout le bas-ventre. On a de fréquents vomissements, on perd tout appétit et on devient peu à peu si faible qu'on peut à peine mouvoir les mains et les pieds. À la fin, on tombe dans une apathie complète, à laquelle, malgré toutes les peines et tous les efforts, on ne peut s'arracher. Moi qui depuis mon enfance était habituée à l'activité et au mouvement, je restais maintenant des journées entières étendue sur ma couche, plongée dans le marasme et m'apercevant à peine de ce qui se passait autour de moi. Et cette apathie n'est pas seulement propre aux gens de mon âge, mais à tous ceux qui sont attaqués par la fièvre, sans en excepter les hommes les plus vigoureux et dans la fleur de l'âge, et elle continue, ainsi que le mal d'estomac et de foie, longtemps encore après que la fièvre même a cessé.

La reine Ranavola dit avec raison que la fièvre et les mauvaises routes sont ses meilleures défenses contre les Européens. On en finirait bientôt avec le fléau, si le pays était cultivé et peuplé. Combien le climat de Batavia, dans l'île de Java, n'était-il pas malsain ? On nommait cette ville le tombeau des Européens ; mais depuis qu'on a établi des canaux, qu'on a desséché les marais des environs et qu'on a pris plus de soin de la salubrité publique, les fièvres sont devenues beaucoup plus rares et bien moins dangereuses. Un supplice non moins gênant que nous eûmes à subir dans ce voyage était l'extrême rigueur de la surveillance. Le jour, il y avait constamment six soldats, les armes croisées, devant la porte de notre chaumière, et autant devant la fenêtre, s'il y en avait une ; la nuit, il couchait trois à cinq hommes dans la chaumière quand même il s'y trouvait à peine

la place nécessaire pour nous, et que nous étions obligés de nous serrer tout à fait les uns contre les autres. Quand nous nous promenions de long en large devant la chaumière, ou bien quand nous nous en éloignions seulement de quelques pas, les satellites étaient de suite derrière nous comme s'ils eussent craint de nous voir prendre la fuite. Mais nous eussions eu toute notre force et toute notre santé, que la pensée de fuir ne nous serait jamais venue : car, étrangers comme nous l'étions, que serions-nous devenus sans guide et sans vivres dans ces bois et ces marais impraticables ? Les officiers entraient aussi à chaque instant dans notre hutte pour voir ce dont nous nous occupions. On nous faisait pleinement sentir ce que c'est qu'être prisonniers et escortés par des soldats !

Dans le village Eranomaro, nous fîmes la rencontre d'un médecin français de l'île Bourbon qui, par un contrat passé avec la reine et avec plusieurs grands du royaume, vient tous les deux ans à Tananariva pour apporter les médicaments nécessaires. Nous voulûmes, M. Lambert et moi, consulter ce médecin et lui demander des remèdes ; moi surtout j'aurais eu besoin de son secours, car j'étais infiniment plus malade que M. Lambert, que ses accès de fièvre ne prenaient que tous les quinze jours, tandis que les miens revenaient tous les trois ou quatre jours. Mais le commandant ne me permit ni de faire visite au médecin ni de l'inviter à venir nous voir. Il prétexta que la reine lui avait ordonné expressément de ne nous laisser, pendant tout le voyage, communiquer avec personne, ni surtout avec un Européen. Cette rigueur, comme nous l'apprîmes plus tard, ne s'appliquait qu'à nous. On voulait exprès nous priver de tout secours. M. Laborde, qui était toujours à quelques journées de marche derrière nous, fut traité avec plus de douceur, et put, quand il rencontra le médecin, passer toute la soirée dans sa société.

Quoique le voyage de Tananariva à Tamatavé durât assez longtemps, je n'eus cependant tant à cause de mon état maladif que de la rigoureuse surveillance dont nous étions l'objet, que peu d'occasions de remarquer les coutumes et les usages du pays. Autant que j'ai pu l'observer en général, les habitants de

Madagascar ont de bien mauvaises qualités : ils sont extrêmement paresseux, fort adonnés à la boisson, très bavards et sans aucun sentiment de pudeur.

Ainsi nos soldats, à qui l'on ne donnait ni nourriture ni solde et qui souffraient tous les plus grandes privations, auraient mieux aimé mourir de faim que de chercher à gagner quelque chose en rendant de légers services ; au commencement, j'avais beaucoup de pitié pour ces pauvres gens ; j'achetais de temps en temps pour eux du riz ou des pommes de terre, ou bien je leur donnais quelque pièce de monnaie. Quand nous arrivâmes dans les régions boisées où il y avait une grande quantité de beaux insectes et de superbes coquillages, je les engageai à m'en apporter, en leur promettant en échange du riz ou de l'argent, mais ce fut en vain, et je ne pus pas en décider un seul à le faire. Ils aimaient mieux se blottir dans un coin et mourir de faim que de se donner la moindre peine. Ce n'étaient pas seulement les soldats qui se refusaient à toute espèce d'occupation, mais aussi les hommes, les femmes et les enfants. Déjà, pendant mon premier séjour à Tamatavé et plus tard à Tananariva, j'avais voulu prendre trois ou quatre hommes à mon service et les envoyer dans les bois pour y chercher des insectes et des coquillages. Je leur promis quatre fois plus d'argent qu'ils n'en gagnent d'ordinaire, et de plus une récompense particulière s'ils m'apportaient quelque jolie chose. Il n'y en eut pas un seul qui voulût accepter ma proposition. J'eus aussi peu de succès en montrant aux femmes et aux enfants de grosses belles perles de verre, des anneaux et des bracelets. Tous ces objets leur plaisaient beaucoup, et ils auraient bien voulu les avoir si je les leur avais donnés sans leur demander le moindre service en échange. Je n'ai vraiment trouvé encore autant de paresse chez aucun autre peuple. Dans presque tous les pays que j'ai visités dans mes précédents voyages, même chez les habitants tout à fait sauvages de Bornéo ou de Sumatra, les gens venaient m'aider, sans que j'eusse besoin de les y engager, quand ils me voyaient chercher des insectes ou des coquillages, et, quand je leur donnais quelque bagatelle pour leur peine, ils

m'en apportaient tant et tant que je ne pouvais pas les emporter. Quel beau butin zoologique j'ai fait là bas, tandis que dans ce nouveau pays inexploré, où il y a certainement une grande quantité d'insectes inconnus, il était impossible de faire une grande collection. Le peu que j'ai rapporté de Madagascar n'a été recueilli en grande partie que par moi-même.

Pour ce qui est de l'ivrognerie, elle règne dans tous les districts de Madagascar, à l'exception de celui d'Émir, où l'on maintient encore quelques-unes des anciennes lois du fondateur de la monarchie de Madagascar, le grand Dianampoiene, et entre autres celle qui interdit l'usage des boissons enivrantes, sous peine de mort. Tout homme ivre y est exécuté sans autre forme de procès. Aussi, dans ce district, le peuple se montre-t-il beaucoup plus posé et plus rangé que partout ailleurs, où l'ivresse n'est pas punie. La boisson favorite des habitants de Madagascar est le besa-besa, qui, comme je l'ai déjà dit plus haut, se fait avec le jus de la canne à sucre. Presque dans tous les villages, on voit en plein jour des hommes et des femmes ivres, et dans beaucoup d'endroits nous entendions retentir jusqu'au milieu de la nuit de la musique et des chants, des causeries bruyantes et des éclats de rire. Souvent il y avait aussi des disputes et des rixes.

Si l'on jugeait le peuple d'après cette gaieté pour ainsi dire continue, il faudrait le regarder comme le peuple le plus heureux de la terre. Mais les pauvres gens sont dans la même position que les serfs ou les esclaves, et comme eux ils ne se livrent à la boisson que pour y chercher l'oubli de leur malheur et de leurs souffrances.

Cependant, quelque adonnés que les habitants de Madagascar (les Hovas comme les Malgaches) soient à la boisson, ils sont, je crois, possédés davantage encore de la fureur du bavardage. Il leur est impossible de garder le silence une minute, et ils ne peuvent jamais parler posément et avec calme ; ils le font, au contraire, avec tant de vivacité et de précipitation, qu'ils semblent craindre que la journée ne soit trop courte pour tout ce qu'ils ont à dire. Ceux qui ne parlent pas rient presque sans

cesse, de sorte que je m'informai souvent du sujet de leurs conversations, dans la pensée qu'elles étaient très plaisantes et très spirituelles. On m'assurait toutes les fois qu'il n'en était rien ; mais qu'il s'agissait d'ordinaire des sujets les plus indécents, et qu'ils répétaient les mêmes discours une douzaine de fois dans l'espace d'une heure.

Je citerai un fait qui m'est arrivé à moi-même et qui prouve la loquacité extraordinaire de ce peuple. J'envoyai un jour à Tananariva un messager faire une commission, et je m'aperçus qu'il cherchait un compagnon pour cette course. Sur ma déclaration que je voulais bien payer un messager, mais non deux, il me répondit que je n'aurais rien à payer à son compagnon ; mais qu'il lui était impossible de faire seul la route, qui était très longue et très solitaire. Il lui fallait quelqu'un à qui parler, et il donnerait à son compagnon une partie de son propre salaire.

Nos porteurs ne faisaient naturellement pas exception à la règle générale : ils jasaient et riaient sans cesse, et j'étais parfois tout étourdie de leur babil. Quand nous arrivions à quelque montée escarpée, je croyais d'abord que cela nous donnerait quelque répit. Vaine espérance ! Ils haletaient et soufflaient ; mais ils parlaient.

Il a déjà été question de l'effronterie et de l'impudence des gens de Madagascar, et j'ai été témoin, pendant ce voyage, de scènes que la pudeur ne saurait me permettre de raconter à mes lecteurs. Aujourd'hui, qu'on nous regardait comme des prisonniers d'État, on avait beaucoup moins d'égards pour nous qu'on n'en avait eu lors de notre premier passage, et les misérables, ne croyant plus avoir besoin de se gêner avec nous, se montraient sans contrainte dans toute la laideur de leur naturel. On ne savait réellement pas de quel côté tourner ses regards, et mes compagnons d'infortune me félicitaient de ne pas savoir la langue du pays.

Le 13 septembre, enfin, nous arrivâmes à Tamatavé. Malgré la fièvre, nous n'avions ainsi, ni M. Lambert ni moi, donné à la reine Ranavola le plaisir de nous voir mourir. Mais c'est vraiment un miracle si nous en sommes revenus la vie sauve ;

pour ma part, je ne me serais jamais figuré que mon corps, affaibli et épuisé, eût pu résister à ce long séjour forcé dans les pays les plus malsains, aux durs traitements et aux privations sans nombre et sans fin.

Nous n'eûmes cette fois, ni M. Lambert ni moi, la permission de descendre chez Mlle Julie. On nous mena dans une petite chaumière et on nous garda à vue avec la même sévérité et la même rigueur qu'on avait déployées envers nous pendant tout le voyage. Le commandant de l'escorte nous apprit que nous aurions à nous embarquer sur le premier vaisseau partant pour Maurice, qu'il avait l'ordre de ne nous laisser communiquer avec personne à Tamatavé et de nous escorter avec ses soldats jusqu'au vaisseau.

Je dois dire, à l'honneur du commandant et des officiers, qu'ils ont rempli jusqu'au bout leur consigne à la lettre, et, s'il vient jamais à l'idée de Sa Majesté de Madagascar d'instituer un ordre de décorations (ce qui arrivera sans doute avec le temps), ils méritent tous d'être nommés grand'croix. Sans doute cette opinion ne sera pas celle de la reine Ranavola, et, au lieu d'éloges et de récompenses, les pauvres gens pourront bien recevoir un accueil peu favorable, quand ils apporteront la nouvelle que M. Lambert et moi nous avons quitté vivants Madagascar.

Nous fûmes assez heureux pour ne rester que trois jours à Tamatavé. Le 16 septembre, un vaisseau partait par hasard pour Maurice, et il fallut nous séparer de cette aimable société et de ce charmant pays. Il est vrai qu'au moment de la séparation je n'ai point versé de larmes ; au contraire, je me sentis le cœur plus léger en mettant le pied à bord du vaisseau, et c'est avec un plaisir indicible que je vis le canot ramener le commandant avec ses soldats vers la côte ; mais je ne me repens cependant pas d'avoir entrepris ce voyage, surtout si je dois avoir le bonheur de recouvrer la santé.

J'ai vu et appris à Madagascar plus de choses curieuses et extraordinaires qu'en aucun pays, et, quoiqu'il y ait certainement peu de bien à dire du peuple de cette île, il faut son-

ger qu'avec un gouvernement aussi déraisonnable et aussi barbare que l'est celui de la reine Ranavola, avec l'absence complète de moralité et de religion, il ne saurait en être autrement.

Si Madagascar obtient un jour un gouvernement régulier et moral, s'il est visité par des missionnaires qui, au lieu de se mêler d'intrigues, appliquent toutes leurs facultés et tous leurs efforts à inculquer au peuple le véritable esprit du christianisme, il pourra, j'espère, s'y élever tôt ou tard un royaume heureux et florissant.

Sur mon retour à Maurice, je n'ai que peu de chose à dire. Notre vaisseau, le brick *Castro*, commandé par le capitaine Schneider, ne marchait pas beaucoup plus vite que l'ancienne chaloupe-canonnière sur laquelle j'étais venue, il y avait environ cinq mois, de Maurice à Tamatavé, et, comme les vents ne nous étaient pas très favorables, nous mîmes six jours à faire cette courte traversée ; mais nous étions encore trop heureux de notre liberté recouvrée pour trouver le temps long.

Ce ne fut que le 22 septembre, à neuf heures du soir, que nous entrâmes dans les eaux de Maurice. Il nous arriva alors un accident qui eût pu devenir extrêmement dangereux. Il faisait une nuit sombre et chargée de nuages. Le capitaine voulait mettre à l'ancre et attendre le lendemain pour nous faire remorquer dans le port par un bateau à vapeur. Toutes les mesures étaient prises, et on allait jeter l'ancre, quand, au moment même, le gouvernail donna de toute sa force contre un récif et fut brisé en mille morceaux. Le choc fut si violent, qu'il semblait que tout le vaisseau était en pièces. J'étais déjà couchée. Je m'élançai tout épouvantée hors du lit pour voir ce que c'était, quand j'entendis la voix du second crier : « Venez sur-le-champ, madame Pfeiffer, si vous voulez être sauvée ; le vaisseau est ouvert et va couler. » Je jetai rapidement mon manteau sur mes épaules et je courus sur le pont. L'excellent officier, M. Saint-Ange, m'aida à monter dans un des bateaux et me dit de m'y tenir tranquille, que je ne courais là aucun danger. Cependant, après un examen plus sérieux, on reconnut heureusement que le vaisseau ne faisait pas même eau, qu'il n'y avait rien de brisé, et que tout le

mal se réduisait à la perte du gouvernail et à l'effroi que cet accident nous avait causé.

Les ancres furent jetées, et nous nous couchâmes tranquillement. Le lendemain, nous nous réveillâmes par un beau soleil éclatant. On fit les signaux nécessaires, et aussitôt il arriva un remorqueur qui nous transporta rapidement dans le port de Maurice.

Mes amis de Maurice furent excessivement surpris de me revoir, car on avait reçu de Tamatavé les rapports les plus exagérés sur la malheureuse issue de notre entreprise. Selon les uns, la reine Ranavola avait fait exécuter tous les Européens établis à Tananariva ; suivant d'autres, la sentence de mort n'avait été exécutée que contre M. Lambert, et les autres Européens, parmi lesquels je me trouvais, avaient été vendus comme esclaves. D'autres encore disaient que nous avions été expulsés du pays et, à notre retour, assassinés par ordre de la reine. J'étais heureuse de pouvoir donner un démenti à tous ces bruits contradictoires. Mais malheureusement tout danger n'était pas encore passé ; car peu de jours après mon arrivée la réaction de la fièvre et de toutes les souffrances physiques et morales que j'avais subies m'occasionna une si violente maladie que les médecins désespérèrent longtemps de me sauver, et, sans les soins et le dévouement dont m'entoura la famille Moon, j'aurais sans doute été perdue.

M. Moon, à la fois médecin et pharmacien, vit avec son aimable épouse d'une manière très retirée, dans une plantation de canne à sucre, à Vacoa. Mes lecteurs se souviennent sans doute encore que, peu de temps avant mon départ de Maurice pour Madagascar, j'avais fait dans une excursion la connaissance de cette famille et passé chez elle quelques jours très agréables. À peine M. Moon eut-il appris que j'étais de retour de mon voyage et gravement malade, qu'il vint aussitôt à la ville pour m'emmener et me transporter chez lui, où j'arrivai à moitié mourante. Ce n'est que grâce à l'habileté avec laquelle lui et le docteur A. Perrot me traitèrent, et surtout aux soins que me prodigua toute la famille Moon, que je dois mon rétablissement,

et le hasard voulut que ce fût justement le 9 octobre 1857, le jour de mon soixantième anniversaire, qu'on me déclarât hors de danger. Que Dieu récompense le Dr Moon et sa femme, et le Dr Perrot, de tout ce qu'ils ont fait pour moi, quoique je ne fusse pour eux qu'une étrangère !

* *
*

Ici s'arrête le journal d'Ida Pfeiffer. Malheureusement ses dernières paroles ne se sont pas réalisées. Le danger n'était pas passé. Les accès de fièvre purent être plus ou moins longtemps sans revenir, mais ils n'en reparurent pas moins, et Ida Pfeiffer ne devait jamais recouvrer entièrement la santé. Son séjour à Maurice se prolongea encore plusieurs mois, et, comme on le voit par les lettres qu'elle écrivit de cette île à son fils, elle fit encore pendant ce temps plusieurs nouveaux plans de voyage dont aucun ne devait s'exécuter. C'est ainsi qu'elle écrivait dans une lettre datée du 16 décembre 1857 :

« J'ai beaucoup souffert de la fièvre et surtout de ses suites, et je n'en suis pas encore entièrement remise. Mais j'espère qu'un voyage sur mer achèvera de me rétablir. Cependant je ne puis pas aller en Europe dans cette saison ; j'aurais trop à souffrir du froid et du mauvais temps, et je ne sais pas si je pourrais le supporter dans mon état actuel de santé. Je ne puis pas non plus attendre ici une saison plus favorable, car le climat de cette île m'est contraire. J'irai donc probablement en Australie. »

Elle dit dans une autre lettre du 13 janvier 1858 :

« C'est, j'espère, ma dernière lettre de Maurice. Je suis réellement enchantée de quitter cette île, et il n'y a que ma séparation d'avec les deux familles Moon et Kerr qui me coûtera beaucoup. Si ces excellentes personnes ne s'étaient pas intéressées à moi, je serais pour sûr morte dans cette île. Une fille ne peut pas montrer à sa mère plus de dévouement et d'affection que Mme Moon ne m'en a témoigné, et tous les membres des deux familles ont rivalisé entre eux à qui me rendrait le plus de services.

Mes chers enfants, gardez ces noms profondément gravés dans votre mémoire, et, si le hasard vous réunit jamais avec quelques membres de l'une ou l'autre famille, considérez-les comme vos frères et estimez-vous heureux si vous pouvez leur rendre service.

« Depuis trois semaines, je vais chaque jour de mieux en mieux ; la fièvre semble me vouloir abandonner tout à fait ; j'ai retrouvé le sommeil et l'appétit.

« Il y a quelques jours, j'ai fait ici la connaissance d'un jeune botaniste allemand, M. Herbst. Il est établi à Rio de Janeiro, et le gouvernement brésilien l'a envoyé chercher à Maurice et à Bourbon des plants de canne à sucre pour améliorer ceux du Brésil. Il en emporte toute une cargaison et espère arriver à Rio de Janeiro au mois de mai. J'avais presque envie d'aller avec lui ; mais, comme je ne sais pas si tu y seras déjà à cette époque, je pense qu'il vaut mieux faire d'abord le voyage d'Australie. J'ai trouvé une très bonne occasion pour Sydney, et je pars dans quelques jours. La traversée et le climat fortifiant de l'Australie, où je dois justement arriver dans la meilleure saison, en automne, achèveront, je crois, ma guérison et me rétabliront complètement. »

Deux jours plus tard, elle écrivit au contraire, dans une lettre du 1er mars :

« J'ai été forcée de changer tout à coup mon plan de voyage, à cause de cette horrible fièvre de Madagascar, qui revient toujours et m'affaiblit beaucoup. J'étais prête à m'embarquer pour l'Australie, et la plus grande partie de mes bagages était déjà à bord, quand je fus prise d'un nouvel accès. Je fis rapporter mon coffre du vaisseau, et le 8 de ce mois j'irai avec le paquebot à Londres, où je compte ne m'arrêter que peu de temps. Je veux tâcher d'arriver le plus vite possible dans mon pays. »

Elle quitta enfin Maurice.

Pendant la longue traversée, elle eut de nouveaux accès de fièvre, et sa santé était peu améliorée quand elle arriva au commencement du mois de juin à Londres, où elle ne s'arrêta que

quelques semaines. De Londres, elle se rendit à Hambourg, d'où elle partit au mois de juillet pour Berlin, sur l'invitation de son amie, la femme du conseiller privé Weiss, dans la maison de laquelle elle trouva les soins les plus affectueux.

Des lettres pressantes de ses frères l'engagèrent à revenir à Vienne, et la femme de son frère César Reyer, Mme Marie Reyer, voulait aller la chercher à Berlin. Mais elle déclina expressément toute visite. Quoique de jour en jour plus souffrante, elle ne considérait sa maladie que comme passagère, et dans cette croyance elle écrivit à ses frères qu'elle espérait être bientôt rétablie, ou du moins assez forte pour se mettre en voyage et retourner à Vienne.

Elle se sentait involontairement attirée vers son pays, et, au bout de quelques semaines, son état ne s'étant pas amélioré, elle se fit transporter chez une de ses amies de jeunesse, Mme la baronne Stein, qui demeurait dans une terre près de Cracovie.

Cependant, comme son mal augmentait toujours, elle perdit peu à peu l'espoir d'un prompt rétablissement et consentit enfin à se faire transporter à Vienne. Sa belle-sœur vint la chercher. Ce fut une pénible réunion pour cette tendre parente et amie, qui trouva la malade dans un tel état d'épuisement qu'on désespérait de la possibilité du voyage. Cependant le médecin déclarant qu'elle pouvait supporter le voyage, et elle-même montrant un très grand désir de revoir encore son pays, on la transporta avec le plus grand soin dans un coupé particulier du chemin de fer, chez son frère Charles Reyer, à Vienne, où elle arriva le 15 septembre.

Les médecins les plus distingués de Vienne furent appelés en consultation. Leur avis unanime fut qu'Ida Pfeiffer avait un cancer au foie, causé sans doute par la fièvre de Madagascar, qui attaque et détruit les parties intérieures du corps, et que sa maladie était incurable.

L'air natal parut faire du bien à la malade. Pendant la première semaine, les douleurs furent moins vives, et elle s'abandonna à de nouvelles espérances. Elle parla même de faire quelques petits voyages et d'aller visiter ses autres parents

à Gratz, à Trieste et ailleurs. Mais cette inquiétude d'esprit n'était guère que l'effet de son état de maladie. Ses forces diminuèrent de plus en plus ; elle commença à éprouver de violentes douleurs, qui, pendant les dernières semaines de sa vie, ne la quittèrent que rarement, et elle eut souvent le délire.

Elle fut parfaitement soignée par sa belle-sœur, dans la maison de son frère, et quelques jours avant sa mort elle eut encore le plaisir d'embrasser son fils aîné, qui demeurait en Styrie et qui, à la nouvelle de la gravité de la maladie de sa mère, était accouru à Vienne.

Pendant les derniers jours, on fit prendre à la malade des opiats pour adoucir ses violentes souffrances, et, dans la nuit du 27 au 28 octobre, elle expira doucement et sans douleur apparente. Ses funérailles furent célébrées le 30 octobre, et beaucoup de hautes notabilités littéraires et scientifiques, et d'autres personnages distingués, se joignirent à ses nombreux parents et amis, pour lui rendre les derniers honneurs. Repos soit à sa cendre !

Qu'il me soit permis de vous exprimer ici, ma chère tante Marie Reyer, et mon cher oncle Charles Reyer, pour tout ce que vous avez fait pour ma mère, la plus profonde reconnaissance. Hélas ! il ne m'a pas été accordé de recueillir ses dernières paroles et son dernier regard. La triste nouvelle est venue me frapper dans les pays éloignés. Grâce à vous deux, au moins j'ai eu la consolation que ma pauvre mère n'a pas manqué des meilleurs soins, et que jusqu'au moment de la séparation elle a entendu autour d'elle des voix chéries et amies. Vous tous enfin, parents et amis, qui vous êtes intéressés à elle avec tant de bonté et de dévouement, vous surtout monsieur et madame Moon de Maurice, je vous remercie du fond du cœur. Vous pouvez être assurés que vos noms s'effaceront aussi peu de ma mémoire que le souvenir de ma bien-aimée mère.

OSCAR PFEIFFER.

APPENDICE

LETTRES D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT À IDA PFEIFFER

PREMIÈRE LETTRE

À l'occasion de la réception de *Mon second voyage autour du monde*, qu'Ida Pfeiffer avait adressé au célèbre naturaliste pendant son séjour à Berlin.

Comment saurais-je vous exprimer, très honorée dame, ma profonde reconnaissance, ou plutôt mon admiration ? Oui, j'admire votre persévérance, votre courage, la richesse de vos collections, qui réunissent des objets du monde entier appartenant à une époque précise de la vie du globe ; j'admire surtout en vous la noble simplicité du récit, les sentiments libres et vraiment humains, et la noble beauté du mérite qui s'ignore. Vous avez été sur les majestueuses hauteurs de Quito ; vous avez eu le rare spectacle de voir le Cotopaxi vomir du feu ! Cette nouvelle éruption me fournira l'occasion d'orner mon quatrième volume du *Kosmos* du nom d'Ida Pfeiffer.

Si vous devez sortir aujourd'hui (vendredi), voudrez-vous, noble dame, m'accorder l'honneur de votre visite entre une et trois heures ? En tout cas, j'irai vous voir demain (samedi) entre une et deux heures.

Votre respectueux
Alexandre DE HUMBOLDT.

Le 22 février 1856.

DEUXIÈME LETTRE

Quelques jours plus tard.

Non seulement la reine, mais aussi le roi, désirent vous voir, très respectable dame, et vous exprimer l'estime que tout le monde a pour votre courage, pour la noble simplicité de vos sentiments et pour l'exacte fidélité de vos récits. Leurs Majestés désirent vous recevoir au château jeudi 28 février, à une heure de l'après-midi. Présentez à la reine un exemplaire de votre dernier beau *Voyage autour du monde*.

Votre tout dévoué

Alexandre DE HUMBOLDT.

Le 26 février 1856.

TROISIÈME LETTRE

Lettre de recommandation qu'Alexandre de Humboldt donna à Ida Pfeiffer à son départ pour son dernier voyage[1].

Je prie instamment tous ceux qui, en différentes régions de la terre, ont conservé le souvenir de mon nom et de la bienveillance pour mes travaux, d'accueillir avec un vif intérêt et d'aider de leurs conseils le porteur de ces lignes, *Mme Ida Pfeiffer*, célèbre non seulement par la noble et courageuse confiance qui l'a conduite, au milieu de tant de dangers et de privations, deux fois autour du globe, mais surtout par l'aimable simplicité et la modestie qui règne dans ses ouvrages, par la rectitude et la philanthropie de ses jugements, par l'indépendance et la délicatesse de ses sentiments. Jouissant de la confiance et de l'amitié de cette dame respectable, j'admire et je blâme à la fois cette force de caractère qu'elle a déployée partout où l'appelle, je devrais dire où l'entraîne son invincible goût d'exploration de la

1 Nous reproduisons la lettre originale, qui était écrite en français.

nature et des mœurs dans les différentes races humaines. Voyageur le plus chargé d'années, j'ai désiré donner à Mme Ida Pfeiffer ce faible témoignage de ma haute et respectueuse estime.

Alexandre DE HUMBOLDT.

Potsdam, au château de la ville, le 8 juin 1856.

QUATRIÈME LETTRE

Écrite à l'occasion du retour d'Ida Pfeiffer de son voyage à Madagascar.

Comment me refuserais-je le plaisir de vous offrir en quelques lignes mes sincères félicitations de votre retour dans votre patrie ! Puissent, après tant de nobles sacrifices utiles à la connaissance des pays lointains, des soins et le calme d'esprit rétablir votre santé qui m'est si chère ! Puissiez-vous retrouver bientôt les forces nécessaires, non pour vous exposer à de nouveaux dangers, mais pour joindre à votre beau *Voyage de Bornéo* votre nouveau journal, certainement encore très instructif. Ma très chère et respectable amie, je ne saurais vous peindre assez vivement le tendre intérêt que non seulement S. M. la reine, mais aussi notre noble et généreux roi, en voie de guérison, a même, pendant ses propres souffrances, pris à toutes vos douloureuses épreuves. Depuis votre départ, mes forces ont bien diminué. Notre ami commun, Charles Ritter, qui vous est si fidèlement attaché, est à Tœplitz et jouit de toute la vigueur de son esprit. Je conserve d'heureux et reconnaissants souvenirs de Hambourg[1], qui remontent aux temps de Claudius, de Klopstock, de Sieveking, de Reimarus, de Busch et d'Ebeling de l'Académie de commerce.

---

1 Ida Pfeiffer était à Hambourg quand Alexandre de Humboldt lui écrivit cette lettre.

Je suis, avec un affectueux respect et une camaraderie de voyageur,

Votre tout dévoué

A. HUMBOLDT.

Potsdam, château de la ville, le 26 juin 1858.

P.S. Je vous conjure de ne pas trop vous presser de me répondre.

APERÇU GÉNÉRAL SUR LA GÉOGRAPHIE LES DIVERSES PRODUCTIONS ET LES POPULATIONS DE MADAGASCAR

Dans sa course rapide, et pendant son séjour si agité dans la grande île des Malgaches, Mme Ida Pfeiffer, d'ailleurs fort souffrante, ne put voir que très incomplètement ce beau et intéressant pays. Ce qui est d'autant plus à regretter que, à un coup d'œil habituellement très juste, la grande voyageuse allemande joignait la plus scrupuleuse sincérité. Il est impossible, après avoir lu son récit, de ne pas désirer des notions plus précises et plus complètes sur la contrée dont elle parle d'une manière si vive et si dramatique.

Ajoutons que les événements qui viennent de s'accomplir à Madagascar, en ouvrant ce pays à l'influence européenne, promettent à notre activité civilisatrice une ample moisson de trésors à récolter.

L'avènement d'un roi, homme de bien avant tout, et noblement passionné pour le bonheur de ses sujets, comme tout annonce qu'est le prince Rakotond, qui vient de succéder à la reine Ranavalo sous le nom de Radama II, permet à tous les amis de l'humanité les meilleures et les plus solides espérances pour ce beau pays, si malheureux, si abandonné depuis deux siècles.

Après avoir montré dans l'*Introduction* quelles ont été jusqu'à ce jour les relations de la France avec la grande île de Madagascar, il nous semble indispensable de tracer successivement, et à grands traits, une esquisse de sa situation géographique, des propriétés de son sol, des productions qu'elle renferme, des animaux de toute sorte qui vivent dans ses campagnes et dans ses forêts, et des caractères des diverses races qui l'habitent. Les renseignements sur tous ces points sont loin d'être aussi précis, aussi authentiques que nous pourrions le désirer. Mais, tels que nous les ont transmis les nombreux

voyageurs qui ont abordé et vécu à Madagascar, ils permettent d'apprécier la haute importance de cette terre si peu connue encore. Nous avons recueilli aux meilleures sources ce qui nous a paru le plus certain et le plus incontestable. Et nous en donnons le résumé dans les pages qui suivent.

On sera peut-être étonné, en les lisant, de l'abandon dans lequel jusqu'ici on a laissé ce pays. Si l'*Introduction* explique en partie cet inexplicable abandon, peut-être les pages qu'on va lire contribueront-elles à effacer quelques préjugés contre la colonisation de Madagascar.

Qu'on se persuade bien surtout que nous n'avons rien exagéré. Nous avons cherché, au contraire, à être le plus exact possible. Par suite d'un concours singulier de circonstances, Madagascar est un pays inconnu, et, quoique les Français y aient mis le pied pour la première fois il y a trois siècles, c'est encore aujourd'hui une véritable découverte à faire[1].

Madagascar, comme tout le monde le sait, est une grande île de 350 lieues terrestres de long, sur environ 140 dans sa plus grande largeur, qui s'étend le long de la côte orientale du continent africain dont elle est séparée par le canal de Mozambique, comprise entre le 12e et le 26e degré de latitude sud, et les 41e et 48e de longitude est, et d'une superficie presque égale à la France. Elle est à 150 lieues seulement de la Réunion, notre unique colonie dans ces mers depuis que les Anglais nous ont enlevé l'île Maurice.

Ce qui frappe, au premier regard jeté sur la carte, c'est que Madagascar, d'une forme très allongée, offre un vaste développement de côtes, tandis qu'elle est parcourue dans toute sa longueur par une chaîne de montagnes assez élevées qui la divisent en deux parties à peu près égales et, laissant au centre un plateau considérable, déterminent deux versants principaux, l'un à

---

[1] Au moment où j'écris cet appendice, M. Simonin, ingénieur des mines, vient de publier une note sur *les richesses naturelles de Madagascar*, où l'on trouve, surtout pour la partie minéralogique, des renseignements d'une précision d'autant plus précieuse qu'ils sont le résultat d'analyses scientifiques.

l'est faisant face à l'océan Indien, l'autre à l'ouest, baigné par les flots du canal de Mozambique. Deux chaînes inférieures s'ajoutent à la chaîne principale ; et de leurs flancs descendent des ramifications successives qui forment des vallées arrosées par une grande quantité de rivières, dont quelques-unes sont navigables assez avant dans les terres. La déclivité du versant oriental diminuant à mesure qu'on approche du rivage de la mer, il arrive qu'à l'embouchure des rivières et des plus petits cours d'eau le sable s'accumule, obstrue les passes, et que des marais à l'eau stagnante se forment tout le long du littoral et produisent des miasmes qui, à leur tour, engendrent des fièvres mortelles. Les moindres travaux assainiraient ces fertiles rivages. Les colons de Maurice ne demandaient que mille esclaves pour venir à bout de ce travail. On sait, en effet, que partout le défrichement et un système bien entendu d'irrigation font disparaître les fièvres qui semblent endémiques. Mais dans ce pays, où fait défaut toute espèce de civilisation, aucun effort n'a été tenté dans ce sens. Et, comme tous les débarquements des Européens ont eu lieu constamment sur la côte orientale, on s'explique ainsi facilement les maladies qui les ont assaillis et la réputation d'insalubrité que ces expéditions continuellement malheureuses ont faite à Madagascar. Partout ailleurs, dans l'île, le climat est excellent. La chaleur est assurément très grande ; elle ne dépasse guère pourtant 34° ; et, comme la végétation est partout splendide, on voit de suite l'immense intérêt qu'il y aurait à coloniser cette admirable et féconde terre.

Il y a d'ailleurs à Madagascar, ainsi que dans presque toutes les régions tropicales, deux saisons très distinctes : l'une, de mai en octobre, pendant laquelle de fortes brises renouvellent constamment l'air, même sur le littoral, et le purifient ; l'autre, d'octobre en avril, pendant laquelle la chaleur est beaucoup plus grande. Les pluies d'orage, survenant tout à coup, font déborder les plus petits cours d'eau, amènent dans les marécages de la côte toute espèce de sables et de détritus d'animaux et de végétaux, et y développent une humidité d'autant plus mortelle que la brise fait défaut.

Au centre de l'île, formée de plateaux successifs qui s'élèvent à une assez grande hauteur, la température n'a plus ces inconvénients ; le froid y est même quelquefois assez vif, quoique la neige y soit inconnue. C'est donc une terre parfaitement habitable et qui n'a rien de plus particulier que certaines contrées de l'Europe et de l'Amérique, où les côtes étaient malsaines et qu'on est parvenu à assainir après des travaux plus ou moins longs. Le sol abonde en richesses minérales de toutes sortes. On y signale des traces de volcans, et les tremblements de terre n'y sont pas rares. La plupart des pierres précieuses, telles que l'améthyste, la topaze, le jaspe, l'opale, le grenat, se trouvent dans les montagnes, mais ne paraissent pas être de la qualité que recherche de préférence le commerce. Ce qu'on y admire surtout, ce sont des blocs de cristal d'une remarquable beauté qu'on découvre à chaque pas dans les montagnes, à ce point qu'un voyageur prétend que, lorsque le soleil vient frapper ces cristaux répandus presque partout à profusion, l'éclat qui en rejaillit produit un effet merveilleux. M. Leguevel de Lacombe, un des voyageurs qui ont visité Madagascar il y a une trentaine d'années, prétend avoir vu un bloc à sept faces, d'un mètre de haut sur à peu près vingt centimètres de large, d'une transparence parfaite, au milieu duquel on distinguait nettement deux poissons cristallisés, semblables aux poissons rouges d'Europe, et dont l'un avait environ douze à quinze centimètres de long. Il va sans dire que, pour ces populations ignorantes, ce bloc de cristal était l'objet de croyances superstitieuses. M. de Froberville raconte aussi qu'un traitant nommé Valigny possédait un morceau de cristal de cinquante centimètres de long, sur une largeur à peu près égale, au milieu duquel on voyait, les ailes ployées, une mouche commune qui semblait vivante.

On trouve à Madagascar du cuivre, de l'étain, du plomb, et même, dit-on, de l'or et de l'argent. M. Leguevel de Lacombe raconte qu'il y a dans le Ménabé une montagne, le Tangouri, volcan éteint que les Malgaches croient gardé par un redoutable géant, qui reste couché sur des monceaux d'or pour les défendre contre l'approche des hommes. Cette fable est curieuse en ce

qu’elle rappelle les histoires tragiques dont la soif de l’or, *auri sacra fames*, a été l’objet chez tous les peuples enfants, depuis les pommes d’or des Hespérides jusqu’aux nains affreux et méchants de la Scandinavie et du pays des *Niebelungen* ou des brouillards.

Quoi qu’il en soit de ces récits, ce qui est infiniment plus précieux que l’or et l’argent, c’est le fer qui s’y rencontre partout, et la houille, dont il y a de riches gisements, d’autant plus précieux qu’ils sont les seuls que l’on trouve sous cette latitude dans l’océan Indien. Les habitants du centre de l’île, les Hovas, ont une manière de traiter le fer qui ne manque pas d’originalité ; et une compagnie française y a déjà exploité une mine de houille. Avec les magnifiques forêts qui couvrent presque tout le pays et dont quelques-unes, surtout dans le nord, descendent assez près des rivages, on voit quelles précieuses ressources ce pays offrirait pour la construction et la réparation des navires, et pour la navigation à vapeur.

Le sol de Madagascar est d’une fertilité inouïe. La végétation s’y déploie avec une exubérance et une richesse incroyables. Les forêts contiennent les plus précieuses essences pour l’ébénisterie et les constructions navales. La Bourdonnais, s’étant réfugié dans une tempête sur un des points de la côte, y put réparer en six semaines ses neuf vaisseaux de guerre. L’élévation graduelle du sol de l’île, depuis les côtes jusqu’aux plateaux du centre, fait que les végétaux les plus divers s’y succèdent sans discontinuité, les parties basses produisant les plantes tropicales, tandis que sur les terres plus hautes les plantes des climats tempérés se développent aisément. Les pâturages y abondent comme les forêts. Le riz y vient presque sans culture, ainsi que le maïs, le froment, l’avoine, le millet, l’orge, la pomme de terre, etc. Les fruits les plus remarquables sont l’ananas, la figue, la pêche, la grenade, le citron, l’orange, la banane, le coco. La vigne produit deux récoltes par an, comme à la Réunion. C’est vraiment la terre promise. Mais ce qui ferait surtout la richesse de Madagascar, c’est la canne à sucre et le coton, qui y viennent d’une façon très productive et pour ainsi dire

spontanément. Les habitants savent parfaitement cultiver le coton, et quelques sucreries y ont été établies. Or, quand on pense que la Réunion produit cinquante millions de kilogrammes de sucre, et que le petit établissement de Sainte-Marie, d'une étendue insignifiante, en fournit quatre cent mille kilogrammes, que ne pourrait-on avec un peu d'aide et de bons soins faire produire à la vaste étendue de terres propices que contient Madagascar !

Il en est de même de toutes les autres plantes tropicales. Le tabac y est cultivé très heureusement et d'une excellente qualité, ainsi que le café, le poivre, l'opium, et en général toutes les épices. L'indigo croît naturellement sur la côte occidentale. On y trouve aussi la cochenille, les gommes et les résines, les huiles, le chanvre, le lin, etc.

On ne rencontre à Madagascar, à l'exception du caïman, qui habite les lacs et les rivières, aucun des animaux féroces, tels que le lion, le tigre, l'hyène, le rhinocéros et l'éléphant. Les serpents même n'y sont pas dangereux. En revanche, le bœuf, surtout dans le nord et dans l'ouest, s'y multiplie prodigieusement, ainsi que le sanglier que l'on chasse avec ardeur, et le mouton à grosse queue, les chevreuils, etc. Les Anglais y avaient introduit le cochon : la reine Ranavalo, après l'expulsion des Anglais, le fit détruire partout. La volaille commune y est fort répandue, ainsi que la perdrix, la caille, le faisan, la bécassine, la sarcelle, etc. Il va sans dire que les bois et les forêts renferment des perroquets noirs, des colibris, des merles, etc. Le héron, le flamant, l'aigrette blanche, et en général les oiseaux aquatiques, habitent le bord des lacs et des rivières, ainsi que la frégate, espèce d'oiseau de la grosseur d'une poule, mais auquel d'immenses ailes permettent de franchir rapidement des distances considérables. Les papillons de Madagascar sont renommés pour l'éclat de leurs couleurs, ainsi que certaines mouches phosphorescentes. Ce qui, à un autre point de vue, est plus intéressant, c'est que l'île renferme des essaims nombreux d'abeilles, et que le ver à soie y file des cocons d'une grosseur prodigieuse. Les indigènes en font des étoffes de soie remarquables par la solidité du

tissu et l'énergie des couleurs, comme j'ai pu en juger par mes yeux. Les côtes sont très poissonneuses, ainsi que les lacs et tous les cours d'eau, et on y trouve des bancs d'huîtres et de moules. La baleine fréquente aussi ces mers. Enfin, on rencontre sur les côtes de l'ambre gris en abondance, et des mines de sel que l'on dit assez riches.

Ce qui n'est pas moins remarquable que la puissance végétative ou la richesse minérale de Madagascar, c'est le grand nombre de baies ou de ports naturels que cette vaste et belle terre offre à la navigation : la baie de Rigny, dont le plan a été levé en 1848, par le brick *le Ducouédic*, sous les ordres du capitaine Guillain ; le port Louquez, et le port Leven, relevé en 1849 par la corvette *l'Artémise* ; la grande baie d'Antongil ; Foulpointe, Tamatave, Tintingue, etc. Ces baies sont toujours accessibles, les ports très beaux, parfaitement situés, et les moindres travaux les mettraient à l'abri d'une attaque même très sérieuse.

Tout à fait au nord, près du cap d'Ambre, se trouve la baie de Diégo-Suarez, le port le plus sain, le plus vaste et le plus sûr de Madagascar, et assurément un des plus beaux du monde. Plusieurs rivières s'y jettent ; de magnifiques forêts ne sont pas très éloignées de ses rivages, et le climat en est très salubre. Explorée en 1833 par la corvette *la Nièvre*, elle a environ 2 400 mètres de long et 2 000 mètres de large, et contient cinq rades, avec un chenal de 30 brasses de profondeur, et fond de sable ou de vase excellent pour le mouillage, où s'abriteraient parfaitement les plus grands steamers. Elle est de plus, au moyen de quelques îlots situés à l'intérieur, très facile à défendre. Evidemment toute entreprise sérieuse de colonisation à Madagascar doit avoir désormais une de ses bases d'opération à Diégo-Suarez. Je dois dire cependant que des officiers de marine expérimentés ont remarqué qu'à certaines époques de l'année le courant est si actif à la pointe du cap d'Ambre que l'entrée de la baie de Diégo-Suarez est à ce moment rendue un peu difficile.

Quant à l'intérieur, malgré la peine que se sont donnée les géographes, il est difficile de le décrire avec précision, attendu que les divisions ne sont pas les mêmes sur toutes les cartes, et

que les districts habités par les diverses peuplades ou tribus ne présentent que des frontières parfaitement indéterminées et mobiles comme les forces des populations elles-mêmes, qui avancent ou reculent selon qu'elles sont victorieuses ou vaincues. Il n'y a nullement lieu de s'étonner de cette incertitude, quand on songe que les voyageurs qui ont pénétré dans l'intérieur n'avaient ni les notions ni les instruments nécessaires pour dresser des renseignements exacts. Leguevel de Lacombe lui-même, un de ceux qui donnent le plus de détails, indique bien les itinéraires qu'il a suivis, mais non les rapports des lieux qu'il a visités avec les autres parties de l'île. De sorte que la vraie carte de Madagascar est encore à faire pour l'intérieur. Celle que prépare le dépôt de la marine sera un véritable service rendu à la science, à la navigation et au commerce.

On peut d'ailleurs citer parmi les plus curieuses singularités de l'intérieur de l'île, au centre des montagnes, le fort d'Ambatouzah, masse de rochers encadrant d'une muraille continue une vallée délicieuse, de deux milles carrés, arrosée par de nombreux ruisseaux. Cette sorte de citadelle, créée par les convulsions primitives du sol, n'est accessible que par un étroit sentier aboutissant à un passage souterrain semblable à un labyrinthe, et dans lequel on ne peut pénétrer qu'à la lueur des flambeaux. On y marche pendant une demi-heure, puis tout à coup on se trouve à la lumière du jour. De l'orifice intérieur de ce souterrain il faut une échelle pour descendre dans la vallée. De sorte qu'avec quelques hommes et quelques précautions on défendrait contre une armée entière ce retranchement naturel, unique dans le monde.

Ce qui ajoute à l'intérêt que Madagascar présente pour la France, ce sont les petites îles que nous possédons dans le voisinage : Nossi-bé et ses dépendances Nossi-cumba, Sakatia, et Nossi-mitsio. La rade de Helleville, dans Nossi-bé, offre un mouillage excellent, quoique avec trop peu d'espace, et une bonne situation entre Madagascar et les îles Comores. Elle contient environ 16 000 habitants, des plantations de canne à sucre, de café, d'indigo, qui sont superbes. L'île Sainte-Marie,

sur la côte orientale de Madagascar, possède un port assez bon, de belles forêts, mais elle est moins salubre que Nossi-bé. Dans le groupe des îles Comores nous possédons Mayotte, dont la surface est de 32 000 hectares et qui a déjà 5 000 habitants. Le sucre et le café y viennent avec une grande facilité. La position de Mayotte est excellente pour le commerce et pour la marine de l'État.

La race qui habite cette terre si privilégiée est assez mélangée. Les documents les plus sérieux et les témoignages les plus récents estiment la population à cinq ou six millions d'habitants ; d'autres ne vont qu'à trois millions. Les chiffres, comme on le voit, sont fort incertains. Les tribus peuvent se ramener à deux types principaux : l'un, remarquable par un teint olivâtre, des cheveux longs et plats, a tous les traits de la race malaise, peuple hardi et navigateur qui débarqua probablement à des époques inconnues sur les côtes orientales de l'île et chassa vers l'ouest les anciens habitants. Certains mots de leur langue, certains usages et des traditions rendent très probable cette origine, malgré l'énorme distance qui sépare la Malaisie de Madagascar. Mais on sait que les peuples malais en général ont un goût inné pour la navigation et même pour la piraterie. L'autre type a le teint noir, les cheveux, frisés ou crépus, le nez aplati, les lèvres épaisses ; c'est-à-dire tous les caractères de la race nègre, et en outre aussi des usages et des rapports de langage qui rappellent les populations africaines. On peut donc, sans risquer une hypothèse hardie, croire que cette race est originaire de l'Afrique, dont Madagascar n'est séparée que par le canal de Mozambique, qui n'a guère que 70 lieues de largeur. Les Arabes ont aussi émigré autrefois sur les côtes et dans les îles voisines de Madagascar, mais ne s'y sont point étendus de manière à couvrir une partie considérable du sol. Ils n'ont jamais eu assez d'influence pour propager l'islamisme dans l'île.

Bien que le terme générique de Malgaches ou de Madécasses désigne dans les géographies tous les habitants de Madagascar, on donne plus particulièrement le nom de Sakalaves à ceux qui cultivent la partie occidentale de l'île et qui sont bien faits,

musculeux, énergiques et d'un assez bon naturel. Les Hovas, qui appartiennent au type malais, habitent les stériles vallées du centre dites l'Ankova. Aussi robustes que les Sakalaves, les Hovas sont agiles, vifs, fort intelligents[1]. La vie difficile que leur a faite le travail auquel les contraint la stérilité relative de leur sol les a rendus plus industrieux ; ils savent habilement tirer parti des métaux et principalement du fer, dont le minerai couvre presque toute l'étendue de leur pays. C'est, disent tous les voyageurs, un peuple dissimulé, très menteur, et dont la domination sur les autres tribus, plus douces et peu capables de résistance, a causé beaucoup de mal, surtout depuis le règne horrible de la reine Ranavalo, qui vient de mourir. Cependant des témoignages très dignes de foi parlent de ce peuple en termes plus bienveillants. Peut-être serait-il juste de rejeter en partie les vices des Hovas sur l'affreux gouvernement auquel ils ont été soumis depuis soixante ans, et qui vient à peine de finir avec le règne de la reine de Ranavalo. En général, les Malgaches, comme tous les peuples à peu près sauvages, sont d'une paresse invincible, curieux, superstitieux, sensuels, hospitaliers d'ailleurs et même bienveillants. Les Hovas seuls sont travailleurs. Ils ont une grande vénération pour les morts, et les liens du sang et de l'amitié ont beaucoup de force parmi eux : ce dernier point est un peu contredit par Mme Pfeiffer. Mais, comme elle n'a vu que les Hovas, il est probable que chez cette tribu, et à la cour de la reine Ranavalo, les sentiments affectueux ont pu lui paraître faibles, tandis que chez le reste des Malgaches ils sont plus sérieux et plus solides. Ce qu'il y a dans tous les cas de positif,

---

[1] J'ai sous les yeux un *Dictionnaire français-malgache et malgache-français,* rédigé selon l'ordre des racines par les missionnaires catholiques de Madagascar et adapté aux dialectes de toutes les provinces, qui porte ces mots en sous-titre : *Établissement malgache de Notre-Dame de la Ressource. Ile Bourbon, 1853 et 1855.* 2 vol. gr. in-12. Ce double dictionnaire a été imprimé par de jeunes Malgaches que les Pères missionnaires ont formés eux-mêmes. Il y a également une *Grammaire malgache* imprimée de la même manière dans le même établissement. Ce fait curieux montre bien tout le parti qu'on pourra tirer de l'intelligence de ces populations.

c'est que la plupart des voyageurs qui ont abordé dans l'île ont été séduits par la vie des Malgaches, la douceur du climat, l'extrême facilité des mœurs et l'abondance inouïe de toutes choses. Plusieurs, même après avoir fait fortune, y sont retournés ; et il a fallu l'affreuse tyrannie des deux derniers chefs des Hovas pour rendre le séjour de Madagascar désagréable et difficile aux Européens. Or un mauvais gouvernement tombe ou se modifie, tandis que les qualités originaires de la race demeurent ; et l'amour des voyageurs pour les Malgaches prouve plus que tout raisonnement en faveur de cette race intéressante.

Il y a beaucoup de superstitions chez les Malgaches ; et on ne saurait dire qu'ils ont, à proprement parler, ni religion ni culte. À peine, en général, rencontre-t-on parmi eux les traces d'une croyance à quelques génies supérieurs, et plus faiblement encore l'idée d'une vie ultérieure. Cependant il faut faire une exception pour les Hovas, chez lesquels la croyance à une autre vie paraît assez fortement établie, et parmi lesquels un certain nombre d'individus, convertis au christianisme, ont montré un solide attachement à leur foi. Cette absence trop générale de tout sentiment véritablement religieux indiquerait donc chez cette race une médiocre aptitude à comprendre les bienfaits de la civilisation, dont les vérités morales et religieuses sont la base nécessaire. C'est du reste un peuple enfant, parmi lequel règne une licence effrénée et qui est surtout passionné pour la poésie et la musique, et aussi l'enivrante liqueur appelée arack. L'ivrognerie et la paresse sont malheureusement deux grands défauts des Malgaches.

La paresse, surtout si l'on excepte les Hovas, est poussée chez eux jusqu'aux dernières limites. Il est probable que leur indolence native, une fois que la civilisation leur aurait créé des besoins, céderait à la nécessité de les satisfaire, et que le goût du travail se réveillerait parmi eux. Mais, jusqu'à ce jour, un peu de riz suffit à leur nourriture, et le sol en produit à peu près sans culture ; un lambeau de toile est tout leur vêtement ; le gouvernement tyrannique des Hovas a découragé leur faiblesse. Pour qui donc auraient travaillé ces pauvres tribus ? Un état de cho-

ses entièrement nouveau, en leur rendant la libre disposition d'elles-mêmes, et un gouvernement régulier, pourraient seuls les initier à une vie supérieure et les transformer.

La justice, par exemple, cet élément essentiel de toute société digne de ce nom, a été rendue jusqu'à ce jour à Madagascar de la manière la plus déplorable et la plus barbare. Les peines sont l'amende, l'esclavage et la mort. L'épreuve du tanghin rappelle les épreuves judiciaires du moyen âge ; et, comme le juge partageait avec le roi des Hovas et avec l'accusateur les biens de la victime qui succombait au poison, on voit de suite les conséquences de cette atroce coutume. Radama I[er] avouait un jour avec un cynisme sauvage que le tanghin était le meilleur moyen de remplir ses coffres ! Et l'on prétend que dans l'espace d'une douzaine d'années, sous le règne de Ranavalo, ce poison judiciairement ordonné a tué plus de 150 000 personnes !

Quelquefois aussi on expose l'accusé à la voracité des caïmans. Si l'individu traverse à la nage sain et sauf un endroit où il y a des caïmans, et cela autant de fois que l'a décidé le juge, il est déclaré innocent ; sinon, le caïman le dévore et par cela même le déclare criminel ! Cette horrible et stupide épreuve a été subie une fois victorieusement par une jeune fille obligée de se défendre contre une accusation calomnieuse. L'accusateur, confondu d'une manière éclatante, fut contraint de payer une amende en guise de compensation.

D'autres fois, on conduit l'accusé sur le bord de la mer. Si la vague lui jette de l'eau au-dessus de la ceinture, il est déclaré coupable et tué à coup de zagaïe. Et toutes ces ineptes monstruosités sont acceptées sans difficulté et de la meilleure foi du monde par ces pauvres et ignorantes populations !

Mais il est permis de croire que ces odieuses coutumes, dont abusait d'une manière effrayante la reine Ranavalo, ne se renouvelleront plus désormais. Déjà un des premiers actes du jeune roi qui vient de monter sur le trône a été de faire arracher et couper partout, et jusque sur les côtes, les plants de tanghin. Ce prince éclairé saura également faire justice des autres coutumes que maintenait un barbare et ignorant despotisme, et qui

ont tant contribué à démoraliser les populations sur lesquelles il a si longtemps pesé.

Tels sont les principaux traits du tableau que les voyageurs les plus autorisés nous retracent de la situation géographique et des populations de Madagascar. On voit qu'il y a là place pour de grands et nobles projets de civilisation, et d'activité commerciale et industrielle. Il serait digne du gouvernement français de porter une attention sérieuse et suivie sur cette terre lointaine, arrosée tant de fois du sang de nos aïeux et de nos contemporains, et si digne à tous égards de l'attachement singulier qu'elle a inspiré à tous ceux qui l'ont visitée. En présence du mouvement qui s'annonce parmi les gouvernements et les populations de l'Orient, lesquelles semblent prêtes à se réveiller de leur torpeur séculaire ; en présence des progrès immenses de la navigation à vapeur qui rapproche d'une manière si merveilleuse et si soudaine les contrées autrefois les plus éloignées et les plus étrangères les unes aux autres, les plus hautes considérations politiques commandent à la France de prendre une position digne de sa grandeur sur ce beau et vaste pays. Il est admirablement situé près des côtes de l'Afrique orientale, au débouché de la mer Rouge, que le percement de l'isthme de Suez va mettre en communication directe avec la Méditerranée, et à une distance assez rapprochée du chemin désormais obligé de tous les navires à destination de l'Inde, de la Chine et de l'Australie. Autrefois, il fallait plusieurs mois pour se rendre à Madagascar en doublant le cap de Bonne-Espérance : M. Lambert, le représentant de Radama II, est venu récemment de Tananarive à Paris en vingt-huit jours ! Lorsque les anciennes distances s'effacent avec cette prodigieuse rapidité, quelles peuvent être les autres difficultés ?

Espérons donc que le jour n'est pas éloigné où la France, renouant de nobles traditions coloniales, qui remontent sans interruption jusqu'à Richelieu, le fondateur de notre puissance maritime, usera de ses droits sur Madagascar dans le double intérêt de sa gloire et de la civilisation. Tout ce qui parmi nous

porte un cœur dévoué aux grandes destinées de la patrie saluera ce jour avec satisfaction et avec fierté.

FRANCIS RIAUX.

FIN

Table des matières

Note sur l'édition

Le texte a été établi à partir du document Gallica reproduisant, en mode image, l'édition de ce texte tel qu'il est paru en 1881 à la Librairie Hachette.

La mise en page doit tout au travail du groupe ***Ebooks libres et gratuits*** (**http://www.ebooksgratuits.com/**) qui est un modèle du genre. Je me suis contenté de modifier la « couverture » pour lui donner les caractéristiques d'une collection dont cet ouvrage constitue le dix-neuvième volume. Sa vocation est de rendre disponibles des textes appartenant à la culture et à l'histoire malgaches.

Toute suggestion est la bienvenue, à l'adresse maury@wanadoo.mg.

Pierre Maury, mars 2007

Catalogue

1. CHARLES RENEL. *La race inconnue* (1910)
2. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 1, mars 1895
3. ADOLPHE BADIN. *Une famille parisienne à Madagascar avant et pendant l'Expédition* (1897)
4. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 2, avril-mai 1895
5. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 3, juin 1895
6. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 4, juillet 1895
7. GABRIEL DE LA LANDELLE. *Le dernier des flibustiers* (1884)
8. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 5, août 1895
9. PROSPER CULTRU. *Un Empereur de Madagascar au XVIIIe siècle : Benyowsky* (1906)
10. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 6, septembre 1895
11. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 7, octobre 1895
12. FRANÇOIS SAINT-AMAND. *Madagascar* (1857)
13. Désiré CHARNAY. *Madagascar à vol d'oiseau* (1864)
14. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 8, novembre 1895
15. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 1re année, n° 9, décembre 1895
16. Charles RENEL. *La coutume des ancêtres* (1915 ?)
17. *Bulletin du Comité de Madagascar*, 2e année, n° 1, janvier 1896
18. Désiré CHARNAY. *Madagascar à vol d'oiseau*. Édition illustrée (1864)

À paraître

Bulletin du Comité de Madagascar, suite

Louis CATAT. *Voyage à Madagascar*

André COPPALLE. *Voyage à la capitale du roi Radama. 1825-1826*

GALLIENI. *Lettres de Madagascar*

Ouvrages anciens concernant Madagascar

Evariste PARRY. Chansons madécasses

Etc.

Note : le catalogue est mis à jour au fur et à mesure des parutions sur le site *Actualités culturelle malgache*, à l'adresse http://cultmada.blogspot.com/